PROMENADE

EN AMÉRIQUE.

LE MEXIQUE.

TRAVERSÉE DE LA HAVANE A VERA-CRUZ. — VERA-CRUZ. — DÉPART POUR MEXICO. — LES BANDITS. — LE MARDI-GRAS DANS UN RANCHO. — ARRIVÉE A MEXICO. — LA VILLE ANCIENNE ET LA VILLE MODERNE. — CLIMAT, POPULATION. — CONDITION ET SUPERSTITION DES INDIENS. — ITURBIDE. — ABSENCE DE SÉCURITÉ. — UN COUCHER DE SOLEIL A MEXICO. — L'ALAMEDA. — SCÈNES DE L'ANCIENNE VIE AZTÈQUE. — CATHÉDRALE. — CALENDRIER MEXICAIN. — ARCHITECTURE MEXICAINE. — COUVENS, MOINES. — CONCERT. — ROMAN CALIFORNIEN. — ÉDUCATION DES FEMMES. — COLLÉGE SAINT-JEAN-DE-LATRAN. — ÉCOLE DE DESSIN. — SÉANCE DES CHAMBRES. — ÉTAT POLITIQUE DU PAYS.

17 janvier 1852, en mer.

Jusqu'ici j'ai toujours usé des bâtimens à vapeur, et j'avais presque oublié qu'il existât d'autre moyen de franchir les mers. La navigation à la voile semble aujourd'hui quelque chose de primitif et d'imparfait, et on n'y a recours qu'en cas d'extrême nécessité. La certitude d'être arrivé à peu près à jour fixe est un si grand avantage, et il est si incommode, au contraire, de ne pas savoir combien de temps on restera en mer! Cependant la voile a aussi son mérite; elle est plus pittoresque; je suis bien aise de faire connnaissance avec elle. Il y a certainement un charme, ignoré sur le bateau à vapeur, dans l'absence du bruit que font la machine et les roues, et de la trépidation qu'elles impriment au bâtiment. La vapeur est une force violente, elle marche à travers les obstacles contre *vent et marée*, heurtant la lame, fendant la vague, allant droit au but, comme un homme au caractère fort et dur brise tout ce qui résiste. La voile tourne les obstacles ou leur cède

à demi pour les vaincre, et, s'appuyant même sur le vent contraire, avance par des manœuvres habilement concertées. C'est comme une puissance intelligente et insouciante qui conduit, au lieu d'entraîner. Il y a plaisir à sentir notre corvette onduler avec le mouvement de la mer, et obéir à l'impulsion du vent. Ces efforts concourent harmonieusement, au lieu de se contrarier, comme il arrive quand la vapeur et le vent sollicitent en sens contraires le bâtiment qui, à la faveur de la première, doit lutter contre le second. De plus, notre petit navire, avec ses huit ou dix passagers, ne ressemble guère à ces réceptacles immenses d'une foule ou plutôt d'une cohue qui se trouve emprisonnée pendant quelques jours dans la même geôle flottante. Tout le monde se connaît, tout le monde s'est parlé. Nous sommes presque des compagnons de chambrée. L'aspect du pont est différent de celui que présente le pont d'un bâtiment à vapeur. On y voit rôder un vilain petit chien de bord et quelques matous; les poules qui gloussent, les pigeons qui roucoulent, donnent à notre habitation un certain air rustique; on dirait presque la basse-cour d'une ferme, n'était que les pauvres canards sont un peu tristes de marcher sur des planches sèches; une grande chèvre erre d'un air bête et ennuyé sur ce sol mouvant où elle ne trouve pas de rochers.

Tantôt lisant, tantôt sommeillant à demi, je vois s'éloigner les cimes montagneuses de Cuba, ou bien mon œil tombe et s'arrête, avec cette complaisance que donne l'oisiveté pour tout ce qui peut la distraire, sur les objets dont je suis environné, sur un chat par exemple qui s'est établi dans un pli de voile, où il fait sa toilette avec beaucoup de tranquillité. Ce premier jour de traversée se passe à regarder les ondulations de la mer, bleue auprès de nous, argentée à l'horizon, à faire connaissance avec nos compagnons de route, avec l'équipage où se trouvent deux matelots chinois, avec le capitaine, grand Espagnol, grave, simple, et, nous dit-on, très prudent. On s'établit, on s'arrange à bord pour le temps qu'on doit y passer. L'événement d'une journée en mer, c'est le coucher du soleil; celui d'aujourd'hui a été magnifique; en s'abaissant et s'élevant, la voile le cachait et le montrait tour à tour. La nuit venue, étendu au pied du grand mât, j'ai contemplé longtemps les étoiles qui semblaient osciller autour de lui; l'air était doux, doux aussi le ciel et l'océan.

18 janvier.

Le temps est toujours beau; le vent a augmenté; souvent des poissons volans s'élèvent un peu au-dessus des flots, se soutiennent quelques instans, puis viennent effleurer la surface de la mer, et alors ricochent pour ainsi dire, c'est-à-dire se relèvent pour aller tomber un peu plus loin.

Aujourd'hui comme hier, admirable coucher de soleil; mais jamais deux de ces merveilleux spectacles gratuits ne se ressemblent. Ce soir, on a vu d'abord comme une coupole d'or resplendir à l'occident, puis la coupole a été remplacée par des amas de nuages rouges, figurant une montagne embrasée sur laquelle deux grands lions semblaient dormir.

19 janvier.

La nuit, tout semble plongé dans le sommeil; on dirait que la corvette marche par enchantement. Dans la blancheur de l'écume, je distingue la vive clarté des étoiles phosphorescentes qui jaillissent et fuient des deux côtés du navire, je m'endors en écoutant l'eau glisser le long de ses flancs avec un bruit pareil au gazouillement d'un ruisseau.

20 janvier.

Calme plat : je comprends maintenant l'énergie de cette expression. La mer est de plomb fondu; elle en a la couleur et semble en avoir la densité. Le bâtiment ne marche point; il n'est pas pour cela immobile, mais il oscille comme au hasard, s'incline tantôt d'un côté tantôt de l'autre, et bat lourdement les airs de ses voiles détendues, qui retombent sur elles-mêmes de leur propre poids; on dirait un oiseau blessé agitant ses ailes demi-brisées sur ses flancs malades. C'est un supplice de se sentir ballotté et secoué sans se voir avancer. Rien n'est plus irritant qu'un tel calme, rien n'est plus harassant qu'un tel repos.

21 janvier.

Nous avons recommencé à marcher, et on entrevoit les montagnes du Mexique. Elles ont des formes plus frappantes que les montagnes de Cuba, ce qui tient à leur origine volcanique. C'est à une semblable origine que l'horizon de Naples et l'horizon de Rome doivent en grande partie leur beauté. Nous entrons dans l'atmosphère brûlante et malsaine de la *terre-chaude*. Ce soir, l'air est étouffant et l'on n'ose pas rester sur le pont, car il y a tant d'humidité que tout ce que l'on touche est ruisselant.

22 janvier.

Nous voici à quinze lieues de Vera-Cruz; nous pouvons y être demain; si le *norte* (vent du nord) soufflait, nous n'y serions peut-être que dans trois semaines, car lorsque le *norte* s'élève avec quelque violence, ce qui est très ordinaire à cette époque de l'année, il est impossible de débarquer à Vera-Cruz, dont la rade est la plus mauvaise du monde, en supposant qu'on puisse appeler rade un lieu exposé de telle sorte que par le vent du nord il faut s'en éloigner, à la lettre, sans perdre une minute, car une minute de retard suffit pour que le bâtiment soit entraîné sur des écueils. On recommande aux voya-

geurs de se hâter de débarquer leurs effets, autrement il se pourrait qu'on ne leur donnât pas le temps de les prendre avec eux, et qu'à peine mis à terre, ils vissent le bâtiment s'éloigner avec leur bagage et aller prendre le large jusqu'à ce que le *norte* eût cessé de souffler. Ce terrible *norte* est l'élément dramatique de la traversée. Menacé d'être condamné, au moment de toucher le port, à le fuir pour courir devant la tempête pendant plusieurs jours ou plusieurs semaines, le voyageur est dans des transes perpétuelles, et à chaque léger changement dans l'atmosphère ou dans le ciel il croit voir ce vent fatal fondre sur lui pour l'écarter du rivage qu'il est près d'atteindre. Cette fois le *norte*, bien que souvent annoncé, nous a été épargné, et nous arrivons au pied du château de Saint-Jean-d'Ulloa, qui nous rappelle doublement le souvenir de la France. Il a été pris vaillamment par nos soldats, et il avait été construit par un Français nommé Grandpierre. Ce château-fort n'a défendu Vera-Cruz ni contre les Français ni contre les Américains des États-Unis. Je ne sais vraiment à quoi il sert, et je suis assez de l'avis de notre capitaine, lequel disait qu'on ferait bien de jeter ce fort inutile par terre, ou plutôt dans l'eau, pour en faire un môle qui rendrait tenable la rade de Vera-Cruz. En ce moment sont étalées devant nous les carcasses d'une vingtaine de bâtimens jetés tous à la côte le même jour par ce fameux coup de vent dont on parlait tant à La Havane avant notre départ, et dont nous voyons aujourd'hui les tristes effets. Et il n'y a pas à éviter cette chance, car alors on s'expose à des chances encore plus fâcheuses. Comme le dit M. de Humboldt, pour arriver à Vera-Cruz il faut choisir entre la saison des tempêtes et la saison de la fièvre jaune : les tempêtes valent mieux, surtout quand, comme nous, on ne les rencontre point; mais c'est vraiment avoir du bonheur, et je ne m'y attendais guère à cette époque de l'année, après avoir lu dans Volney ce formidable renseignement : « Les marins citent cette mer pour être la plus féconde de toutes celles de la zone torride en orages, en tonnerres, en trombes, en *tornados* ou tourbillons, en calmes étouffans et en ouragans. »

Vera-Cruz, 24 février.

Enfin nous voilà au Mexique. Malgré ce qu'on nous avait prédit à La Havane, Vera-Cruz n'est point en révolution. La représentation de la comédie révolutionnaire ou contre-révolutionnaire qu'on nous avait annoncée est retardée, peut-être de quelques semaines seulement. Il y a relâche; mais ce serait avoir du malheur que de passer un mois au Mexique sans y voir une révolution!

Restent la fièvre jaune et les brigands. On sait que Vera-Cruz est la terre classique de la fièvre jaune, comme la Basse-Égypte est la patrie de la peste. Heureusement pour nous, cette saison est celle où

le fléau exerce le moins de ravage. Néanmoins il est toujours prudent de s'arrêter ici le moins possible. A vingt-cinq lieues de la mer, on n'est plus exposé aux atteintes de la maladie; à deux lieues de la ville, le danger est déjà beaucoup moindre; la ville même est le lieu du monde où cette maladie, qui porte, comme à La Havane, le nom lugubre de vomissement noir (*vomito negro*), attaque le plus fréquemment les étrangers. Quelquefois elle les frappe au passage comme une balle invisible. On a vu des voyageurs, venus de l'intérieur, traverser Vera-Cruz en chaise à porteur, s'embarquer sur un navire qui partait à l'heure même, et, touchés au vol pour ainsi dire, aller mourir en mer. Aussi avons-nous retenu nos places pour demain dans la diligence de Mexico; en même temps nous les avons arrêtées pour l'Europe sur le bateau à vapeur qui partira d'ici le 7 avril, et j'ai écrit au Collége de France que j'ouvrirai mon cours le 10 mai, bien que je parte pour Mexico et que je me trouve à environ deux mille lieues de ma chaire.

Quant aux brigands, depuis qu'ils sont devenus rares en Italie et en Espagne, c'est ici que les touristes doivent venir les chercher. On exagère quand on dit que la diligence est toujours arrêtée entre Vera-Cruz et Mexico; elle ne l'est que très souvent. A en croire une épigramme dont l'auteur est du pays, on doit, quand on voyage au Mexique, commencer par faire son testament. Cette précaution n'est point nécessaire. Il est rare que les bandits assassinent les voyageurs qui ne se défendent point : ils se contentent en général de les voler. Aussi a-t-on soin de n'emporter que ce qui est nécessaire, de ne pas prendre avec soi beaucoup d'argent; mais il faut avoir une cinquantaine de francs pour ne point être arrêté les mains vides, ce qui mettrait les voleurs de très mauvaise humeur et pourrait attirer aux voyageurs des traitemens fâcheux. Ceux qui n'ont pas pris cette précaution s'en sont mal trouvés. Il y a quelques années, on lut affiché dans les rues de Mexico l'avis suivant : « *Le général des bandes*, ayant été informé que les voyageurs se dispensent d'emporter une somme raisonnable avec eux, les prévient que ceux qui ne seraient pas trouvés porteurs de douze piastres seront bâtonnés. » Quelquefois aussi les bandits vous dépouillent et vous attachent à un arbre, ou se portent à des violences encore plus grandes. Il est donc sage d'avoir sa petite contribution toute prête, à moins que plusieurs voyageurs qui se connaissent ne s'entendent pour être bien armés, auquel cas on est rarement attaqué; mais un ou deux voyageurs qui seuls ont des armes n'imposent point à ces troupes en général nombreuses, et font courir le plus grand risque à leurs compagnons de voyage. Il faut que tout le monde soit armé, ou que personne ne le soit. Les escortes, dit-on, chevauchent en avant ou en arrière, à une

assez grande distance pour ne rien empêcher, et arrivent au grand galop tout juste pour voir les voleurs s'enfuir après avoir fait leur coup. Cependant il est bon d'avoir une escorte, car ceux qui la composent s'entendent souvent avec les brigands : ils leur font comprendre qu'il ne faut pas toujours arrêter les voyageurs qu'ils sont censés protéger, sans quoi on ne se ferait plus escorter, et quand on les refuse, ils avertissent les voleurs que cette fois il n'y a rien à ménager.

Vera-Cruz, quand on y arrive par mer, n'a point le triste aspect que lui prêtait mon imagination qui l'associait à ce terrible *vomito*, lequel, avec le *norte* toujours en perspective pendant la traversée et les brigands aux aguets sur la route de Mexico, fait le fond de toutes les conversations qu'on peut avoir avec ceux qui sont allés au Mexique. Vera-Cruz est une ville régulièrement bâtie. Les rues sont assez larges, bordées souvent d'arcades; la propreté y est entretenue par de petits vautours noirs qu'on y rencontre à chaque pas, et qui rendent ici les mêmes services qu'en Égypte, en faisant disparaître les immondices. Leurs pattes sont garnies de plumes et ils trottinent dans les rues comme un homme qui aurait des manchettes aux jambes. Ils se perchent sur le toit des maisons, vivant en paix, ce me semble, avec tous les oiseaux, car j'ai vu des hirondelles voleter familièrement et sans crainte autour d'eux. Ils n'aiment que la corruption : il y a des gens qui ont le même goût que ces vautours.

C'est ici que Cortez toucha pour la première fois la terre du Mexique. A quelques lieues du point où est aujourd'hui Vera-Cruz, il jeta les fondemens d'une ville qu'il nomma *la Ville riche de la Croix*, résumant dans cette dénomination expressive les deux sentimens qui poussaient ses compagnons aux aventures : la soif de l'or et l'enthousiasme religieux. En changeant un peu de place, la cité actuelle n'a gardé que la partie la plus noble de son nom.

Au sortir de Vera-Cruz, on trouve des sables entremêlés de marécages dont l'aspect est triste et fiévreux autant que possible. Pour traverser ces sables la voiture est mise sur un chemin de fer, ce que l'on reconnaît à ce qu'on avance plus lentement; puis on reprend la route, et huit mules vous emportent au grand galop, avec mille secousses, à travers de grandes prairies qui font penser à la *campagne* de Rome et à la *prairie* des États-Unis. La nuit était étouffante et humide : tout à coup, au milieu de la solitude, les sons de la guitare se sont fait entendre; — nous nous sommes arrêtés devant un *rancho* : on appelle ainsi les demeures des Indiens. Les *ranchos* sont formés de roseaux juxtaposés, ce qui les fait ressembler assez à des cages à poulets. Devant le *rancho*, on dansait en l'honneur du carnaval qui allait finir. J'avais un peu oublié le mardi-gras; c'était lui que je re-

trouvais ainsi dans une forêt du Mexique. Somme toute, cette danse du *rancho* était plus curieuse que le bal de l'Opéra.

26 janvier.

Pendant la nuit, nous avons commencé à nous élever; l'air est devenu plus léger. Je vois l'Orizaba resplendir aux feux du soleil levant. Sa forme volcanique et son sommet neigeux rappellent un peu l'Etna; mais il est presque deux fois plus élevé. C'est le Vésuve en hiver perché sur le Mont-Blanc.

La route monte à travers un fouillis de végétation d'un aspect tout nouveau pour moi. Je remarque des arbres couverts de belles fleurs rouges que j'ai vues en Europe dans les serres chaudes, et qui brillent ici au soleil. De loin en loin se présentent des habitations indiennes avec leurs murs à claire-voie; sur la route, des hommes à pied et à cheval passent enveloppés dans leur *sarapé* rayé, et ayant par-dessus leur pantalon un second pantalon plus large et ouvrant sur les côtés. D'autres portent des fardeaux sur la tête; hommes et femmes, la plupart du temps, courent ainsi chargés. On dit même qu'ils ont besoin d'un fardeau pour bien courir, et que, quand ils accompagnent une voiture remplie de bagages, ils ont coutume de prendre une malle et de la mettre sur leurs épaules pour se tenir en haleine. Quelquefois une pauvre Indienne, outre le fardeau retenu par une courroie qui lui serre le front, porte sur son dos, enveloppé dans un linge, son enfant, dont on voit les petits pieds passer. C'est la première fois que je me trouve en Amérique au milieu d'une population réellement différente, par l'aspect extérieur, des populations européennes, que je vois des costumes et des habitations qui ne ressemblent pas aux nôtres. Il est si difficile aujourd'hui de se dépayser; il faut aller si loin pour sortir de chez soi!

A travers cet amusement de la surprise et de la nouveauté, nous arrivons à Jalapa, dont les environs sont ravissans, et qui n'a qu'un inconvénient, c'est d'être la patrie du jalap. Ce nom médicinal gâte un peu pour mon imagination le charme des vallons remplis d'orangers et du frais paysage au milieu duquel la ville est placée. Après Jalapa la nature s'agrandit et devient plus sévère. Les montagnes ressemblent à celles de l'Andalousie, seulement elles sont moins arides; à une montée, nous avions à nos pieds une vaste étendue de pays, enceintrée de pentes magnifiques, sur lesquelles glissait dans le lointain une cascade à peine visible. Au bord de la route croissaient des cactus et des aloès (1). Au sommet était une forêt d'arbres toujours verts. A mesure qu'on s'élève, près de la végétation tropi-

(1) J'appelle ainsi l'*agave americana*, qui porte au Mexique le nom de *maguey*, pour éviter en français le pédantisme d'un nom latin ou d'un nom mexicain.

cale vient se placer la végétation des zones tempérées et même boréales. On voit en même temps des yuccas et des sapins. Du reste, le bois que nous avons traversé ne rappelait en rien l'aspect des régions septentrionales de l'Europe. Le feuillage des arbres semblait d'un vert moins sombre et d'un effet plus gracieux. Cependant, en approchant de Perrote, la température permet de songer au nord. Étrange contraste propre à un pays élevé qui est situé sous les tropiques! hier nous étouffions dans les environs marécageux de Vera-Cruz, aujourd'hui nous grelottons sur un plateau des Alpes. Nous dormons ou plutôt nous couchons quelques heures à Perrote.

A trois heures du matin, nous remontons dans la diligence tout transis et ne nous apercevant point que nous sommes sous la zone torride; mais quel lever de soleil! quelle scène extraordinaire! Les grands pics neigeux à l'horizon; plus près, des montagnes de formes diverses s'éclairant successivement de toutes les teintes de l'aurore, depuis l'azur sombre jusqu'au lilas clair et au rose tendre. Quelques maisons dans cette vaste solitude, quelques aloès sur un terrain aride, forment les premiers plans de ce paysage grandiose, si différent des frais vallons de Jalapa. La route offre un changement de décoration perpétuel, sauf les sommets volcaniques qui dominent toujours de leurs masses imposantes le mobile horizon. Puis de nouveau une chaleur brûlante s'est fait sentir. Je n'ai plus vu que la poussière dont les tourbillons nous entouraient, et je n'ai plus senti que les affreux cahotemens de la voiture jusqu'à Puebla.

Ces cahotemens sont au-delà de tout ce qu'on peut dire. Chacun se souvient de quelque secousse extraordinaire, quand par accident un cocher coupe mal un ruisseau profond et vous jette sur vos voisins ou contre les parois de la voiture. Eh bien! sauf de rares exceptions, c'est ce qui se renouvelle continuellement de Vera-Cruz à Mexico. J'admirais la solidité de ces voitures, construites aux États-Unis, et un peu la solidité de ma propre personne. Tantôt le chemin, à peine tracé, va au travers des pierres et des rochers, tantôt on rencontre quelques restes de l'ancienne route espagnole, et alors on n'en saute que mieux. C'est ainsi qu'on atteint la seconde ville du Mexique, Puebla de los Angeles (la cité des anges), ainsi nommée parce que des anges ont, dit-on, bâti sa cathédrale. Comme en revenant je compte m'arrêter à Puebla, je remets à l'époque de mon retour ce que j'ai à dire de cette curieuse ville et de la grande pyramide de Cholula, qui est à deux lieues de Puebla.

Les Indiens que je vois sur la route ne sont pas beaux; ils sont gros, courts, et ont un certain air de *soprani*. Les *Peaux-rouges* sont mieux taillés, leurs traits sont plus fiers et plus mâles. La peau des Indiens du Mexique est d'un jaune terreux peu agréable. Cette

couleur pain d'épice m'a paru générale, sauf quelque diversité de teintes plus ou moins foncées. J'ai laissé Paris très effrayé de la république rouge, je trouve ici la république jaune.

1er mars.

Nous sommes partis ce matin de Puebla pour Mexico, où nous arriverons avant la nuit. Dans la diligence, il y a des Espagnols du Mexique et un Espagnol d'Europe. Celui-ci vante sans cesse son pays, on le laisse dire; mais s'il met pied à terre, on profite de ce moment pour dire du mal de l'Espagne. Un Français établi au Mexique, qui a fait des affaires aux États-Unis, commence par dire des *Yankees* tout le mal possible : *son insolentes, malos;* puis, en parlant de bateaux à vapeur, de chemins de fer, de l'activité industrielle et commerciale des Américains, il arrive à un enthousiasme sans bornes et dit : « Ils font de merveilleux progrès, c'est un grand peuple. »

Après avoir traversé un bois de pins appelé le Piñal, célèbre dans l'histoire des bandits mexicains, on arrive à un point d'où le plateau de Mexico se développe devant le regard. C'est un des plus étonnans spectacles qui soit dans l'univers. Les grands sommets neigeux qui dominent tout, les montagnes amoncelées à leur base, les lacs au pied de ces montagnes, des arbres tropicaux et des arbres toujours verts, la neige vue à travers les aloès, composent un ensemble beaucoup plus singulier que la nature des tropiques avec la majestueuse et riante monotonie de ses palmiers, de ses cocotiers, de ses bananiers. Cette végétation n'a point, au premier coup d'œil, l'air exotique de la végétation de Cuba. Voilà des arbres analogues aux arbres de l'Europe tempérée, aux ormes, aux frênes, aux peupliers; seulement ce ne sont ni des ormes, ni des frênes, ni des peupliers; c'est un aspect étranger, mais non pas étrange, un inconnu qui rappelle le connu, qui en diffère et qui lui ressemble.

En approchant de la capitale du Mexique, on passe entre les deux lacs de Chalco et de Tezcuco. On les appelle *laguna,* et ils ont en effet un air de lagune. Sur les bords, des troupes de cigognes blanches se pressent comme un troupeau de brebis. La plaine qui entoure Mexico a formé le fond d'un grand lac. Les deux qui subsistent aujourd'hui sont un faible reste de l'immense nappe d'eau qui baignait autrefois le pied de ces hautes montagnes.

Enfin nous entrons à Mexico. C'est une sensation singulière de rencontrer ainsi à deux mille lieues de l'Europe, à sept mille pieds au-dessus du niveau de la mer, une ville de cent cinquante mille âmes, une capitale dont l'aspect est européen, — de retrouver au bout du monde des souvenirs historiques, et quels souvenirs ! ceux du fait le plus extraordinaire peut-être qui ait été accompli par l'audace humaine.

L'aspect de Mexico ne frappe pas d'abord autant qu'on s'y attendait. La ville a une physionomie moins caractérisée, moins marquée du vieux type espagnol que Puebla; mais quand on a parcouru les longues et larges rues qui traversent Mexico dans toute son étendue, en voyant sur sa route s'élever les dômes colorés des couvens et des églises, on commence à ressentir le charme de cette singulière et lointaine cité, à laquelle on arrive du climat brûlant de Vera-Cruz en montant de zone en zone l'échelle des végétations successives, et qui, à la hauteur de l'hospice du mont Saint-Bernard, jouit d'un ciel délicieusement tempéré. Ce soir, la nuit est admirable; les vastes rues de Mexico sont blanchies par la lune; la grande place paraît immense. De deux côtés, elle est bordée de portiques; en face de moi, la cathédrale s'élève derrière une rangée d'arbres, sur l'emplacement de l'ancien temple mexicain; le palais du président et des deux chambres se prolonge à ma droite comme une longue bande blanche. Malheureusement tous ces édifices, y compris la cathédrale et le palais, ne sont pas assez élevés pour l'étendue de la place, l'une des plus spacieuses et des plus régulières qu'il y ait au monde. Ce qui en fait le charme à cette heure, c'est la grandeur de l'espace céleste que le regard embrasse, c'est cette coupole d'un bleu si pur et si doux, qui semble s'appuyer de toutes parts sur un carré de marbre blanc, et au sommet de laquelle la lune est suspendue comme une lampe d'albâtre à une tente d'azur. Dès neuf heures du soir, la place est vide, les rues sont désertes. Peu de piétons les traversent; quelques voitures roulent dans l'éloignement et rappellent qu'on est dans une capitale, capitale endormie et muette, qui semble se recueillir dans les souvenirs de son passé et se préparer aux soucis de son avenir, car sur cette place ont défilé vainqueurs ces hommes entreprenans du nord, qui en savent maintenant le chemin et qui y reviendront.

2 mars.

Après avoir entrevu hier Mexico aux approches du soir et au clair de lune, j'ai erré aujourd'hui dans les rues et les faubourgs. Au sein de cette ville espagnole, comparativement ancienne, je retrouve la régularité à laquelle m'avaient accoutumé les cités neuves des États-Unis. Presque toutes les rues se coupent à angle droit, comme les rues de New-York ou de Philadelphie. Chose étrange, cette symétrie, caractère des villes qu'on bâtit aujourd'hui de toutes pièces dans l'Amérique du Nord, parce qu'on n'est gêné par aucun débris du passé, comme on aligne les sillons d'un champ nouvellement défriché, cette symétrie est ici un legs de l'ancienne civilisation aztèque (1)!

(1) *Aztèques* était le nom que se donnaient les populations qui occupaient Mexico et gouvernaient une partie du Mexique à l'arrivée de Cortez.

Cortez, après avoir détruit la ville de Montezuma (1), fit construire la sienne sur le même plan. Les quartiers de la ville actuelle correspondent aux quatre quartiers de l'ancienne capitale et de plusieurs autres villes aztèques. Celle-ci était construite avec la plus exacte symétrie et divisée en carrés et en parallélogrammes. Cette disposition, qui est évidente sur un plan de la ville aztèque dont on possède un fragment, me paraît avoir été assez générale au Mexique avant la conquête. J'ai vu deux autres plans d'anciennes villes qui offrent la même régularité : elle est encore sensible dans l'aspect de la ville de Cholula.

Le Mexico primitif était traversé par des canaux comme Venise, ou plutôt comme les villes de Hollande, car il y avait en général un chemin latéral entre le canal et les maisons. Quoi qu'il en soit, Cervantes a pu, dans une de ses nouvelles, comparer Venise à Mexico. Aujourd'hui on a d'abord de la peine à s'expliquer cette comparaison. Les canaux ne sont visibles que dans un quartier de la ville, partout ailleurs ils ont disparu aux regards, mais ils existent encore sous le sol pavé des rues qui les ont remplacés et qui marquent la direction des canaux. Un changement pareil attend probablement Venise elle-même. Un jour, ses canaux seront comblés, et les voitures rouleront où glissent maintenant les gondoles; partout l'extraordinaire, le singulier, tendent à disparaître; l'uniformité et la monotonie s'emparent du monde. Quelquefois les anciens canaux, aujourd'hui transformés en égouts, se révèlent par l'odeur qu'ils exhalent. Çà et là, dans les faubourgs de la ville, je vois des amas d'ordures et des eaux stagnantes et croupissantes. Rien ne montre mieux combien l'air de Mexico est salubre. Partout ailleurs ces cloaques produiraient mille maux; mais à huit mille pieds au-dessus de la mer, à une hauteur qui est celle de la moyenne région des Alpes, la pureté de l'atmosphère est telle que les maladies si fréquentes dans les parties basses du pays sont ici entièrement inconnues. Seulement la situation de Mexico est contraire aux poitrines délicates, qui peuvent difficilement respirer dans une atmosphère si rare. L'été, cette atmosphère est troublée par des orages presque journaliers. A cela près, le climat de Mexico est très sain; il est aussi très agréable, parce qu'il n'atteint jamais les extrémités du chaud et du froid, et forme sous ce rapport un parfait contraste avec les brusques changemens de climat des États-Unis. Son plus grand inconvénient, c'est que, durant plusieurs mois, au lieu des pluies continues ordinaires dans les pays tropicaux, il

(1) Le véritable nom de ce prince était Motenczuma. J'ai suivi l'usage établi. Je ne vois pas quel agrément donne à une phrase française l'introduction d'un nom bizarre et inaccoutumé. Je dirais volontiers *Montézume*, et je regrette le temps où Bossuet appelait M. de Fuentes *le valeureux comte de Fontaines*.

tombe ici tous les jours une averse dans l'après-midi. A l'époque de l'année où nous sommes, il n'y a rien de pareil; cependant chaque soir on s'aperçoit d'un certain trouble qui n'est pas suffisant pour altérer la sérénité du temps, mais semble toujours la menacer.

La pureté de l'air, ici comme en Égypte, est accompagnée d'une extrême sécheresse. Les cigares se cassent comme nos chapeaux de paille se cassaient sur le Nil. On ne sait ce qu'est l'humidité; cette extrême sécheresse et les orages quotidiens de l'été fatiguent les organisations délicates et surtout les personnes nerveuses. Ces dernières ne peuvent vivre à Mexico.

Ce qui est particulier à Mexico et ne se trouve nulle part aux États-Unis, c'est qu'au bout de chacune de ces rues larges et droites, on aperçoit une montagne, comme dans certaines petites villes des Alpes ou des Pyrénées; mais ici le spectacle frappe davantage, parce qu'on est dans une plaine et dans une ville de cent cinquante mille âmes. Imaginez qu'au bout de la rue du Faubourg-Saint-Honoré ou de la rue du Bac on aperçoive un sommet bleuâtre s'élevant à dix mille pieds: on avouera que ces rues gagneraient à la perspective.

Les faubourgs sont tristes et ont l'air assez misérable. On ne s'y doit risquer vers le soir qu'avec précaution. Il arrive parfois qu'aux portes de la ville un cavalier qui passe à vingt pas de vous, vous lance subtilement le *lazo :* c'est une corde enroulée au pommeau de la selle et avec laquelle il vous atteint comme un bœuf ou un cheval sauvage, vous entraîne et vous assassine un peu plus loin tout à son aise. Un voyageur anglais raconte qu'il n'a échappé qu'à grand'-peine à ce danger. Le *lazo* est, comme on voit, une arme qui peut être mortelle, et cela est si vrai, que pour avoir le droit d'en être muni on a besoin d'un port d'armes.

Mexico est une grande ville espagnole qui a l'air plus imposant, plus majestueux, plus *capitale* qu'aucune cité d'Espagne, sans en excepter Madrid. Surmonté de ses nombreux clochers et environné d'une vaste plaine terminée par des montagnes, Mexico rappelle un peu Rome. Ses grandes rues droites, larges, régulières, lui donnent une apparence assez voisine de celle qu'offre Berlin. Il a aussi quelque chose de Naples et de Turin, avec un caractère qui lui est propre. Mexico fait penser à plusieurs villes d'Europe, et diffère cependant de chacune de ces villes. Il rappelle tout et ne ressemble à rien.

Quand on va dans la rue des *Plateros* (1) et dans le quartier marchand, dont elle forme le centre, on a le plaisir d'entendre parler français dans presque tous les magasins. Les Français sont assez nombreux à Mexico. Ils y font le commerce d'orfévrerie ou de modes;

(1) La rue des Orfévres, mot à mot des argentiers.

ils sont bottiers, cuisiniers, coiffeurs, gagnent beaucoup d'argent en peu de temps, et selon leur habitude, quand ils ont fait fortune, quittent le pays pour retourner chez eux. Il y a aussi bon nombre de négocians anglais; en général, ils s'établissent sur un grand pied. J'ai rencontré également des négocians allemands, surtout des Hambourgeois.

Les Indiens forment la masse de la population dans l'intérieur du pays, ils en composent la presque totalité. Les Indiens sont les paysans du Mexique. L'esclavage des noirs est aboli depuis la proclamation de l'indépendance; mais on emploie les Indiens, sous le nom de *péons* ou d'engagés, à faire ce que faisaient les nègres. Ils s'engagent en effet pour un an; mais au bout de ce temps, il se trouve souvent qu'ils ont contracté une dette envers leurs patrons. Ils ne peuvent recouvrer leur liberté jusqu'à ce que cette dette soit payée. Cette situation est à quelques égards pire que l'esclavage, car le maître n'a pas les mêmes raisons de soigner son engagé que le propriétaire de soigner son esclave. S'ils sont malades, point d'infirmerie, de médecin; ils meurent quelquefois sur le bord d'un chemin sans que personne en prenne souci.

La condition des Indiens est en général assez misérable. L'autorité a conservé envers eux des habitudes un peu espagnoles. Le clergé, à la voix de Las Casas, se déclara leur protecteur après la conquête, des inquisiteurs même prirent leur parti avec chaleur; mais aujourd'hui j'entends dire que les curés font peu pour les instruire ou les moraliser, et même rançonnent leurs paroissiens sans miséricorde. Les pauvres Indiens peuvent dire avec le poète mexicain Galvan : « Je suis un Indien, c'est-à-dire un ver qui se tapit dans l'herbe. Toute main l'évite et tout pied le meurtrit. » Les Indiens sont d'un naturel habituellement doux et tranquille, mais dans l'occasion capables de courage et même de férocité. Ceux qui vivent dans des lieux écartés conservent certaines superstitions dont l'origine se rattache à l'ancienne religion de leurs pères. On peut lire dans le curieux *Voyage* de Th. Gage, écrit au XVIIe siècle, comment ce dominicain découvrit au fond des forêts, dans une grotte obscure, une idole en bois, et comment, l'ayant apportée dans sa chaire, il la détruisit à coups de hache, à la grande indignation de quelques-uns de ses paroissiens, qui, pour venger leur dieu, tentèrent même de faire à Gage un mauvais parti. Encore aujourd'hui, certains Indiens honorent les idoles que le temps a épargnées, et qu'ils appellent *les vieux saints* (*los santos antiguos*). A Mexico même, quand il y a quatre-vingts ans on eut déterré la statue d'une affreuse divinité dont je parlèrai bientôt, on observa chaque matin qu'elle avait été couronnée de fleurs pendant la nuit.

L'hôtel que nous habitons a été le palais d'Iturbide. Singulière destinée! après avoir combattu les insurgés pendant plusieurs années, Iturbide embrassa leur cause et en décida le triomphe. Élu empereur, il entra en lutte avec les chambres et s'en débarrassa par un coup d'état; puis, vaincu à son tour par le parti républicain, il fut banni du Mexique et se réfugia en Italie. Les dissensions perpétuelles de la patrie qu'il avait délivrée et asservie le rappelèrent dans cette patrie. Il y revint, on ne sait pas bien dans quel dessein, car étant descendu à terre, il fut arrêté et fusillé immédiatement. Il n'en est pas moins considéré aujourd'hui comme le vrai fondateur de la république mexicaine. A Puebla, une rue porte son nom, et à Mexico son sabre est placé dans la salle des représentans. Le palais qu'il a habité est très beau, et quand l'hôtel qui l'occupe sera terminé, ce sera un magnifique hôtel. On y est assez bien, et la cuisine n'y est pas espagnole. Les chambres sont disposées autour de deux grandes cours, dont l'une est entourée d'un portique soutenu par de légères colonnes. Les ornemens ciselés sur les murs du palais sont d'un goût singulier, mais qui n'est pas sans charme. L'architecture européenne a le droit d'être un peu bizarre à Mexico.

J'ai eu le plaisir de retrouver, dans le ministre de France au Mexique, M. Levasseur, ancien aide de camp du général Lafayette, que j'avais vu autrefois à Lagrange. Son accueil m'a rappelé la cordiale hospitalité toujours offerte dans le château féodal du libérateur de l'Amérique, et rendue si douce par la respectable et charmante famille qui l'habitait. M. Levasseur m'a mené faire une promenade en voiture dans les allées qui sont aux portes de la ville. Les grands volcans qu'on aperçoit de ce lieu donnent à l'horizon un caractère de sublimité incomparable. Ici on sent la vérité de cette exclamation de M. Carpio, poète indigène, quand, s'adressant au Mexique dans le poème qu'il a consacré à célébrer sa patrie, il lui dit : « Que tu as de magnifiques horizons! »

Che magnificos tienes horizontes!

Les horizons sont en effet la grande beauté du Mexique. Partout le paysage est bordé par d'admirables sommets. Le plateau de Mexico, qu'embrasse un dédoublement de la Cordillère, est placé au centre d'un cercle de montagnes. Quand le soleil dore les cimes neigeuses qui pyramident au-dessus des nuages, on a aux portes de la ville et sous le ciel le plus doux le spectacle des plus grands tableaux que présente la nature des Alpes.

Vers le soir, la promenade est fréquentée par les voitures et les cavaliers; des tourbillons de poussière rendent la condition de piéton peu agréable. Les voitures m'ont semblé assez lourdes; elles sont

en général fermées et sont loin de l'élégance originale des *volantes* de La Havane. Parmi les promeneurs à cheval, il en est qui portent le costume mexicain : le chapeau à vastes bords, le large pantalon à boutons de métal et ouvert à la partie inférieure sur le côté, les étriers énormes. Ils ont parfois un air de brigand très pittoresque, et cette apparence n'est pas toujours trompeuse. Un Français se promenait ici avant la nuit; un cavalier, après s'être assuré qu'en ce moment personne n'était en vue, fondit sur lui et lui mit la pointe d'un sabre sur la poitrine. Le Français avait des pistolets à l'arçon de sa selle; on ne se promène guère sans armes. Il en dirigea un contre le brigand, qui fit volte-face, se coucha sur son cheval et s'enfuit. Notre compatriote, de qui je tiens le fait, porta plainte à un personnage élevé. Celui-ci lui dit tout d'abord : « Ce ne peut être qu'un tel; lui seul est capable d'une pareille impudence. — Eh bien! qu'on l'arrête et qu'on me confronte avec lui; qu'on le juge. — Oh! non, il ne serait pas condamné. C'est un homme dangereux. Pourquoi ne l'avez-vous pas tué? »

En effet le seul moyen d'avoir justice en ce pays, c'est de se faire justice soi-même. Seulement il faut avoir soin de tuer son homme du coup; si on se contente de le blesser, il se venge tôt ou tard, et de plus, si l'on est étranger, on s'expose à être condamné pour voies de fait contre un citoyen du Mexique. On m'a assuré qu'un Français avait été en prison trois mois pour avoir donné un coup de bâton à un Indien qui se précipitait sur lui un couteau à la main. Telle est la justice au Mexique. Un voleur de profession disait : On n'est jamais condamné quand on a 25 piastres à donner. Aussi les vols et les meurtres abondent à Mexico. L'autre jour, un particulier a été assassiné en plein jour, chez lui, par des bandits, à deux pas du palais où réside le président et où s'assemblent les deux chambres. Hier, un médecin distingué et très aimé dans le pays est allé, à cheval, visiter un malade aux portes de la ville; il avait engagé sa femme à l'accompagner en voiture et à faire de cette petite course une promenade. Il a été tué sous les yeux de sa femme et de ses enfans. Les voleurs ont été arrêtés. Comme cette mort avait mis la ville dans la consternation, on se flatte cette fois que par extraordinaire les meurtriers seront condamnés et exécutés (1). Voilà où en est la sûreté publique à Mexico. Aussi les soldats à cheval qui sont en faction au milieu du *paseo* me semblent placés là moins pour faire la police des voitures que pour garder les promeneurs.

Je ne résiste pas à la tentation d'essayer de décrire un de ces ad-

(1) C'était une illusion. Depuis mon retour en Europe, j'ai appris par les journaux qu'ils avaient été mis en liberté.

mirables couchers de soleil dont je jouis presque tous les soirs, en suivant, à l'heure de la promenade, une grande allée qui est aux portes de Mexico.

Le ciel est parfaitement pur, non pas de ce bleu foncé qu'on admire en Italie, mais d'un bleu délicat d'une extrême suavité. Les grands vallons élèvent sous ce ciel leurs sommets d'une étincelante blancheur qui devient graduellement une blancheur dorée. A gauche sont des montagnes d'un ton gris cendré très doux; à droite, d'autres montagnes d'un bleu mat; le ciel prend ces teintes vertes, fleur de pêcher, si rares dans nos climats, mais fréquentes sous les tropiques, et qu'a si bien décrites Bernardin de Saint-Pierre. Les cônes neigeux semblent reposer sur une pyramide violette qui s'éclaire et s'empourpre aux splendeurs du couchant. Pendant que je contemple ces métamorphoses de la lumière, j'écoute la cloche d'un couvent et le cri égaré d'un petit oiseau. La plaine est parfaitement uniforme de ton, simple et sévère : c'est la campagne de Rome, bordée par des cimes qui ressemblent à ce qu'on imagine de l'Himalaya. Mais, nouvel incident survenu dans le magique spectacle, voici que la base de la montagne est devenue d'un gris tirant sur le bleu; les sommets sont roses. Puis ce rose, au moment de son plus vif éclat, pâlit soudainement; les nuages ont conservé le leur et semblent un reflet céleste des cimes terrestres qui se décolorent. Le Popocatepetl résiste plus longtemps; enfin il blêmit, et son cratère neigeux n'offre plus qu'un blanc mat remplacé bientôt par la teinte presque livide que prennent en Suisse les glaciers quand le soleil a disparu. L'aspect de cette neige terne, après l'éblouissement que produisent les derniers jeux de la lumière, est profondément triste : c'est un brusque passage de ce que la vie a de plus brillant à ce que la mort a de plus sombre.

Près de ce lieu si imposant, je trouve un souvenir assez grotesque de la France. Dans une petite île entourée d'une eau croupissante est un misérable bouchon sur lequel le propriétaire, qui ne peut être qu'un compatriote et qui doit être un philosophe, a mis pompeusement pour enseigne : *la isla de Jean-Jacques Rousseau* (l'île de Jean-Jacques Rousseau). — L'eau des fossés est couverte d'une végétation si serrée, que l'on a peine à la distinguer de la verdure du sol. Hier j'ai manqué y mettre le pied comme sur un terrain solide. Cela fait comprendre l'existence des *chinampas*, ou prairies flottantes, sur le lac de Chalcó, dont parlent les historiens de la conquête, que M. de Humboldt a encore vues, et qu'on me dit ne plus exister.

Dans l'intérieur de Mexico est une autre promenade nommée l'*Alameda*. Toutes les villes en Espagne ont leur *alameda*. Ce nom si gracieux, et qu'on serait tenté de prendre pour un nom arabe, a ce-

pendant une origine latine, et veut dire un lieu planté d'ormes. Ce ne sont pas des ormes qui font la parure des *alamedas* des tropiques: à La Havane c'étaient des palmiers, ici ce sont des arbres au feuillage délicat dont je ne sais pas le nom, mais que je suis bien sûr de n'avoir pas vus en Europe. Ces arbres sont toujours verts, et cependant leurs feuilles se renouvellent, mais graduellement et insensiblement, de sorte que les rameaux ne se dépouillent jamais de leur verdure. Tous les jours, je vais de grand matin à l'*Alameda*, je m'assieds sous ces beaux arbres; je regarde et j'écoute l'eau jaillir d'une fontaine à la forme singulière, aux ornemens capricieux, qui date du XVIe siècle, et vers laquelle viennent converger les allées. Ces allées sont pavées comme dans l'*Alameda* de Séville. C'est un lieu très agréable. Le matin, il est très solitaire. J'y retourne à cinq heures du soir, à l'heure de la promenade. On ne fait guère que le traverser pour aller aux grandes allées. Il y a deux siècles, on y étalait le luxe de cette époque. L'Anglais Gage, dont le voyage offre une peinture curieuse de ce qu'était alors le Mexique, nous montre à l'*Alameda* les gentilshommes accompagnés d'une suite nombreuse, leur voiture conduite par six esclaves nègres vêtus d'une livrée brillante chargée de galons d'or et d'argent, avec des bas de soie sur leur jambe noire, des rosettes à leurs souliers et l'épée au côté. Aujourd'hui ce luxe bizarre a disparu, mais il n'y a plus d'esclaves.

La douceur et la pureté de l'air sont pour beaucoup dans le charme des promenades de Mexico. Nulle part on ne sent l'existence si égale et si légère. Au sein d'une grande ville, on respire comme dans une haute vallée de la Suisse, et l'on sait que cette oasis aérienne s'élève au milieu d'un pays brûlant. Le calme délicieux qu'on éprouve dans cette région a quelque chose de la sérénité de l'Olympe.

Dimanche, 14 mars.

J'ai eu aujourd'hui le spectacle de l'ancienne existence aztèque. Après avoir suivi une longue chaussée presque déserte, je me suis trouvé à l'extrémité de la promenade appelée *las Vigas*. Là, j'ai aperçu tout à coup, sur le canal qui réunit la ville au lac de Chalco, des barques remplies d'Indiens et d'Indiennes qui portaient la plupart sur leurs cheveux noirs des fleurs rouges, parmi lesquelles figurait l'œillet mexicain, qu'on employait autrefois à parer les morts. Sur les bateaux, l'on dansait et l'on jouait de la harpe. Il en est ainsi tous les dimanches. C'est probablement un souvenir de quelque vieille solennité nationale dont l'origine est oubliée. Le canal sur lequel a lieu cette promenade traditionnelle longe une allée où, à la même heure, se rassemble le beau monde. La foule civilisée a bien aussi sa physionomie un peu sauvage : à côté des calèches élégantes et des *coches* qui voiturent les bourgeois de Mexico, galopent des hommes

au visage et au costume de bandits; mais cependant le contraste est grand entre le Longchamp mexicain et ce canal couvert de barques portant l'antique population du pays, avec son costume, ses fleurs, ses danses au son de la harpe et ses chansons. On assure que ces Indiens déplorent encore aujourd'hui dans leurs chants la chute de l'empire de Montezuma. Les femmes portent, sous le manteau bleu dans lequel elles sont enveloppées, des robes très peu montantes, de sorte qu'au moindre mouvement qu'elles font, on aperçoit une grande partie de leur brune personne.

Dans le quartier de Mexico où les anciens canaux existent encore, on voit, certains jours de la semaine, les fleurs et les fruits qui doivent se vendre au marché arriver de grand matin sur des bateaux plats, recouverts de nattes, et conduits par des Indiens ou des Indiennes. Ce gracieux spectacle est plus frappant peut-être que celui que je décrivais tout à l'heure, car ce n'est pas à un divertissement, conservé par hasard, des temps anciens qu'on assiste : on se trouve transporté au sein de la vie quotidienne des Aztèques. Les choses se passaient exactement ainsi avant la conquête : on a devant les yeux un petit coin du tableau qui frappa les regards de Cortez et de ses compagnons. Le marché aux fruits offre un aspect du même genre. C'est le premier marché aux fruits du monde, car nulle part autant qu'à Mexico on ne peut trouver réunies les productions des diverses zones : où voit-on, par exemple, des cerises à côté des ananas et des bananes? Il faut être pour cela dans un pays où se trouvent toutes les températures, et par suite toutes les végétations.

Comme je traverse la grande place, le tambour bat aux champs, le poste en faction au palais sort musique en tête : c'est qu'on porte à un malade le saint-sacrement dans une voiture attelée de deux mules blanches. Tout le monde se découvre, s'arrête et fléchit le genou d'aussi loin qu'on peut entendre la clochette. Ces hommes épars sur cette immense place, agenouillés, inclinés, recueillis, forment un tableau grave et imposant. En Espagne, j'ai vu quelque chose d'analogue, mais d'un effet moins sérieux. J'étais au théâtre. Tout à coup les acteurs se turent, les spectateurs se levèrent et tournèrent le dos à la scène. C'est qu'on avait entendu la clochette qui annonçait le passage du saint-sacrement, qu'on appelle *sa majesté*, majesté devant laquelle s'humilia l'orgueil de Philippe II le jour où, ayant rencontré le pieux cortége, il descendit de sa voiture, y fit monter le prêtre qui portait l'hostie consacrée, et suivit à pied.

Les seuls monumens dignes de ce nom qui décorent la grande place de Mexico sont la cathédrale et le *Sagrario* (1). L'intérieur de la ca-

(1) C'est le lieu où l'on baptise et où l'on marie.

thédrale est peu remarquable. Le sol est en planches; des figures de moines et de religieuses en bois peint rappellent les collections de Curtius à Paris ou celle de Mme Tussaud à Londres. Au-dessus du tabernacle, des anges couleur de chair soutiennent une madone dans les nuages. Au dehors, on retrouve l'architecture espagnole surchargée des deux derniers siècles; les ornemens de la façade du *Sagrario* sont particulièrement tourmentés et fouillés. L'architecture mexicaine, c'est le goût espagnol outré par le génie sauvage.

Sur l'emplacement où s'élève la cathédrale était le grand *téocalli* ou temple mexicain. Autour d'une pyramide surmontée d'une chapelle se groupaient soixante-dix-huit édifices, sanctuaires, habitations des prêtres, etc. Dans le mur de la cathédrale, on a encastré le fameux calendrier mexicain, trouvé près de là, avec la statue de la déesse de la Mort, et la pierre dite *des sacrifices*. Le premier de ces monumens paraît n'être qu'un fragment d'un morceau plus considérable et ne présenter que la moitié de l'année. Tel qu'il est, son poids est évalué à près de cinquante mille livres.

Un antiquaire mexicain, Gama, a consacré à l'examen de cette pierre une savante dissertation, à laquelle je renvoie ceux des lecteurs qui désireraient faire une connaissance plus particulière avec ce curieux monument astronomique (1). J'en dirai seulement quelques mots. Au milieu est le soleil, la grande divinité des Mexicains, représenté par une tête vue de face et tirant la langue. A l'entour sont figurés les vingt mois solaires de dix-huit jours chacun dont se composait l'année mexicaine de trois cent soixante-cinq jours, en y comprenant cinq jours complémentaires. C'était exactement l'année des Égyptiens avec les jours épagomènes, et comme l'année véritable est plus longue de près de six heures, il fallait pour ce calendrier comme pour tous les autres une correction qui au bout d'un certain temps compensât ce que chaque année mexicaine perdait sur l'année véritable. Une correction de ce genre a été le problème à résoudre dans la formation de tous les calendriers. On sait comment il a été résolu dans le nôtre par les années bissextiles, qui intercalent tous les quatre ans un jour de plus après le 28 février, et suppriment ce jour complémentaire dans la dernière année de trois siècles sur quatre. Les Égyptiens remédiaient à la différence de l'année de trois cent soixante-cinq jours et de l'année vraie par leur période de quatorze cent soixante ans, au bout de laquelle les deux années se retrouvaient d'accord. Les Mexicains n'attendaient pas si longtemps. Au bout de cinquante-deux ans, ils ajoutaient alternativement douze et treize

(1) *Descripcion historica y cronologica de las dos Piedras que... se hallanron el año de* 1790, por Antonio y Leon de Gama.

jours, ce qui faisait vingt-cinq jours au bout de cent quatre ans, et ce temps écoulé, l'année de trois cent soixante-cinq jours se trouvait ramenée à l'année vraie. Ces cent quatre ans formaient le grand cycle mexicain. Alors, comme si le monde avait recommencé une nouvelle existence, ils renouvelaient tous les objets de leur culte et même les meubles et les ustensiles destinés à des usages privés; ils rallumaient le feu sacré dans leurs temples. — Tel était le système du calendrier mexicain. Gama l'appelle le plus parfait de tous les calendriers; on voit du moins qu'il était ingénieux et prouvait chez le peuple qui l'avait imaginé une civilisation assez avancée.

Je reviens à la description de la pierre astronomique de Mexico. Autour du soleil sont indiqués par leurs symboles les quatre autres soleils qui, dans les idées mexicaines, avaient précédé le nôtre et étaient morts avant lui. La mort de chacun de ces soleils avait été accompagnée de la destruction de l'espèce humaine. La première fois les hommes avaient été dévorés par des tigres à la suite d'une disette; la seconde fois, de grands vents avaient renversé les maisons, et les hommes, enlevés par ces vents impétueux, avaient été changés en singes; la troisième fois, ils avaient été attaqués par le feu et transformés en oiseaux; la quatrième enfin, submergés par un déluge et changés en poissons. Le soleil actuel devait mourir aussi, et avec lui le genre humain disparaître dans un incendie. Aussi, à la fin de chaque cycle de cent quatre ans, on craignait que la destruction de l'univers ne s'accomplît, et on recommençait le cycle suivant avec de grandes marques de joie, après que chacun avait fait couler un peu de son sang en l'honneur des dieux, et ce qui est plus fâcheux, après avoir immolé des victimes humaines. On trouve dans la plupart des cosmogonies, particulièrement dans celle des anciens Scandinaves, l'idée de ces époques successives séparées par des destructions et des renouvellemens que produisent l'eau et le feu. Il ne faut pas en conclure à un rapport historique entre les peuples qui ont eu ces idées, et voir, comme on l'a fait, dans un personnage merveilleux de la tradition mexicaine nommé Votan, le Woden ou Odin des peuples germaniques. Ces analogies peuvent avoir leur raison d'être dans l'unité de l'esprit humain, naturellement porté à expliquer par des suppositions semblables les origines qu'il ignore. La similitude des erreurs est une loi de notre nature aussi bien que leur variété. Peut-être dans cette croyance à des rénovations périodiques du monde se cache un souvenir traditionnel d'anciennes catastrophes géologiques. Les révolutions du globe terrestre, les phases de la vie organique à sa surface, semblent, d'après les opinions le plus généralement admises aujourd'hui dans la science, avoir pour causes de grands cataclysmes produits par les soulèvemens volcaniques et qui

sont accompagnés de déplacemens dans le lit des mers, ce qui ressemble assez aux périodes séparées par des incendies et des déluges telles qu'on les trouve chez les Mexicains, chez les anciens Scandinaves, chez divers peuples de l'Orient, et telles que nous les ont transmises plusieurs philosophes et plusieurs poètes de l'antiquité (1).

Le style de décoration qui prévaut dans l'intérieur de la cathédrale se trouve dans toutes les autres églises de Mexico. Partout sont des *retables*, c'est-à-dire des peintures séparées les unes des autres par des cadres sculptés, par des figures en demi-relief et en ronde bosse, mélange singulier qui frappe l'œil dans toutes les églises espagnoles des deux mondes. Le cadre est un objet d'art comme le tableau, et souvent tient autant de place que lui; quelquefois l'accessoire est devenu le principal : il en résulte un ensemble qui souvent n'est pas d'un goût très pur, mais presque toujours d'une grande richesse et d'un grand effet. Quelquefois les peintures expriment un vif sentiment de ferveur; en général elles sont peu remarquables et souvent tout à fait mauvaises. Des crèches, d'un goût puéril, ressemblent à des jouets d'enfant. J'ai vu un grand Christ dont la tunique était semée de roses qui simulaient des gouttes de sang : mélange du gracieux et du sombre qui peignait assez bien le double génie de la dévotion espagnole.

Les cloîtres abondent à Mexico; on dit qu'il y existe cinquante-huit églises et trente-six couvens. L'enceinte de San-Francisco renferme plusieurs églises et plusieurs cloîtres entourés d'un grand mur qui donne à l'ensemble l'air d'une forteresse. Il semble que la tradition du grand *téocalli* mexicain, qui comprenait soixante-dix-huit édifices consacrés au culte des Aztèques, se soit conservé sur une moindre échelle dans cet entassement d'édifices religieux chrétiens. Comme la *Nouvelle-France* du Canada est en réalité pour nous la vieille France, la *Nouvelle-Espagne* est vraiment la vieille Espagne, l'Espagne avec des moines et avec tous les abus de la vie monacale dégénérée. Les moines de Mexico sont loin de mener une vie édifiante. Un légat du pape est en ce moment dans cette ville; il y a été envoyé pour tâcher d'introduire dans les couvens une réforme dont ils ont grand besoin. On dit qu'il désespère de réussir. Le pape actuel voudrait faire ici ce qu'il a tenté à Rome : réduire le nombre des couvens en agglomérant les religieux d'un même ordre dispersés dans plusieurs maisons, dont

(1) Gama, mais cette opinion lui est, je crois, particulière, a cru remarquer, au pourtour de la pierre de Mexico, huit trous dans lesquels il suppose qu'étaient plantés des gnomons entre lesquels on tendait, selon lui, des fils dont l'ombre projetée sur la pierre pouvait indiquer les équinoxes et les solstices. Quoi qu'il en soit, ce monument est trop curieux pour que je n'aie pas cru devoir en dire quelques mots, propres du moins à en faire apprécier l'importance.

chacune possède des fondations qu'a rendues démesurées la diminution graduelle de ceux pour qui on les avait instituées. Les moines de Mexico, malgré toutes les révolutions, sont encore trop riches; le meilleur emploi qu'ils fassent de leur argent est de le prêter à 6 pour 100, ce qui est d'une véritable utilité dans un pays où le taux ordinaire du prêt est beaucoup plus élevé, mais ce qui est peu en harmonie avec leur vocation et avec les doctrines de l'église catholique, si peu favorable au placement à intérêt, dans lequel elle a toujours eu beaucoup de peine à ne pas voir une usure déguisée.

Pendant le carême, les spectacles sont fermés à Mexico; mais nous allons avoir un concert au grand théâtre. Je verrai du moins la salle et le public. La salle est loin d'avoir le brillant aspect de celle de La Havane; le carême empêche qu'elle soit remplie. On fume au parterre. De temps à autre, j'entends un petit bruit sec : c'est le frottement d'une allumette destinée à allumer un cigare. En Hollande, on fume dans les couloirs du théâtre, et à Séville des prêtres savouraient devant moi la cigarette dans la sacristie de la cathédale; mais fumer en plein parterre, c'est ce que je n'ai vu qu'à Mexico. On nous annonce une chanteuse qui vient de Californie. Le concert n'aura lieu que lorsque les robes de Mme *** seront arrivées; elles se trouvent maintenant entre Vera-Cruz et Mexico, et il faut bien qu'elles arrivent, car elles sont annoncées sur l'affiche. Les toilettes successives de Mme *** y figurent aussi bien que les morceaux qu'elle doit chanter.

En attendant, on raconte son histoire. Mme *** est Française. Les parens d'un jeune homme qui l'aimait imaginèrent d'envoyer leur fils en Californie pour le guérir de son amour. Il y avait consenti et attendait à Bordeaux le moment de s'embarquer. Sur ces entrefaites, Mme *** était venue chanter sur le théâtre de Bordeaux; le vent se trouvant contraire, le jeune homme alla un matin voir Mme ***. Le résultat fut que le soir, au lieu de paraître sur le théâtre, elle était avec lui embarquée pour la Californie. Le bateau à vapeur envoyé à leur poursuite arriva tout juste pour voir cingler vers la pleine mer le navire qui les emportait. Voilà un petit roman californien assez agréable, et qui, comme tout roman bien conduit, s'est terminé par un mariage.

Les autres plaisirs de Mexico sont le jeu et les combats de coqs. Je n'ai pas cherché à être témoin de ce cruel passe-temps, que les Mexicains aiment avec passion. Quant au jeu, je n'ai nulle envie de perdre mon argent au *monte*, ne voulant point avoir recours à la ressource dont parfois ont usé, m'assure-t-on, des jeunes gens de Mexico qui, se trouvant à sec, sortaient d'un salon et allaient arrêter un passant dans la rue, puis rentraient et continuaient leur partie avec les sommes qu'ils s'étaient ainsi procurées.

Il y a ici, comme en Espagne, des combats de taureaux dans lesquels les Mexicains montrent une audace qu'ils n'ont pas constamment trouvée devant l'ennemi. Il y a diverses sortes de courage : tel homme qui a l'une n'a pas toujours l'autre. En ce moment, on ne nous offrait d'autre divertissement que le combat d'un ours et d'un taureau. Il faut le désœuvrement du voyageur pour aller chercher un pareil spectacle. Cependant je dois avouer qu'il a été assez curieux par le dénouement inattendu qu'il a présenté. Comme l'ours avait tué, il y a quelques jours, deux ou trois imprudens qui s'étaient trop approchés du poteau auquel il était enchaîné, on l'a enfermé avec son ennemi dans une enceinte formée par de grandes poutres plantées verticalement, à travers lesquelles on n'apercevait que difficilement ce qui se passait. Néanmoins les spectateurs en voyaient assez pour être indignés de la couardise de l'ours, qui faisait le tour du champ clos en rasant les poutres; les coups qu'on lui donnait à travers cette muraille à jour ne pouvaient le décider à combattre. Le taureau, de temps en temps, semblait vouloir fondre tête baissée sur son lâche ennemi; puis, le voyant si humble, il dédaignait de le frapper. Enfin l'ours a perdu patience, il a jeté ses deux fortes pattes autour du col du taureau, qui dès ce moment est resté immobile, tirant la langue, entièrement maîtrisé par cette rude étreinte. La nuit est arrivée avant que rien eût été changé à la situation respective des deux combattans; mais tous les connaisseurs assuraient, en s'en allant, que l'ours certainement étoufferait le taureau.

Une autre curiosité a rassemblé la foule dans la même enceinte, l'enlèvement non d'un aérostat à gaz, mais d'une montgolfière soutenue par la dilatation de l'air échauffé. C'est l'enfance du ballon, et il faut aller à Mexico pour trouver, au milieu du dix-neuvième siècle, cette forme antédiluvienne d'un voyage aérien.

J'ai peu de chose à dire des mœurs mexicaines. Il faudrait vivre plus longtemps dans ce pays pour avoir une opinion fondée à cet égard. La vie de Mexico a été peinte dans le très agréable livre de Mme Calderon. Les scènes de l'intérieur, l'existence aventureuse qu'on mène dans les portions à peine civilisées du pays, ont été dans cette *Revue* l'objet d'une série de tableaux et de récits attachans qu'on m'assure ici ne pas manquer de fidélité. L'auteur de ces récits vient de finir tristement sa vie dans les flammes qui ont consumé le bateau à vapeur *l'Amazone*, sur lequel il s'était embarqué pour aller en Californie (1).

J'entends dire que les Mexicains ne sont pas très sociables, qu'ils

(1) M. Gabriel Ferry de Bellemare. Voyez ses études sur le Mexique dans la *Revue des Deux Mondes*, — du 15 avril 1846 au 15 septembre 1849.

se mêlent peu aux étrangers, quoique les négocians européens épousent souvent des Mexicaines; qu'ils acceptent avec empressement les invitations qu'on leur fait, sans être très empressés de les rendre. Ce que je sais, c'est que M. Levasseur m'a mis en relations avec des hommes fort distingués et fort aimables. J'aurai l'occasion de parler bientôt de M. Ramirez et de M. Lacunza. J'ai vu aussi chez notre ministre M. Carpio, sénateur et, ce qui vaut mieux, poète mexicain, qui a chanté le Mexique, dont les vers ont de l'élévation, de l'ampleur et cette majestueuse harmonie de la poésie espagnole qu'on ne saurait égaler dans aucune langue vivante. M. Olagibel, avocat distingué et membre de la chambre des représentans, a été pour moi d'une obligeance rare. Sa bibliothèque, qui serait remarquable partout, et où se trouvaient deux Murillos, a été mise par lui à ma disposition de la manière la plus complète; j'étais même autorisé à m'y établir et à y travailler en son absence. Entouré de livres sur le pays, des meilleures éditions des classiques anciens et de tous les chefs-d'œuvre des littératures modernes, je me sentais à la fois au Mexique et en Europe. Il en était de même durant mes agréables et instructives conversations avec M. Olagibel. Tout le monde n'est pas aussi européen à Mexico. Un homme instruit du reste et très considéré m'a demandé un jour si le vin de Champagne ne venait pas de la campagne de Rome.

Les femmes mènent une vie tout orientale; la promenade, le bain, la sieste, l'amour, occupent leurs momens. Le luxe est poussé ici très loin; la façon d'une robe coûte, m'assure-t-on, de 200 à 250 fr. Il est vrai que tout est très cher à Mexico. Si les Mexicaines sont en général peu cultivées, je ne m'en étonne pas après avoir vu une maison d'éducation, tenue au reste d'une manière remarquable en tout ce qui ne concerne point l'instruction des jeunes personnes. Cet établissement, situé dans une espèce de palais, porte le nom de Saint-Ignace. Je l'ai visité avec M. Lacunza, l'un de ces hommes distingués dont je parlais tout à l'heure, qu'on est étonné de trouver dans un pays si mal gouverné. L'établissement renferme cent cinquante jeunes filles et femmes de tout âge; on y entre à neuf ans, et on peut y finir ses jours. Les habitantes du lieu sont divisées en groupes de huit personnes ayant leur ménage à part et un dortoir commun. Les lits m'ont paru d'une assez grande élégance. Chaque groupe vit sous la direction d'une *nana*, présidente nommée par la rectrice (*rectora*), qui elle-même est nommée par la *junta*. C'est ce qu'on appelle en anglais le *board* et en français le *comité*. La *junta* se compose de deux représentans des provinces basques et de quatre représentans du Mexique. Nommés primitivement par leurs concitoyens, ils ont depuis ce temps désigné leurs successeurs, ce qui n'est, pour des rai-

sons diverses, nullement dans l'esprit d'un *board* anglais ou américain ni d'un comité français. On m'a montré les portraits des trois fondateurs de l'établissement et on m'a raconté leur histoire. Ayant entendu une petite fille prononcer des paroles grossières, ils conçurent le projet de l'institution, et à l'aide de souscriptions formèrent une fondation considérable. Les jeunes personnes ont une tenue parfaite; elles apprennent à coudre, à broder, à lire, à écrire, à compter, un peu de musique. J'ai demandé ce qu'elles étudiaient et lisaient, une fois sorties de l'enfance; on m'a répondu qu'elles ne lisaient et n'étudiaient point. Quelle différence de cette éducation à celle des petites filles de l'école de Philadelphie, qui connaissaient si bien l'histoire de leur pays et même les hommes et les partis du temps présent!

J'ai vu aussi avec M. Lacunza le collége de Saint-Jean de Latran. Ce collége, ainsi que deux autres, délivre des diplômes qui permettent d'exercer la profession d'avocat. On donne les diplômes au bout de huit ans d'étude dans l'établissement, *sans examens* définitifs; mais chaque année on est examiné avant d'être admis à passer dans la classe supérieure. Ce privilége est menacé, car on va demander l'instruction libre : le droit possédé par les trois colléges de donner ces diplômes n'est qu'un usage et n'est fondé sur aucune loi.

Au collége de Saint-Jean de Latran est adjointe une classe d'enfans parmi lesquels j'ai eu un certain plaisir à voir toutes les couleurs confondues, même la couleur noire. C'est ce que je n'aurais, il faut le dire, trouvé nulle part aux États-Unis. Dans le collége de Saint-Jean de Latran, les études nécessaires sont le latin, la philosophie, le droit. Les études libres sont le français, l'anglais, l'escrime, la gymnastique, le dessin et l'art du menuisier (*carpinteria*); l'étude principale est celle du droit, dont la base est le droit romain, tel qu'il se trouve dans les *Siete partidas* d'Alphonse X, rédigées de nouveau (*recopiladas*) sous Charles III et complétées par les décrets des présidens. Il y a dans le collége deux bibliothèques, l'une dont les étudians ont le libre usage, l'autre qu'on ne peut consulter que sur une permission de M. Lacunza. Il ne doit pas l'accorder trop facilement, car j'y ai vu les romans de Pigault-Lebrun et *Faublas* à côté de la philosophie et du droit romain.

J'ai visité ensuite l'école de dessin, qui semble établie sur un assez grand pied, mais peu remplie. On y enseigne la peinture, la gravure, la sculpture. L'état envoie de jeunes artistes à Rome. Ce qui manque ici aussi bien qu'aux États-Unis, ce sont des modèles. Je n'ai pas vu un tableau de grand maître, sauf un Murillo douteux. Un élève de Tenerani a sculpté l'Hercule mexicain, dont le nom impossible à retenir, comme tous les noms aztèques, commence par *tet* et finit par *tol*. Destiné à la mort, Montezuma voulut lui faire grâce; mais il

demanda à mourir en gladiateur, ce qui était une sorte d'immolation religieuse et volontaire. J'ai eu beaucoup de plaisir à causer avec un peintre homme d'esprit et avec l'auteur de la statue. Je sympathise fort dans son admiration pour Tenerani, que j'ai eu à Rome le chagrin de voir trop immolé à Thorwaldsen, à la mode parmi les Anglais parce qu'il était Scandinave.

Enfin, pour terminer cette journée sérieuse, employée à la manière d'une journée aux États-Unis, j'ai vu un pénitencier qui m'a paru assez bien tenu; mais ce qui là était un des intérêts principaux du voyage, l'organisation des établissemens d'utilité publique, est ici un intérêt assez secondaire. Ce qu'il faut venir voir au Mexique, ce sont les grands tableaux de la nature, dont j'ai cherché à esquisser quelques traits, et les antiquités; mais avant d'aller étudier celles-ci au musée de Mexico, j'ai voulu visiter le sénat et la chambre des représentans.

La salle où se rassemblent les sénateurs est une bonbonnière, que j'ai trouvée à peu près vide. Dans la salle des représentans, on discutait, et il y avait quelques personnes dans la galerie publique. Au-dessus de la tête du président est une image de Notre-Dame de Guadalupe, et devant lui, sur le bureau, un crucifix. Il y a deux tribunes, l'une à gauche et l'autre à droite, apparemment pour que les orateurs aient moins de chemin à faire et leur épargner la fatigue de traverser la salle. Voilà du républicanisme bien méridional, cela seul ferait douter que les Mexicains soient très propres à cette forme de gouvernement; ce qui paraît évident, c'est que jusqu'ici elle n'a produit que des alternatives d'anarchie et de despotisme, ce qui est la pire des conditions pour un peuple. C'est aujourd'hui le tour de l'anarchie, l'année prochaine ce sera celui du despotisme; puis l'anarchie reviendra.

Rien ne peut approcher de la désorganisation de cette société. Les Mexicains ont adopté une constitution modelée sur celle des États-Unis, ce qui était très déraisonnable, car rien ne se ressemble moins que les citoyens des États-Unis et les habitans du Mexique. La masse de la population est indienne, et la population d'origine espagnole n'a nullement cette énergie, cette activité, cette habitude de compter sur soi-même, sans laquelle la république n'est pas possible. De plus, chaque état est à peu près indépendant, de sorte qu'il n'y a nulle autorité dans le gouvernement, nulle union dans le pays. Deux généraux viennent de déclarer de leur chef la franchise de deux ports situés dans les provinces où ils commandent. Le journal qui relate ce fait y ajoute une réflexion trop vraie : « Rien n'est dans son centre, tout est détraqué (*desquisiado*), et notre existence politique est un phénomène effrayant. » Là où personne n'obéit, l'impôt rentre mal ou est gaspillé par l'administration. Ce qu'il y a de certain, c'est que les

finances mexicaines ne sont pas florissantes. Le président Arista, dans son dernier discours aux chambres, a prononcé ces propres paroles : *L'état du trésor est véritablement misérable.*—Cela n'est point déguisé, et le président confirme la vérité de son assertion en établissant un déficit égal à la cinquième partie du revenu, et en déclarant qu'une partie des fonctionnaires n'est plus payée. Personne ici n'a le sentiment qu'un tel état de choses puisse durer. La crise financière précipitera la dislocation inévitable de l'état. On m'assure que le gouvernement mexicain a vécu jusqu'ici sur les 15 millions de dollars que les États-Unis ont donnés au Mexique en indemnité des provinces qu'ils lui avaient prises. Cette somme a été soldée par quartiers; les derniers sont échus tout récemment, et le Mexique est ruiné depuis qu'il n'a plus à dépenser l'argent de ses vainqueurs. Il lui faudrait une seconde invasion pour rétablir ses finances; mais cette fois les États-Unis prendraient tout et ne paieraient rien.

Le Mexique semble un condamné à mort qui a obtenu un répit d'une durée indéterminée; le répit ne saurait être bien long. Cette conviction est dans tous les esprits, et j'ai lieu d'être certain qu'un personnage très haut placé a exprimé dans la conversation le désir que la France ou l'Angleterre voulût bien s'emparer du Mexique, afin que son pays échappe aux États-Unis. Si les États-Unis ont d'ici à quelque temps autre chose à faire, que deviendra jusque-là ce beau et malheureux pays, le plus beau, le plus riche en productions de tous genres qui soit au monde, le seul qui réunisse les métaux précieux aux productions végétales des climats tropicaux et des climats tempérés? Cependant on sent qu'il va mourir, parce qu'il ne peut pas vivre. Après avoir vu aux États-Unis un peuple naître et grandir, je vois ici une nation se dissoudre et s'éteindre. Ce qui est bien frappant et bien propre à faire réfléchir, c'est qu'une agonie mortelle ne supprime pas chez un peuple les apparences de la vie. A voir cette grande ville avec son luxe, ses magasins, ses promenades remplies d'une foule insouciante et parée, il semble qu'on soit au sein d'une société régulière et durable. Et cependant on sait, à n'en pouvoir douter, que cette société, minée par la base, repose sur le vide et finira par s'y abîmer. Singulier et effrayant spectacle! Il en était ainsi dans l'empire romain la veille de son renversement par les Barbares, quand Ausone s'amusait à décrire en vers coquets le luxe et la sécurité de l'opulence romaine aux bords de la Moselle, à quelques pas des Barbares qui allaient venir; quand cet empire, comme disait Salvien, *mourait en riant.* Les peuples qui laissent se briser dans leur sein les ressorts de la vie morale et de la société sont pareils à ces arbres, creux au dedans, qui ont à l'extérieur tous les semblans de la durée, et qui, un petit vent venant à souffler, tombent tout à coup.

J.-J. AMPÈRE.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

SA VIE ET SES OUVRAGES.

VII.[1]

SÉJOUR DE ROUSSEAU A L'ERMITAGE. — AMOUR POUR Mme D'HOUDETOT. — ROUSSEAU AVEC Mme D'ÉPINAY.

La Nouvelle Héloïse fut commencée à l'Ermitage; mais Rousseau n'eut pas le temps de l'y finir : il quitta brusquement la retraite que Mme d'Épinay lui avait donnée, rompit avec elle, avec Grimm, avec Diderot, et alla s'établir à Montmorency, chez M. le duc de Luxembourg, changeant ainsi tout à coup d'amis, passant d'un milieu dans un autre, des philosophes chez les grands seigneurs, pour les quitter et les maudire bientôt tous, égaré par les noirs accès de sa maladie.

Il y a dans le récit du séjour de Rousseau à l'Ermitage trois points principaux : 1° l'amour de Rousseau pour Mme d'Houdetot; 2° le départ de l'Ermitage et la rupture avec Mme d'Épinay; 3° la rupture avec Grimm et avec Diderot.

C'est à La Chevrette, chez Mme d'Épinay, que Rousseau rencontra Mme d'Houdetot. Elle était bienveillante et aimable. Voyant Rousseau timide et embarrassé dans le monde, elle causa avec lui : cela le charma. Mme d'Houdetot, étant à Eaubonne et sachant Rousseau à l'Ermitage, vint l'y voir. « Cette visite, dit Rousseau, eut un peu l'air d'un début de roman. Elle s'égara dans la route, son carrosse s'embourba dans le fond du vallon. Elle voulut descendre et faire le reste du trajet à pied. Sa mignonne chaussure fut bientôt percée; elle en-

(1) Voyez les premiers chapitres de cette série dans les livraisons des 1er janvier, 15 février, 1er mai, 1er août, 15 novembre 1852, et 15 juin 1853.

fonçait dans la crotte; ses gens eurent toutes les peines du monde à la dégager, et enfin elle arriva à l'Ermitage en bottes, et perçant l'air d'éclats de rire auxquels je mêlai les miens en la voyant arriver. Il fallut changer de tout, Thérèse y pourvut, et je l'engageai d'oublier sa dignité pour faire une collation rustique dont elle se trouva fort bien. Il était tard, elle resta peu; mais l'entrevue fut si gaie, qu'elle y prit goût et parut disposée à revenir. Elle n'exécuta pourtant ce projet que l'année suivante. A cette seconde visite, elle était à cheval et en homme. Quoique je n'aime guère ces sortes de mascarades, je fus pris à l'air romanesque de celle-là, et pour cette fois ce fut de l'amour. Comme il fut le premier et l'unique en toute ma vie..., qu'il me soit permis d'entrer dans quelques détails sur cet article (1). »

Avant de noter quelques-uns de ces détails, qu'il me soit permis à mon tour de faire une remarque. Rousseau dit que sa passion pour Mme d'Houdetot fut son premier et son unique amour. N'a-t-il donc pas aimé Mme de Warens? N'a-t-il pas aimé à Lyon, en 1741, Mlle Serre? N'y a-t-il pas même dans sa correspondance une lettre d'amour adressée à Mlle Serre? Un des commentateurs de Rousseau trouve cette lettre très passionnée, je la trouve banale et vulgaire : « Votre charmante image me suit partout, dit-il; je ne puis m'en défaire, même en m'y livrant (2); elle me poursuit jusque pendant mon sommeil; elle agite mon cœur et mes esprits; elle consume mon tempérament (3). » Quel style! Otez je ne sais quelle grossièreté qui est trop souvent la marque de l'amour dans Rousseau, quelle banalité! Et comme je comprends bien que Rousseau, se mettant à aimer Mme d'Houdetot, ait oublié cette lettre de 1741, dont moi-même je n'aurais pas parlé, si, en la lisant, je n'y avais trouvé une preuve de plus du singulier phénomène qui caractérise le talent de Jean-Jacques Rousseau, ce talent qui, longtemps ignoré de l'auteur lui-même, éclata tout à coup et brilla pendant plus de vingt ans, puis sembla peu à peu s'ensevelir dans la souffrance et l'égarement de la maladie (4). La lettre à Mlle Serre précède l'éruption du génie de Rousseau.

(1) *Confessions*, livre IXe.

(2) Phrase singulière, et que je ne puis expliquer que par cette autre-ci de Julie à Saint-Preux : « Je crains que tu n'outrages ta Julie à force de l'aimer. » (Deuxième partie, lettre XVe.)

(3) *Correspondance*, p. 182.

(4) Rousseau, dans son second Dialogue, dit, en parlant de son discours sur *les lettres et les arts* en 1749 : « De la vive effervescence qui se fit alors dans son âme (Rousseau, dans ses Dialogues, parle de lui-même à la troisième personne) sortirent les étincelles de génie qu'on a vu briller dans ses écrits durant deux ans de délire et de fièvre, mais dont aucun vestige n'avait paru jusqu'alors, et qui vraisemblablement n'auraient plus brillé dans la suite, si, cet accès passé, il eût voulu continuer d'écrire. » Deuxième Dialogue, t. IV, édit. Furne, p. 79.)

Mme d'Houdetot, qui inspira à Rousseau une passion si ardente, était-elle belle ou était-elle jolie? Ni l'un, ni l'autre. Rousseau dit lui-même qu'elle n'était pas belle : « Son visage était marqué de petite vérole, son teint manquait de finesse, elle avait la vue basse et les yeux un peu ronds; mais elle avait l'air jeune avec tout cela, et sa physionomie, à la fois vive et douce, était caressante. Elle avait l'esprit très naturel et très agréable; la gaieté, l'étourderie et la naïveté s'y mariaient heureusement; elle abondait en saillies charmantes qu'elle ne recherchait point, et qui partaient quelquefois malgré elle. Pour son caractère, il était angélique, la douceur d'âme en faisait le fond (1). » Voilà un portrait qui se sent de l'amour que Rousseau a eu pour Mme d'Houdetot. J'ai voulu, pour mieux connaître Mme d'Houdetot, consulter les témoignages des femmes de son temps, de son monde, et particulièrement celui de Mme d'Épinay, sa belle-sœur. Mme d'Épinay dit partout beaucoup de bien de Mme d'Houdetot. Il y a plus : Mlle d'Ette, cette commensale malicieuse de Mme d'Épinay, qui médisait tant qu'elle pouvait des personnes qui la recevaient, et qui peignait d'une manière si piquante tous les vices ou tous les défauts dont elle profitait, Mlle d'Ette, la préceptrice et l'espionne du mal dans toute cette société riche, spirituelle et frivole, Mlle d'Ette est elle-même favorable à Mme d'Houdetot. « Vous savez, dit Mlle d'Ette, que la comtesse d'Houdetot est devenue très aimable; son esprit s'est formé. Elle est bien un peu étourdie, mais elle est si naturellement honnête, que c'est un agrément de plus pour une femme aussi jeune. Il ne tiendrait qu'à nous de la croire coquette; mais Émilie (Mme d'Épinay) nous assure qu'il n'en est rien (2). » Voyons maintenant ce que Mme d'Épinay dit elle-même de Mme d'Houdetot : « La comtesse d'Houdetot est venue hier me dire adieu. Que c'est une jolie âme, naïve, sensible et honnête! Elle est ivre de joie du départ de son mari, et vraiment elle est si intéressante, que tout le monde en est heureux pour elle (3)... » Et ailleurs : « ... La comtesse d'Houdetot est venue hier souper avec nous. Le marquis de Saint-Lambert était avec elle; il venait m'apprendre son départ pour l'armée. Mme d'Houdetot en est désespérée; elle ne s'attendait pas à cette séparation. Elle ne se possède pas, et laisse voir sa douleur avec une franchise au fond très estimable, mais cependant embarrassante pour ceux qui s'intéressent à elle... Mon Dieu! que j'ai d'impatience de voir dix ans de plus sur la tête de cette femme! Si elle pouvait acquérir un peu de modération, ce serait un ange. »

(1) *Confessions*, livre IXe.
(2) *Mémoires de Mme d'Épinay*, t. Ier, p. 205.
(3) *Ibid.*, t. II, p. 384.

Voilà certes un portrait où il n'y a pas de malveillance, et il y en a même si peu, que Mme d'Épinay ne parle pas de la figure de Mme d'Houdetot. Ce n'était pas en effet par la figure qu'elle plaisait, Rousseau nous l'a déjà dit : c'était par sa grâce et par son amabilité (1). Il y a encore aujourd'hui dans le monde des personnes qui ont vu Mme d'Houdetot à Eaubonne avec M. de Saint-Lambert et avec M. d'Houdetot, avec son amant et avec son mari. J'ai recueilli çà et là leurs témoignages (2), et je les rassemble comme ils sont restés dans ma mémoire, sans chercher à les grouper, n'ayant d'autre intention que d'achever le portrait de Mme d'Houdetot, et de faire mieux connaître celle qui inspira à Rousseau une passion d'autant plus vive, qu'il ne parvint jamais à la faire partager et qu'il en fit seul les frais, ce qui s'arrangeait du reste fort bien avec son genre de passion ou d'imagination.

Ce qui faisait vraiment le charme de Mme d'Houdetot, c'est qu'elle avait, comme le dit si bien Mme d'Épinay, une *jolie âme*, c'est-à-dire une âme gracieuse et naïve, honnête, comme le dit encore Mme d'Épinay, non pas de cette honnêteté qui fait aimer ou suivre le devoir, mais de cette honnêteté qui consiste à ne déguiser aucun de ses sentimens, de cette honnêteté qui faisait que Mme d'Houdetot était ivre de joie du départ de son mari et désespérée du départ de son amant. A ce genre d'honnêteté, ôtez la naïveté qu'y mettait Mme d'Houdetot; ôtez l'excuse que faisaient la facilité des mœurs du siècle, les usages singuliers du monde, l'insouciance des maris ou l'embarras même qu'ils avaient d'aimer leurs femmes; ôtez ces excuses, et cette honnêteté touchera à l'effronterie du vice. Il n'en était rien, et si je ne

(1) Dans ses *Anecdotes pour servir de suite aux Mémoires de Mme d'Epinay*, Mme la vicomtesse d'Allard, qui, plus jeune que Mme d'Houdetot, avait pourtant beaucoup vécu dans sa société, dit « que ce sera une consolation pour les femmes laides d'apprendre que Mme d'Houdetot, qui l'était beaucoup, a dû à son esprit et surtout à son charmant caractère d'être si parfaitement et si constamment aimée; elle avait non-seulement la vue basse et les yeux ronds, comme le dit Rousseau, mais elle était extrêmement louche, ce qui empêchait que son âme ne se peignît dans sa physionomie; son front était très bas, son nez gros; la petite vérole avait laissé une teinte jaune dans tous ses creux, et les pores étaient marqués de brun : cela donnait un air sale à son teint, qui, je crois, était beau avant cette maladie. » Je crois bien que ce portrait, fait par une jeune femme qui se souvient d'une vieille, sans pitié et sans prévoyance, ne représente pas Mme d'Houdetot telle qu'elle était dans sa jeunesse et telle que Rousseau la vit à l'Ermitage : Mme d'Allard exagère un peu la laideur de Mme d'Houdetot pour mieux faire ressortir son esprit et son charmant caractère; car c'est là ce dont Mme d'Allard, comme tous ceux qui avaient vécu dans la société de Mme d'Houdetot, avait gardé le plus de souvenir.

(2) Parmi ces témoignages, celui qui m'a été le plus utile et qui m'est le plus cher est celui de M. Hochet, mon bon et affectueux parent, un de ces hommes d'esprit que les affaires enlèvent aux lettres, qui honorent les affaires par leur intelligence et par leurs succès, mais qui se retournent toujours avec amour vers les lettres, et font de l'étude le délassement de leurs travaux et l'ornement de leur bonheur.

craignais de tomber dans le paradoxe, je dirais volontiers que la morale alors était plus corrompue que les mœurs, ce qui arrive souvent, tandis qu'il y a des temps au contraire où les mœurs sont plus corrompues que la morale. Au XVIIe siècle et sous Louis XIV, la morale était chrétienne et les mœurs étaient souvent païennes. Au XVIIIe siècle, vers 1750, l'idée de la loi était effacée dans les âmes; mais le libertinage des principes était plus grand que le libertinage de la conduite. Dans cette singulière et aimable société du XVIIIe siècle, les devoirs étaient transposés et intervertis plutôt que détruits. Mme d'Houdetot resta toujours fidèle à M. de Saint-Lambert, et M. d'Houdetot, qui, au moment où il épousa Mme d'Houdetot, aimait éperdûment une dame qu'il ne pouvait épouser, resta fidèle aussi à cette affection. La personne qu'aimait M. d'Houdetot ne mourut qu'en 1793, c'est-à-dire quarante-huit ans après le mariage de M. d'Houdetot, et pendant tout ce temps il l'aima constamment, de même que, pendant tout ce temps aussi, Mme d'Houdetot aima Saint-Lambert, de telle sorte que M. d'Houdetot disait fort spirituellement : « Nous avions, Mme d'Houdetot et moi, la vocation de la fidélité; seulement il y a eu un malentendu. »

M. d'Houdetot, sa femme et M. de Saint-Lambert sont morts tous trois dans un âge très avancé. Ceux qui les ont vus dans leur retraite d'Eaubonne remarquaient que l'amant avait souvent de l'humeur et grondait beaucoup dans sa vieillesse, tandis que le mari était plein d'attentions pour sa femme, si bien qu'à voir les soins de l'un et les boutades de l'autre, un étranger se serait trompé, et aurait pris l'amant pour le mari.

Mme d'Houdetot avait l'esprit simple et délicat, juste et vif, sans empressement de se montrer. Toujours entourée d'hommes de lettres et d'hommes du monde, la conversation, chez elle, était spirituelle et intéressante; elle n'y prenait part qu'avec réserve et à propos, pour la ranimer ou pour la résumer, et elle le faisait toujours par un mot juste et fin qui, lorsqu'il venait comme conclusion, ne laissait plus rien à dire. Ceux qui l'ont vue, même dans sa vieillesse, ont gardé le souvenir de quelques-uns de ces mots doux et justes dont elle avait le secret. — Un jour, me disait M. Hochet, on causait chez elle des femmes, de leurs qualités, de leurs défauts, et comme c'était sous le directoire, le temps faisait qu'on médisait plus qu'on ne louait. Mme d'Houdetot finit la conversation, qu'elle n'avait pas contrariée, en nous disant : « Sans les femmes, la vie de l'homme serait sans assistance au commencement, sans plaisir au milieu, et sans consolation à la fin. » C'était là son genre d'esprit, élégant et même réfléchi par habitude de la bonne compagnie, et pourtant toujours naturel.

Elle faisait de jolis vers qu'elle disait à ses amis, mais qu'elle n'a

jamais voulu faire imprimer, fuyant la célébrité littéraire, quoique entourée d'auteurs. Ces vers lui arrivaient naturellement pour exprimer les émotions de sa vie, qui fut douce et heureuse, ce qui laisse croire qu'il y a toujours dans notre destinée un peu de notre âme et de notre caractère. Ses chagrins étaient les départs de Saint-Lambert pour l'armée; de là ces vers souvent cités, mais vraiment charmans :

L'amant que j'adore,
Prêt à me quitter,
D'un moment encore
Voudrait profiter.
Félicité vaine
Qu'on ne peut saisir,
Trop près de la peine
Pour être un plaisir!

Quand vint la révolution, les dangers du temps n'empêchèrent pas Mme d'Houdetot de songer à ses amis. Elle vint d'Eaubonne au Val, près Saint-Germain-en-Laye, voir Mmes la duchesse de Poix et la comtesse de Noailles, qui s'y étaient réfugiées et y vivaient fort solitaires. Elle resta trois jours au Val, avec une insouciance du péril que ne partageaient pas ses hôtesses, et qui tenait à une sorte de difficulté qu'avait son âme de croire au mal et au malheur. En partant, elle leur donna ces vers, qui n'ont point encore été publiés :

Malgré tant de malheurs, dans une paix profonde
Je passe encore ici les momens les plus doux;
Je puis auprès de vous oublier tout le monde :
Ce qu'il a de meilleur, je le retrouve en vous.
Ces grâces, ces vertus, dont vous êtes l'exemple,
Je les ai vu s'évanouir;
Mais votre retraite est un temple
Où je viens encore en jouir.
Telle une colonne superbe,
Monument des jours de splendeur,
Ne peut nous dérober sous l'herbe
Le souvenir de sa grandeur.
Dans votre asile solitaire,
Heureuses de nous rassembler,
Cherchons au moins à nous distraire,
Ne pouvant plus nous consoler.

La vieillesse elle-même, quoique Mme d'Houdetot en ressentît les inconvéniens, ne la corrigea point de cet optimisme, ou plutôt de cette disposition au bonheur qu'elle prenait dans la douceur de son âme. Voici comme elle parle de la vieillesse dans des vers fort spirituels, qui sont les derniers que je citerai :

Oh! le bon temps que la vieillesse!
Ce qui fut plaisir est tristesse,

Ce qui fut rond devient pointu;
L'esprit même est *cogne-fétu* (1).
On entend mal, on ne voit guère;
On a cent moyens de déplaire.
Ce qui charma nous semble laid;
On voit le monde comme il est.
Qui nous cherchait nous abandonne :
Le bon sens, la froide vertu
Chez nous n'attirent plus personne.
On se plaint d'avoir trop vécu.
Mais dans ma retraite profonde,
Qu'un seul ami me reste au monde :
Je croirai n'avoir rien perdu.

Rassemblez tous les traits que je viens d'indiquer, faites-en un ensemble, et animez-le par la jeunesse : voilà Mme d'Houdetot telle que Jean-Jacques Rousseau l'a aimée.

Il y a deux récits de l'amour de Rousseau pour Mme d'Houdetot : le récit des *Confessions* et le récit des *Mémoires de Mme d'Épinay*, Ces deux récits ne s'éloignent pas beaucoup l'un de l'autre dans le commencement. Voyons d'abord le récit de Rousseau : c'est le roman.

Saint-Lambert était parti pour l'armée, et Mme d'Houdetot était seule et triste. Elle aimait à parler de son affection pour Saint-Lambert; elle en parla à Rousseau. A ce moment, Rousseau faisait *la Nouvelle Héloïse*, et, comme il le dit lui-même, « il était ivre d'amour sans objet. » Voyant Mme d'Houdetot et l'entendant parler d'amour, quoique pour un autre, elle devint peu à peu l'objet de ses chimères amoureuses. Il vit sa Julie en Mme d'Houdetot, et il vit Mme d'Houdetot telle qu'il rêvait Julie. Mme d'Houdetot prêta une figure et un corps à Julie; Julie prêta sa beauté imaginaire à cette figure et à ce corps. « Elle me parlait de Saint-Lambert en amante passionnée. Force contagieuse de l'amour! en l'écoutant, en me sentant près d'elle, j'étais saisi d'un frémissement délicieux que je n'avais jamais éprouvé auprès de personne. Elle parlait, et je me sentais ému; je croyais ne faire que m'intéresser à ses sentimens, quand j'en prenais de semblables; j'avalais à longs traits la coupe empoisonnée dont je ne sentais encore que la douceur. Enfin, sans que je m'en aperçusse et sans qu'elle s'en aperçût, elle m'inspira pour elle-même tout ce qu'elle exprimait pour son amant. Hélas! ce fut bien tard, ce fut bien cruellement brûler d'une passion non moins vive que malheureuse pour une femme dont le cœur était plein d'un autre amour. Malgré les mouvemens extraordinaires que j'avais éprouvés auprès d'elle, je ne m'aperçus pas d'abord de ce qui m'était arrivé. Ce ne fut qu'après son départ que, voulant penser à Julie, je fus frappé de

(1) Agité sans rien faire.

ne pouvoir plus penser qu'à Mme d'Houdetot; alors mes yeux se dessillèrent (1)... »

Il fut d'abord effrayé. Il appela, dit-il, à son aide, pour triompher de son amour, ses mœurs, ses sentimens, ses principes, la honte, l'infidélité, le crime, l'abus d'un dépôt confié par l'amitié, « le ridicule enfin de brûler à son âge de la passion la plus extravagante pour un objet dont le cœur préoccupé ne pouvait lui rendre aucun retour ni lui laisser aucun espoir. » Tout fut inutile : bientôt même sa conscience se rassura par un sophisme, comme se rassurent en général les consciences complaisantes: que craindre d'un amour qui n'est point partagé? où est le danger? « Quel scrupule, pensai-je, puis-je me faire d'une folie nuisible à moi seul? Suis-je donc un jeune cavalier fort à craindre pour Mme d'Houdetot? Ne dirait-on pas, à mes présomptueux remords, que ma galanterie, mon air, ma parure vont la séduire? Eh! pauvre Jean-Jacques, aime à ton aise en sûreté de conscience, et ne crains pas que tes soupirs nuisent à Saint-Lambert! » Ainsi rassuré, il s'abandonna à son amour. Cependant, comme l'amour excite le caractère plus qu'il ne le corrige, quoique aimant, il fut défiant, inquiet, ombrageux, comme il était de sa nature de l'être. Si par hasard Mme d'Houdetot, à qui il avait avoué sa passion, voulait se moquer de lui! si elle ne pensait qu'à se divertir d'un barbon amoureux et de ses douceurs surannées! si elle en avait fait confidence à Saint-Lambert et s'ils s'entendaient tous les deux pour lui faire tourner la tête et le persifler! — Là-dessus, voilà sa tête qui se monte, ses soupçons éclatent. Mme d'Houdetot voulut d'abord en rire. « Ce furent alors de ma part, dit Rousseau, des transports de rage; elle changea de ton. J'exigeai des preuves qu'elle ne se moquait pas de moi; elle vit qu'il n'y avait nul autre moyen de me rassurer... Elle ne me refusa rien de ce que la plus tendre amitié pouvait accorder, elle ne m'accorda rien qui pût la rendre infidèle, et j'eus l'humiliation de voir que l'embrasement dont ses légères faveurs allumaient mes sens n'en porta jamais aux siens la moindre étincelle. »

J'ai quelque répugnance à citer ce passage : il y a en effet dans tous les amours de Rousseau, soit les siens, soit ceux de ses héros, un coin d'histoire naturelle qui me rebute; mais j'avais besoin de le citer pour plusieurs raisons. 1° Il est impossible de se tenir plus près de la vérité et de faire en même temps plus de roman que ne le fait Rousseau dans cette scène. Quand Rousseau laissa éclater ses soupçons, il fit sur Mme d'Houdetot l'effet d'un malade ou d'un maniaque; mais comme aucun romancier ne fait volontiers de son héros un malade, comme tout auteur de mémoires et de confessions s'érige toujours

(1) *Confessions*, livre IXe.

en personnage héroïque ou intéressant, Rousseau n'a pas manqué de se donner des transports de rage. La rage sied en amour, et, de nos jours surtout, la passion recourt de bonne grâce à la frénésie, que beaucoup de gens confondent avec l'énergie. Était-ce en effet dans Rousseau rage de n'être point aimé? Cela m'attendrirait. Non, c'était crainte d'être moqué; c'était orgueil, ce qui est beaucoup moins intéressant. Quoi qu'il en soit, Mme d'Houdetot eut peur de cette frénésie, ou plutôt elle en eut pitié, et Rousseau ne s'y trompa pas, car il avoue qu'il en abusa, et qu'il se fit rassurer par des marques de tendre amitié, ne pouvant pas avoir plus. Mme d'Houdetot, avec le caractère doux que nous lui avons vu, craignant les orages et les secousses, prit le parti d'apaiser et de soigner ce maniaque amoureux. Elle ne le trompa point, elle ne trompa point davantage Saint-Lambert; mais elle accorda à Rousseau ce qu'il fallait pour que s'entretînt cette passion occupée d'elle-même, qui s'employait à la fois à peindre Julie et à transfigurer Mme d'Houdetot, et qui, par une singularité propre à Rousseau, échauffait sa tête, son imagination, ses sens même, sans jamais prendre l'âme, ce qui rendait cet amour éloquent et peu dangereux. C'est peut-être ce que Mme d'Houdetot avait compris, et ce qui la rendait indulgente.

« J'ai tort, continue Rousseau voulant peindre l'ardeur de son amour, j'ai tort de dire que l'amour que je ressentais n'était point partagé; il l'était en quelque sorte. Il était égal des deux côtés, quoiqu'il ne fût pas réciproque. Nous étions ivres d'amour l'un et l'autre, elle pour son amant, moi pour elle. Nos soupirs, nos délicieuses larmes se confondaient. Tendres confidens l'un de l'autre, nos sentimens avaient tant de rapports, qu'il était impossible qu'ils ne se mêlassent pas en quelque chose. Et toutefois, au milieu de cette dangereuse ivresse, jamais elle ne s'est oubliée un moment; et moi je proteste, je jure que si, quelquefois égaré par mes sens, j'ai tenté de la rendre infidèle, jamais je ne l'ai véritablement désiré. » Me permettra-t-on ici de rappeler un souvenir de mes entretiens à la Sorbonne avec les jeunes gens de nos écoles, parce que ce souvenir se rapporte exactement à l'émotion que je ressens encore aujourd'hui en transcrivant ces paroles? Je lisais ce passage devant mon jeune auditoire, passant çà et là quelques notes et quelques phrases, quand m'interrompant : « Je ne veux pas aller plus loin, dis-je à mes auditeurs, non par pruderie, mais parce que je sens dans toute cette scène je ne sais quoi de faux et de grotesque que dissimule mal la déclamation. Que me parlez-vous de l'ivresse de Mme d'Houdetot et de ses dangers, puisque cette ivresse n'était pas pour vous, puisqu'elle était pour Saint-Lambert absent, puisqu'elle n'avait que des souvenirs et point d'émotions? Cessez donc de calomnier en quelque sorte Mme d'Hou-

detot en nous vantant sa sagesse et sa force, comme s'il y avait eu pour elle du mérite à être sage où elle n'était point tentée, du mérite à être forte où il n'y avait pas de périls! Mais vous, philosophe, quel rôle aviez-vous dans ces tête-à-tête? Vous avez déjà joué le malade pour vous faire traiter tendrement en ami, ou tout au moins vous avez continué à paraître défiant quand déjà au fond vous ne l'étiez plus, afin d'obtenir des preuves que Mme d'Houdetot ne se moquait pas de vous. Et maintenant que faites-vous? Vous faites pire : vous la poussez vers les plus tendres souvenirs, vers les plus amoureuses pensées, espérant que ses souvenirs deviendront des émotions, et que vous en profiterez. Quoi! vous n'avez devant vous qu'un marbre qu'un autre seul peut animer, vous le savez, et pourtant vous essayez d'échauffer ce marbre, vous essayez d'en faire une femme! Et quelle femme ce serait, si elle allait ressentir vos suggestions! » Mes jeunes gens pensaient comme moi, et je n'en étais pas étonné. Ils sentaient avec l'âme qu'on a à leur âge et que gardent toujours les honnêtes gens, ils sentaient que cet amour moitié romanesque et moitié brutal de Rousseau ne méritait pas le nom d'amour. Triste condition en effet de l'amour tel que l'a peint Rousseau : il veut en faire une passion au lieu d'un plaisir. Mais cette passion que Rousseau ressent pour Mme d'Houdetot, passion non partagée et qui semble fort à son aise pour être toute platonique, comme il la rend grossière en dépeignant l'agitation de ses sens! C'est l'amour platonique de Priape. Voyez en effet ce qu'il dit de ses courses de Montmorency à Eaubonne, où demeurait Mme d'Houdetot, de ses palpitations, de ses mouvemens convulsifs, de ses éblouissemens (1) en chemin à l'idée du baiser qui l'attendait à son arrivée; et le grotesque ou le dégoût étant, grâce à Dieu, la punition ordinaire de la grossièreté, voici de quelle manière étrange Rousseau finit la description de cet amour pour Mme d'Houdetot qu'il a voulu rendre intéressant : « Cet état et surtout sa durée, pendant trois mois d'irritation continuelle et de privation, me jeta dans un épuisement dont je n'ai pu me tirer de plusieurs années, et finit par me donner une descente que j'emporterai ou qui m'em-

(1) « Un éblouissement m'aveuglait, mes genoux tremblans ne pouvaient me soutenir; j'étais forcé de m'arrêter, de m'asseoir; toute ma machine était dans un désordre inconcevable; j'étais prêt à m'évanouir. Instruit du danger, je tâchais en partant de me distraire et de penser à autre chose. Je n'avais pas fait vingt pas, que les mêmes souvenirs et tous les accidens qui en étaient la suite revenaient m'assaillir, sans qu'il me fût possible de m'en délivrer..... J'arrivais à Eaubonne faible, épuisé, rendu, me soutenant à peine. A l'instant que je la voyais, tout était réparé; je ne sentais plus auprès d'elle que l'importunité d'une vigueur inépuisable et toujours inutile (*).» C'est la clinique de l'amour peut-être, mais ce n'est pas l'amour.

(*) *Confessions*, livre IXe.

portera au tombeau. Telle a été la seule jouissance amoureuse de l'homme du tempérament le plus combustible, mais le plus timide en aucun temps que peut-être la nature ait jamais produit (1). »

Que dire de cet amour qui finit par une hernie et de l'homme qui le raconte et qui croit nous toucher par ce détail d'hôpital? Il y a de tout dans l'amour de Rousseau, de l'enthousiaste et du séducteur, du satyre et du malade: il n'y manque que l'amour vrai, simple, et par conséquent décent. Comment de plus, dans ces étranges confidences, ne pas remarquer la folie de cette incroyable vanité qui fut la grande maladie de Rousseau et qui est devenue la maladie épidémique de notre siècle, de cette vanité qui fait que chaque homme veut avoir tout et être tout, changeant de prétentions selon les goûts mobiles du temps, et, dans chaque prétention, visant à l'excès, qui semble la perfection? « Si un mortel, dit Pindare, jouit d'un bonheur sans mélange, si ses richesses sont suffisantes et s'il y joint la gloire, qu'il n'aspire pas à devenir dieu! » Conseil bien simple en apparence et le plus difficile à suivre, si nous consultons l'expérience. C'était, au temps de Pindare, un grand bien qu'une vie paisible, riche et glorieuse, et ce l'est encore, je pense; mais quoi? si j'ai la paix, la fortune et la gloire, pourquoi n'aurais-je pas les autres biens de l'humanité? Si j'ai le génie, pourquoi n'aurais-je pas le pouvoir? Si j'ai le pouvoir, pourquoi n'aurais-je pas le plaisir? Et si j'ai le plaisir, pourquoi n'aurais-je pas, pour le trouver et le sentir plus vite et mieux que les autres, une inépuisable sensibilité? Que dis-je? être sensible, c'est trop peu au siècle où tout le monde veut l'être; il faut être combustible, car il faut primer en tout; il faut être en tout, en bien ou en mal, le plus grand effort de la nature: il faut être dieu!

Quant à moi, je fais peu de cas, je dois l'avouer, de la glorification que Rousseau fait de la combustibilité de son tempérament. Est-ce de ma part dédain des sens? est-ce audace de spiritualisme? Eh mon Dieu non! Si je fais fi de cette combustibilité, c'est que je la trouve fort commune; c'est que le chapitre d'histoire naturelle que Rousseau intercale si malheureusement dans le récit de son amour pour Mme d'Houdetot est un lieu commun, si je puis parler ainsi, au lieu d'être un paradoxe; c'est que ce chapitre a plus ou moins sa place dans toutes les confessions des jeunes gens, et que ce que Rousseau prend pour une originalité et une supériorité de tempérament n'est au contraire qu'une banalité.

Est-ce à dire pourtant que dans le récit que fait Rousseau de son amour pour Mme d'Houdetot, il n'y ait rien qui soit gracieux et intéres-

(1) *Confessions*, livre IXe.

sant? Je me souviens que, dans ma jeunesse, les dévots de Rousseau vantaient beaucoup la scène du bosquet d'Eaubonne. Voyons cette scène que Rousseau a deux fois racontée, une fois dans ses *Confessions* et l'autre dans sa *Correspondance*. « Un soir, dit Rousseau dans les *Confessions*, après avoir soupé tête à tête, nous allâmes nous promener au jardin par un très beau clair de lune. Au fond de ce jardin était un assez grand taillis, par où nous fûmes chercher un joli bosquet, orné d'une cascade dont je lui avais donné l'idée et qu'elle avait fait exécuter. Souvenir immortel d'innocence et de jouissance! Ce fut dans ce bosquet qu'assis avec elle, sur un banc de gazon, sous un acacia tout chargé de fleurs, je trouvai, pour rendre les mouvemens de mon cœur, un langage vraiment digne d'eux. Ce fut la première, l'unique fois de ma vie; mais je fus sublime, si l'on peut nommer ainsi tout ce que l'amour le plus tendre et le plus ardent peut porter d'aimable et de séduisant dans un cœur d'homme. Que d'enivrantes larmes je versai sur ses genoux! Que je lui en fis verser malgré elle! Enfin, dans un transport involontaire, elle s'écria : « Non, jamais homme ne fut si aimable et jamais amant n'aima comme vous! Mais votre ami Saint-Lambert nous écoute, et mon cœur ne saurait aimer deux fois. » Je me tus en soupirant; je l'embrassai... Quel embrassement! mais ce fut tout. Il y avait six mois qu'elle vivait seule, c'est-à-dire loin de son amant et de son mari; il y en avait trois que je la voyais presque tous les jours, et toujours l'amour en tiers entre elle et moi! Nous avions soupé tête à tête; nous étions seuls, dans un bosquet, au clair de la lune, et après deux heures de l'entretien le plus vif et le plus tendre, elle sortit au milieu de la nuit, de ce bosquet et des bras de son ami, aussi intacte, aussi pure de corps et de cœur qu'elle y était entrée. » Cette scène n'est pas tout à fait racontée de même dans la *Correspondance*. « Rappelle-toi, dit Rousseau à Mme d'Houdetot dans une ces lettres qui semblent composées pour un roman, rappelle-toi ces temps de félicité qui pour mon tourment ne sortiront jamais de ma mémoire. Cette flamme invisible dont je reçus une seconde vie, plus précieuse que la première, rendait à mon âme, ainsi qu'à mes sens, toute la vigueur de la jeunesse. L'ardeur de mes sentimens m'élevait jusqu'à toi. Combien de fois ton cœur, plein d'un autre amour, fut-il ému des transports du mien! Combien de fois m'as-tu dit dans le bosquet de la cascade : « Vous êtes l'amant le plus tendre dont j'eusse l'idée; non, jamais homme n'aima comme vous! » Quel triomphe pour moi que cet aveu dans ta bouche! Assurément, il n'était pas suspect (1). » Entre cette version et celle des *Confessions*, la différence est notable. Dans les *Confessions*, c'est une

(1) Rousseau, édition Furne, tome IV. *Correspondance*, p. 263.

seule fois, un soir, dans un bosquet charmant, que Rousseau a été *sublime* en peignant son amour, et que Mme d'Houdetot a été émue jusqu'à avoir besoin de se souvenir de Saint-Lambert, et jusqu'à dire qu'elle ne pouvait aimer deux fois, tant elle était près de le faire. Ici, ce qui est fort différent, c'est dans plusieurs soirées que Mme d'Houdetot a dit à Rousseau qu'il était l'amant le plus tendre dont elle eût l'idée, car Rousseau n'était pour elle que l'idée d'un amant, et cet aveu, qui était fort impartial dans la bouche de Mme d'Houdetot, est un triomphe pour Rousseau, qui a l'air de se contenter de cette admiration purement littéraire. On dirait qu'il lui suffit de bien exprimer l'amour, sans se soucier beaucoup de le ressentir ou de l'inspirer. La scène des *Confessions,* scène unique et où Rousseau a rassemblé en une seule fois toutes ses émotions et toutes les sympathies de Mme d'Houdetot pour rendre le tableau plus vif et plus touchant, la scène des *Confessions* ressemble un peu à celle des rochers de Meillerie dans *la Nouvelle Héloïse ;* elle ne m'inquiète pourtant pas pour Mme d'Houdetot, dût-elle même se renouveler plusieurs fois; car Mme d'Houdetot n'aime pas Rousseau. En effet, à prendre le récit de la *Correspondance,* la scène s'est renouvelée plusieurs fois, et par conséquent fort tempérée. Ce que Rousseau arrange en scène de drame n'était qu'une conversation prolongée et reprise, un sujet d'entretien, un exercice d'éloquence pour Rousseau et une distraction pour Mme d'Houdetot pendant l'absence de Saint-Lambert.

Le récit de la *Correspondance* fait partie des lettres que Rousseau avait écrites à Mme d'Houdetot et qu'il lui redemanda après leur rupture, quand Mme d'Houdetot voulut qu'il lui rendît les siennes. « Elle me dit qu'elle les avait brûlées, dit Rousseau dans ses *Confessions;* j'en osai douter et j'en doute encore. Non! on ne met point au feu de pareilles lettres. On a trouvé brûlantes celles de la Julie; eh Dieu! qu'aurait-on donc dit de celles-là! Non, non, jamais celle qui peut inspirer une pareille passion n'aura le courage d'en brûler les preuves; mais je ne crains pas non plus qu'elle en ait abusé : je ne l'en crois pas capable, et de plus j'y avais mis bon ordre. La folle, mais vive crainte d'être persiflé m'avait fait commencer cette correspondance sur un ton qui mît mes lettres à l'abri des communications. Je portai jusqu'à la tutoyer la familiarité que j'y pris dans mon ivresse. Mais quel tutoyement! elle n'en devait sûrement pas être offensée. » Si ces lettres, où Rousseau tutoyait Mme d'Houdetot par défiance, dit-il, et afin qu'elles ne fussent pas montrées, mais un peu aussi, selon moi, par fantaisie littéraire et pour s'exercer aux lettres de *la Nouvelle Héloïse*, si ces lettres ont été brûlées par Mme d'Houdetot, d'où vient donc celle qui est dans la *Correspondance* et d'où j'ai tiré le second récit de la scène du bosquet? D'un brouillon de Jean-Jac-

ques Rousseau. Oui, Jean-Jacques Rousseau faisait des brouillons de ces lettres brûlantes qu'il écrivait à Mme d'Houdetot. Rousseau ne peut pas croire que Mme d'Houdetot ait pu brûler ces lettres si bien composées. L'étonnement est naïf et dénote l'auteur. Les dévots de Rousseau non plus n'ont pas voulu croire que ces lettres aient été brûlées, et nous voyons, dans les *Anecdotes* de Mme la vicomtesse d'Allard, que « Mme Broutain, qui demeurait dans le voisinage d'Eaubonne, voulant connaître la vérité sur le sort de ces lettres, interrogea un jour sur ce sujet Mme d'Houdetot, qui lui répondit qu'effectivement elle les avait brûlées, à l'exception d'une seule qu'elle n'eut pas le courage de détruire, parce que c'était un chef-d'œuvre d'éloquence et de passion, et qu'elle l'avait remise à M. de Saint-Lambert. Mme Broutain saisit la première occasion pour s'informer auprès du poète du sort de cette lettre : elle s'était égarée dans un déménagement, il ne savait pas ce qu'elle était devenue, — telles furent ses réponses. » Faites donc des lettres brûlantes pour qu'elles s'égarent dans un déménagement! Quant à moi, la version que je tiens de M. Hochet sur ces lettres est un peu moins désolante pour la vanité des sentimens humains. Je lui parlais un jour de la scène du bosquet. « Je connais bien ce bosquet d'Eaubonne, et j'y ai bien souvent causé avec Mme d'Houdetot vieille, mais toujours aimable, et avec M. de Saint-Lambert, vieux aussi et un peu grondeur. Un jour je parlai de ces lettres, et Mme d'Houdetot me répondit fort simplement qu'elle les avait brûlées, excepté quatre qu'elle avait remises à M. de Saint-Lambert; je me tournai vivement vers celui-ci en lui demandant ce qu'il en avait fait? — Brûlées aussi, me répondit le vieux philosophe avec un sourire et une grimace. Je me tus malgré ma curiosité, qui me poussait à lui demander s'il les avait lues et si elles étaient bien ardentes; car il était facile de voir que tout le bruit que Rousseau avait fait de son amour pour Mme d'Houdetot et des belles lettres qu'il lui avait adressées leur semblait ridicule et leur était désagréable, en quoi je les approuvais fort. Les gens qui sont vraiment du monde n'aiment pas à passer dans le roman. » Voilà ce qu'il y a déjà plus de quarante ans racontaient à M. Hochet Mme d'Houdetot et M. de Saint-Lambert, vieux tous deux, et quarante ans après Rousseau, dans le même bosquet où Rousseau met la scène de son amour. Pour enseigner la vanité des choses humaines, le bosquet d'Eaubonne ce jour-là valait la vue des ruines de Rome.

Nous avons vu comment Rousseau raconte son amour pour Mme d'Houdetot; c'est un roman, et quoique nous ayons souvent contredit le roman, cependant il est impossible que ce récit, où Rousseau, fasciné par son imagination, donne souvent ses rêves pour ses souvenirs, n'ait pas fait quelque effet sur nous. Voyons maintenant

dans les *Mémoires de Mme d'Épinay* ce que fut cette fantaisie amoureuse que Rousseau eut pour Mme d'Houdetot, comment Mme d'Houdetot elle-même la prenait, ce qu'en pensait Mme d'Épinay, et achevons de réduire à sa juste expression cet amour dont Rousseau fait un roman qui n'est guère plus vrai que *la Nouvelle Héloïse.*

« Pourquoi donc, dit Grimm dans une lettre à Mme d'Épinay, ne me parlez-vous plus des amours de Rousseau? est-ce que vous n'en avez plus de nouvelles depuis l'arrivée du marquis (1)? vous avez de bons yeux; mandez-moi, je vous prie, ce que vous pensez de la comtesse dans cette occasion. Il me semble que vous ne lui supposez aucun tort. Je suis porté à la juger comme vous; mais encore faut-il savoir à qui l'on a affaire. Il y a quelque temps qu'elle mandait à Saint-Lambert que Rousseau était fou. Il faut que cela soit bien fort, disait-il, puisqu'elle s'en aperçoit (2). » Ainsi, d'après les témoignages de Saint-Lambert, Rousseau put pendant quelque temps être fou auprès de Mme d'Houdetot sans que Mme d'Houdetot s'en aperçût. Elle avait les yeux ailleurs. Elle n'a vu la folie de Rousseau que lorsque cette folie est arrivée à son plus haut point.

Mme d'Épinay répond à Grimm : « Certainement, si je l'avais voulu, je serais très fort au courant des amours de Rousseau, ou du moins au courant du bavardage de Thérèse. Elle est même venue plusieurs fois pour me porter ses plaintes, mais je l'ai toujours fait taire. » Ne pouvant pas se faire écouter de Mme d'Épinay, Thérèse allait bavarder avec les hôtes oisifs de La Chevrette, et fournir des sujets d'entretien à leur médisance. Mme d'Épinay était même souvent obligée de rappeler à ces médisans qu'ils devaient ménager sa belle-sœur, surtout quand elle ne méritait pas qu'on la déchirât. « En effet, sur quel fondement? Sur le rapport d'une fille jalouse, bête, bavarde et menteuse, qui accuse une femme qui nous est connue pour étourdie, confiante, inconsidérée à la vérité, mais franche, honnête et très honnête, sincère et bonne au suprême degré de la bonté. J'aime mille fois mieux croire que Rousseau s'est tourné la tête tout seul, sans être aidé de personne, que de supposer que Mme d'Houdetot s'est réveillée un beau matin coquette et corrompue..... Leurs promenades solitaires n'avaient sûrement pas d'autre but, de la part de la comtesse, que de métaphysiquer sur la morale, la vertu, l'amour, l'amitié et tout ce qui s'ensuit. Si l'ermite avait un but plus physique, je n'en sais rien; mais la comtesse n'en aura rien vu : s'il l'a expliqué de manière à n'en pouvoir douter, elle sera tombée des nues (3). »

(1) Saint-Lambert.
(2) *Mémoires de Mme d'Épinay*, . III, p. 68.
(3) *Ibid.*, p. 71-72.

Le témoignage de Mme d'Épinay se rapporte ici d'une manière curieuse à celui de Saint-Lambert. Comme Saint-Lambert, Mme d'Épinay croit que pendant longtemps Mme d'Houdetot, préoccupée ailleurs, n'a pas vu la folie de Rousseau, et lorsqu'elle s'en est aperçue, elle est tombée des nues. Plus loin, Mme d'Épinay ajoute : « Eh bien! j'avais raison, lorsque je soutenais que les amours de Rousseau n'étaient qu'un bavardage. Il n'y a pas un mot de vrai dans tous les propos de Thérèse. Que je me sais de gré de n'avoir jamais voulu y prêter l'oreille! Le marquis de Croismare a fait une promenade tête-à-tête avec la comtesse, qui n'a fait que l'entretenir, à mots couverts plus clairs que le jour, de sa passion pour le marquis de Saint-Lambert. M. de Croismare l'a mise fort à son aise, et au bout d'un quart d'heure elle lui a confié que Rousseau avait pensé se brouiller avec elle, dès l'instant qu'elle lui avait parlé sans détour de ses sentimens pour Saint-Lambert... Il a épuisé toute son éloquence pour lui faire naître des scrupules sur cette liaison, qu'il nomme criminelle; elle est très loin de l'envisager ainsi. Quoi qu'il en soit, voilà, ce me semble, l'énigme expliquée des fréquentes conférences de Rousseau et de la comtesse (1). » Et voilà aussi le roman de Rousseau réduit à sa juste expression. Mme d'Houdetot, pleine de son amour pour Saint-Lambert, en parlait volontiers à tout le monde; elle en a parlé à Rousseau, qu'elle a pris pour confident. Le confident a voulu devenir un amant, et il a commencé par prêcher à Mme d'Houdetot de renoncer à Saint-Lambert au nom de la vertu. Mme d'Houdetot a résisté; peu à peu le moraliste s'est changé en amoureux passionné, et même il a avoué son amour : c'est à peine si Mme d'Houdetot s'en est aperçue. Ce n'est qu'à la fin qu'elle a compris que Rousseau l'aimait; sans se fâcher, elle a tâché de le guérir de cet amour, elle n'en a même point alors parlé à Saint-Lambert par discrétion ou par insouciance. C'est une lettre anonyme qui instruisit Saint-Lambert des fréquentes visites de Rousseau à Eaubonne.

Qui avait écrit cette lettre anonyme? — Mme d'Épinay, dit Rousseau dans ses *Confessions*, et ici nous arrivons à la rupture de Rousseau avec Mme d'Épinay et à son départ de l'Ermitage.

Dans le récit romanesque que Rousseau fait de son amour pour Mme d'Houdetot, Mme d'Épinay joue le rôle d'une rivale dédaignée et furieuse. Il se représente à La Chevrette causant avec Mme d'Houdetot, dans le parc, vis-à-vis l'appartement de Mme d'Épinay, sous ses fenêtres, « d'où, ne cessant de nous examiner et se croyant bravée, elle assouvissait son cœur de rage et d'indignation (2). »

(1) *Mémoires de Mme d'Épinay*, p. 82.
(2) *Confessions*, livre IXe.

C'est dans un de ces momens de rage que Mme d'Épinay, selon Rousseau, écrivit à M. de Saint-Lambert. L'orgueil de Rousseau s'accommodait de l'idée que Mme d'Épinay était près de l'aimer et qu'elle était jalouse de l'amour qu'il avait pour Mme d'Houdetot. Hélas! la rivale de Mme d'Houdetot, celle que l'amour de Rousseau pour Mme d'Houdetot rendait furieuse et désespérée, c'était Thérèse; c'était cette fille sotte, bavarde et jalouse, qu'il avait prise à la fois pour servante et pour femme, qu'il oubliait complétement pendant son amour pour Mme d'Houdetot, qu'il ne croyait pas même capable d'être jalouse, et qui l'était, ce qui me semble après tout fort naturel. Rousseau prétend que Mme d'Épinay pressait Thérèse de lui livrer les lettres que Mme d'Houdetot écrivait à Rousseau, et c'est Thérèse au contraire qui guettait ces lettres et qui les portait à Mme d'Épinay pour se plaindre de Rousseau. Ces deux femmes que Rousseau avait si malheureusement associées à son sort, Thérèse et la mère Levasseur, plus bavarde encore et plus menteuse que sa fille Thérèse, allaient sans cesse faire leurs confidences à Mme d'Épinay, qui les repoussait. « J'ai été obligée, dit Mme d'Épinay, de mettre fin à leur confidence, qui devient très scandaleuse. Elles ont trouvé une lettre; je ne sais trop ce que c'est, n'ayant voulu leur permettre d'entrer dans aucun détail; j'ai dit à Thérèse : Mon enfant, il faut jeter au feu les lettres qu'on trouve, sans les lire, ou les rendre à qui elles appartiennent (1). »

Cette morale de bonne compagnie n'était pas à l'usage de Thérèse. Elle avait la curiosité et le bavardage des petites gens; de plus, sa mère et elle s'étaient aperçues, avec la finesse que les gens d'en bas ont pour découvrir dans les gens d'en haut les défauts qui peuvent leur être profitables, que tout le monde à La Chevrette ne repoussait pas leurs confidences comme Mme d'Épinay, qu'il y avait là des oisifs et des curieux qui n'étaient pas fâchés d'entendre tous ces commérages d'antichambre, dont ils faisaient des médisances de salon. Elles bavardaient donc contre Rousseau et contre Mme d'Houdetot par tempérament, par dépit jaloux, et je ne puis pas en vouloir beaucoup à Thérèse de ce dépit, quoique je la déteste et la méprise fort à cause de sa conduite pendant la vie de Rousseau et après sa mort. Sa jalousie était sa moins mauvaise qualité. N'ayant de la femme que l'instinct et point les vertus, c'est par cet instinct qu'elle avait autrefois résisté à Rousseau, quand Rousseau voulait mettre ses enfans à l'hôpital, et c'est par cet instinct encore qu'elle s'irritait de l'affection que Rousseau laissait éclater pour Mme d'Houdetot. Thérèse et la mère Levasseur bavardaient aussi par intérêt, pour se faire

(1) *Mémoires de Mme d'Épinay*, t. III, p. 55.

plaindre et même aussi pour se faire payer. « Ah! si madame savait! disait la vieille Levasseur à Mme d'Épinay. On ne nous donne rien; nous sommes endettées d'un louis. » Mme d'Épinay donnait le louis; mais la vieille allait encore se plaindre aux autres commensaux de La Chevrette. Elle avait compris que, Rousseau étant un peu regardé par tout ce beau monde comme une bête curieuse et extraordinaire, les détails que ses gardiennes donnaient sur ses allures amusaient ce monde à la fois dupe et moqueur. Il y avait là, pour ainsi dire, deux sociétés en présence l'une de l'autre, — la société des petites gens, besoigneuse et mendiante, et la société du monde, frivole et curieuse. Dans cette rencontre, les petits, comme c'est l'ordinaire, attrapaient les grands. Puis venait Rousseau, qui, tiraillé entre ces deux sociétés, l'une qui était celle que lui faisait son talent, et l'autre qui était celle que lui faisaient ses habitudes et son caractère, allant sans cesse de bas en haut et de haut en bas, sans pouvoir jamais trouver sa vraie place et son vrai milieu, tantôt livré aux chimères de son imagination qui l'élevaient, et tantôt livré aux tracasseries et aux misères de son intérieur qui l'abaissaient, n'avait d'autre ressource que de jeter dans ses *Confessions* le vernis du roman sur les riens dont il faisait des scènes dramatiques, comme la scène du bosquet d'Eaubonne, sur les commérages de ses gouvernantes dont il faisait des complots pour les grandir : dupe à la fois de son imagination, qui transformait ses rêves en réalités, et de son orgueil, qui ne consentait pas à être la victime de caquets de cuisine. Essayez par exemple de persuader à Rousseau que la rivale de Mme d'Houdetot, que l'auteur de la lettre anonyme, celle qui l'a écrite ou qui l'a dictée, c'est Thérèse : quelle chute pour son orgueil! Aussi aime-t-il mieux accuser tout le monde que Thérèse, pour ne pas réduire son roman à la proportion d'une querelle de ménage, et de quel ménage!

C'est ici que commence, à vrai dire, la rupture de Rousseau avec Mme d'Épinay. Comme cette rupture est également racontée dans les *Mémoires de Mme d'Épinay*, nous pouvons encore ici comparer les deux récits et faire une sorte d'enquête. Je ne fais pas seulement cette enquête pour arriver à la vérité, je la fais surtout pour arriver à bien comprendre le caractère et j'allais presque dire la maladie de Rousseau, bizarre réunion d'orgueil, d'inquiétude, d'illusion et de fausseté. Quand les récits de Rousseau sont contraires à la vérité, ce n'est pas toujours qu'il mente, et ce n'est pas non plus toujours qu'il soit trompé par son imagination. Il y a en lui les deux choses : il croit voir des complots qui n'existent pas, et il a des soupçons qui sont des illusions; mais, quand ses illusions commencent à se dissiper, son orgueil les continue par une sorte de parti pris : il a com-

mencé par être dupe, il finit par être menteur, et le maniaque se change en calomniateur effronté, le tout avec un tel mélange de maladie et de perversité, qu'il est impossible de l'absoudre tout à fait comme un insensé et de le condamner tout à fait comme un méchant.

S'étant persuadé que Mme d'Épinay avait écrit la lettre anonyme, Rousseau n'allait plus à La Chevrette. Mme d'Épinay, qui ne le voyait plus depuis quelques jours, lui écrivit : « Je suis en peine de vous, mon ours; vous m'aviez promis, il y a cinq jours, que je vous verrais le lendemain; vous n'êtes pas venu et vous ne m'avez rien fait dire: vous n'êtes point accoutumé à me manquer de parole, vous n'avez sûrement pas d'affaires; si vous aviez du chagrin, mon amitié s'offenserait que vous m'en fassiez mystère. Vous êtes donc malade? Tirez-moi de mon inquiétude, mon bon ami; elle est proportionnée aux sentimens que vous me connaissez pour vous (1). » Cette lettre est affectueuse et bonne; elle est de plus fort naturelle de la part de quelqu'un qui, habitué à voir Rousseau presque tous les jours, s'étonnait de son absence. Voici la réponse de Rousseau : « Je ne puis rien vous dire encore. J'attends d'être mieux instruit et je le serai tôt ou tard. En attendant, soyez sûre que l'innocence accusée trouvera un défenseur assez ardent pour donner quelque repentir aux calomniateurs, quels qu'ils soient. » — « Je fus si étonnée de cette lettre, dit Mme d'Épinay dans ses *Mémoires*, elle me parut si inintelligible, que je questionnai Thérèse sur l'état de Rousseau et sur sa tête. Elle me dit qu'il était dans une agitation extrême. Au reçu de ma lettre, il s'était écrié : — N'est-ce pas ajouter l'ironie à l'injure que de vouloir que j'aille me consoler chez elle? On se moque de moi; mais patience (2)! »

Ces lettres injurieuses et violentes qui tout à coup rompaient avec un ami ne sont pas rares dans la vie de Rousseau; mais celle-ci était

(1) Les lettres de Mme d'Épinay, telles qu'elles sont dans les *Mémoires*, diffèrent de celles que Rousseau rapporte dans ses *Confessions*. C'est le même fonds d'idées et de sentimens, ce ne sont pas les mêmes phrases. La seule différence qu'on puisse noter, c'est que les lettres de Mme d'Épinay, dans les *Confessions*, ont un ton plus affectueux que celles de ses *Mémoires*, de telle sorte que le récit de Rousseau est encore plus favorable à Mme d'Épinay que celui qu'elle fait elle-même. Je ne puis m'expliquer cette différence, qui du reste n'a aucune importance, que d'une seule manière : Mme d'Épinay faisait son récit pour Grimm, son amant, alors absent, qui l'avait souvent blâmée de l'affection inconsidérée qu'elle témoignait à Rousseau, lui prédisant qu'elle en serait dupe quelque jour. Elle affaiblissait donc, en écrivant à Grimm, les marques d'amitié qu'elle donnait à Rousseau, afin d'éviter les reproches de Grimm. Le ton affectueux de ses billets à Rousseau, tels qu'ils sont rapportés dans les *Confessions*, n'en témoigne que mieux de sa bonté et de sa sincérité à l'égard de Rousseau.

(2) *Mémoires de Mme d'Épinay*, t. III, p. 87.

la première; c'était aussi son premier accès de défiance maladive. Bientôt Rousseau déclare à Mme d'Épinay qu'il la soupçonne d'avoir écrit la lettre anonyme à Saint-Lambert, et il termine sa lettre par des paroles qui ne sont plus du malade, mais du méchant. S'il parvient, dit-il, à découvrir que Mme d'Épinay est l'auteur de la lettre anonyme, il deviendra son irréconciliable ennemi. « Vos secrets seuls seront respectés, car je ne serai jamais un homme sans foi. Je n'imagine pas que les perplexités où je suis puissent durer bien longtemps. Je ne tarderai pas à savoir si je me suis trompé. Alors j'aurai peut-être de grands torts à réparer, et je n'aurai jamais rien fait en ma vie de si bon cœur. Mais savez-vous comment je rachèterai mes fautes durant le peu de temps qui me reste à passer près de vous? En faisant ce que nul autre ne fera que moi, en vous disant franchement ce qu'on pense de vous dans le monde et *les brèches que vous avez à réparer à votre réputation*. Malgré tous les prétendus amis qui vous entourent, quand vous m'aurez vu partir, vous pourrez dire adieu à la vérité : vous ne trouverez plus personne qui vous la dise. »

Que penserons-nous de ce projet de repentir, qui n'est qu'une occasion de plus d'insulter Mme d'Épinay? Il y avait de quoi blesser la femme la meilleure et la plus indulgente. Mme d'Épinay fut blessée, et sa réponse exprime ce sentiment. Ici cependant encore elle est plus blessée dans le billet qu'elle rapporte à Grimm, et plus affligée, plus émue dans la lettre des *Confessions*. Je cite les deux billets en regard :

LETTRE

DANS LES CONFESSIONS.

« Je n'entendais pas votre lettre de ce matin. Je vous l'ai dit parce que cela était. J'entends celle de ce soir. N'ayez pas peur que j'y réponde jamais; je suis trop pressée de l'oublier, et quoique vous me fassiez pitié, je n'ai pu me défendre de l'amertume dont elle me remplit l'âme. Moi! user de ruses, de finesses avec vous! Moi, accusée de la plus noire des infamies! Adieu! Je regrette que vous ayez la... Adieu! je ne sais ce que je dis... Adieu! je serai bien pressée de vous pardonner. Vous viendrez quand vous voudrez; vous serez mieux reçu que ne l'exigeraient vos soupçons. Dispensez-moi seulement de vous mettre

LETTRE

DANS LES MÉMOIRES DE MADAME D'ÉPINAY.

« Sans doute vous avez des preuves incontestables de ce que vous osez m'écrire, car il ne suffit pas du soupçon pour accuser une amie de dix ans. Vous me faites pitié, Rousseau. Si je ne vous croyais pas fou, ou sur le point de l'être, je vous jure que je ne me donnerais pas la peine de vous répondre, et je ne vous reverrais de ma vie. Vous voyez bien que votre lettre ne peut pas m'offenser; elle ne saurait me concerner; elle ne m'approche seulement pas. Il ne vous faudra pas de grands efforts pour vous avouer que vous ne pensez pas un mot de toutes ces infamies. Je suis cependant bien aise de vous dire que cette extravagance ne vous réussira pas avec moi. Si vous êtes d'humeur à changer de ton et à réparer l'injure que vous me faites, vous pouvez venir à cette condition; mais ce n'est qu'avec elle que je vous recevrai. Gardez-

en peine de ma réputation. Peu m'importe celle qu'on me donne. Ma conduite est bonne, et cela me suffit. Au surplus, j'ignorais absolument ce qui est arrivé aux deux personnes qui me sont aussi chères qu'à vous. »

vous de me parler de ma prétendue réputation. Loin de me donner par là une preuve d'amitié, donnez-m'en une du respect et de l'estime que vous me devez, en ne tenant que des propos que je puisse me permettre d'entendre. Sachez au reste que peu m'importe la réputation qu'on me donne; ma conduite est bonne, et cela me suffit. Je vous délierai, quand il vous plaira, sur mes secrets, pour peu qu'ils vous coûtent à garder. Vous savez mieux que personne que je n'en ai point qui ne me fissent honneur à divulguer. »

Ces deux lettres sont différentes. Celle des *Confessions* est d'une amie affligée; celle des *Mémoires* est d'une bienfaitrice offensée. Quelle est la vraie? Je crois plutôt à la lettre des *Confessions*, à celle où Mme d'Épinay se récrie si vivement contre l'accusation de Rousseau, et où elle le croit encore plus fou que méchant, plus digne de pitié que de haine, quoiqu'elle lui dise en même temps de quelle amertume il a rempli son âme : j'y retrouve plus l'émotion et l'idée du moment. Dans la lettre des *Mémoires*, au contraire, Rousseau est traité plus en méchant qu'en fou, et c'est là l'idée que les amis qu'il avait quittés et insultés avaient fini par prendre de lui; mais cette idée-là n'était pas encore celle qui prévalait en 1757. Déjà on le croyait malade; on ne le croyait pas encore méchant. Au reste, sans chercher davantage quelle est la vraie de ces deux lettres, ne témoignent-elles pas toutes deux de la sincérité de Mme d'Épinay? Y a-t-il là rien qui sente la femme jalouse, méchante et perfide que Rousseau s'imaginait en Mme d'Épinay?

Quel effet firent sur Rousseau les lettres de Mme d'Épinay? Loin d'en être touché, il prit cette bonté pour de la finesse et de l'habileté; que sais-je même? pour l'aveu d'une conscience embarrassée. Rompit-il dès ce moment avec Mme d'Épinay et quitta-t-il l'Ermitage? Non, et c'est ici que nous allons voir plus clairement que partout ailleurs ce qu'il y avait dans l'âme de Rousseau de faible et de tortueux; comme l'orgueil s'ajoutait à toutes ces faiblesses pour les couvrir et non pour les corriger, comme sa vanité ne voulait jamais rougir, alors ses faiblesses tournaient en effronteries, ses timidités en mensonges impudens, sans perdre pourtant leur air gauche et embarrassé. Rompre avec Mme d'Épinay sur un soupçon, quoique le soupçon fût injuste, c'était une conduite folle, mais honnête et franche. Ne point soupçonner au hasard et à tort, c'eût été une conduite sage. Rousseau ne tint aucune de ces conduites honnêtes et raisonnables. Il soupçonna, il accusa, et puis il se mit à craindre que Mme d'Épinay, indignement accusée, ne lui fît une réponse qui

le forçât à quitter l'Ermitage ; puis Mme d'Épinay lui ayant répondu avec la bonté que nous avons vue, toute blessée qu'elle était, Rousseau prétend qu'il prit sa réponse pour une finesse. « Elle évita, dit-il, par sa réponse de me réduire à l'extrémité de quitter aussitôt l'Ermitage ; mais il fallait ou sortir ou l'aller voir sur-le-champ, fort embarrassé de ma contenance dans l'explication que je prévoyais (1). » Quelle bizarre complication de vanité et de mensonges ! Eh non ! ce n'est point pour ne pas sortir de l'Ermitage, ce n'est point pour ne pas compromettre le nom de Mme d'Houdetot dans l'éclat de sa rupture avec Mme d'Épinay, ce n'est pas par ces raisons compliquées qu'il sent qu'il faut qu'il aille sur-le-champ voir Mme d'Épinay. C'est, j'ose le dire, par une raison meilleure et plus simple. Il a compris déjà l'erreur et l'injustice de ses soupçons contre Mme d'Épinay, et il va lui en demander pardon. Voilà la cause de sa visite. Oui, il fallait sortir de l'Ermitage ou avouer ses torts. Comme Rousseau alors les reconnaissait, comme il savait déjà qu'il avait bien injustement accusé Mme d'Épinay, il allait à La Chevrette avouer sa faute. Voilà Rousseau dans l'histoire ; mais dans ses *Confessions*, dans ce roman de son orgueil, comment avouer qu'il a fait une faute, et surtout comment avouer qu'il a demandé pardon ? Il aime mieux se calomnier à la fois lui-même et Mme d'Épinay ; il calomnie Mme d'Épinay en expliquant sa bonté par l'habileté d'une femme rompue au monde, et il se calomnie lui-même par les airs de fausse politique qu'il se donne.

J'avais besoin de faire ces réflexions avant d'arriver à cette explication tant redoutée par Rousseau. Ici encore il y a deux récits de la scène : celui de Rousseau et celui de Mme d'Épinay. Citons-en d'abord les traits principaux. Le lecteur verra aisément quel est des deux récits le plus vraisemblable. Selon Rousseau, dans cette explication qu'il craignait tant, il en fut quitte pour la peur. « A son abord, dit-il, Mme d'Épinay lui sauta au cou en fondant en larmes. Cet accueil inattendu et de la part d'une ancienne amie l'émut extrêmement. Il pleura beaucoup aussi. Je lui dis quelques mots qui n'avaient pas grand sens ; elle m'en dit quelques-uns qui en avaient encore moins, et tout finit là... Mon air embarrassé, continue Rousseau, devait lui donner du courage ; cependant elle ne risqua point l'aventure : il n'y eut pas plus d'explication après le souper qu'avant. Il n'y en eut pas plus le lendemain... Puisqu'elle était seule offensée, au moins dans la forme, il me parut que ce n'était pas à moi de chercher un éclaircissement qu'elle ne cherchait pas elle-même, et je m'en retournai

(1) *Confessions*, livre IXe.

comme j'étais venu (1). » Quel lecteur, en lisant ce récit artificieux, ne serait tenté de croire que Mme d'Épinay, étant coupable, n'ose pas s'expliquer avec Rousseau? Qui ne prendrait son silence pour l'embarras que laisse une faute? Qui surtout ne prendrait ses pleurs pour un aveu? Quant à ceux de Rousseau, c'est pure émotion et faiblesse de cœur; ils ne témoignent pas contre lui. Voyons maintenant le récit de Mme d'Épinay : « Rousseau est arrivé l'après-dîner; nous étions tous à la promenade. Voyant qu'il ne pouvait me parler, il me demanda à me dire un mot. Je restai à quelque distance de la compagnie. Je ne veux point, lui dis-je, par égard pour vous, faire de ceci une scène publique, à moins que vous ne m'y forciez. Remettons notre conversation après la promenade, supposé que vous soyez venu avec les dispositions dans lesquelles je puis me permettre de vous entendre. Sinon, je n'ai rien à vous dire; vous pouvez repartir... Lorsque nous fûmes rentrés, j'allai dans mon appartement et je dis à Rousseau de me suivre. — Quittez, me dit-il, lorsque nous fûmes seuls, cet air froid et imposant avec lequel vous m'avez reçu; il me glace: en vérité, c'est me battre à terre. — N'êtes-vous pas trop heureux, lui dis-je, que je veuille bien vous recevoir et vous entendre après un procédé aussi indigne qu'absurde? — Je ne saurais vous rendre le détail de cette explication : il s'est jeté à mes genoux avec toutes les marques du plus violent désespoir; il n'a pas hésité à convenir de ses torts; *sa vie, m'a-t-il juré, ne suffira pas à son gré pour les réparer* (2)... Le résultat de notre conversation a été de lui promettre d'oublier les torts qu'il venait d'avoir avec moi, si je le voyais à l'avenir s'en souvenir assez pour ne plus faire injure à tous ses amis (3). »

Je crois que, dans ce récit fait à Grimm, Mme d'Épinay a cherché à se montrer plus fière et plus majestueuse que ne le lui ont permis sa bonté et l'idée surtout qu'elle avait que Rousseau était un malade encore plus qu'un méchant; mais je ne doute pas du fond du récit; je ne doute pas des pleurs de Rousseau et de ses aveux. « J'oubliai bientôt presque entièrement cette querelle, dit Rousseau en finissant le récit de son explication avec Mme d'Épinay,

(1) *Confessions*, livre IXe.

(2) Je recueille ici un morceau de vérité que je retrouve dans le récit des *Confessions* et qui se rapporte à la phrase de Mme d'Épinay : « Nos silencieux tête-à-tête ne furent remplis que de choses indifférentes ou de quelques propos honnêtes de ma part, par lesquels, lui témoignant ne pouvoir encore rien prononcer sur le fondement de mes soupçons, je lui protestais avec bien de la vérité que, s'ils se trouvaient mal fondés, *ma vie entière serait employée à réparer leur injustice.* »

(3) *Mémoires de Mme d'Épinay*, t. III, p. 92, 93.

et je crus bêtement qu'elle l'oubliait elle-même, parce qu'elle paraissait ne s'en plus souvenir. » La bête ici, selon moi, ce n'est pas Rousseau, qui se souvient bien plus qu'il ne le dit de la querelle, parce que c'est lui qui a fait l'injure, et qu'on oublie plus aisément les injures qu'on a reçues que celles qu'on a faites; la bête, et la bonne, est Mme d'Épinay, qui fait de la morale à Rousseau, et qui croit qu'elle le convertira à la reconnaissance.

Ce n'est pas que Mme d'Épinay ne commençât à s'éclairer sur le caractère de Rousseau. Ç'a été le sort de tous les dévots, et encore plus de toutes les dévotes de Rousseau, de finir par le détester; elles commençaient par le fétichisme, elles aboutissaient à l'antipathie, en voyant que le dieu n'était qu'un homme et moins qu'un homme. Son génie et son éloquence attiraient à lui tous ceux qui croyaient que derrière l'auteur il y avait un homme, tous ceux surtout qui prenaient au mot les prétentions que Rousseau avait à la vertu et à la sensibilité. Ne nous étonnons pas de l'illusion que faisait Rousseau; elle est fort naturelle : comment croire que dans un auteur il n'y a pas un homme, et l'homme que montre l'auteur? Comment ne pas se laisser aller du roman au romancier? Les femmes surtout, et cela fait honneur à leur nature, ayant plus besoin d'idéal que les hommes, sont fort disposées à cette duperie involontaire qui d'une lectrice fait d'abord une complice et ensuite une victime.

Deux choses avaient peu à peu guéri Mme d'Épinay de son enthousiasme pour Rousseau : ses observations et les avertissemens de Grimm. « On ne pouvait guère avoir plus de pénétration que Mme d'Épinay, dit Grimm dans sa *Correspondance*, un tact plus juste, de meilleures vues avec un esprit de conduite plus ferme et plus adroit. » Ayant à ce degré l'esprit d'observation, Mme d'Épinay, après le premier engouement, vit bien vite ce qu'il y avait de vide et de gonflé, par conséquent de faux dans Rousseau, ou plutôt le contraste malheureux qu'il y avait entre son génie et son caractère. Grimm, amant de Mme d'Épinay, et qui avait aussi l'esprit fin et juste, l'aida par ses avis à découvrir les défauts de Rousseau. Il est curieux de voir, dans les *Mémoires de Mme d'Épinay*, les progrès de ce désenchantement. « Ce que vous m'avez dit de cet homme, écrit Mme d'Épinay à Grimm, me l'a fait examiner de plus près : je ne sais si c'est prévention, ou si je le vois mieux que je ne le voyais; mais cet homme n'est pas vrai : lorsqu'il ouvre la bouche et qu'il en sort un propos dont je ne puis me dissimuler la fausseté, il se répand en moi un certain froid que je ne saurais bien rendre, mais qui me coupe la parole si décidément, qu'on me tuerait plutôt que de me faire trouver deux mots à lui dire. Il y a sûrement quelque cause

étrangère à sa conduite que je ne connais pas, et qui lui donne à mes yeux cet air faux (1). »

Je sais qu'observer, c'est déjà ne plus aimer; je sais de plus qu'un homme observé paraît aisément embarrassé et faux. Cependant il m'est impossible de ne pas remarquer avec quelle sagacité Mme d'Épinay a mis ici le doigt sur la plaie de Rousseau, la fausseté; et de tous les défauts qui nuisent au commerce de l'amitié, c'est là assurément le plus grand. Nos amis peuvent avoir beaucoup de travers; mais ce que je leur demande avant tout, c'est d'être vrais; ce que je veux, c'est qu'en les aimant, j'aime un homme et non un mannequin, c'est que leur parole soit un sentiment et non une phrase, c'est que leur poignée de main soit une bonne étreinte et non un beau geste. Or en Rousseau le geste dominait; le personnage avait détruit l'individu. Cette façon d'être toujours en scène devient insupportable aussitôt qu'elle est aperçue, et Mme d'Épinay l'apercevait chaque jour davantage dans Rousseau. Ainsi un matin Rousseau vient voir Mme d'Épinay; il lui annonce qu'il veut aller à Paris : « A Paris? — Oui, à Paris. — Et pourquoi? — Pour voir Diderot, se jeter à son cou, lui demander pardon de je ne sais quelle lettre trop vive qu'il lui a écrite... Quoiqu'il n'ait pas tort, dit-il, il veut lui aller jurer une amitié éternelle. — Si cette démarche était sincère, elle serait fort belle; mais il ne faut pas avoir de distractions, lorsque l'on veut en imposer. Rousseau *n'est plus à mes yeux qu'un nain moral, monté sur des échasses*... J'avais entamé un fort beau discours, très touchant, à ce qu'il me semblait, lorsque tout à coup il m'interrompit pour me demander si je n'avais pas un portefeuille à lui prêter pour emporter sous son bras. Cette demande me parut étrange. — Eh pourquoi donc faire? lui dis-je. — C'est pour mon roman, me répondit-il un peu embarrassé. Je compris alors le motif de son grand empressement à voir Diderot. — Tenez, lui dis-je sèchement, voilà un portefeuille; mais il est de trop dans votre voyage, il vous en fait perdre tout le fruit. Il rougit et entra dans une fureur inconcevable : je lui dis les choses les plus fortes sur les sophismes absurdes qu'il me débitait pour justifier une démarche que j'aurais pu trouver toute simple, s'il n'avait pas voulu la colorer d'un motif qui n'était pas le véritable. Je lui dis, entre autres choses, qu'à force de vouloir soutenir le rôle d'homme singulier, qui ne lui était jamais dicté par son cœur, mais seulement par je ne sais quel système de vanité et d'amour-propre, il deviendrait faux par habitude... Ce matin il est entré chez moi à six heures, comme je venais de me lever. Il a longtemps fixé les yeux sur moi,

(1) *Mémoires*, t. III, p. 35.

sans me parler; puis tout à coup je l'ai entendu sangloter. — Mon pauvre ami, lui ai-je dit, vous me faites pitié. — Vous êtes une femme bien singulière! s'est-il écrié, il faut que vous m'ayez ensorcelé, pour que je souffre patiemment tout ce que vous me dites. Quel art avez-vous donc de dire les vérités les plus dures et les plus offensantes sans qu'on pense vous en savoir mauvais gré? — Mon ami, ai-je répondu, c'est que vos torts ne sont qu'une erreur de votre esprit, et que votre cœur n'y a pas de part. — Où diable avez-vous pris cela? reprit-il avec la plus grande violence; sachez, madame, une fois pour toutes, que je suis vicieux, que je suis né tel, et que... et que vous ne sauriez croire, mordieu! la peine que j'ai de faire le bien, et combien peu le mal me coûte. Vous riez? Pour vous prouver à quel point ce que je vous dis est vrai, apprenez que je ne saurais m'empêcher de haïr les gens qui me font du bien. — Mon ami, lui dis-je, je n'en crois pas un mot, car c'est comme si vous me disiez que vous ne pouvez pas vous empêcher d'aimer ceux qui vous font du mal... Nous nous sommes quittés fort bons amis; il n'a pas pris le portefeuille; mais par ce qu'il m'a dit, je crains bien qu'il ne me pardonne pas le moment de franchise que je lui ai arraché (1). »

Mme d'Épinay avait raison. Ce que les gens qui se font un rôle pardonnent le moins, c'est d'être pénétrés, et en même temps leur grimace est si visible au bout de quelque temps, que tout le monde la connaît. C'est là ce qui arrivait à Rousseau et c'est là aussi ce qui le forçait, outre sa manie inquiète, de changer de temps en temps d'amis et de société, c'est-à-dire de théâtre. Dans la société de Mme d'Épinay, de Grimm, de Diderot, tout le monde savait que Rousseau jouait la comédie, un peu par caractère, un peu par manie, à la fois charlatan et dupe, comme on finit toujours par l'être. « Vous avez parlé comme un ange à Rousseau le jour de son départ pour Paris, répond Grimm à Mme d'Épinay; sa conversation est à imprimer. Si vous lui eussiez toujours parlé sur ce ton-là, vous lui auriez épargné bien des chagrins; mais je crains que sa folie ne soit trop avancée pour qu'on puisse espérer de le revoir jamais heureux et tranquille. La demande du portefeuille m'a fait sauter jusqu'aux nues. Il faut être bien sot pour être faux et vouloir faire des dupes (2). » Diderot, de son côté, voyait mieux aussi chaque jour le fond du caractère de Rousseau, et cela à propos même de cette lecture que Rousseau lui faisait de son roman. Rousseau, en effet, sur le sermon que lui avait fait Mme d'Épinay, n'avait renoncé qu'au por-

(1) *Mémoires*, t. III, p. 60, etc.
(2) *Ibid.*, p. 69.

tefeuille et point à la consultation qu'il voulait avoir de Diderot. « J'ai reçu hier une lettre de Diderot, dit Grimm à Mme d'Épinay, qui peint votre ermite comme si je le voyais. Il est venu s'établir chez Diderot, sans l'avoir prévenu, le tout pour faire avec lui la révision de son ouvrage... Rousseau l'a tenu impitoyablement à l'ouvrage depuis le samedi dix heures du matin jusqu'au lundi onze heures du soir, sans lui donner à peine le temps de boire et de manger. La révision finie, Diderot cause avec lui d'un plan qu'il a dans la tête et prie Rousseau de l'aider à arranger un incident qui n'est pas encore trouvé à sa fantaisie. — Cela est trop difficile, répond froidement l'ermite; il est tard, je ne suis point accoutumé à veiller. Bonsoir, je pars demain à six heures du matin. Il est temps de dormir. Il se lève, va se coucher, et laisse Diderot pétrifié de son procédé (1). »

C'est surtout pendant la querelle que Rousseau fait à Mme d'Épinay que Grimm multiplie ses avertissemens et ses prédictions sur le caractère de Rousseau, la blâmant d'avoir voulu garder encore les égards de l'amitié avec un homme qu'il ne fallait traiter que comme un fou ou un méchant. Mme d'Épinay défend la conduite qu'elle a tenue, juge à son tour Rousseau, et cette correspondance devient ainsi une sorte d'enquête sur le caractère et l'humeur de Rousseau. « Je vous en prie, dit Grimm à Mme d'Épinay, jouez dans tout ceci le rôle qui vous convient. Vous savez que les fous sont dangereux, surtout quand on biaise avec eux, comme vous avez fait quelquefois avec ce pauvre diable, par des égards malentendus pour ses folies : on en attrape toujours quelques éclaboussures. » Une fois informé de toute l'aventure, voici comment Grimm juge la conduite de Mme d'Épinay, lui reprochant toujours d'avoir été trop bonne et trop indulgente : « L'histoire de Rousseau m'afflige, dit-il; cet homme finira par être fou. Nous le prévoyons depuis longtemps; mais ce qu'il faut considérer, c'est que ce sera son séjour à l'Ermitage qui en sera cause. Il est impossible qu'une tête aussi chaude et aussi mal organisée supporte la solitude. Le mal est fait; vous l'avez voulu, ma pauvre amie, quoique je vous aie toujours dit que vous en auriez du chagrin. Je prends aisément mon parti sur lui : il ne mérite pas qu'on s'y intéresse, parce qu'il ne connaît ni les droits ni les douceurs de l'amitié; mais je voudrais vous garantir de tous les dangers, et voilà ce que je ne trouve pas facile; il est certain que cela finira par quelque diable d'aventure qu'on ne peut prévoir... Vous n'êtes pas assez sensible aux injures, je vous l'ai souvent dit : il faut les ressentir et ne s'en point venger; voilà ma morale. »

(1) *Mémoires*, p. 75.

Mme d'Épinay se défend. — « Si elle n'a pas témoigné plus de ressentiment contre Rousseau après l'injure qu'il lui faisait, c'est qu'elle n'a vraiment, dit-elle, aucun ressentiment contre lui, « attendu qu'il n'a pas eu un instant de soupçon réel contre moi. Cela ne se peut pas, j'en suis sûre, et je suis également certaine qu'il ne se serait pas permis de m'accuser auprès de personne. C'est une fausseté de sa part, à la vérité, mais une fausseté que lui a sans doute suggérée sa folie pour se brouiller, et par conséquent être quitte de la reconnaissance avec moi et partir pour son pays, afin d'y publier que tous ses amis l'ont chassé de celui-ci à force de mauvais procédés; c'est un moyen presque sûr d'être bien accueilli des hommes que d'avoir à se plaindre de leurs semblables (1). La folie de celui-ci me fait pitié, et sa fausseté m'inspire le plus profond mépris. Vous voyez que je le traite plus mal que vous ne me le conseillez, car vous croyez bien que je ne saurais marquer de l'amitié à celui que je méprise; mais je ne saurais davantage marquer du ressentiment à un fou : je m'en tiens donc à l'indifférence (2). »

Ainsi, tandis que Rousseau prenait Mme d'Épinay pour objet de sa manie soupçonneuse, Mme d'Épinay prenait elle-même pour Rousseau de la pitié et de l'indifférence. Avec ces sentimens des deux côtés, la rupture ne pouvait pas beaucoup tarder; mais cette rupture avec Mme d'Épinay devait être accompagnée de la rupture que fit Rousseau avec Grimm et avec Diderot, avec tous ses anciens amis. C'est cette rupture maintenant que je dois raconter : je le ferai le plus brièvement que je pourrai. Si pourtant je me laisse aller malgré moi à quelque détail, voici mon excuse. La rupture de Rousseau et de Diderot fut un événement à Paris, et pendant quelque temps cette rupture fut l'unique entretien de la société. Chamfort nous apprend que M. le duc de Castries en témoignait un jour son étonnement : « Mon Dieu ! disait-il, partout où je vais, je n'entends parler que de ce Rousseau et de ce Diderot ! Conçoit-on cela? Des gens de rien, des gens qui n'ont pas de maison, qui sont logés à un troisième étage ! En vérité, on ne peut pas se faire à ces choses-là. »

Il est donc important pour bien comprendre le XVIIIe siècle d'étudier *ces choses-là.*

SAINT-MARC GIRARDIN.

(1) Observation profonde et juste, qui explique l'intérêt que Rousseau a obtenu par ses *Confessions* auprès de la postérité.

(2) *Mémoires*, p. 112.

BOLINGBROKE

SA VIE ET SON TEMPS.

QUATRIÈME PARTIE.[1]

XVIII.

Bolingbroke, dont le père vivait, n'était riche que de la fortune de sa femme. Atteinte d'abord dans ses revenus par la confiscation, elle obtint bientôt une provision convenable. Elle paraît avoir ressenti noblement les malheurs d'un mari qui la regrettait peu, et rien ne prouve qu'elle méritât ses dédains. Swift parle d'elle avec estime, avec goût, et deux lettres d'elle qu'il nous a laissées ne sont pas d'une femme sans esprit. Il était tout simple d'ailleurs qu'elle restât en Angleterre, en s'occupant plutôt des intérêts que du bonheur de son mari. Quant à lui, il n'emporta dans son exil qu'une somme de 13,000 livres sterling; mais ce ne sont ni les pertes d'argent, ni les liens de famille, encore moins les peines de cœur, qui lui rendaient la proscription cruelle. Le sentiment de sa chute était sa vraie douleur, qui l'irritait pourtant et ne l'abattait pas. Son esprit n'était pas fait pour languir dans le découragement. Ce n'est pas au lendemain d'un revers qu'on en mesure la grandeur : ce qui est tout nouveau paraît rarement durable, et dans les premiers momens le triomphe d'un adversaire frappe comme un accident passager. Bolingbroke a écrit plusieurs fois qu'il avait de bonne heure regardé l'avénement

(1) Voyez les livraisons du 1er et 15 août, et du 1er septembre.

de George Ier comme un fait irrévocable, qu'en quittant l'Angleterre il ne formait ni dessein ni espérance du côté des Stuarts, et que les premières propositions qui lui vinrent de leur part n'avaient obtenu aucune réponse. S'il faut l'en croire, ce n'est que trois mois plus tard qu'il consentit à s'engager. Admettons, en effet, qu'il n'apportât pas avec lui la pensée que l'Angleterre fût prête à se révolter; cette pensée, il la trouva en France. Une émigration d'outre-mer l'accréditait à Bar-le-Duc, où résidait alors le prétendant, dont les agens venaient à leur tour la propager à Versailles. C'était le sujet des correspondances du duc d'Ormond et du maréchal de Berwick. Louis XIV se ranimait à l'idée de renverser, avant de mourir, l'ouvrage de Guillaume III, et trouvait digne de sa grandeur de préparer, au mépris de la foi jurée, un armement pour la cause d'une dynastie fugitive. Torcy entrait dans ce projet, l'arrière-pensée de sa politique depuis longues années. Bolingbroke trouva sans doute qu'on était trop confiant ou trop pressé. Il pensa que toute imprudence de sa part pourrait aggraver en Angleterre son sort et celui de ses amis, car le parlement n'avait pas encore statué. Il résolut donc de quitter Paris; mais auparavant il vit lord Stair, qui représentait en France son gouvernement, et voici ce qu'il dit en propres termes de cette entrevue dans sa lettre à sir William Wyndham : « Je lui promis de n'entrer dans aucun engagement jacobite, et je lui ai tenu parole. J'écrivis à M. le secrétaire Stanhope une lettre propre à écarter toute imputation de négliger le gouvernement, et puis me retirai en Dauphiné, pour parer à toute objection prise de ma résidence près la cour de France. » Voilà qui est positif; cependant le maréchal de Berwick ne l'est pas moins, quand il dit dans ses *Mémoires :* « Au commencement de l'année 1715, milord Bolingbroke... se sauva en France. A son arrivée à Paris, je le vis en secret, et il me confirma la bonne disposition des affaires en Angleterre; mais, ne croyant pas qu'il convînt encore qu'il se mêlât publiquement des affaires du jeune roi, il se retira à Lyon, d'où, après quelques mois, nos amis lui mandèrent qu'il eût à revenir à Paris, ce qu'il fit, et alors nous agîmes de concert en toutes choses. »

Tout s'explique. A l'époque du passage de Bolingbroke à Paris, le bill d'*attainder* n'était pas rendu. Ce n'est que dans les premiers jours d'août que Walpole vint, au nom du comité d'enquête, porter devant la chambre des lords ses redoutables accusations. On conçoit la prudence de Bolingbroke et pourquoi il se retira à Saint-Clair, près de Vienne, sur la rive gauche du Rhône. Peut-être le choix de cette retraite fut-il déterminé par d'anciennes relations avec Mme de Tencin, qu'il avait revue, et qu'il appelait la reine des cœurs. Lord Stair croyait même qu'il l'avait rencontrée sur sa route de Calais à

Paris et qu'elle avait dès lors surpris les secrets de sa politique, peut-être dans l'intérêt du gouvernement français (1). Retiré dans la province où elle était née, il reçut à la campagne son frère, depuis évêque et cardinal, et Pont-de-Veyle, fils de sa sœur, Mme de Ferriol. Cette solitude avait peu de charme pour lui. De là il tournait vers Paris et Londres des yeux inquiets. Il n'attendait de nouvelles heureuses que celles qui le rappelleraient vers le nord, et au commencement de juillet il vit arriver un messager qui lui fit de l'Angleterre la peinture la plus encourageante, et finit par lui remettre une pressante lettre du prétendant, qu'il avait vu en passant à Commercy. Bolingbroke était au lit avec la fièvre. Il délibéra quelques instans. On lui assurait que tous ses amis étaient engagés. Il dit que le point d'honneur, le ressentiment, la curiosité, le décidèrent, et il partit sans délai pour Commercy.

Il se croyait de l'expérience, il ne se savait pas d'illusions. Jamais il n'avait attendu des merveilles de la cour exilée. Il la vit... « Mes premières conversations avec le chevalier, écrit-il à Wyndham, ne répondirent nullement à mon attente, et je vous assure en toute vérité que je commençai dès lors, sinon à me repentir de mon imprudence, du moins à être convaincu de la vôtre et de la mienne. » Que lui dit le petit-fils de Charles Ier? « Il me parla comme un homme qui n'attendait que le moment de partir pour l'Angleterre ou l'Écosse, mais qui ne savait pas très bien ce qu'il y allait faire. » Le besoin de tenter quelque chose et la crainte de paraître timide suffisent parfois pour conduire un homme sage à des imprudences. Le duc d'Ormond, encore en Angleterre, où il tenait fièrement maison ouverte, s'était mis à la tête du parti jacobite, et prétendait avoir un plan. Ce plan comprenait une insurrection dans le nord de l'Écosse, promise à grand bruit, mais sur laquelle on pouvait compter, un mouvement beaucoup plus douteux dans le sud de l'île, et enfin un débarquement du prétendant, aidé par la France en navires, en hommes, en armes, en argent. Tout cela devait être simultané : c'est du moins l'opinion très juste que fit prévaloir Bolingbroke; mais rien n'était prêt ni assuré, et moins qu'aucune chose, la plus importante, le secours de l'étranger. Bolingbroke se chargea de l'obtenir en négociant avec la cour de France, et il accepta en conséquence les sceaux de secrétaire d'état du roi Jacques III; il partit comme son plénipotentiaire pour Paris. Singulière façon de convaincre d'imposture l'*attainder* qui n'était pas encore rendu, l'accusation qui n'était pas encore portée! Quelle explication d'une telle conduite serait compa-

(1) Des écrivains placent cette entrevue à l'époque du premier voyage de Bolingbroke; mais il est peu probable que Torcy eût ainsi aposté Mme de Tencin sur la route de l'ambassadeur de la reine Anne.

tible avec l'innocence et l'honneur? Dans ses apologies, il n'en essaie aucune. Il affirme seulement qu'il n'a jamais trahi, et raconte comme la chose la plus simple du monde que, défenseur officiel, dix mois avant, de la royauté protestante, il l'ait, dix mois plus tard, menacée de guerre civile. Il semble ne s'absoudre d'avoir conspiré qu'en montrant complaisamment à quel point la conspiration était ridicule.

Dans les premiers temps de son séjour à Paris, il prit un ton de confiance et de colère. Il ferait repentir le gouvernement qui l'avait proscrit : il était plus puissant en France qu'en Angleterre, il n'avait rien à ménager; c'était aux whigs de craindre. Cependant de nombreux mécomptes l'attendaient. Le roi de France se mourait. Un appui public n'avait jamais pu être espéré. Même en secret, on ne voulait point donner de troupes régulières. On avait avancé un peu d'argent, on en promettait encore ainsi que des munitions; mais l'affaire demeurait en suspens, comme toutes les affaires. Il était probable que le futur régent changerait la politique du cabinet. Tout le trésor de Saint-Germain, où la veuve de Jacques II continuait de tenir sa cour, avait été épuisé pour préparer au Havre un petit armement. Cela n'empêchait pas que des fanatiques, des aventuriers et des intrigans ne formassent mille projets, en annonçant des prodiges. Tout ce monde parlait, se remuait, dirigeait; c'était une cohue de ministres (*mob ministry*). Bolingbroke, qui l'appelle ainsi, eut beaucoup de peine à prendre un peu d'autorité. Il ne doutait pas que lord Stair, dont il connaissait la vigilance et la pénétration, ne fût parfaitement au courant de ces menées et de ces préparatifs. Lord Stair effectivement savait tout cela et autre chose; nous avons des fragmens de son journal, et voici ce qu'il y écrit : « Mercredi 24 juillet. — J'aposte un homme pour observer lord Bolingbroke. — Samedi 27. — Saladin, un Genevois, m'a dit l'histoire de l'amour de Bolingbroke avec Mme Tencin, et sa rencontre avec le prétendant sur la route. » On lit, dans la correspondance d'un successeur de lord Stair, que cette femme intrigante livrait à Torcy les secrets de son amant; mais cet amant n'était pas aisé à tromper. « J'ai eu des relations il y a quelque temps, écrivait-il au roi Jacques, avec une femme qui a autant d'ambition et de ruse qu'aucune femme, peut-être qu'aucun homme que j'aie connu. Depuis mon retour à Paris, sous prétexte d'intérêt pour ma personne, elle a souvent tâché de découvrir à quel point j'étais engagé à votre service, et si quelque entreprise se préparait... Ces jours derniers, elle est revenue à la charge avec toute la dextérité possible, et elle a usé de tous les avantages que son sexe lui donne. J'ai feint de lui ouvrir mon cœur, et, suivant ce que j'ai écrit à votre majesté de mes conventions avec *Talon* (Torcy), je lui ai fait entrevoir l'impossibilité de rien tenter pour votre ser-

vice. Là-dessus elle est entrée dans une peinture qui m'a paru préparée de l'état présent des affaires; elle est convenue qu'avec l'âge et la santé de *Harry* (Louis XIV), on ne pouvait compter sur aucune résolution vigoureuse; mais elle a ajouté que le neveu de *Harry*, lorsqu'une fois sa 29 (régence) serait consolidée, serait indubitablement disposé à concourir à une si grande entreprise, et qu'elle ne voyait pas pourquoi un mariage entre vous et une de ses filles ne pourrait pas devenir pour lui un motif additionnel de détermination et un lien d'union entre vous. J'ai pris la chose en plaisantant et comme une saillie de son imagination; mais il doit y avoir quelque chose de plus, à raison de son caractère, de son intimité avec... (des chiffres), et du commerce particulier, mais étroit, que je sais qu'elle conserve avec un de ses confidens (1), et de son influence sur cet homme. » Bolingbroke termine sa lettre en conseillant de ne pas repousser cette ouverture, quoiqu'il avoue qu'une telle union pourrait déplaire en France et en Angleterre.

Il fallait en effet ménager l'Angleterre, qui commençait à s'agiter. Des réunions de non-conformistes avaient été troublées par le peuple. Quand Oxford s'était défendu dans la chambre haute, des rassemblemens avaient proféré le cri : « Haute église, Oxford et Ormond pour toujours! » On n'avait pas conduit l'accusé à la Tour sans émouvoir la Cité. Des désordres éclataient dans divers comtés; c'en était assez pour exalter les jacobites, et ils envoyèrent en France le plan tant annoncé par le duc d'Ormond; ils demandaient un corps de troupes réglées, ou tout au moins des armes pour vingt mille hommes, de l'artillerie, cinq cents officiers et de l'argent. Par les soins de Bolingbroke, le projet fut aussitôt mis sous les yeux du roi. Il ne pouvait être question de fournir des troupes, mais on fit espérer le reste. Un bâtiment fut aux frais de l'état disposé par un armateur pour le prétendant. Bolingbroke pensait que ces premiers secours en amèneraient d'autres, qu'ils suffiraient pour compromettre la France, que la défiance et l'irritabilité d'un gouvernement whig feraient le reste, et il accueillait une vague espérance de voir la paix d'Utrecht foulée aux pieds et une révolution opérée dans sa patrie par la main de l'étranger; mais deux événemens vinrent dissiper ces belles illusions. Un moine, qui se disait envoyé par Ormond, vint de sa part réclamer un débarquement immédiat en Angleterre. Accueilli avec empressement à Bar, il parut à Paris suspect à Bolingbroke, qui le força de confesser qu'il était sans mission, et tout à coup on apprit qu'Ormond venait d'arriver. Nous nous rappelons qu'après avoir fait une assez grande figure, il vit Oxford en prison et prit la fuite. Tous les

(1) Un des confidens du duc d'Orléans, probablement l'abbé Dubois.

projets reposaient sur lui; il était le chef désigné du mouvement. On avait vanté à Versailles sa valeur et son ascendant, et il débarquait en fugitif sans asile dans les trois royaumes. On le vit alors de près; on reconnut un homme brave et loyal, mais faible, vain, léger, à qui Berwick trouva *fort peu de connaissance du métier de la guerre.* Bolingbroke avait du malheur. Si la reine Anne eût vécu, il aurait rappelé peut-être les Stuarts; il espérait les ramener avec lui, si Louis XIV vivait. Louis XIV mourut le 1er septembre. « Mes espérances, dit-il, baissaient à mesure qu'il déclinait, et elles périrent quand il expira. »

Il se trouva un peu dépaysé dans la nouvelle cour. Des ministres de la régence ou de ceux qui tenaient la place des ministres, il ne connaissait que le duc de Noailles, qui ne le reconnut plus, et le maréchal d'Huxelles, qui remplaça Torcy dans la direction des affaires étrangères, et qui du moins agit loyalement, ne lui promettant rien qui excédât la politique d'un cabinet au fond défavorable au prétendant. Le régent était naturellement porté à l'entente, même à l'alliance avec le gouvernement anglais, non-seulement parce que le penchant inévitable du nouveau régime était de se séparer en tout de l'ancien, non-seulement parce que je ne sais quel instinct de réforme après soixante ans de monarchie absolue portait les esprits à quelque intelligence des principes de la révolution anglaise, mais encore et surtout parce que, séparé du trône par la vie d'un enfant, le duc d'Orléans avait un grand et légitime intérêt à s'appuyer sur le gouvernement gardien le plus jaloux de la validité des renonciations des Bourbons d'Espagne à la couronne de France. Si Bolingbroke et les Stuarts obtinrent de lui quelques promesses rarement réalisées et des secours toujours désavoués et bientôt retirés, c'est par suite de cette détestable habitude des gouvernemens d'entrer dans tous les systèmes à la fois et d'intriguer contre leur propre politique. Avant même que le roi rendît le dernier soupir, lord Stair avait vu le duc d'Orléans et promis à la régence l'appui de l'Angleterre, moyennant l'expulsion du prétendant, d'Ormond et de Bolingbroke. On n'alla pas jusque-là : on n'était pas assez sûr de la solidité de la royauté hanovrienne; mais on ne servit pas ses ennemis. Bolingbroke, habitué aux formes de la politique régulière, voulait traiter les affaires directement et sérieusement. Il s'entendait parfaitement avec le maréchal de Berwick, donné comme le vrai chef du parti et de l'armée du prétendant, et qui l'eût été en effet, s'il s'était agi d'une diplomatie et d'une guerre véritables. Alors aussi Bolingbroke aurait été vraiment secrétaire d'état; mais il n'y eut jamais que des menées d'intrigans et des coups de main d'aventuriers. Avant de compromettre la personne du prétendant, son mi-

nistre aurait voulu des assurances formelles de la part de la France, des renseignemens positifs sur les moyens de succès dans la Grande-Bretagne; mais, à la première sommation de l'ambassade anglaise, le régent faisait désarmer les bâtimens préparés dans le port du Havre, et l'on n'écrivait rien d'Angleterre, sinon qu'il fallait que l'héritier des Stuarts se pressât d'agir et de paraître. Dénués de ressources et pleins d'espérances, les jacobites prenaient sa présence pour une force magique, et comptaient sur elle pour accomplir ce qu'ils ne savaient comment entreprendre. Cependant le comte de Mar, plus résolu et mieux assuré de l'appui des fidèles Écossais, était parti pour les hautes terres le lendemain d'un jour où il avait assisté au lever de George Ier, et il commençait à tenir la campagne, quand le ministère, qui se défendait avec énergie et qui avait fait suspendre l'*habeas corpus,* demanda à la chambre des communes d'autoriser, avant sa prorogation, l'arrestation de six membres, parmi lesquels on comptait sir William Wyndham. C'était l'ami de Bolingbroke, et après lord Lansdowne, également arrêté, le correspondant peut-être sur lequel il eût le plus compté. Ainsi donc en Écosse une tentative avant le temps, en Angleterre rien de prêt; cette situation n'était pas encourageante. Bolingbroke soupçonnait que le plus sage eût été de tout ajourner; mais cette sagesse n'allait nullement à son parti : on faisait au prétendant un point d'honneur de s'engager dans l'action. L'humeur du duc d'Ormond était d'entreprendre. Il avait de la bravoure sans fermeté ni constance, et du mouvement d'esprit sans solidité ni coup d'œil. Quoiqu'il logeât avec Bolingbroke et qu'ils se vissent sans cesse, il se concertait peu avec lui; il se défiait des procédés diplomatiques et peut-être des intentions de l'ancien ministre; il voyait, et rien n'était plus visible, que le régent avait plus de goût pour les plaisirs que pour les affaires, et il concluait, ce qui était moins vrai, que l'on pouvait par les plaisirs influer sur les affaires, et que la plus puissante des négociations serait celle que dirigerait une main de femme. Dans cette multitude empressée qui se mêlait des affaires des Stuarts, les femmes avaient toujours joué un rôle. Le nom compromis de Fanny Oglethorp était souvent cité. Il y avait une certaine Olive Trant, qui, se destinant à être carmélite, cherchait à se détacher par la satiété des soins et des joies du monde. Elle avait, du vivant de la reine Anne, passé en Angleterre avec quelque mission du prétendant, s'y était liée avec le duc d'Ormond et en avait ramené une personne dont la beauté répondait apparemment à ses projets. Elle parvint à la faire connaître au régent, et entra ainsi en correspondance et même dans une certaine familiarité avec lui. Il la logea à Madrid, dans le bois de Boulogne, chez une vieille demoiselle La Chausseraye, qui avait été fille d'hon-

neur chez Madame, et qui jusque dans sa retraite vivait d'intrigues. L'abbé de Thésut, secrétaire du régent, visitait les deux associées, et c'est avec elles qu'Ormond négociait, trahi par l'une d'elles, peut-être par toutes deux, persuadé qu'il avait le secret du régent, à qui sans doute il livrait le sien. Encouragé on ne sait comment, pressé par les jacobites de l'Angleterre, lui-même prit les devans et s'embarqua dans un port de Normandie, tandis que le prétendant se rendait en Bretagne. Il descendit en Devonshire avec une quarantaine d'hommes, et n'y trouva ni un combattant ni un asile. Quelques arrestations avaient suffi pour réduire à l'impuissance tout son parti. Ormond se rembarqua précipitamment et vint rejoindre le prétendant à Saint-Malo. Une tempête fit échouer une seconde tentative; mais quoique les nouvelles de l'Écosse même fussent peu encourageantes, on jugeait qu'il était de l'honneur du prince d'entreprendre quelque chose. Olive Trant, qui avait accompagné Ormond jusqu'à la mer, était revenue à Paris, et elle fit alors prier Bolingbroke de se rendre à la maison de Madrid. Il l'y trouva avec Mlle de La Chausseraye, apprit d'elles une partie de leurs secrets, et fatigué de ne rien obtenir du cabinet par les voies officielles, il résolut d'user de la voie détournée qui s'offrait à lui. Il obtint dès l'abord de meilleures paroles, et même un billet signé du régent, en apparence écrit pour une femme, et qui, moyennant interprétation, pouvait être envoyé au comte de Mar. Le prince consentit même à une entrevue avec un gentilhomme venu d'Angleterre, à qui l'on promit des armes, et qui n'emporta rien qu'un peu d'argent fourni par l'Espagne; car l'Espagne, fidèle à la politique de Louis XIV, paraît seule avoir prêté aux Stuarts une assistance sincère, mais plus sincère qu'efficace. Aux plaintes de Bolingbroke, on répondait à Paris qu'il était soupçonné de voir secrètement lord Stair. Il voulut savoir à quoi s'en tenir, et il pria Berwick de s'en expliquer avec le régent. Le maréchal pensait comme lui, il jugeait Ormond comme lui, il avait même allégué sa qualité de sujet du roi de France pour décliner obéissance à l'ordre de se rendre en Écosse que le prétendant lui avait donné. Il vit le régent, qui convint que Bolingbroke lui avait été dénoncé, ajoutant qu'il ne croyait point à ce qu'on lui avait dit, mais qu'il lui en voulait seulement de choisir pour arriver à lui l'intermédiaire de certaines intrigantes qu'il qualifia avec sa liberté ordinaire de langage. Peu après, il consentit à voir Bolingbroke; il lui parla du même ton, ne laissa rien percer de ses intentions à l'égard des Stuarts, et lui défendit d'avoir aucun rapport avec les dames du bois de Boulogne. Cependant plus tard Ormond affirma à Bolingbroke qu'il ne lui avait caché toute cette intrigue que par l'ordre du régent; c'est probablement aussi par l'ordre du régent qu'elles s'étaient mises en rap-

port avec lui; puis enfin le régent sut mauvais gré à Bolingbroke de les avoir connues et employées. Ces contradictions n'ont rien que de conforme à la manière de gouverner de l'ancien régime. Le duc d'Orléans ne voulut jamais au fond rien faire pour les Stuarts; mais il voulait tout savoir et pratiquait la grande maxime d'avoir des intelligences avec tout le monde. Plus réservé à l'égard de Bolingbroke, d'un ancien ministre avec lequel tout engagement était sérieux, il se tint toujours sur un pied de défiance, tout en lui faisant proposer par le maréchal d'Huxelles et par le marquis d'Effiat de s'attacher à sa personne, d'accepter ses bienfaits, de s'en remettre à lui pour faire sa paix avec l'Angleterre. Bolingbroke dit qu'on lui offrit jusqu'à 500,000 francs, mais qu'il n'eut pas l'air d'entendre, et qu'on n'y revint plus; seulement il resta en froideur avec le régent.

Cette froideur s'accrut lorsqu'on apprit le mauvais succès de l'insurrection écossaise. Le 12 novembre, un corps de jacobites du nord de l'Angleterre fut battu à Preston, et le lendemain le duc d'Argyle arrêtait dans le Perth, à la bataille de Sheriffmuir, l'armée jusque-là victorieuse du comte de Mar. On avait cru quelques jours à Paris que Jacques III était roi de la Grande-Bretagne. « Personne, dit lord Stair, ne mettait plus le pied chez moi. » A dater de ces nouvelles, Jacques III ne fut plus qu'un prétendant; l'insurrection de l'Écosse ne fit que décliner, et tout était désespéré à la fin de décembre. C'est le moment que Jacques choisit pour s'embarquer à Dunkerque, et le 22 décembre il était à Peterhead. Bolingbroke convient que cette entreprise était devenue nécessaire à la réputation du prince, mais il ne dit pas qu'elle fût le moins du monde utile à ses affaires.

Resté en France pour y veiller, il remplit son office avec zèle. Il obtint de l'Espagne un nouvel à-compte sur les quatre cent mille écus qu'elle avait promis. Il enrôla quelques-uns des officiers irlandais qu'elle avait à son service; il reprit des négociations un peu romanesques pour décider le roi de Suède Charles XII, ennemi de l'électeur de Hanovre, à opérer une descente en Écosse. Il essaya d'embaucher des corsaires français; mais pour tout cela il avait besoin de l'appui de la France, et il n'obtenait d'elle que les vagues témoignages d'une stérile bienveillance. Avec lui, avec lord Stair, on tenait les langages les plus divers. Évidemment on attendait les événemens pour se décider; on voulait savoir quel serait l'effet de la présence d'un Stuart dans un pays que l'on connaissait, dit-il, comme le Japon. Las de ses efforts inutiles, il eut une conférence définitive avec le maréchal d'Huxelles, qui lui parla franchement, et ses derniers doutes étant dissipés, il résolut d'écrire au prétendant qu'il ne devait rien espérer, s'il ne pouvait réussir par lui-même, et il lui envoya un des rares navires qu'il eût à sa disposition pour le ramener en France

avec le comte de Mar et ses compagnons; mais quand son messager toucha l'Écosse, Jacques l'avait déjà quittée après une oisive et déplorable campagne, et il débarquait à Gravelines.

A la fin de février, il était à Saint-Germain. Dès le matin de son arrivée, il vit Bolingbroke qu'il reçut à bras ouverts. En apprenant son retour, ce dernier avait prévenu la cour de France, qui demanda que le chevalier se retirât sur-le-champ à Bar ou à Commercy. Il était de son intérêt de s'y rendre avant que le duc de Lorraine eût le temps de s'engager à ne le pas recevoir. On parlait de l'envoyer en Italie, ou du moins à Avignon, en terre papale, le pire des refuges pour un candidat à la couronne d'Angleterre. Bolingbroke porta donc le conseil d'un prompt départ à son prince, qui le renvoya demander à Paris la permission de rester à Saint-Germain et une entrevue avec le régent. Le maréchal d'Huxelles eut ordre de répondre par un refus. Bolingbroke revint auprès du prince, demeura avec lui jusqu'à deux heures du matin, et Jacques, dont les malles étaient faites et qui devait partir à cinq heures, le chargea, en le quittant, d'aller annoncer aux ministres son départ; il lui donna plusieurs ordres, lui demanda quand il pourrait le rejoindre, et lui dit adieu avec mille marques d'affection et de confiance.

Jacques partit en effet, mais pour la maison du bois de Boulogne. Il y resta caché quelques jours, y vit les ministres d'Espagne et de Suède et peut-être le duc d'Orléans, puis de là il envoya Ormond à Bolingbroke avec deux billets antidatés, pour qu'ils parussent écrits de la route. Ormond commença par dire dans la conversation tout ce qui pouvait persuader du départ du prétendant un homme parfaitement informé du contraire; puis il lui remit les deux écrits, tous deux de la main royale. L'un, adressé à Bolingbroke, lui signifiait laconiquement qu'on n'avait plus besoin de ses services; l'autre, au duc d'Ormond, le chargeait de recevoir tous les papiers de la prétendue secrétairerie d'état. Bolingbroke les lui remit sur-le-champ en lui rendant les sceaux, et déclara qu'il ne voulait plus avoir rien à démêler avec le prétendant et avec sa cause. Il tint parole cette fois, car peu après, la reine douairière l'ayant prié de ne pas se retirer, il refusa, disant qu'il était libre maintenant et qu'il aimerait mieux se brûler la main que prendre la plume ou l'épée à leur service. Il ne les revit plus en effet, et peu de jours après leur dernière séparation le chevalier de Saint-George était sur la route d'Avignon, c'est-à-dire qu'il abandonnait la partie. Le régent ne tardait pas à envoyer Dubois à Stanhope pour négocier un rapprochement entre les deux royaumes, et au commencement de 1717 le traité de la triple alliance entre la France, la Grande-Bretagne et la Hollande apprenait à l'Europe qu'une nouvelle politique commençait.

Dans les premiers jours de sa disgrâce, Bolingbroke évita de se montrer. Il fit connaître à quelques amis ce qui s'était passé et resta renfermé chez lui. Le maréchal de Berwick le vint bientôt trouver et lui parla des bruits qui couraient sur son compte. Il n'y avait dans toute l'émigration anglaise qu'un cri contre lui. Ormond et Mar ne le ménageaient pas; les moins malveillans disaient qu'il lui était échappé dans l'ivresse des paroles moqueuses ou blessantes pour le prétendant, et nous ne pouvons ici objecter l'invraisemblance. Quant au reproche de négligence ou d'incapacité qui donna lieu plus tard à des correspondances rendues publiques, et auquel il fallut que Bolingbroke répondît ou fît répondre par son secrétaire, nous n'y insisterons pas, et l'analyse des griefs serait fastidieuse. Ce sont récriminations de conspirateurs malheureux ou d'intrigans désappointés. Le désaccord est inévitable entre des exilés ardens, crédules, impatiens et un homme d'état judicieux, discret, sans empressement inutile, sans charlatanisme de parti, qui voit les choses comme elles sont, ne parle et n'écrit qu'à bon escient, et n'agit qu'autant qu'il aperçoit chance de réussir. La malveillance ou plutôt la calomnie osa même accuser Bolingbroke d'avoir détourné quelque partie des faibles ressources du trésor du prétendant et traîtreusement livré ses secrets à l'ambassadeur d'Angleterre. Lord Stair raconte en effet que des questions pressantes lui furent adressées, et qu'on voulait à toute force qu'il sût tout par cette voie; « mais, écrit-il à Walpole, je crois que tout le crime du pauvre Harry a été de ne pouvoir jouer son rôle avec un visage assez sérieux, ni s'empêcher de rire par-ci par-là de pareils rois et de pareilles reines. Il avait une maîtresse ici à Paris, s'enivrait de temps en temps, et dépensait pour elle l'argent avec lequel il aurait dû acheter de la poudre. » Bolingbroke se présente devant l'histoire mieux justifié par un imposant témoignage, celui du maréchal de Berwick, qui a tout vu, tout suivi, qui lui donne raison en tout, juge comme lui Jacques, Ormond, Mar et tout le parti; pour la droiture du cœur et de l'esprit, le maréchal ne le cédait à personne. Bolingbroke pensait de Berwick tout le bien qu'en a écrit Montesquieu, et c'est de lui qu'il a dit ce joli mot, que c'était le meilleur grand homme qu'il eût connu.

Quelle apparence d'ailleurs que Bolingbroke se fût engagé par ressentiment et par vengeance dans le parti de la restauration, pour le trahir et le perdre? Ce n'est pas sa faute s'il le servait autrement que ne l'entendaient les Irlandais, les courtisans, les jésuites, les femmes, tous les insensés qui composaient la coterie jacobite française; ce n'est pas sa faute s'il ne partageait pas toutes les illusions, s'il ne suivait pas toutes les fantaisies d'un parti bigot et frivole, condamné à une éternelle adversité. Sa faute était d'avoir cru

possible de le servir raisonnablement. Sincère dans ses intentions, il avait dû de bonne heure cesser de l'être dans ses espérances. Peu de momens avaient suffi pour lui révéler la vanité de l'entreprise. Il était embarrassé, peut-être honteux de son rôle, et se sentait déplacé et comme abaissé dans de telles affaires. Il convient qu'il lui tardait d'en sortir, et que son projet était, après que le prétendant serait rentré dans le repos, d'aller lui redemander sa liberté. Avec de telles dispositions, il ne pouvait éviter de montrer par ses discours, et même par sa conduite, une froideur suspecte. Il ne faut pas y voir trop clair pour conspirer. Embrasser sans enthousiasme une cause perdue est insensé, et celui qui sait discerner l'impossible du possible doit se garder de servir un parti qui n'a que du zèle.

Bolingbroke dit que dès son premier entretien avec le prétendant, il comprit son imprudence; mais qui l'obligeait à être imprudent? Il ajoute qu'un malentendu perpétuel séparait les jacobites d'Angleterre des jacobites de France. Les premiers ne voulaient qu'opposer à un roi whig un roi tory, et lui faire leurs conditions; les seconds avaient respiré l'air de Versailles, et ne songeaient qu'à restaurer un roi sans conditions. Comment Bolingbroke, que cette contradiction choquait, l'acceptait-il sans mot dire? Ainsi qu'il arrive souvent, il s'engageait contre sa raison, comptant sur le hasard, espérant l'imprévu, confiant dans son esprit, voulant enfin satisfaire sa passion et occuper son temps.

Pouvait-il ignorer enfin qu'il y avait entre le descendant des Stuarts et lui une dissidence fondamentale qui devait tôt ou tard éclater? Le prince était le fils de ce Jacques II dont un archevêque de Reims disait en le voyant sortir de sa chapelle à Saint-Germain : « Voilà un fort bon homme; il a quitté trois royaumes pour une messe. » Et Bolingbroke, qui aux opinions des libertins du siècle joignait un protestantisme tout politique, avait au fond toujours regardé l'abjuration de la religion catholique comme une condition de la restauration. L'entraînement des affaires et l'envie de se venger le lui faisaient oublier quelquefois, ou lui fermaient les yeux sur l'invincible opiniâtreté d'une foi supérieure à la tentation même d'une couronne. Il ne pouvait lui échapper que ce pauvre prince unissait à cette foi digne de respect tous les préjugés qui ne le sont pas, et que de puérils scrupules ne lui permettraient jamais le langage et la conduite nécessaires pour rendre au moins sa présence supportable au peuple anglais. Les jacobites protestans essayaient de se faire des illusions à cet égard. On racontait qu'il avait permis au docteur Leslie de l'entretenir de religion, et de célébrer l'office anglican dans sa maison. Bolingbroke, pour excuser la légèreté avec laquelle il négligea d'approfondir la question, prétend qu'il supposa que ses amis

d'Angleterre, dont il connaissait les sentimens et qui se montraient si pressés d'entreprendre, avaient obtenu satisfaction préalable sur l'article de la religion. Peut-être aussi se jugeait-il lui-même, comme on le lui fit sentir, peu propre à traiter ce sujet. Il avait beau avoir sans cesse à la pensée l'exemple de Henri IV; on aurait pu le défier, avec toute son éloquence, de le faire comprendre à celui qui aurait eu tant besoin de l'imiter. Quand il fallut que Jacques se fît précéder en Angleterre de déclarations où l'église nationale trouvât des garanties, il fit mille difficultés; il garda les projets qu'on lui présenta pour les revoir, les envoya de Bar à Saint-Germain pour les soumettre à la reine et à son conseil de conscience; puis, après les avoir retouchés à sa guise, il les fit imprimer avec le contre-seing de Bolingbroke, qui n'avait signé que la première rédaction. Bolingbroke réclama, et on en tira de nouveaux exemplaires sans sa signature. Les corrections royales étaient de ces subtilités qui présagent la mauvaise foi. Ainsi, dans une phrase où il devait exprimer sa sollicitude pour la prospérité de l'église anglicane, il avait rayé le mot *prospérité*. Il refusait de *protéger cette église*, et n'entendait s'engager qu'à en *protéger tous les membres*. Il ne voulait pas conserver à Charles Ier l'épithète de *martyr*, et quand on lui proposait de parler de sa sœur de *glorieuse et heureuse mémoire*, il n'admettait pas que cette mémoire fût *heureuse*, et ne consentait à louer en elle, au lieu de *sa justice éminente* et de *sa piété exemplaire*, que *son inclination pour la justice*. La portée de ces niaiseries n'était que trop évidente, et je ne m'étonne pas que Bolingbroke ait vu partir son nouveau maître pour l'Écosse sans la moindre espérance et sans beaucoup de sympathie. C'était assez pour qu'il fût un traître aux yeux du parti.

XIX.

On peut en croire Bolingbroke lorsqu'il dit que sa disgrâce lui rendit service en facilitant une rupture dont il aurait été obligé de prendre l'initiative. Il consomma cette rupture en répandant de par le monde ses réponses aux critiques et aux calomnies dirigées contre lui. Il était piquant, on doit en convenir, d'encourir, après moins d'une année, une nouvelle et contraire accusation de trahison (car il eut à répondre sur sept articles en forme), intentée au nom de celui pour lequel il venait d'être accusé d'avoir trahi son pays, et l'on conçoit quels sentimens durent s'élever dans cette âme orgueilleuse et vindicative. Non content de dire un éternel adieu au parti auquel il n'aurait dû jamais s'unir, il ne se fit point scrupule de dévoiler dans ses écrits et ses discours le néant de ce parti et de son chef, et la mémoire des Stuarts n'a pas eu de plus dangereux ennemi. Son ca-

ractère avait peu de nuances, et de certaines délicatesses lui étaient inconnues. Comme on le jugeait à Londres plus sévèrement qu'il ne méritait, on avait, du temps même qu'il était ministre de la cour de Saint-Germain, autorisé lord Stair à traiter avec lui. Ce dernier, qui le connaissait mieux, attendit sa disgrâce pour lui envoyer Saladin de Genève. Il s'ensuivit une entrevue où Bolingbroke déclara à l'ambassadeur qu'il se croyait obligé en honneur et en conscience de désabuser ses amis d'Angleterre sur la conduite du parti jacobite à l'étranger, et sur la valeur de tous ceux qui le composaient; que, dût-il demeurer à jamais en exil, il n'aurait plus rien de commun avec le prétendant; que si sa position dans sa patrie lui était rendue, il pourrait, en expliquant sa conduite, porter à la cause des Stuarts un coup mortel, et contribuer ainsi à mieux affermir l'autorité du roi et à lui rallier tous ses sujets. Il ajouta qu'il était prêt à rendre à son gouvernement tous les services, excepté ceux d'un délateur, et qu'il espérait que l'on croirait ses protestations sincères, sans exiger des gages qu'il refuserait de donner, ni risquer, en lui demandant trop, d'empêcher l'effet de ses promesses. Ces offres, dont lord Stair admit pleinement la sincérité, furent transmises à Londres, et même renouvelées au secrétaire d'état Craggs, qui vint peu après en France; et comme pour préparer le retour du fils dans son pays, le roi créa le père, qui vivait encore, vicomte Saint-John et baron de Battersea. En même temps Bolingbroke constata sa situation nouvelle en écrivant une longue lettre à sir William Wyndham, qu'il data du 13 septembre 1716, et qu'il envoya non-cachetée au maître général des postes, pour la mettre sous les yeux du gouvernement et la faire arriver ensuite à sa destination. Cette lettre, que M. Hallam regarde comme son ouvrage le plus achevé, est une apologie générale de sa conduite, qu'il faut lire avec défiance, mais d'où nous avons tiré bien des détails de notre récit. Quand elle parut, en 1753, et que Favier la traduisit sous le titre de *Mémoires secrets de milord Bolingbroke*, Voltaire trouva l'ouvrage peu digne de l'auteur qui n'était plus, et se plaignit de n'y rien apprendre. C'est qu'il savait assez bien cette partie de l'histoire contemporaine. L'ouvrage, en tout cas, offrait une peinture sérieusement satirique et malheureusement vraisemblable du prétendant et de son parti. Quoiqu'il ne dût pas être imprimé, il était fait pour être lu, et bien calculé pour nuire aux Stuarts et rendre Bolingbroke agréable au roi régnant. George le fit assurer de sa bienveillance, et le proscrit, plus confiant dans l'avenir, s'occupa de se créer une philosophie de l'exil au moment où il croyait entrevoir le terme du sien. L'ouvrage qu'il a intitulé *Réflexions sur l'exil* est une consolation philosophique, où il emprunte beaucoup à Sénèque et aux anciens. Ce lieu commun de morale stoïcienne est d'un esprit élevé,

médiocrement riche en idées, qui s'est fait un bon style d'académie, correct et soutenu, orné, élégant, mais sans aucunes qualités supérieures. Ainsi que beaucoup d'esprits cultivés de ce temps, presque toutes ses pensées lui viennent de l'antiquité. Dès qu'il écrit, il raisonne et paraît sentir comme un Romain; mais quand il agit, c'est autre chose. Lord Mahon a dit avec sévérité qu'en parlant comme Cicéron, il se conduisait comme Clodius. On pourrait ajouter, sous un autre rapport, qu'aux pensées de Sénèque il unissait la vie de Pétrone. On entrevoit dans ses lettres que, s'il se consolait de l'exil par le stoïcisme, il ne négligeait pas de s'en distraire par le plaisir.

Les mémoires du temps parlent à peine de son séjour en France. On sait seulement qu'il avait des relations intimes avec les Tencins et leur société. La plupart de ses lettres françaises sont adressées à Mme de Ferriol, la mère de D'Argental. On n'a aucune de celles qu'il dut écrire à sa sœur, Mme de Tencin. Il connut cette aimable Aïssé qu'une fantaisie tout orientale d'un frère de M. de Ferriol avait élevée pour une étrange destination. On ne voit pas qu'avant 1722 il eût connu Voltaire, qui était lié dès le collége avec D'Argental, et dans une lettre écrite peu après le succès d'*Œdipe* (1719), il en parle comme un indifférent : « Je vous serai très obligé, ma chère madame (de Ferriol), de la lecture que vous voulez bien me procurer de la tragédie de M. Arouet. Si je n'avais pas entendu parler avec éloge de cette pièce, je ne laisserais pas d'avoir une grande impatience de la lire. Celui qui débute, en chaussant le cothurne, par jouter contre un tel original que M. Corneille fait une entreprise fort hardie, et peut-être plus sensée qu'on ne le pense communément. Je ne doute pas qu'on n'ait appliqué à M. Arouet ce que M. Corneille met dans la bouche du Cid. » A défaut de Voltaire, il fit connaissance avec l'abbé Alary, un homme instruit, d'une conversation agréable, qui, après avoir été attaché à l'éducation de Louis XV, entra à l'Académie française (1723), et n'en forma pas moins, un an après, une autre sorte d'académie, plus politique que littéraire, connue sous le nom de l'*Entresol*. Celle-ci tenait en effet ses séances chez lui, dans un entresol de la place Vendôme. C'était à la fois un club où l'on trouvait des rafraîchissemens et des journaux, et une société de droit public dont les membres composaient des mémoires, faisaient des lectures, discutaient des questions. Il s'y rencontrait des écrivains, des magistrats, jusqu'à des grands seigneurs : le marquis d'Argenson, qui a été ministre, l'abbé de Saint-Pierre, dont le nom est si connu. Cette réunion dura jusqu'en 1731, quoiqu'elle donnât un peu d'ombrage au cardinal de Fleury. Bolingbroke, qui y était admis sans en être membre, avait été pour quelque chose dans la fondation d'un établissement conçu, disait-on, dans les idées anglaises. On ajoute qu'il composa en fran-

çais, pour cette société, un essai qu'elle fit imprimer : ce sont des réflexions d'après Locke sur les idées innées; mais l'authenticité de cet écrit est contestée, et aucun des éditeurs de Bolingbroke ne l'a compris dans ses œuvres complètes.

Un de ses meilleurs amis, un des fondateurs du club de l'Entresol, le marquis de Matignon, était, comme l'abbé Alary, de la société de la marquise de Villette, avec laquelle Bolingbroke se lia en 1717. Marie-Claire Deschamps de Marsilly (1), d'une famille noble, avait été élevée à Saint-Cyr, et c'est elle qui jouait Zarès sous les yeux de Racine, quand *Esther* fut représentée devant Louis XIV. Elle était entrée chez les filles de Sainte-Geneviève, dirigées par M[me] de Miramion, lorsqu'elle plut au chevalier de Villette de Mursay, petit-fils d'une fille d'Agrippa d'Aubigné et frère de M[me] de Caylus, que M[me] de Maintenon appelait sa nièce. Ce jeune homme, voulant épouser M[lle] de Marsilly, la fit voir à son père, Philippe Le Valois, marquis de Villette, officier de marine distingué, de qui nous avons des mémoires. C'était un protestant converti par la cour depuis 1687. Il trouva sa bru future à son gré, et il l'épousa en 1695, quoiqu'il eût quarante-trois ans de plus qu'elle. « Elle est fort jolie, dit Dangeau, et n'a nul bien. M. de Villette a attendu que M. de Mursay, son fils, fût marié, pour conclure cette affaire. » Restée veuve en 1707, avec de la fortune, M[me] de Villette avait, dix ans après, conservé sa beauté. On citait son esprit et sa conversation, et à quarante-deux ans elle inspira un goût assez vif à Bolingbroke pour qu'il formât une liaison très intime avec elle et ne la quittât presque plus. Jusque-là peu retenu, peu délicat dans ses amours, un attrait bien différent de ceux qui l'avaient séduit le captiva cette fois au point d'enchaîner sa destinée. On dit qu'il continua d'être infidèle, ce qui ne le dispensa pas d'être jaloux, car un jour qu'il dînait chez M[me] de Villette avec un Écossais fort beau qui parut lui plaire, il renversa la table et tout ce qui la couvrait. Il fallut que le marquis de Matignon les raccommodât. Ce qui est certain, c'est qu'il alla faire avec sa nouvelle amie de longs séjours à la terre de Marsilly en Champagne, sous prétexte qu'il se connaissait en bâtimens et qu'elle reconstruisait son château. « *M. York* (Bolingbroke) part avec M[me] de Villette, miss... est dans un couvent, » écrit lord Stair à son ministre (1717).

Il ne négligeait pas cependant de plus grandes affaires. Ses amis d'Angleterre, bien que parfois inquiets de ce qui se disait sur son compte, ne l'oubliaient pas. Swift, dans une de ses lettres, réfute,

(1) On écrit aussi Marcilly. Dans l'épitaphe que fit graver Bolingbroke, on lit Mary Clara des Champs *de Marcelly*. Nous suivons l'orthographe de M. Monmerqué.

auprès de l'archevêque de Dublin, le bruit qui courait que Bolingbroke allait revenir en achetant son pardon par des révélations : il dit avec raison qu'il n'en aurait pas à faire. Cependant sa haine persistante pour lord Oxford, et qu'il ne peut contenir même en écrivant à Swift, était loin de le servir, et l'empêchait de profiter de l'acquittement de son ancien complice et de la popularité relative qui l'entourait. Sa femme luttait pour lui, elle le dit du moins; on a d'elle deux lettres à Swift qui ne sont pas sans quelque grâce, et qui justifiaient le goût bienveillant du docteur pour elle. « Quant à mon humeur, écrit-elle le 5 mai 1716, je suis, s'il est possible, encore plus insipide et plus ennuyeuse (*dull*) que jamais, excepté dans quelques momens, et alors je suis une petite furie, surtout quand on ose parler de mon cher lord sans respect, ce qui arrive quelquefois. » Elle s'occupait activement de l'affaire de *son cher lord*. Elle trouva faveur auprès du roi, qui lui accorda main-levée de la confiscation des biens mobiliers; mais elle mourut un an après (novembre 1718), et, à en croire son mari, cette restitution partielle devint une perte pour lui. Apparemment faute de formalités et de précautions, ces valeurs se confondirent avec celles qu'elle possédait à sa mort et ne purent être retirées de sa succession. Il se dit appauvri d'autant, et il s'en prend, on ne sait trop pourquoi, à la dévotion de lady Bolingbroke. Il vivait sur le capital qu'il avait apporté en exil et augmenté du produit de quelques spéculations heureuses en ce temps où Law devançait le nôtre. On ne voit pas qu'il ait jamais éprouvé la gêne. Des considérations de fortune peuvent toutefois avoir contribué au singulier établissement qu'il forma quand il se vit tout à fait libre. Il vécut auprès de Mme de Villette, et l'emmena aux eaux d'Aix-la-Chapelle, où il paraît l'avoir épousée en mai 1720. On a prétendu qu'elle embrassa la religion protestante, puis on l'a nié et l'on a même contesté le mariage. Il est certain qu'en France Bolingbroke ne lui fit pas changer de nom; mais tous deux voulaient qu'on les tînt pour légitimement unis. Ils le déclarèrent même en 1722, et dans le caveau des Saint-John de l'église de Battersea, où la marquise est ensevelie, il fit graver une épitaphe qui lui donne le titre de vicomtesse Bolingbroke.

Au printemps de 1720, tous deux avaient, en se mariant, quitté Marsilly, qu'ils cessèrent d'habiter. Un an auparavant, Bolingbroke avait fait l'acquisition de la terre de La Source, ainsi nommée parce que le Loiret prend sa source dans le parc et y forme en naissant une vraie rivière, dont les eaux reproduisent un moment le beau phénomène de celles du Rhône à Genève. C'est dans ce lieu que Bolingbroke fixa sa retraite; il sut l'animer par les plaisirs de la société et de l'étude. Suivant toute apparence, ses longs séjours à la

campagne donnèrent naissance à ces recherches historiques où, pratiquant le libre examen à la manière de Bayle, il en vint à poser les fondemens de l'incrédulité systématique qu'on devait appeler bientôt philosophie. Vers le même temps, nous rencontrons enfin Voltaire. Il écrit de Blois à Thiriot (2 janvier 1722) : « Il faut que je vous fasse part de l'enchantement où je suis du voyage que j'ai fait à La Source chez milord Bolingbroke et chez Mme de Villette. J'ai trouvé dans cet illustre Anglais toute l'érudition de son pays et toute la politesse du nôtre. Je n'ai jamais entendu parler notre langue avec plus d'énergie et de justesse. Cet homme, qui a passé toute sa vie dans les plaisirs et dans les affaires, a trouvé pourtant le moyen de tout apprendre et de tout retenir. Il sait l'histoire des anciens Égyptiens comme celle d'Angleterre; il possède Virgile comme Milton, il aime la poésie anglaise, la française et l'italienne, mais il les aime différemment parce qu'il discerne parfaitement leurs différens génies. Après ce portrait que je vous fais de milord Bolingbroke, il me siéra peut-être mal de vous dire que Mme de Villette et lui ont été infiniment satisfaits de mon poème (*la Henriade*). Dans l'enthousiasme de leur admiration, ils le mettaient au-dessus de tous les ouvrages de poésie qui ont paru en France; mais je sais ce que je dois rabattre de ces louanges outrées. »

Bolingbroke ne quittait La Source que pour quelques voyages à Paris. Il ornait son nouveau séjour selon le goût de son temps, et de là il envoyait à ses amis d'Angleterre des épîtres empreintes d'une philosophie quelque peu affectée : « Je vis dans un plus petit cercle, écrivait-il à Swift, mais je pense dans un plus grand. » Il traduisait avec assez de facilité en vers anglais un fragment de la première épître d'Horace; il multipliait les citations de toutes sortes pour démontrer qu'il était ferme et serein, décrivait le lieu de sa résidence, son habitation, qui tenait le milieu *entre le château et la maison bourgeoise,* les embellissemens qu'il projetait d'y faire, et consultait sur les inscriptions latines en son propre honneur qu'il voulait y graver sur le marbre. Cependant, les yeux toujours fixés vers sa patrie, il finit par y envoyer sa femme. Elle y trouva Walpole premier ministre (1723).

A ce moment, les jacobites, habitués à s'exalter pour des causes frivoles, avaient conçu une telle joie de la naissance d'un fils du prétendant, qui fut appelé Charles-Édouard, qu'un comité de direction s'était formé dans leur sein, et qu'il y fermentait des projets qualifiés par la loi de haute trahison. Le roi George n'avait aucune popularité. Des rassemblemens à Londres avaient fait entendre le cri : « Haute église et Stuarts! » Le gouvernement s'était vu forcé de dénoncer et de poursuivre la conspiration. Atterbury, l'évêque de Ro-

chester et l'ancien ami de Bolingbroke, était, avec les autres membres de la junte secrète, traduit devant les deux chambres. Aux premières ouvertures qui lui furent faites en faveur de Bolingbroke, Walpole répondit avec sévérité; il s'écria même dans le conseil : « Puissent l'*attainder* n'être jamais aboli et les crimes jamais oubliés! » Tout espoir semblait perdu, si lord Harcourt, qui, plus fidèle à d'anciennes amitiés qu'à son ancienne politique, s'était rapproché du gouvernement, n'eût fait arriver Mme de Villette (elle ne prenait pas d'autre nom) jusqu'à la duchesse de Kendal. Erengarde Mélusine de Schulenbourg était une Allemande laide et vénale, maîtresse en titre de George Ier. On dit que ses bontés pour Bolingbroke ne furent pas payées moins de 11,000 livres sterling. Elle obtint une promesse du roi, que Walpole n'osa ou ne put faire rétracter, et il se borna à en réduire l'effet à la remise de la peine capitale. Il fut convenu que Bolingbroke pourrait résider en Angleterre, mais sans recouvrer ni ses droits, ni ses titres, ni sa fortune

Voltaire venait d'avoir la petite-vérole, et dans une épître assez faible où il remercie son médecin de l'avoir sauvé, heureux à la pensée qu'il reverrait ses amis, il s'écriait :

Et toi, cher Bolingbroke, héros qui d'Apollon
    As reçu plus d'une couronne,
    Qui réunis en ta personne
    L'éloquence de Cicéron,
    L'intrépidité de Caton,
L'esprit de Mécénas, l'agrément de Pétrone,
Enfin donc je respire, et respire pour toi;
Je pourrai désormais te parler et t'entendre (1).

Mais cette joie, exprimée en vers si singuliers aujourd'hui, ne fut pas de longue durée, et bientôt Voltaire écrivait à son amie la présidente de Bernières : « Une chose qui m'intéresse, c'est le rappel de milord Bolingbroke en Angleterre. Il sera aujourd'hui à Paris, et j'aurai la douleur de lui dire adieu, peut-être pour toujours (avril 1723). » Il partit en effet quelque temps après, et le 11 juin il arrivait à Calais, quand il vit avec surprise débarquer l'évêque Atterbury, qu'un bill d'*attainder* venait de condamner au bannissement. « Je suis donc échangé! » s'écria le prélat en apprenant que Bolingbroke était là, prêt à passer le détroit.

En Angleterre, Bolingbroke trouva le roi parti pour le Hanovre, et il dut se borner à lui écrire une lettre de remerciemens, ainsi qu'à la

(1) Dans une première rédaction où il ajoutait aux autres dons de Bolingbroke *la science de Varron,* Voltaire le remerciait de s'être intéressé à lui pendant sa maladie :

Bolingbroke, à ma gloire, il faut que je publie, etc.

duchesse de Kendal et à lord Townshend, qui étaient du voyage. Il revit Harcourt et Wyndham, apprit d'eux beaucoup de choses sur l'intérieur de leur parti, et bientôt il eut un entretien avec Walpole. Il lui peignit les chefs des partis tory et jacobite comme fort découragés et disposés à imiter l'exemple de Harcourt. C'était s'offrir indirectement pour intermédiaire d'un rapprochement qui semblait désirable; mais Walpole craignait plus les rivaux que les adversaires. Il fit rarement des sacrifices pour regagner ses ennemis, et, jaloux de son pouvoir, il aimait mieux reléguer les ambitieux dans l'opposition que les introduire dans son parti. Il ne se souciait pas de rendre de l'importance à Bolingbroke. Il l'écouta froidement et lui conseilla, puisque sa réhabilitation dépendait d'un parlement whig, de ne pas renouer avec les tories.

Bolingbroke vit bien que pour cette fois il n'avait rien à gagner du côté de la politique. Il jouit quelques jours de l'accueil des amis que la littérature lui avait donnés. Il ne vit pourtant pas Swift, qui ne sortait pas de l'Irlande, et Prior était mort; mais Gay lui dédia ses églogues. Pope, qui l'avait connu peu de temps avant son départ, fut heureux de le revoir au moment où il perdait Atterbury, et de le retrouver *devenu philosophe sur les affaires de ce monde*. Le docteur Arbuthnot prononça qu'il avait gagné en instruction, en manières, en toute chose. Peu curieux cependant de rester dans un pays où il ne retrouvait qu'une position précaire et diminuée, Bolingbroke repartit pour aller se guérir de la goutte aux eaux d'Aix-la-Chapelle.

On dit qu'il voulait de là pousser jusqu'en Hanovre. Il en demanda la permission, mais ne l'obtint pas. Il tourna donc ses vues d'un autre côté. La mort du régent amenait au pouvoir *M. le Duc*, avec le titre de premier ministre, et Mme de Prie était toute-puissante sur cet héritier des Condé. Bolingbroke les connaissait l'un et l'autre et prétendait à quelque crédit. Dans ce moment, une lutte secrète opposait dans le cabinet anglais les deux secrétaires d'état l'un à l'autre, lord Carteret à lord Townshend. Walpole soutenait Townshend, son beau-frère, et, par suite de quelques intrigues dont le détail est sans intérêt, Carteret et Townshend étaient représentés tous deux à la cour de France, l'un par sir Luke Schaub, l'autre par Horace Walpole. Bolingbroke, qui vit bien où était la force, offrit à ce dernier son crédit, ses relations, ses moyens d'intrigue. Il offrit d'entretenir avec le cabinet de Saint-James une correspondance secrète, fit valoir son zèle et sa dextérité, enfin se rendit utile. Horace, qui ne l'aimait pas, se servit de lui et le servit peu, mais finit par triompher et devint ambassadeur en France, tandis que Carteret allait gouverner l'Irlande et faisait place au duc de Newcastle (1724). Persuadé qu'il devait être mieux en cour, Bolingbroke fit alors repartir pour Londres celle qu'il

appelait indifféremment Mme de Bolingbroke et la marquise de Villette. A ce voyage se rattache une anecdote du temps. La marquise demanda à Mme de Ferriol, restée, par la mort de son beau-frère du même nom, la protectrice peu généreuse de Mlle Aïssé, la permission d'emmener avec elle la pauvre affranchie. C'était le temps de la passion du chevalier d'Aydie. On partit en apparence pour l'Angleterre; mais Aïssé fut laissée secrètement dans une maison des faubourgs, et bientôt une petite fille fut transportée en Angleterre, et plus tard au couvent de Notre-Dame de Sens, pour y être élevée, sous le nom de miss Black, comme une nièce de Bolingbroke, près d'une fille de Mme de Villette. C'est l'enfant dont Aïssé parle d'une manière touchante dans ses charmantes lettres, et que le chevalier d'Aydie n'abandonna pas après la mort de sa mère. Lady Bolingbroke poursuivit son voyage, et pour mieux cacher le secret du service que rendait leur amitié, son mari écrivait de La Source à Mme de Ferriol : « Avez-vous eu des nouvelles d'Aïssé? La marquise m'écrit de Douvres. Elle y est arrivée le vendredi au soir après le passage du monde le plus favorable. La mer ne lui a causé qu'un peu de tournement de tête; mais pour sa compagne de voyage, elle a rendu son dîner aux poissons. »

Lady Bolingbroke était amenée à Londres par l'infidélité d'un banquier qui, chargé par elle de placer 50,000 livres sterling dans les fonds publics, lui cherchait querelle sur son état, exigeait qu'elle se fît autoriser par son mari, et menaçait de révéler le fait comme une violation de la loi de confiscation. Lord Townshend, indigné de cet abus de confiance, rendit la dénonciation vaine. La marquise de Villette, qui garda prudemment ce nom, put donner ses soins aux intérêts de son mari; et quoique le roi, dans ses idées allemandes, la trouvât bavarde et peu respectueuse, elle savait si bien les moyens de gagner la duchesse de Kendal, qu'une satisfaction entière lui fut promise. Il fallut cependant attendre encore pendant près d'une année. Bolingbroke prit patience, grâce aux lettres, aux champs, à quelques amis. Il continua de s'intéresser aux travaux de la société de l'Entresol, qu'il se permettait d'égaler à l'Académie française. On voit par une lettre à Pope qu'il traça le plan d'une histoire politique de l'Europe, et de là prit naissance l'ouvrage intitulé : *Lettres sur l'étude de l'histoire.* La physique et la métaphysique occupaient son temps à la campagne, où il retenait Lévêque de Pouilly, homme instruit qui l'avait initié aux mathématiques et aux sciences, et qui devint un des confidens de ses idées sur la religion. C'est à lui qu'il écrivait un jour qu'il était, avec Swift et lui-même, une des trois seules personnes dignes qu'on leur confiât le gouvernement des hommes. On trouve dans ses œuvres une lettre intéressante, rédigée entre 1720

et 1725, où il rappelle à Lévêque de Pouilly comment, à quarante ans, il est devenu philosophe en l'écoutant à Paris. Il lui rend compte d'une discussion dans laquelle il a soutenu contre un athée que Dieu existe et que le monde a eu un commencement. Le premier point est établi par la démonstration, le second par la tradition, quoique l'auteur rejette fort dédaigneusement le récit biblique. Le fond de toute religion cependant se trouve dans cet opuscule, où ne manque ni l'esprit, ni la logique, ni même une sorte d'érudition. C'est le premier essai philosophique de l'auteur. Il paraît que le bruit de ses nouvelles études se répandit. Les opinions auxquelles elles l'avaient conduit inquiétaient Swift, qui voulait l'effrayer de l'exemple de Spinoza, et Bolingbroke lui répondait qu'il trouvait Spinoza absurde, et qu'il n'était un *esprit fort* ou *free-thinker* que si l'on entendait par là « un homme qui fait un libre usage de sa raison, cherche la vérité sans passion ni préjugé, et s'y attache invariablement, et non pas un de ces fléaux de la société qui s'efforcent d'en relâcher les liens et d'ôter un frein de la bouche de l'homme, cet animal sauvage qu'il serait bon de contenir par une demi-douzaine d'autres freins. »

On raconte que l'abbé Alary visita l'Angleterre en 1725. Il avait connu Horace Walpole chez l'évêque de Fréjus, et fut mené par lui chez son frère. Il s'employa utilement, dit-on, pour Bolingbroke. Toujours est-il que le 25 mai 1725 lord Finch, fils de lord Nottingham, présenta une pétition par laquelle Henri Saint-John, ci-devant vicomte Bolingbroke, demandait que l'exécution de la loi rendue contre lui fût suspendue quant aux condamnations civiles, comme elle l'était déjà quant à la peine capitale. Walpole se leva aussitôt, et dit que le roi avait depuis sept ans reçu la soumission du pétitionnaire, et que, convaincue de ses intentions de loyauté, sa majesté consentait à l'admission de la pétition. On la reçut en effet, et comme il fut établi par les jurisconsultes de la couronne que le pardon royal ne pouvait abolir toutes les conséquences encourues par l'*attainder*, lord Finch proposa un bill que Walpole appuya, et qui autorisait Bolingbroke à rentrer dans son patrimoine et à posséder ou acquérir dans le royaume toute espèce de propriétés. Le bill fut vivement combattu par Methuen, qui, étant contrôleur de la maison du roi, s'excusa de son opposition aux intentions généreuses de sa majesté. Il fit impression sur l'assemblée, et fut soutenu par d'autres whigs, Arthur Onslow, lord William Powlett. Les tories se divisèrent. La plupart, guidés par lord Bathurst et par Wyndham, votèrent en faveur de leur ancien chef; mais les plus fidèles jacobites, obéissant à la consigne venue d'Avignon, refusèrent de le relever des déchéances d'un *attainder* encouru pour leur cause. Cependant la motion passa à 231 voix contre 113, et Walpole fit écarter une clause qui eût rendu

Bolingbroke incapable de siéger au parlement et de remplir aucun office à la nomination du roi. On dit, au reste, qu'il avait la parole de George Ier que jamais Bolingbroke ne recouvrerait aucune situation politique, et que rien ne lui serait accordé au-delà des droits de la vie civile. En effet, l'amnistié n'obtint jamais plus que ce qui lui fut en ce moment rendu, c'est-à-dire 120,000 francs de rentes et la faculté de recueillir la succession de son père, sans même en pouvoir disposer, les biens devant tous, après ce dernier, passer à ses héritiers naturels. Ces restrictions le blessèrent profondément, et la situation équivoque qui lui fut faite jeta beaucoup d'amertume dans toute sa vie. Il se crut dégagé de toute reconnaissance envers Walpole, et il ne tarda pas beaucoup à lui en donner la preuve. La conduite du puissant ministre paraîtra peu généreuse; il avait longtemps résisté; cependant nous savons par son fils que c'est contre le vœu de son parti, contre les instances de sa famille et de ses amis, qu'il consentit au rappel de Bolingbroke, aimant mieux transiger que rompre avec la duchesse de Kendal. Il n'était ni cruel, ni persécuteur, ni même vindicatif; mais il ne se piquait pas d'une magnanimité chevaleresque, et jamais, pour obtenir des louanges qu'il trouvait frivoles, il ne se serait de gaieté de cœur créé un obstacle de plus dans la carrière du pouvoir. Il eût regardé comme une duperie de retirer ses ennemis du néant.

XX.

De retour dans sa patrie, Bolingbroke songea à s'arranger une nouvelle existence dans les conditions qui lui étaient imposées. « Je suis aux deux tiers restauré, » écrivait-il à Swift. Comme son père vivait, il n'avait point de domaine et d'habitation; il acheta de lord Tankerville le domaine de Dawley, près d'Uxbridge en Middlesex, et s'y établit. Il renoua toutes ses relations littéraires, se lia plus étroitement avec Pope, et répéta qu'il ne se mêlerait pas des affaires du gouvernement. On rapporte pourtant que peu de jours avant le départ de l'abbé Alary pour la France, il lui confia qu'il ne pouvait refuser ses conseils aux instances des tories. « Adieu donc, monsieur, lui dit l'abbé, car vous pouvez vous perdre. » Il paraît qu'à dater de cette époque leurs relations languirent et cessèrent bientôt tout à fait, quoique l'abbé ne soit mort qu'en 1770.

Le premier mouvement de Bolingbroke fut de s'ensevelir dans la retraite, il en affecta du moins le projet. Il disposa son nouveau manoir comme une ferme ornée, s'entoura d'animaux domestiques, d'instrumens d'agriculture, suivit des chasses à cheval, se refit enfin

un parfait *country gentleman*. C'était une tradition de famille. Il ne semblait relever cette vie rustique que par le goût de l'esprit et des lettres. Pope, Gay, Arbuthnot, le venaient voir à Dawley, et au printemps de 1726 le docteur Swift, qui avait passé douze ans sans remettre le pied en Angleterre, reparut au milieu des débris de cette *Société des Frères* qu'il avait tant aimée. Sa réputation s'était encore augmentée en Irlande, grâce à l'heureuse part qu'il avait prise aux débats de la politique locale. Rien n'y était plus populaire que les *Lettres d'un Drapier*. Par ce pamphlet excellent, il avait à tort ou à raison délivré le pays d'une monnaie de billon qu'un spéculateur avait obtenu le singulier privilége de mettre en circulation. En Angleterre, Swift se montra fidèle à ses vieilles amitiés; mais l'expérience l'avait rendu circonspect, il se mêla peu des affaires publiques. Il fut partout accueilli avec une curiosité bienveillante. La princesse de Galles était une femme distinguée, qui correspondait avec Leibnitz et témoignait pour les lettres un goût légèrement pédantesque. Elle voulut voir Swift et lui promit ses bontés. Sa première dame du palais, Henriette Howard, qui préludait pour le moins au rôle plus important qu'elle devait jouer auprès du prince sous le titre de comtesse de Suffolk, devint l'intermédiaire entre sa maîtresse et Swift, qui entra avec elle en correspondance régulière, et même elle intercepta pour son compte les hommages de la coterie littéraire que dirigeait la politique de Bolingbroke. Le prudent doyen n'en rechercha pas moins les bonnes grâces de Walpole, qui le reçut à Chelsea, lui donna à dîner, le laissa parler sur les affaires d'Irlande et ne l'écouta guère. Cependant Swift trouva son voyage très agréable. La conversation était pour lui un plaisir passionné. Il se partageait entre Twickenham avec Pope et Dawley avec Bolingbroke, et se pressait médiocrement d'aller rejoindre Stella, quoiqu'elle fût tombée malade et commençât un état de langueur qui ne devait finir qu'avec sa vie (1728). Enfin il repartit pour l'Irlande au mois d'août, laissant à son imprimeur un manuscrit fort secret, et deux mois après Gay lui écrivait : « Il y a environ dix jours qu'il a paru un livre, les voyages d'un certain Gulliver, et ce livre a été depuis lors l'unique conversation de toute la ville. » — « Ouvrage merveilleux, écrit de son côté Pope, qui est à présent *publica trita manu*, et je prophétise qu'il sera un jour l'admiration du monde. » A partir de ce moment, toutes les correspondances de Swift sont remplies d'allusions à ce *Gulliver* que Swift n'avouait pas, et, nous permettra-t-on de le dire? si les lecteurs de ces pages rouvraient en ce moment ce livre célèbre, ils regretteraient moins peut-être, en trouvant qu'ils en ont la clé, le temps qu'ils ont pu perdre à nous lire. On devine quel dut être à Londres le succès d'une composition si originale par

celui qu'elle obtint à Paris, où très certainement on y comprit peu de choses. Les lettres de Mme Howard et de lady Bolingbroke à l'auteur montrent assez que ces fictions étaient devenues le divertissement de tous les esprits. Dans ce coin du monde où *le fermier* de Dawley réunissait ceux qu'il appelait *professeurs en une divine science, la bagatelle* (1), *Gulliver* devait être le sujet de tous les entretiens; mais un nouveau-venu y dut aussi, vers le même temps, montrer quelquefois un visage étincelant d'un malin génie. C'est au milieu de l'année 1726 qu'un odieux affront, alors impuni selon les lois et les mœurs de notre France, força Voltaire à chercher un asile dans *un pays où on pensait librement et noblement sans être retenu par aucune crainte servile.* Nous avons vu comment Voltaire appréciait Bolingbroke. Il avait voulu lui dédier *la Henriade.* Or en Angleterre le temps n'était pas encore passé où un tel hommage eût obligé à une coûteuse protection, et Bolingbroke, qui craignait *le ridicule des louanges,* pria Mme de Ferriol de savoir si l'intention du poète était sérieuse. Il paraît que celui-ci s'en tira par des complimens dont l'Anglais se montra touché sans en être dupe. Cependant il ne put manquer d'accueillir gracieusement l'hôte inattendu que l'exil lui envoyait. Wandsworth, où résida Voltaire chez M. Falkener, à qui il devait dédier *Zaïre,* est un village du Surrey, entre Londres et Twickenham, où s'étaient établis quelques protestans français. De là, Voltaire pouvait aisément se lier avec les amis de Bolingbroke. Ses écrits portent mille traces des souvenirs que lui avaient laissés les lieux et les hommes. Il y fait de nombreuses allusions aux conversations solides ou piquantes du monde d'élite où il avait vécu. Il ne cache pas l'impression profonde que produisit sur son esprit toute cette société si nouvelle par les institutions et par les idées. C'est d'Angleterre qu'il rapporta *Brutus*, et quand il l'imprima (1730), il le dédia à lord Bolingbroke. « Souffrez que je vous présente *Brutus*, quoique écrit dans une autre langue, *docte sermonis utriusque linguæ*, à vous qui me donneriez des leçons de français aussi bien que d'anglais, à vous qui m'apprendriez du moins à rendre à ma langue cette force et cette énergie qu'inspire la noble liberté de penser, car les sentimens vigoureux de l'âme passent toujours dans le langage, et qui pense fortement parle de même. » Cette dédicace est un discours sur la tragédie. Voltaire s'y montre encore tout rempli du génie de la littérature anglaise : elle a enhardi son goût et sa raison.

(1) Lettre de Bolingbroke à Swift, Gay et Pope, 23 juillet 1725. *Vive la bagatelle* était un mot de lord Oxford. On appelait dans cette société *bagatelle* les amusemens de l'esprit. De là ce vers de Pope :

And Swift cry wisely : *Vive la bagatelle!*

Ce voyage eut en effet sur lui une grande influence; mais peut-être doit-on regretter qu'il ait autant connu Bolingbroke. Peut-être l'exemple d'un homme si considérable, d'un homme d'état et de tribune qu'il comparait aux orateurs de l'antiquité, dut-il ajouter à l'audace de cette verve anti-chrétienne qu'il crut autorisée par l'opinion de l'Angleterre. Il prit à tort Bolingbroke pour un modèle destiné à faire école, et il s'enhardit par son exemple. Lui-même, à son tour, quel effet produisit-il sur les Anglais? Il faut convenir qu'on n'en sait rien. On ne rencontre dans leurs écrits de ce temps-là que de bien faibles traces du passage de Voltaire. Il resta chez eux plus de deux ans; il chercha beaucoup à voir, à entendre; il travailla beaucoup. Depuis lors, dans les sciences, dans la philosophie, dans la politique et même quelquefois dans l'art du théâtre, il s'est donné pour le disciple des Anglais. Ayant appris d'eux les noms de Newton, de Locke, de Shakspeare, il revint les révéler à la France. Ses *Lettres sur les Anglais,* son ouvrage le plus neuf peut-être et où se rencontrent presque toutes ses idées encore dans leur première fleur, firent pour un demi-siècle l'éducation de la société de Paris. Il écrivit deux essais en anglais, l'un sur la poésie épique, l'autre sur les guerres civiles de France. Il adressa celui-ci à Swift, en lui disant qu'il rougissait de ses ouvrages quand il lisait les *Miscellanées de Martinus Scriblerus.* Déjà il était assez lié avec lui pour le recommander à Versailles. Swift avait projeté un voyage en France qu'il ne fit jamais, et Voltaire écrivait à notre ministre des affaires étrangères de lui donner à dîner avec le président Hénault. En échange, il priait Swift de faire souscrire en Irlande à sa *Henriade,* dont il publiait à Londres la première édition complète, et qu'il dédiait en anglais à la reine, femme de George II (1727).

Cependant on ignore à peu près quelle fut sa vie en Angleterre. Ces deux années sont une lacune dans son histoire. Les mémoires et les correspondances le nomment à peine, la sienne même est presque muette. C'est un point de sa biographie ou plutôt un épisode de l'histoire de la littérature qui mériterait des recherches, et nous indiquons ce sujet aux curieux des choses de l'esprit. Le récit du voyage de Voltaire conduirait bien près du voyage de Montesquieu. L'observateur des gouvernemens vint à Londres, je crois, en 1729, amené de La Haye par lord Chesterfield; mais de qui fut-il vu en Angleterre? Qui se doutait dans le gouvernement que ce grand modèle politique posât devant son peintre? Quant à Montesquieu, ce qu'il vit, le voici : « A Londres, liberté et égalité! » On lit cela dans ses notes de voyage. Liberté, égalité, cent ans avant 1830, Montesquieu écrivait ces mots! Que le mal a déjà des racines profondes!

Voltaire et Montesquieu ont pu voir de leurs yeux marcher régu-

lièrement le système représentatif. L'époque où ils ont visité l'Angleterre n'était pas un temps de crise, et sans peut-être s'en rendre bien compte, la nation, sortant définitivement des révolutions, entrait alors en possession pleine et entière des institutions qu'elle tient de sa propre sagesse. L'ordre constitutionnel se fixait; mais combien cette stabilité naissante ressemblait peu à la tranquillité froide et silencieuse, recherchée par les peuples faibles comme leur souverain bien! La liberté politique jouait tout son jeu, et le mouvement des esprits était tel que Bolingbroke se repentit bientôt d'avoir écrit sur la porte de sa maison des champs : *Satis beatus ruris honoribus;* ou plutôt il sourit d'avoir si bien persuadé à Pope et aux autres qu'il était devenu fermier, planteur et philosophe. Il n'avait pas oublié qu'il était un écrivain. C'est dire qu'il rentra dans la politique.

XXI.

Walpole avait été servi par les événemens. Après avoir fait partie du premier ministère de George Ier, il l'avait hostilement quitté avec Townshend et Pulteney (1717). Son opposition violente n'aboutit qu'à le faire rentrer trois ans après, à des conditions moins bonnes que celles qu'il avait dédaignées; mais bientôt ses grands services accrurent son pouvoir, et en peu d'années la mort le délivra de tous les rivaux qui pouvaient le lui ravir. En 1722, elle avait fait disparaître l'ancienne junte des lords whigs; Marlborough, Somers, Halifax, Wharton, Sunderland, Stanhope, Shrewsbury, n'étaient plus. Walpole était de fait comme de droit premier ministre, bien secondé par lord Townshend, secrétaire d'état, qui s'étonnait seulement de servir sous Walpole après avoir été servi par Walpole. L'autre secrétaire d'état, lord Carteret, ayant prétendu à la domination, avait été relégué au gouvernement d'Irlande (1724), et le lord chambellan, Thomas Pelham, duc de Newcastle, avait, en prenant sa place, commencé son insignifiante carrière de quarante ans consécutifs de ministère. La politique de ce cabinet, la politique de Walpole était fort simple : c'était une politique de conservation et de paix. Au dedans, les institutions, plus d'une fois retouchées depuis 1688, semblaient avoir atteint une assez grande perfection pour qu'on se bornât à les éprouver paisiblement, sans essayer d'aucunes nouveautés. Le gouvernement parlementaire enfin établi était une nouveauté suffisante. Le temps des réformes ne semblait pas venu, et Walpole au pouvoir se souciait peu des réformes. Au dehors, la paix d'Utrecht, acceptée comme un fait irrévocable, avait amené un nouvel état de l'Europe que l'Angleterre devait tenter de développer à son profit,

dispensée qu'elle était, par une gloire récemment acquise, de le troubler par de nouvelles batailles. Elle n'avait d'ennemi que l'Espagne, qui montrait encore dans ce temps des prétentions de commerce maritime, qui rêvait la reprise de Gibraltar et de Minorque, et dont le roi se tenait pour dépouillé, par les derniers traités, de ses droits éventuels sur la France, comme les Stuarts de leurs droits à la couronne de la Grande-Bretagne. Toutefois, par leur position respective, l'Angleterre et l'Espagne pouvaient être sur un pied d'hostilités sans bouleverser le monde, et la première, soutenue désormais par la France, se fût peu inquiétée de cette rupture, si la seconde, par un singulier retour, n'eût regagné l'appui de l'Autriche. L'alliance défensive qui les avait unies allait encore compromettre la paix générale, quand la France réussit à faire prévaloir à Vienne des conseils de modération, et, par sa médiation, un armistice de sept années fut signé à Paris le 31 mai 1727. Cette trève peut être regardée comme un des premiers effets de l'union pacifique du cardinal de Fleury et de sir Robert Walpole; consolidée par des traités successifs, elle ouvrit à l'Europe une période de tranquillité qui, pour la Grande-Bretagne, se prolongea douze ans.

La nation anglaise semblait donc en voie de prospérité; mais ces résultats précieux n'avaient pu être obtenus que par la pratique d'une politique plus soucieuse d'assurer les intérêts que de chercher la gloire. Walpole gouvernait sans éclat. A l'intérieur, il conduisait les affaires avec sagesse, il les discutait en maître; mais il ne donnait rien à l'imagination des peuples, et, peu jaloux d'honorer les hommes, pourvu qu'il les dominât, il pesait tout au poids de l'utilité, ne dissimulant guère qu'il songeait seulement à mettre d'accord la leur avec la sienne : c'est ce qui donnait à son administration un caractère corrupteur. En effet, il ne s'interdisait pas la corruption, surtout il payait bien le zèle de ses amis plutôt qu'il n'achetait le désarmement de ses ennemis; mais ce qui aggravait à tous les yeux ces procédés trop usités de gouvernement, c'est qu'il ne cherchait ni à les déguiser ni à les relever, c'est qu'il affichait avec hardiesse ce principe général de sa politique, l'intérêt. A l'extérieur, la paix maintenue ou rétablie par la prudence et la modération suppose presque toujours beaucoup de négociations oiseuses ou mesquines, des changemens d'attitude ou de langage, de fausses démarches, des tâtonnemens enfin qui prêtent à la critique, et que le vulgaire juge sévèrement, parce qu'il croit toujours qu'on peut tout ce qu'on veut. Le ministère, quoique puissant et solide, était loin d'être respecté, et il essuyait, sans les redouter, les attaques d'une vive opposition. Ce n'est pas quand le public est tranquille qu'il est le plus indulgent.

Bolingbroke était un peu embarrassé. Comment approuver Wal-

pole? C'eût été déposer toutes ses passions. Cependant il était pour la paix, celle d'Utrecht était son ouvrage : les efforts dirigés contre elle sur le continent semblaient favoriser les Stuarts, désormais l'objet de son aversion; mais il trouvait un malicieux plaisir à voir des whigs encourir une certaine impopularité pour leur esprit pacifique, et il faisait des rapprochemens sévères sans tenir compte, bien entendu, du changement des intérêts et des circonstances. A défaut du but, il pouvait critiquer les moyens, et même on sait aujourd'hui que dans la conduite des affaires étrangères Walpole n'avait pas tout approuvé. Mais ce qui intéressait le plus Bolingbroke, c'était l'état des partis en Angleterre. Les questions politiques n'avaient pour lui de valeur qu'autant qu'il y trouvait des points d'attaque et les moyens d'aigrir de nouveau les esprits, car il jugeait que les anciennes divisions avaient fait leur temps.

Les jacobites purs étaient inébranlables; tout accès auprès d'eux lui était fermé. Heureusement il s'en trouvait de moins fervens et de moins opiniâtres. Convertis ou fatigués, ceux-ci pouvaient garder au fond de l'âme, comme ressource éventuelle, un jacobitisme spéculatif; mais ils l'ajournaient prudemment, et prenaient conseil des circonstances. Les tories grossissaient leurs rangs en ralliant ces jacobites sur leur droite, et les hanovriens sur leur gauche, ou plutôt ces deux fractions composaient presque tout le parti tory. Ce nom d'ailleurs ne désignait plus un parti ayant de certains principes à faire triompher. Les questions de prérogative, de droits populaires, de révolution, avaient été résolues par les événemens. L'esprit whig avait gagné presque toutes les positions constitutionnelles. Les tories ne pouvaient songer à réagir contre les faits accomplis. Ils formaient toujours un parti conservateur, puisque ce parti s'appuyait principalement sur les classes de la société dont l'esprit et l'intérêt est le plus stable; seulement, sous le coup d'un pouvoir manié avec vigueur par d'anciens adversaires, ils ne pouvaient songer qu'à se défendre, et toute opposition est tôt ou tard forcée d'invoquer des principes de liberté.

Sir William Wyndham était à tous les titres, dans la chambre des communes, le premier de ces hommes qui, faisant taire leurs sympathies ou les réservant pour des temps meilleurs, concevaient à la manière de Bolingbroke la possibilité de reprendre constitutionnellement dans le nouveau régime leur part de crédit et d'influence. Riche, noble, gendre du duc de Somerset, recommandable par son caractère moral, par sa constance politique, on ne lui reprochait qu'un peu de raideur et d'orgueil; mais l'expérience des hommes avait atténué ses défauts et développé des talens auxquels les meilleurs juges ont rendu hommage. Il avait moins ces qualités natu-

relles qui séduisent dès le premier jour que ces qualités solides que le temps mûrit et perfectionne. Il ne donnait rien à l'éclat, au succès du moment; il ne cherchait pas les journées brillantes, mais il était en toute occasion égal à lui-même, et chaque jour ajoutait à son influence et à sa réputation.

Guerroyer contre le pouvoir et la cour était un métier qui, mieux encore qu'aux tories, convenait à ceux des whigs que des convictions particulières ou des mécontentemens personnels avaient détachés. Dans un parti libéral, il y a toujours des radicaux. L'esprit franchement constitutionnel est sur la voie de l'esprit républicain. De la politique, les hommes défians, sévères ou satiriques, ne conçoivent que l'opposition. Enfin Walpole montrait, sous des formes modérées, une intolérance qui souffrait peu les amitiés douteuses, les opinions flottantes, et finissait par éloigner de lui tout ce qui ne s'enchaînait pas à lui. Il s'était donc formé une défection whig à la tête de laquelle brillait William Pulteney.

C'est une des fautes graves de Walpole que sa conduite à l'égard de Pulteney. Rien n'atteste mieux cette jalousie du pouvoir qui lui fit parfois oublier justice et prudence, et le rendit moins généreux envers ses émules qu'envers ses ennemis. Sous la reine Anne et au commencement du règne, Pulteney s'était conduit comme Walpole. Il l'avait défendu contre l'accusation de 1711; il s'était avec lui séparé, en 1717, de lord Sunderland. Cependant Walpole, revenu au pouvoir, avait cru s'acquitter en lui donnant le titre de caissier de la maison du roi, sinécure lucrative dont Pulteney s'était d'abord contenté, car il était intéressé malgré son immense fortune : c'était son plus grand défaut, et il nuisit à son ambition. Par sa naissance, par sa position, par son caractère, Pulteney semblait appelé à jouer dans le gouvernement le rôle dont ses moyens le rendaient digne. Son esprit était vif, élégant, orné, son éloquence facile et populaire, prodigue de traits acérés et piquans, toujours prompte, toujours vive à l'attaque et à la riposte. C'était un éminent talent d'opposition. Il portait alors ce titre de grand *commoner* qu'on avait un moment donné à Walpole, et qui allait bientôt passer à William Pitt. Fidèle aux principes généraux de son parti, il ne montrait pas dans ses opinions de détail une grande rigidité, ni, pour combattre, un grand scrupule dans le choix des armes. Il était aimé cependant, parce qu'il savait plaire au parlement et au public. A son intelligence vive et pénétrante il manquait une certaine solidité de jugement. Adroit, hardi, mais léger, il n'avait pas la suite et la fermeté qui caractérisent l'homme fait pour gouverner. Il aimait plus le combat que le succès, et le succès que le pouvoir. Walpole aurait pu, s'il eût voulu s'en donner la peine, dominer un tel personnage et le placer au premier

rang de ses défenseurs; mais il était sujet à trop dédaigner les défauts, à trop craindre les qualités des hommes supérieurs. Il trouva chez Pulteney trop de prétention ou trop de mobilité, je ne sais; il le négligea, le délaissa, et s'en fit un ennemi d'abord secret, puis déclaré, qui toutefois dut attendre vingt ans sa vengeance.

Deux hommes tels que Wyndham et Pulteney étaient bien capables, si leurs intérêts les rapprochaient, de concerter leurs attaques et de coaliser leurs partis; mais Bolingbroke avait une grande réputation de talent et d'intrigue. On recherchait ses conseils, on souhaitait son concours. Qui mieux que lui saurait comment on manie la presse, on se concilie la cour, on divise une majorité? Il était resté l'ami de Wyndham après avoir été son guide. Si la chevalerie jacobite se déchaînait contre lui, elle ne pouvait l'empêcher d'être l'avocat consultant du torysme, dont il avait été le martyr. On le savait en crédit parmi les gens de lettres; on soupçonnait sa faveur auprès de la duchesse de Kendal. Son esprit devait plaire à Pulteney, qui devait lui plaire à son tour, et une vieille prétention à réunir dans sa race et dans sa personne les traditions monarchiques et parlementaires le rendait singulièrement propre à pratiquer la fusion des deux oppositions.

Au mois de décembre 1726, Pulteney avait fondé un journal qui se publiait deux fois par semaine, *the Craftsman* (*l'Artisan*). Ce recueil, qui parut pendant dix ans, était dirigé par un certain Amherst, sous le pseudonyme de Caleb d'Anvers. Pulteney y semait à pleines mains l'outrage et le ridicule contre Walpole. C'était en quelque sorte un libelle périodique contre un seul homme. Les allusions les plus claires y étaient admises, les désignations les plus reconnaissables y étaient souffertes; mais, selon l'usage et la loi, jamais le nom de Walpole n'y était écrit. A peine quelquefois une ou deux initiales le rappelaient-elles dans les passages où il était parlé de lui sans injure. Ailleurs, on se bornait à signaler à la haine publique la *robinocratie* (1). C'était une exécution publique où le bourreau et le patient restaient masqués, mais ni l'un ni l'autre ne restait inconnu. Ce journal, qui sans doute est spirituellement écrit, mais qui contient assez peu d'articles sérieusement remarquables, a beaucoup contribué à diffamer Walpole et son gouvernement jusque dans l'opinion de la postérité.

Le concours de Bolingbroke était assuré au *Craftsman*, et ce que la rédaction contient de meilleur vient de lui. Cependant il dissimulait à son entourage cette reprise d'hostilité. Dans un billet à Swift, qui fit au printemps de 1727 son dernier voyage en Angleterre, il

(1) *Robin*, diminutif de Robert.

prétend, avec son affectation ordinaire, qu'il voudrait donner deux tiers de sa vie à l'amitié, en garder un tiers pour lui-même, et rien pour le monde. Il fait plus, il se plaint de Walpole, qui, sur la foi d'un espion, lui attribue de certains écrits. Or ces écrits, c'étaient trois lettres qu'il avait bien réellement, au commencement de l'hiver, publiées et signées *l'Écrivain d'occasion, the occasional Writer* (janvier-février 1727). Elles étaient adressées *à la seule personne à laquelle elles pussent appartenir*. Un auteur famélique possédé du besoin d'écrire, ayant tâté de tous les sujets, n'ayant réussi dans aucun, s'offrait pour tout défendre à celui qui voudrait acheter son zèle; puis, sous le prétexte que ses offres n'étaient pas accueillies, il entamait une critique sévère de la politique suivie à l'égard de l'Espagne, avec laquelle aucun accommodement n'était encore fait, et des épigrammes assez vives étaient opposées aux insinuations blessantes des journaux ministériels. En même temps, sous la forme d'une vision orientale, un article, inséré dans un des premiers numéros du *Craftsman*, représentait un roi prisonnier d'un seul homme, une assemblée tremblante au bruit des chaînes, tant que la bourse de cet homme était remplie. La bourse se vidait, et tout changeait de face. C'était une exhortation à refuser le budget. L'idée de la captivité du roi par la vénalité du parlement était en effet la thèse qu'affectionnait Bolingbroke, thèse qu'il pouvait, sans trop d'embarras, présenter au roi lui-même, et que probablement il ramenait souvent dans ses entretiens secrets avec la duchesse de Kendal. Cette femme, gagnée par son esprit et son argent, aurait bien voulu joindre aux grosses pensions qu'elle touchait sur les deniers de l'état une véritable influence politique, et Walpole n'avait pour elle que des ménagemens. Elle s'était donc chargée de donner au roi un mémoire où Bolingbroke exposait tous les dangers que le ministère faisait courir à l'état, et finissait par une demande d'audience. Le roi remit tout simplement le mémoire à Walpole, qui soupçonna par quelles mains il avait passé, et en obtint l'aveu de la bouche même de la duchesse. Pour toute réponse, il la pria de s'unir à lui afin de résoudre le roi à donner l'audience ainsi demandée. Soit embarras, soit défiance, le roi résista longtemps. Comme tous les princes, il n'aimait pas les conversations difficiles. Il ne parlait pas anglais et ne communiquait avec Walpole lui-même qu'en mauvais latin; mais il entendait le français, et Bolingbroke fut enfin reçu dans son cabinet. Il lui rappela ses promeses bienveillantes. Le roi lui dit qu'il lui accorderait volontiers une entière réhabilitation, mais que ses ministres assuraient qu'il régnait au parlement, surtout à la chambre des lords, tant de préventions contre lui, que la majorité n'y consentirait jamais. Bolingbroke répondit que sa majesté était trompée, que, pour que l'affaire se fît, il suffisait

que sir Robert Walpole le voulût, et qu'il le voudrait, si le roi lui disait qu'il le fallait. « Sir Robert est là, ajouta-t-il, à deux ou trois pièces seulement de ce cabinet; ordonnez qu'on l'appelle, et je répéterai tout en sa présence, et le convaincrai, devant votre majesté, que la chose peut se faire. — Non, non, dit vivement le roi, ne l'appelez pas. » Walpole en effet attendait dans un salon voisin. Lechmere survint; il avait, comme chancelier du duché de Cornouailles, à demander au roi quelques signatures. Il était mal avec Walpole depuis que ce dernier lui avait refusé l'héritage du chancelier Macclesfield. Il apprit avec étonnement quel personnage avait une audience en ce moment, et, dès qu'il le vit sortir, il entra brusquement dans le cabinet du roi, et sans excuse ni préambule il éclata violemment contre Walpole, qui, non content du mal qu'il faisait lui-même, introduisait à la cour un homme pire encore que lui, pour lui servir d'assistant; puis il partit outré, sans avoir songé à parler d'autre chose. Quand Walpole entra à son tour, il trouva le roi, que cette scène avait tellement amusé, qu'on n'en pouvait rien tirer de sérieux, et qu'à toutes les questions sur ce que Bolingbroke avait dit, il répondait ces mots français : « Bagatelles, bagatelles! »

Le ministre, malgré le peu de succès de cette première tentative, n'était pas sans inquiétude. Il voyait grossir le nuage de l'opposition; il craignait que la duchesse de Kendal, conduite par un homme artificieux et persévérant, ne fît à la longue quelques progrès dans l'esprit du roi. Que seulement Bolingbroke obtînt ce qu'il réclamait à titre de promesse, sa rentrée à la chambre des pairs, et il y pouvait conclure avec lord Carteret l'alliance formée par Wyndham à la chambre des communes avec Pulteney. Une coalition formidable était aussitôt sur pied. On a dit même que Walpole s'était vraiment cru en péril; mais il fut sauvé ou plutôt raffermi par un événement qui parut d'abord décider sa perte.

Le roi mourut subitement dans un voyage en Hanovre (juin 1727). Son fils avait depuis longtemps perdu toute sa bienveillance, et quoique dans leurs différends le ministre eût ménagé et quelquefois servi le prince de Galles, un nouveau monarque pouvait vouloir un nouveau gouvernement et prendre ses conseillers hors du cercle des serviteurs de son père. Telle fut en effet sa première pensée, et Walpole fut un instant remplacé; mais auprès de George II veillait une femme d'un esprit remarquable et d'un caractère supérieur encore à son esprit. Caroline d'Anspach était le bon génie du roi, son mari. Elle avait reconnu tout le prix d'un ministre tel que Walpole, et elle demeura sa constante protectrice. C'est par elle qu'il sut diriger, sans qu'elle se laissât apercevoir, les volontés incertaines d'un prince médiocre, mais droit et sensé. En tout, le règne de George II, qui

commence par Walpole et finit par Chatham, fut un grand règne. Sa grandeur ne vint pas du roi, mais le roi n'y fit pas obstacle, et George II est sans comparaison le premier des princes que l'Angleterre ait eus dans tout le cours du XVIIIe siècle.

Walpole avait aperçu de bonne heure le mérite de la reine et son crédit sur son époux. Bolingbroke ne pouvait manquer de s'y tromper et de croire que l'influence était ailleurs, puisque le roi avait une maîtresse. Henriette Howard ou lady Suffolk était belle; elle avait de la bonté, un caractère doux, le goût de l'esprit avec peu d'esprit et de la conversation, quoiqu'elle fût sourde. Tous les poètes de l'opposition la célébraient à l'envi, et Swift lui écrivait. On le retint même en Angleterre au moment où il voulait faire le voyage de Paris. Sa présence pouvait être nécessaire pour ce qui se préparait. « On n'a pas été aussi inactif que vous l'imaginez, lui dit Bolingbroke dans un billet. Partir en ce moment pour Paris n'aurait pas le sens commun. » — « Il y a ici mille projets dans lesquels on voudrait m'engager et que j'embrasse froidement parce qu'aucun ne me plaît, » écrivait le doyen à un de ses amis d'Irlande. Bolingbroke avait repris auprès de lady Suffolk le manége commencé avec la duchesse de Kendal. Lord Chesterfield, qui s'était de longue main ménagé la faveur de la petite cour de Leicester-House pour être secrétaire d'état lorsqu'elle serait la cour de Saint-James, fit comme lui fausse route, et crut la protection de la favorite meilleure que celle de la reine. Ces deux hommes, faits pour s'entendre et pour se plaire par l'esprit, se rapprochèrent alors, et tous deux se mirent à ourdir la trame que détruisait à mesure une Pénélope qui ne l'avait pas tissée. D'échec en échec, cette cabale de gens habiles finit par réduire ses prétentions à un titre de comte pour un ami, lord Bathurst. Lady Suffolk n'eut pas même la puissance d'arracher cette faveur, et il fallut bien s'avouer qu'on n'avait rien gagné au nouveau règne. Bolingbroke retourna philosopher à la campagne; mais il n'était point las d'intriguer ni d'écrire, et il employa huit longues années à perdre encore une fois la partie.

Le *Craftsman* était sa ressource. Sa collaboration fut active, et elle eut un grand succès. N'en déplaise à son talent, nous ne pouvons le suivre dans un journal. La presse périodique décrit et juge dans leur formation successive les événemens que l'histoire considère surtout dans leurs résultats, et elle compose ainsi des éphémérides de la politique courante qui avec le temps deviennent obscures et fastidieuses. Du moins ne peuvent-ils reprendre leur intérêt, si l'on ne se replace jour par jour dans les idées, dans les passions et, pour tout dire, dans les erreurs des contemporains. Ce serait demander au

lecteur trop de complaisance. Aussi les chefs-d'œuvre de la presse politique obtiennent-ils rarement un succès durable et sont-ils souvent condamnés à l'oubli. Les anciens seuls ont assuré l'immortalité à leurs pensées d'un jour.

Les écrits politiques de Bolingbroke, sans être des chefs-d'œuvre, ont pourtant un vrai mérite. On y trouve de l'esprit et des idées, un style élégant et animé. La verve de l'écrivain rappelle celle de l'orateur, et les traits satiriques, sans être du premier choix, se distinguent par une facilité piquante et dédaigneuse qui sent l'homme du grand monde. L'auteur montre une connaissance assez étendue de l'histoire politique, et sur tous les sujets un fond de réflexions qui se placent à propos et ne semblent pas improvisées pour les besoins de la cause; mais une droiture de sens et une clarté d'exposition, une vigueur et une suite dans le raisonnement, une manière saisissante et concluante de penser et de dire qui fait les pamphlets du premier ordre, voilà ce qui ne se retrouve pas toujours dans les siens. Sa raison est comme lui-même, elle manque de conscience, et s'il est assez adroit pour troubler la conviction, il est rarement assez fort pour l'imposer.

Les moins remarquables de ses articles, on s'en étonnera peut-être, me paraissent ceux où il traite des affaires étrangères. De 1727 à 1730, la question principale fut de savoir comment on viendrait à bout de soumettre au joug de la paix générale les ressentimens et les prétentions de l'Espagne. A l'alliance offensive qu'elle était parvenue à former à Vienne en 1725, on avait répondu par le traité de Hanovre, qui associait la France, l'Angleterre, la Prusse et la Hollande. Cette ligue intimida l'Autriche, qui se détacha en mai 1727; une trêve fut souscrite, et l'année suivante Philippe V signa les préliminaires d'une paix dont il renvoya la conclusion au congrès général. Ce congrès, qui se tint à Soissons, n'aurait peut-être rien fini, si William Stanhope n'eût réussi à négocier en Espagne le traité de Séville, qui termina le différend à la satisfaction de l'Angleterre (novembre 1729). Cette succession de négociations partielles et provisoires prête bien aux critiques de Bolingbroke; mais comme au fond il n'oppose pas la guerre à la paix ni système à système, il attaque plutôt les épisodes que l'ensemble, plutôt les argumens ministériels que les ministres. Il cherche plutôt à diminuer leur mérite qu'à contester l'utilité de leurs œuvres. Il paraît même que, par une lettre à demi publique aux tories, il avait défendu la trêve de 1727, et les dissertations que sous le nom de John Trot ou d'autres noms il inséra dans le *Craftsman* contiennent plutôt des observations de détail que de nouvelles solutions diplomatiques. Une rédaction heureuse et

quelques aperçus justes ou spirituels ne suffisent point pour donner de l'intérêt à une polémique qui ne conclut pas.

Il en est autrement d'une suite de vingt-quatre lettres réunies plus tard sous le titre de *Remarques sur l'histoire d'Angleterre*, par Humfrey Old Castle. C'est un ouvrage qu'admiraient Chatham et Chesterfield, et, quoiqu'il ait valu à son auteur le titre de *démagogue* que lui donne Disraëli, il mérite une véritable estime comme tableau historique de la constitution anglaise. On conçoit, en le lisant aujourd'hui, que tant que le *Craftsman* publia ces lettres, son succès ait dépassé celui même qu'avait obtenu *le Spectateur*. Ce journal paraissait dans un moment où la force de l'administration et la popularité de sa cause, sinon de ses membres, avaient découragé, attiédi du moins l'esprit d'opposition. En le réveillant par la hardiesse et quelquefois par le talent de ses écrivains, le *Craftsman* avait provoqué la colère du pouvoir et de son parti. L'opposition était factieuse; la licence de la presse était à son comble; l'état était en danger, la constitution subvertie. On connaît ces déclamations obligées des gouvernemens. Bolingbroke répliquait : « L'esprit de liberté n'est pas l'esprit de faction; c'est l'esprit de liberté que le nouveau journal a ranimé. Lui seul est l'âme de la constitution. L'histoire entière de l'Angleterre le montre toujours présent, toujours en progrès, et ce n'est que lorsqu'il s'éclipse que l'esprit de faction l'emporte. » Tel est le thème vrai et libéral que Bolingbroke développa par les argumens connus. On est surpris de voir l'ancien chef tory, l'ancien ministre du prétendant, plaider avec force et clarté les principes de la franche liberté, et, reprenant les traditions nationales au temps des Saxons, au temps des Bretons même, descendre jusqu'aux Stuarts pour combattre à fond les doctrines inaugurées par Jacques Ier et pour leur imputer les fautes et la perte de Charles Ier. L'écrivain s'arrête à la première révolution, mais sa thèse est suffisamment établie. On trouvera dans cette composition la suite et l'unité, l'intelligence de l'histoire, une idée générale largement développée, une fierté de langage qui plaît. Sans doute c'est un lieu commun de la politique libérale, mais il venait à propos, et nous-mêmes, nous écrivons dans un temps où ces sortes de lieux communs ont tout le piquant des paradoxes.

Les temps qui s'étaient écoulés depuis la première révolution furent étudiés dans la *Dissertation sur les Partis*. C'est, selon Goldsmith, le plus estimé des ouvrages de Bolingbroke, le plus travaillé et le plus admirablement écrit selon lord Brougham. Publié par lettres dans le journal, il fut réimprimé avec son nouveau titre en 1735. Une longue et habile dédicace à Walpole servit d'introduction. Dans

un langage digne et amer, l'idée générale de l'ouvrage lui était sévèrement appliquée. Cette idée, la voici : les anciens partis, dont la formation et la conduite devaient être cherchées dans l'histoire, n'existent plus, car ils n'ont plus de raisons d'être; leur nom même n'a plus de sens. S'ils semblent subsister encore, leur existence, fondée sur des intérêts, non sur des principes, est tout artificielle; elle est l'ouvrage d'une politique qui divise pour dominer et qui corrompt pour diviser, et comme la corruption asservit ceux qu'elle atteint, les garanties de la liberté sont anéanties, la constitution menace de s'écrouler. Ces considérations, où le mauvais côté de l'administration de Walpole est décrit avec vérité, mais avec grande exagération, s'appliqueraient dans une certaine mesure à toutes les administrations anglaises. On peut toujours soutenir que la division des partis a quelque chose de factice, que l'intérêt y joue un trop grand rôle, et que les engagemens qui unissent la majorité au pouvoir affaiblissent la puissance du contrôle parlementaire. Il y a de cela, mais il y a autre chose; voilà le mal, mais il y a le bien. Sur la proposition des deux élémens roule la controverse qui fait le fond permanent d'un régime de liberté. Corrupteur qui abuse de l'un, réformateur qui fortifie l'autre : entre ces deux caractères oscillent tous les cabinets; mais la vertu profonde du gouvernement représentatif, c'est qu'il institue une lutte dans laquelle le bien, après un peu de temps, doit dominer le mal, et que les passions et les intérêts auxquels il fait leur place ne sont pas seulement des causes de corruption, mais deviennent aussi des moyens de gouvernement et des moyens de résistance. Walpole sans doute pencha dans le sens de la corruption, il contribua à établir, à outrer même cet esprit de parti systématique, tolérable seulement jusqu'à un certain point, et qu'en Angleterre on a pourtant exagéré moins qu'en France. Ainsi, toute déduction faite du faux que la partialité mêle au vrai, les réflexions de Bolingbroke ont un fond de justesse; elles sont un préservatif contre les abus du gouvernement constitutionnel. Il y aurait plus à dire contre la conclusion pratique qu'il en voulait tirer. Toute sa polémique n'avait qu'un objet, la fusion des partis indépendans : jacobites, tories, whigs détachés, républicains, tous devaient oublier leurs origines et leurs querelles pour s'unir dans une opposition commune avec ce mot d'ordre, — la pureté de la constitution.

Le mot était beau, seulement l'armée ne valait pas le drapeau. La coalition que la pensée de Bolingbroke avait formée prétendait n'avoir plus qu'un principe, le bien public. Ceux qui la composaient n'acceptaient plus qu'un nom, celui de patriotes. Sous ce pavillon neutre et honoré, tout le monde pouvait se rallier. Les

hommes jeunes ou nouveaux, ceux à qui l'inexpérience, l'hésitation ou l'ambition font redouter la contrainte des engagemens politiques, pouvaient être attirés par l'appât d'une association qui posait en principe l'indépendance de ses membres. Naturellement privée des faveurs du pouvoir, elle avait beau jeu à parler désintéressement, dévouement, conscience, et à ne voir en dehors d'elle que corruption et servilité. L'opposition a ce privilége de pouvoir presque toujours prendre l'attitude favorable de la vertu dans l'adversité.

Mais dans cette œuvre de coalition il y avait une combinaison d'artifice et de déclamation qui indignait Walpole. Il trouvait l'un odieux et l'autre ridicule. C'était à la fois un homme de pouvoir et un homme de parti. La théorie de ses adversaires lui paraissait une métaphysique absurde autant qu'hypocrite. Dissoudre les partis et gouverner dans un pays libre comme s'il n'y en avait pas, c'était insensé; donner aux hommes pour unique mobile le bien public, c'était chimère ou mensonge. Les patriotes étaient des niais, s'ils n'étaient des charlatans; quant aux habiles qui les avaient enrégimentés, il leur avait fallu diffamer le gouvernement, au risque de soulever la colère du peuple. Sédition et diffamation, telle était donc leur devise, et tel était aussi le titre des pamphlets que ses partisans jetaient à ses adversaires. Il y eut alors un combat de plumes à outrance, et les deux patrons du *Craftsman*, Bolingbroke et Pulteney, ne furent pas épargnés. Leur défense fut vaillante, chacun d'eux écrivit; mais tandis que Pulteney poussait l'attaque jusqu'à la dénonciation personnelle et se compromettait au point d'être obligé de répondre l'épée à la main, Bolingbroke, se couvrant davantage, conservant un langage plus général et plus élevé, atteignait la personne à travers la politique et frappait de plus haut son ennemi.

A ces manœuvres de la presse répondirent les manœuvres parlementaires. Les plans de campagne étaient dressés par Bolingbroke. C'est lui qui, se souvenant du traité d'Utrecht, imagina de reprocher au ministère que le port de Dunkerque ne fût pas démoli. Il envoya son secrétaire Brinsden inspecter l'état des ouvrages, et, fort de son rapport, Wyndham fit une motion accusatrice contre le cabinet. La France n'avait pas bien littéralement exécuté la stipulation du traité; mais elle en avait fait assez, et le ministère avait assez insisté pour que la proposition d'une adresse de remerciemens au roi parût soutenable à la majorité. Walpole, faisant appel aux vieilles haines du parti whig, démasqua hardiment l'instigateur secret d'une tentative conçue dans l'intérêt d'un homme et non de la nation. Bolingbroke, attaqué directement, fut défendu par Wyndham, qui, le comparant à Walpole, exalta son caractère et ses talens; mais l'agression fut vive-

ment relevée par Henry Pelham, secrétaire de la guerre, et l'adresse votée à 125 voix de majorité (1). Pendant deux ou trois sessions consécutives, l'opposition, avec un acharnement systématique, harcela le cabinet de ses motions combinées. Le bruit se répandit jusque sur le continent que le ministère n'irait pas loin. Ce filet, si habilement tissu, devait enfin rapporter la majorité à ces pêcheurs d'hommes qui le jetaient avec tant de persévérance. On crut le moment venu en 1733. Chargé des iniquités vraies ou prétendues de douze ou treize ans d'administration, Walpole avait proposé un nouveau plan d'excise. On sait qu'il faut entendre sous ce nom toute contribution indirecte perçue à l'intérieur sur les objets de consommation. Ces sortes de taxes existaient dès longtemps, elles portaient sur le sel, la drèche et les distilleries; mais la perception en avait donné lieu à tant de fraudes et d'abus, qu'une réforme parut nécessaire. Cette réforme, Walpole l'avait entreprise; mais il fut accueilli par une telle explosion de mécontentement public, qu'il réduisit son plan à des mesures concernant le trafic du tabac. Il les fit adopter péniblement, à travers les débats les plus violens, par des majorités décroissantes, et jugeant que la victoire définitive coûterait trop cher, il s'arrêta à moitié route et laissa tomber son projet. Seulement, irrité contre les faibles ou les traîtres qui l'avaient déserté dans une épreuve décisive, il se dédommagea en les frappant. Avec l'intolérance qu'il avait toujours montrée pour les fantaisies d'opposition des gens d'esprit, avec cette jalousie de dominateur qui l'avait successivement privé de l'appui de Pulteney, de Carteret, de Townshend lui-même, il dépouilla lord Chesterfield du titre de grand-maître de la maison royale, et bon nombre de seigneurs, perdant leurs sinécures de cour ou même leurs commandemens militaires, allèrent à l'école des patriotes apprendre le métier du désintéressement.

Ce mélange de concessions et de rigueurs semblait avoir ébranlé le pouvoir de Walpole. A la session suivante, on demanda la réduc-

(1) Montesquieu assistait à cette séance. Voici comme il en rend compte : « J'allai avant-hier au parlement, à la chambre basse; on y traita l'affaire de Dunkerque. Je n'ai jamais vu un si grand feu : la séance dura depuis une heure après midi jusqu'à trois heures après minuit. Là, les Français furent bien mal menés; je remarquai jusqu'où va l'affreuse jalousie qui est entre les deux nations. M. Walpole attaqua Bolingbroke de la façon la plus cruelle, et disait qu'il avait mené toute cette intrigue. Le chevalier Windham le défendit. M. Walpole raconta en faveur (*sic*) de Bolingbroke l'histoire du paysan qui, passant avec sa femme sous un arbre, trouva qu'un homme pendu respirait encore. Il le détacha et le porta chez lui; il revint. Ils trouvèrent le lendemain que cet homme leur avait volé leurs fourchettes. Ils dirent : « Il ne faut pas « s'opposer au cours de la justice; il le faut rapporter où nous l'avons pris. » (*Notes sur l'Angleterre*). Cette historiette était pour Bolingbroke la menace d'un nouvel exil.

tion à trois ans de la durée septennale des parlemens. La proposition était populaire. Bolingbroke, qui dirigeait secrètement l'attaque, l'avait commencée dans la presse. Une forte discussion s'éleva, dans laquelle Wyndham, avec une véritable éloquence, lança contre Walpole une invective mémorable. Par une figure de rhétorique connue, il supposa un roi dominé par un ministre et une chambre qu'il peignait des plus noires couleurs, et il terminait ainsi : « C'est, je l'espère, ce qui ne doit jamais exister; mais enfin, comme il est possible que telle chose existe, plus grande malédiction peut-elle tomber sur une nation qu'un tel roi sur le trône, uniquement conseillé par un tel ministre, et ce ministre soutenu par un tel parlement? » Ce mouvement produisit un grand effet; Walpole fut ému. — Il a entendu le langage de la postérité, s'écriait déjà Bolingbroke; mais Walpole, reprenant une énergique offensive, passant par-dessus son adversaire apparent, s'attaqua à son invisible ennemi, et supposant à son tour un *anti-ministre* ingrat, factieux et traître, il dénonça Bolingbroke sans le nommer, et le menaça du ton d'un pouvoir tout prêt à se venger. 247 voix contre 184 sauvèrent le ministre. C'étaient là de fortes minorités auxquelles il n'était pas habitué. L'opinion du dehors semblait agitée, et le terme légal de la durée du parlement était venu. On pouvait espérer ou craindre de la prochaine dissolution un changement de majorité; la presse, souvent dupe du bruit qu'elle se fait à elle-même, commençait à prédire le triomphe de l'opposition. Cet espoir fut déçu encore une fois : l'élection générale donna à la cour une majorité un peu réduite, mais assurée, et à l'ouverture de la session (janvier 1735), la première division déclara la victoire du gouvernement.

CHARLES DE RÉMUSAT.

(La cinquième partie au prochain n°.)

VOYAGES

ET

PENSÉES MILITAIRES.

Sous l'impression d'une lutte qui durait encore, j'écrivais, il y a quelques années, des pages qui ont été accueillies avec bonté (1). C'était le plus sinistre épisode de nos guerres civiles que je cherchais à peindre, et presqu'à mon insu, entre les fantômes sanglans qu'évoquait mon souvenir, je ne m'attachais qu'à une seule image : j'essayais de montrer dans sa force que rien n'abat, dans son éclat que rien n'altère, le génie guerrier de notre pays. Je venais d'assister à un des plus étranges miracles de cette invincible puissance. Une troupe formée d'élémens tumultueux que le souffle des révolutions avait au hasard amoncelés était devenue en quelques jours l'armée des lois, de l'ordre, de la société. L'esprit militaire avait changé en ardens et ingénieux ennemis de la révolte les fils les plus turbulens de l'insurrection. Le corps dont j'ai raconté l'histoire si courte et si remplie a maintenant cessé d'exister; mais l'armée a reçu dans ses rangs plus d'un de ceux qui en faisaient partie : c'est aujourd'hui du sein de cette grande famille que je poursuis des tableaux devenus également chers à mes yeux et à mon cœur.

Je sais qu'on ne me demandera point la perfection de la peinture. Je n'ai fait et n'ai pu faire que des ébauches où j'ai essayé seulement de fixer un peu de la vie, tantôt imposante, tantôt passionnée, dont

(1) Voyez *la Garde mobile, souvenirs de la révolution de février,* dans la *Revue* du 1er novembre 1849.

étaient remplis les multiples objets que je me proposais tour à tour d'esquisser. Quand je parlerai de moi, qu'on me le pardonne, ce ne sera qu'une nécessité de mon récit. J'ai compris depuis plusieurs années, mieux qu'en aucun temps, ce que le moi a d'importun et de malsonnant. Mais les choses qui nous ont vraiment touchés nous reviennent, quand nous cherchons à nous les rappeler, tout imprégnées de la vie qu'elles ont tirée de notre âme, et peut-être serait-ce un tort de leur ôter cette irrécusable trace de nos émotions. On s'indignerait contre qui voudrait faire disparaître des taches de sang d'une lame suspendue dans un musée. Je n'essuierai donc nulle part la place où une larme, soit d'enthousiasme, soit de tristesse, a pu tomber. Qu'on ne redoute rien d'intime toutefois. Je n'érigerai jamais en faits qui puissent intéresser des curiosités étrangères ni les phénomènes de mon cœur, ni les accidens de ma destinée. Pour mettre tout de suite ce propos en pratique, je passerai rapidement sur les événemens dont le récit, fait déjà maintes fois par d'autres, ne pourrait emprunter quelque intérêt qu'à la vivacité de mes impressions.

Ce fut un dimanche d'avril qu'à midi j'aperçus entre un ciel sans nuages et une mer sans rides l'amphithéâtre où s'étalent au soleil, blanches comme des bernous de fête, les riantes maisons d'Alger. Je venais à peine de faire quelques pas sur le port, quand je vis, à l'entrée d'une rue inondée de lumière et âpre à monter comme un rocher, une compagnie de voltigeurs précédée par un clairon qui sonnait de tous ses poumons la marche. J'oubliai sur-le-champ tous les spectacles nouveaux, tous les personnages insolites dont mes regards venaient d'être frappés, ce tumulte de Maures et de Maltais qui vous arrachent votre valise, ces femmes vêtues comme des spectres, mais dont les suaires laissent voir un bout de jasmin et deux yeux noirs. J'étais tombé du premier coup sur les gens que je cherchais. J'avais devant moi ceux dont j'avais tant de fois désiré partager le pain et les cartouches. C'étaient bien eux. Je reconnaissais ces figures que d'habiles pinceaux ont déjà rendues populaires, car l'armée d'Afrique a maintenant ses types comme la vieille garde. J'éprouvais cette émotion dont nous remplit toujours la vue des êtres attendus. Voilà donc comme ils sont vêtus, comme ils marchent! Cette capote grise, humble et généreux vêtement qui brave la poussière et la bise, qui rit avec la pauvreté et se présente fièrement devant la gloire, ces guêtres blanches qui ont marché dans tant de chemins, et ces épaulettes de laine, ces épaulettes qui sont de saintes choses, tout dans cette troupe me parlait et me remuait. Que ceux qui riront songent à la tendresse de Werther pour son habit bleu et sa veste jaune. Il est vrai que cette veste et cet habit lui rappelaient Charlotte; mais cette capote et ces guêtres me rappelaient la France.

Comme tous ceux qui ont vécu en Afrique, je me suis bien vite familiarisé avec les pics sombres, les plaines brûlées, et ce ciel mobile où l'on dirait tantôt que l'on célèbre les noces du soleil, tantôt que l'on pleure la mort du Sauveur. Cependant, aux premiers jours de ma vie dans des régions toutes nouvelles, l'image de la patrie me traversait souvent le cerveau. Je me rappelle une matinée entre autres, où, au pied d'un de ces aloës que je ne sais quel régiment de ligne prit pour de gigantesques asperges, je sentis sous mon front tout rempli de cette maladive tendresse ce regard du pays qui me semblait rayonner d'une prunelle bleu-pâle comme le ciel de la Champagne ou de la Brie. J'avais devant moi les collines de Mustapha. J'étais dans ces environs d'Alger où je comprends que se soit amollie la race mauresque. Ces mystérieuses maisons de l'Orient, qui ont toutes l'air de cacher un paradis, me souriaient à travers des arbres dont je ne savais point les noms. Toutes ces grâces de la nature et des hommes étaient pour moi choses perdues. J'étais envahi par cette tristesse des contrées étrangères qu'on sent courir à certaines heures sur les terres les plus parées comme le vent sur les bruyères. Heureusement, ce qui m'avait soutenu était toujours là. Ce fut dans ce paysage aux chagrines rêveries que je vis passer pour la première fois un cavalier du régiment où j'allais entrer. Un mois après mon arrivée à Alger, j'étais brigadier de spahis, et j'espère n'avoir pas donné au ciel d'Afrique ce spectacle insolite pour tous les cieux, d'un mélancolique brigadier.

J'ai promis de laisser de côté tout ce qui n'avait trait qu'à mon cœur; j'ai donc beaucoup à laisser. Les plus récens de mes souvenirs sont ceux sur lesquels j'insisterai le plus. Je ne raconterai point les courses en pays connus que j'ai faites dans la province d'Alger et dans celle de Constantine. Constantine cependant, quoiqu'on l'ait peinte maintes fois, est un bien attrayant sujet de tableau. De ses rochers où elle est assise comme une forteresse féodale, elle frappe au loin l'imagination des voyageurs. Il semble que derrière ses murailles il y ait quelque *emprinse* à accomplir, comme on disait aux temps chevaleresques. L'armée française l'a faite du reste, la tâche héroïque à laquelle Constantine nous conviait. Devant la porte Valée, à l'entrée d'un ravin, quatre murs de briques, dépassés, je crois, par quelques têtes de figuier, enferment de modestes tombes. Là reposent ceux qui donnèrent, il y a quelques années, une ville de plus à la France. Le sol de Constantine me semble devoir particulièrement convenir au sommeil des morts. Il y a quelque chose de solennel dans cette terre; c'est par excellence la région biblique.

Je me rappelle un âne gravissant à quatre heures un petit sentier le long d'une côte pierreuse, non loin d'un de ces abîmes où les eaux

du Rummel coulent sous des arbres désordonnés qui se penchent vers elles comme pris de vertige. L'âne était suivi par un homme vêtu à la manière de Jacob et d'Abraham. Je croyais que ce rêve fait si souvent par chacun de nous d'être transporté au sein d'une de ces époques où vit continuellement notre pensée venait de s'accomplir pour moi. Je respirais le parfum des œuvres sacrées, remplissant toute l'étendue d'une vaste contrée et non plus les pages d'un livre. Constantine m'a toujours paru une ville sainte, en comparaison surtout d'Alger, où l'on sentira éternellement comme le souvenir d'une volupté de pirate. Constantine se tient, comme un anachorète, sur un de ces rochers dont l'idée se lie, je ne sais trop pourquoi, à celle de la prière. Les souffles des mers ne font point circuler dans ses campagnes les molles langueurs. Le sol dépouillé qui l'entoure ne doit sa splendeur qu'à la pourpre dont il se revêt chaque soir et à la majesté de ses lignes. Mais tout récemment notre conquête s'est accrue d'une ville entourée d'un pays plus austère encore et moins souvent exploré que les campagnes de Constantine. J'ai hâte d'arriver à Lagouath.

La première pensée dont on est agité quand on met le pied sur le sol d'Afrique, c'est la pensée du désert. Peu de gens meurent sans avoir contemplé la mer ou les montagnes, mais il n'est donné qu'à un petit nombre d'aller saluer le désert, et il n'est pas d'imagination qui ne soit tourmentée par ce suprême mystère de la création. Notre esprit n'admet point de vastes espaces où rien ne se meut. Dans ces solitudes apparentes qui semblent repousser notre vie, où l'on dirait que l'homme et la terre ont divorcé, notre âme cherche une vie surhumaine. On se représente le désert comme le palais d'un hôte invisible, comme une région qui nous prépare aux pays où la mort doit nous conduire. C'était ainsi du moins que je voyais avec le regard du rêve la contrée que mes yeux ont entrevue, et j'ai trouvé que mes songes ne m'avaient point trompé.

L'automne dernier, une colonne commandée dans le sud par le général Yusuf eut de brillans combats qui l'amenèrent jusque sous les murs de Lagouath. Là nos troupes s'arrêtèrent. Toute une population fanatique était enfermée dans des murailles entourées presque sur tous les points de palmiers. Un siége était devenu nécessaire, et l'exemple encore récent de Zaatcha montrait ce qu'à certaines heures les milices musulmanes, défendues par les pierres de leurs maisons et par les arbres de leurs jardins, exaltées par le cri du sol, inspirées par le démon du foyer, peuvent opposer de résistance désespérée à la valeur même de nos soldats. Un corps d'armée conduit par le général Pélissier venait rejoindre la colonne du général Yusuf. Le gouverneur de l'Algérie, le général Randon, voulut ôter à une victoire

dont il ne doutait point toute possibilité d'être achetée par une de ces luttes qui sont pour nos ennemis de sanglantes consolations, et en apprenant que Lagouath était assiégée, lui-même se mit en route. J'avais l'honneur de l'accompagner.

I.

Vers les derniers jours du mois de novembre, je fis mes adieux à Alger; je montai à cheval et partis joyeux, comme ces pèlerins armés qui s'acheminaient vers Jérusalem. Les cœurs tressaillent des mêmes allégresses sous le spencer que sous la cuirasse. Chaque génération éprouve à son tour les mêmes attractions pour les horizons lointains, les cités inconnues, et ce jardin idéal aux fruits étincelans que crée la toute-puissante magie du danger.

La réalité cependant nous éprouva cruellement à nos débuts. Il y a des jours où ce ciel d'Afrique, d'ordinaire si éblouissant, se couvre d'une lugubre obscurité. Cette immense coupole d'azur se change en une voûte sombre et basse, ce réservoir de lumière devient un réceptacle d'ondes torrentueuses dont la terre est inondée. On craint, en dépit de l'arc-en-ciel, que la pensée du déluge n'ait traversé de nouveau l'esprit de Dieu, et l'on se mettrait volontiers à construire une arche. Le lendemain même du jour où nous avions quitté Alger, le ciel fit fondre sur nous une de ces pluies incessantes qui semblent à la fois les traits d'une inépuisable colère et les larmes d'une intarissable douleur.

Ce fut dans les gorges de la Chiffa, où je me trouvais avec un détachement peu nombreux, que cet orage d'hiver me parut se montrer dans toute sa désolation et atteindre toute sa force. Ce paysage, qui, par des journées de printemps, rappelle les beaux sites de la Suisse, dont la verdure éclatante et les eaux diamantées invitent l'âme aux rêveries radieuses, paraissait en ce moment possédé par toutes les puissances du désespoir. Le torrent avait l'air de s'enfuir en hurlant, les arbres secouaient leurs chevelures éplorées; quant aux montagnes, elles semblaient des murailles d'enfer. Un bruit sinistre sortait de leurs entrailles, et par instans, comme s'ils eussent été lancés par quelque puissance malfaisante, on voyait des quartiers de roche rouler sur leurs flancs, où se tordaient les arbustes fracassés. Encore si nous en avions été quittes pour ces affligeantes images; mais un fléau qui s'adressait à la vie même du corps, non plus à celle de la pensée, vint à se déchaîner sur nous.

Un vent glacé courut tout à coup dans un ciel morne d'où jusqu'alors la pluie seule était tombée, et quelques flocons de neige s'accrochèrent à la crinière de nos chevaux. Au bout de quelques heures, le

paysage avait changé d'aspect. La nature ressemblait à ces cadavres récemment abandonnés à la mort, dont les formes ne se trahissent plus que sous les plis du suaire : un même linceul recouvrait montagnes et vallées. Les voiles gris du ciel s'abaissaient sur ce drap mortuaire et nous enserraient dans une région de monotone horreur. Soudain je vis, avec une surprise dont je garde encore l'impression, quelques hommes du détachement que je commandais pencher leurs têtes sur leurs poitrines. Je leur parlai. Les mots tremblaient sur leurs lèvres, et le délire mettait ses clartés agonisantes dans leurs yeux. Je fus quelque temps avant de comprendre que c'étaient des gens qui allaient peut-être mourir. La plupart des catastrophes humaines sont des apparitions qui, au moment même où elles se montrent, nous trouvent incrédules. « Mon lieutenant, me dit en son langage un soldat qui me semblait particulièrement frappé, je suis *empoigné* par *la* froid. » Ce mot me fut répété par plusieurs bouches. Le froid était comme ce roi des aulnes que chante la ballade, un ennemi occulte, un invisible démon qui tirait à lui l'âme de ces malheureux.

Eh bien ! j'en demande pardon à Dieu, car c'était, je le crains, un mouvement d'orgueil, ce spectacle douloureux me donna presque un élan de joie. Je pensai que notre armée d'Afrique était heureuse des épreuves de toute sorte qu'elle est appelée à subir. Aujourd'hui c'est le soleil, demain c'est la neige qui luttent contre elle. Il faut qu'elle triomphe à la fois d'une race énergique et d'une nature passionnée, violente, qui semble avoir pris à tâche de secouer la domination des hommes. Je sais certainement, on nous l'a répété assez, que nous ne tombons pas sous les coups de la mort comme nos devanciers de la république et de l'empire : le soir, un seul de mes compagnons avait expiré sur la route, et nul de nous ne croyait avoir fait la campagne de Moscou; mais on nous apprend que le denier du pauvre a sa place dans les coffres-forts de Dieu; quelques souffrances obscures avaient fait tomber une obole dans le trésor de la patrie.

J'étais parti de Blidah avant le lever du soleil. La nuit régnait depuis longtemps quand j'arrivai à Médéah. Des troupes nombreuses faisaient de cette petite ville une véritable place de guerre : toutes les maisons regorgeaient de soldats. Je me couchai sur le plancher d'une salle d'auberge, devant un foyer où un grand chien allongeait vers des cendres brûlantes sa tête assoupie, et je m'endormis d'un de ces sommeils qui sont des trêves entre nous et les épreuves de cette vie.

Le lendemain, j'eus besoin de tout mon courage, car je pressentis un événement dont je ne pouvais pas avoir l'héroïsme de me réjouir : Lagouath allait être prise sans nous. Fidèle aux ordres qu'il avait reçus du gouverneur, le général Pélissier avait opéré sa jonction

avec le général Yusuf, et commandait maintenant toutes les troupes campées devant Lagouath. Dès le jour de son arrivée, il avait vigoureusement conduit une reconnaissance jusque sous les murs de la ville. Une hauteur où l'on devait établir la batterie de brèche avait été enlevée. Cette action nous avait coûté quelques braves soldats, entre autres le capitaine Franz, qui fut tué d'une balle au front, et le capitaine Bessière, officier intrépide qui s'efforçait chaque jour, par son intelligente et enthousiaste valeur, de jeter sur un nom illustre un nouvel éclat. La lettre qui nous annonçait nos pertes et notre succès nous apprenait que le général Pélissier était décidé à donner l'assaut. L'issue de cette entreprise ne pouvait pas être douteuse. Il y a des buts qu'on ne montre pas vainement à des troupes comme les nôtres. Je commençai à prendre le deuil de la fête dont j'avais cru avoir ma part.

La colonne qui se rassemblait à Médéah allait toutefois se mettre en route, quand un soir, — je vois encore le courrier qui apporta cette nouvelle, — un Arabe arrive essoufflé et nous apprend que Lagouath appartient aux Français. Des officiers entouraient ce cavalier en haillons qui, des plis de son bernous usé, jetait sur nous une nouvelle victoire. Pour indiquer le sort de la ville assiégée et de ses défenseurs, il étendait sur le sol sa longue main aux doigts noircis, et il répétait de sa voix gutturale : *Morto!* Ce geste et cette parole lugubres évoquaient pour moi une ville détruite, ensevelissant sous ses décombres une population vaincue et le chœur tout entier de mes espérances.

Je devais voir Lagouath cependant; *c'était écrit chez Dieu*, comme disent les Arabes. Le gouverneur décida que deux de ses officiers accompagneraient le général Rivet, qui partait avec un escadron de chasseurs pour le théâtre de l'action. On tira au sort, et je fus désigné pour cette course. Certes, le même but ne rayonnait point au bout du lointain voyage que j'avais entrepris avec tant de plaisir et que j'avais cru interrompre pour toujours; mais pour qui n'est étranger, comme dit Térence, à rien de ce qui est humain, chacun des grands spectacles de la vie a sa valeur et son attrait. J'allais voir un lendemain de combat, c'est-à-dire l'heure philosophique de la guerre, le moment où ceux qui survivent se jugent eux-mêmes et jugent les morts; puis j'allais visiter une de ces contrées où l'on est heureux d'avoir conduit son odyssée, parce qu'on voit apparaître sans cesse ensuite, parés d'une lumière chère à l'esprit et douce au cœur, les fantômes des jours qu'on y a laissés.

A notre départ de Médeah, ce ciel qui venait de nous traiter avec tant d'inclémence avait repris sa sérénité. Rien de plus charmant que la soirée de notre premier bivouac. Nous avions placé nos tentes

au milieu d'un bois de chênes et d'oliviers. Une véritable nuit africaine, une de ces nuits qui rappellent les mages, étendait au-dessus de nous des ombres bleues que des étoiles doucement curieuses semblaient chercher à percer avec le long regard de leurs yeux d'or. De loin en loin, des voix d'Arabes s'appelaient avec cet accent prolongé, particulier aux nomades du sud, qui semble chercher à se modeler sur l'étendue des longues plaines. Notre camp fut bientôt éclairé de feux pétillans et clairs rappelant dans cette solitude les joies babillardes du foyer. Cette soirée, qu'aucun événement n'a marquée, gardera pourtant une place dans mes souvenirs. Il y a des heures qui ressemblent à ces amis que nous chérissons souvent entre tous les autres, quoiqu'ils ne nous aient rendu aucun service : elles nous ont conquis d'un sourire, et, quel que soit le souci qui nous occupe, quand elles se présentent à notre pensée, elles trouvent toujours leur bienvenue.

C'était la route de Boghar que le général Rivet avait choisie pour nous conduire à Laghouat. Boghar est sur la frontière du Tell : du rocher où il s'élève, le regard embrasse tout le désert des Angades. Ce fut à quatre heures que j'abordai cette région nouvelle, qui n'est pas encore le vrai désert, mais qui porte déjà un autre caractère que le pays où jaunissent les épis. Je commençai à apercevoir ces grandes flaques de sable qui semblent pleurer l'océan, ces fragmens de rochers répandus au hasard, comme les débris d'une gigantesque bataille, et ces mornes espaces couverts d'une herbe rare et brûlée d'où ne s'élève aucun chant d'oiseau. Cette contrée, hostile à toute existence terrestre, est comme une lice où la lumière se livre avec emportement à ses ébats. On dirait, pour employer une comparaison classique, que là bondissent à leur gré, en faisant tomber des étincelles de leurs chevelures, tous les coursiers du Soleil. Rien de plus favorable d'ailleurs à ce pays que l'heure à laquelle il m'apparaissait. Quelque immense et mystérieuse ville, une Thèbes, une Babylone, une Palmyre, semblait brûler à l'horizon, où un éblouissant amas de formes confuses nageait dans des clartés d'incendie. Le sol uni et lumineux me faisait songer aux miroirs magiques. Nos ombres et celles de nos chevaux prenaient quelque chose de cabalistique en s'y projetant. De grands troupeaux d'êtres bizarres, dessinant leurs étranges silhouettes sur le fond de cet éclatant tableau, s'offrirent à nos yeux : c'étaient les chameaux destinés aux besoins de notre convoi. Notre bivouac au désert des Angades ne rappela guère notre bivouac de la forêt. Nous avions franchi en quelques heures les limites de deux mondes; nous avions quitté le Tell pour le désert.

Je suis étonné que les anciens, qui taillaient dans l'univers entier des fiefs pour leurs dieux, n'aient placé sous aucune royauté ces so-

litudes où aurait pu errer un souverain plus formidable encore que l'Océan. Peut-être avaient-ils réservé l'univers à ce Dieu inconnu qui, du fond de la conscience humaine, soulevait alors la surface du vieux monde comme le couvercle d'un sépulcre. Le fait est que le désert est chrétien. L'esprit y triomphe comme la lumière. Il y opprime la matière, dépouillée et stérile. Ariel s'y joue de Caliban. Il force le monstre vaincu à écouter dans un silence humilié le concert incessant des célestes harmonies.

Le désert, tel que je l'ai vu du moins, n'est pas cependant livré partout à une implacable aridité. Sans parler de ces oasis qui sont toujours pour l'âme et pour le regard de nouvelles surprises, on rencontre quelquefois de vastes plaines couvertes d'une délicate verdure où se joue un air parfumé ; ce sont des champs de térébinthe et de thym. Que font là ces immenses parterres? Je n'en sais rien ; mais on ne peut s'empêcher de croire que le vent qui les traverse doit aller porter leur encens dans quelque invisible palais. J'ai passé dans ces libres espaces d'heureux momens. Je me rappelle certaines matinées où, en dépit du mois de décembre, un véritable ciel de printemps, pur, léger, transparent, nous enfermait dans une demeure de fée, en faisant descendre sur tous les points de l'horizon ses voiles d'un azur vif et doux. Je songeais à cette expression germanique : *voyager dans le bleu;* et, quand, poussant mon cheval au loin sur le flanc de la colonne, je me trouvais perdu dans un lumineux isolement, je croyais avoir fait le rêve de Virgile dans la divine églogue de ce berger emporté sous l'onde des fontaines. Je sentais mon âme comme envahie peu à peu par une surhumaine sérénité.

Quoique je sois bien près du temps dont je cherche à me souvenir, nombre d'images se sont déjà confondues dans mon esprit. Maintes lignes se mêlent, maints détails disparaissent dans cet éblouissement d'une constante lumière enveloppant de changeans paysages. Deux sites entre tous se sont gravés dans mon esprit. Un matin, on nous avertit que nous étions à quelques pas d'un phénomène, d'une montagne en sel; c'était là que devait avoir lieu la grande halte. Jamais je n'ai vu montagne aux contours plus arrêtés, à la cime plus aiguë, aux flancs mieux ombrés, que cette singulière hauteur. Elle s'élevait seule, comme un spectre gigantesque, sous un ciel où rayonnait un soleil que semblait braver son blanc linceul. Cette étrange apparition fut une joie pour toute la colonne. Nos chasseurs mettent pied à terre, s'arment de leurs haches, et courent à l'envi sur ce roc, dont chacun essaie de détacher un morceau. Les fragmens que l'on parvenait à arracher avaient le goût d'un sel excellent. Cette merveille me ramenait à la fois dans les régions de mon enfance, dans ces contes de fée où l'on trouve des villes construites

en substances appétissantes, et dans des régions plus élevées. Je pensais aux miracles dont parle la Genèse, à cette chair réprouvée, qui, sous la colère de Dieu, devint sel comme ce rocher. Le désert est un continuel commentaire de la Bible. C'est là que sont entassées ses splendeurs et ses épouvantes. Quelques Arabes aussi avaient gravi la montagne de sel, mais ils n'imitaient pas le travail de nos chasseurs. Assis ou debout sur les escarpemens les plus élevés, ils se tenaient dans cette immobilité solennelle qui imprime à cette race tout entière un caractère si mystérieux. On est toujours tenté de prendre ces hommes pour les témoins des âges que leurs costumes et leurs attitudes rappellent. Seuls, entre tous les peuples, ils semblent s'être éternellement passé, sans jamais le laisser éteindre, ce flambeau dont parle Lucrèce. La tradition est restée chez eux sacrée comme la lampe d'un temple. Rien n'a altéré la clarté séculaire qu'elle projette tour à tour sur chaque génération.

L'autre site qui est resté dans mon esprit en traits d'un énergique dessin et d'un ardent coloris est un paysage que je désespère de rendre. Sur un monticule rocailleux comme celui où put s'asseoir le Christ quand il fit le miracle des pains, s'élevait un marabout qu'on appelait, je crois, le marabout de Sidi-Maclouf. Autour de ce monument funéraire régnait partout une solitude infinie, mais qui n'avait rien de désolé. Quoique nous fussions à l'heure du jour qui est en Afrique la moins favorable à l'illusion, c'est-à-dire à midi, toute cette étendue de terres arides était enveloppée d'une sorte de charme. Cet immense horizon, au lieu de décourager la pensée, avait pour l'âme un religieux attrait, et de ces pierres ardentes, de cette terre brûlée, de ces sables où les rayons du soleil s'ensevelissaient comme au sein des mers, il sortait un parfum de recueillement. Je crus respirer la vie des anachorètes, et je songeai sans effroi à une existence qui s'écoulerait tout entière dans ces lieux, roulant, comme un fleuve, ses ondes profondes dans un cours lent et monotone, jusqu'à l'océan où tout s'abîme. La trompette m'arracha à ces rêveries. Nous n'étions plus qu'à quelques lieues de Lagouath.

Je crois que mon cheval était un enfant de cette oasis. Je le vis, quand nos yeux ne pouvaient pas distinguer encore le terme de notre voyage, pris d'une joie singulière qui s'exprimait par de longs hennissemens. Ses narines semblaient s'ouvrir à des souffles retrouvés, à des émanations aimées et connues. Quoiqu'il eût fait en huit heures près de vingt lieues, il paraissait avoir jeté au vent la fatigue et ne demandait qu'à s'élancer sur la trace de fantômes visibles pour ses yeux. Je suis de ceux qui croient au cœur et à l'esprit des bêtes; le chien de Jocelyn est de tous les personnages de M. de Lamartine celui qui me touche le plus. Je savais gré à mon cheval de son allé-

gresse. Moi aussi, je sentais des tressaillemens de joie, une attente émue de la patrie. J'allais voir une ville que le sang de nos soldats avait baptisée française. A une journée de Lagouath, notre voyage avait été marqué par un incident touchant. Nous avions distingué tout à coup à l'horizon, au milieu d'un groupe de cavaliers, l'uniforme de notre pays. Bientôt nous avions reconnu un des officiers qui venaient de contribuer le plus brillamment à notre récente victoire, le commandant Ranson, que le général Pélissier envoyait porter au gouverneur les drapeaux pris à l'ennemi. On avait mis pied à terre, on s'était embrassé, et chacun avait respiré l'ardente senteur de cet instant rapide. Ce royaume des apparitions bibliques était traversé par nos visions les plus chères; ce qui passait devant nous à travers ces plaines de sable, c'était l'ombre de la France et l'image de l'armée.

Lagouath est bâtie sur deux hauteurs unies entre elles comme les collines de Rome. Des jardins peuplés de palmiers s'étendent devant ses murs. Une seule de ses entrées est découverte, c'est celle qui regarde le mamelon où s'établit notre batterie. Sur ce mamelon s'élève un marabout que les boulets ont rudement traité, mais qui cependant portera longtemps encore le témoignage de sa pieuse origine et de ses orageuses destinées. Certes, si on applique à Lagouath les règles d'une science européenne, ce n'est qu'un amas de constructions misérables. La plupart de ses maisons ne sont que des huttes presque aussi sauvages que les *gourbis* des Kabyles, ses murs sont des monceaux de terre usés par le soleil, qui les bat éternellement de ses rayons, comme la mer bat nos falaises de ses vagues. Eh bien! est-ce l'effet d'un mirage? est-ce l'effet de multiples harmonies qui se combinent merveilleusement? tout cela est une féerie. Lagouath, à certaines heures, semble une apparition de ville antique. Ses murailles dentelées, ses toits étagés, projetant sur le fond d'un ciel oriental un net et vigoureux dessin, lui donnent un aspect de cité judaïque. On se demande si, derrière ses remparts, on ne retrouvera point les Macchabées. Une tour que nos boulets ont détruite augmentait la magie de cet aspect. « Quand nous avons vu Lagouath le matin de l'assaut, m'a dit un officier, élevant dans un ciel où le soleil se montrait déjà ses murs garnis de défenseurs, nous avons tous senti une profonde émotion. Il nous semblait que nous allions enlever la capitale d'un pays inconnu. » Certes le théâtre d'un fait d'armes est pour beaucoup dans le souvenir qu'en gardent les troupes. Toutes les circonstances où le siége de Lagouath s'est accompli, les séduisantes et formidables nouveautés que rencontraient à chaque instant les yeux, avaient produit sur l'esprit de l'armée une légitime exaltation. Toutefois il y avait dans cette action guerrière autre chose que

de l'héroïque poésie : le siége de Lagouath est destiné à marquer dans l'histoire militaire de l'Algérie.

Ma première soirée à Lagouath ne se passa point dans la ville même. Les blessés seuls occupaient les demeures que leur sang nous avait données. Le camp existait comme avant le siége. Seulement, devant la tente du général Pélissier, on voyait une pièce d'artillerie d'une forme bizarre : c'était un canon hollandais d'une époque déjà ancienne, qui, par je ne sais quel étrange destin, était venu des Pays-Bas défendre les remparts de Lagouath contre notre armée. Deux palmes cueillies sur le théâtre même de notre victoire dans les jardins de la ville assiégée ornaient cette pièce, devenue entre nos mains un trophée. Tout près de ce signe triomphal brûlait un vaste feu de bivouac. Là, sous un ciel où les étoiles se pressaient comme un immense peuple dans une cité en fête, quelques officiers devisaient sur leurs récens combats. Un des aides de camp du général Pélissier, le commandant Cassaigne, dont toute l'armée d'Afrique apprécie la belle intelligence et le noble cœur, me racontait les épisodes de l'assaut. Ce que je ne me lassais point de me faire redire, c'était tout ce qui touche un homme dont il ne reste plus que le souvenir aujourd'hui, le général Bouscaren.

J'ai servi sous les ordres du général Bouscaren, lorsqu'il commandait le 3e spahis, et j'ai conservé pour sa mémoire la respectueuse affection que sa personne avait le don d'inspirer. Ceux qui ne croient plus aux âmes chevaleresques ne l'ont point connu. La bravoure et la bonté marchaient enlacées dans sa vie comme deux sœurs. Quoique plus d'un genre de poignante tristesse ne lui fût point étranger, son visage avait toujours un sourire pour fêter la bienvenue de ceux qui le visitaient. On le trouvait gai; je lui trouvais, moi, une de ces gaietés qui attendrissent, où l'on sent une nature dure à elle-même et douce envers le destin. Quand il reçut, devant Lagouath, la balle qui lui fracassa le genou, il dit à ceux qui l'entouraient : « Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas monter à l'assaut avec vous. » On l'appuya contre le marabout qui était derrière notre batterie de brèche; on l'assit sur un amas de gargousses dont se servait notre artillerie. Alors, avec un sourire : « J'aimerais, fit-il, à fumer ma vieille chibouque; mais ce n'est pas le moment d'imiter Jean-Bart : je ne veux pas mettre le feu aux poudres. » Plus tard, lorsqu'on le transporta devant le front des troupes, sur une litière improvisée, des bataillons tout entiers, saisis par un de ces mouvemens d'enthousiasme qu'éveillent au cœur des soldats les puissans spectacles de la guerre, présentèrent spontanément les armes en s'écriant : « Vive le général Bouscaren! » Lui, se soulevant sur sa couche ambulante : « Mes amis, dit-il, ce qu'il faut crier, c'est vive la France! » Malheur à qui verrait

dans ces paroles matière aux sarcasmes usés, à la raillerie vulgaire dont certains esprits poursuivent le sentiment national! Qu'on se reporte d'ailleurs à l'instant, au lieu où fut prononcée la phrase que nous écrivons aujourd'hui. On sentira tout simplement ce que sentirent les braves gens à qui le général Bouscaren s'adressait; on éprouvera une des émotions qui étaient toute la vie du cœur d'où ce cri est parti.

Bien des noms, qui sans doute ne seront pas environnés de gloire, mais qui brilleront d'un éclat sacré au fond de mémoires amies, revenaient sur la bouche du commandant Cassaigne. J'apprenais comment Morand, Bessière, Staël, Costa, avaient reçu les blessures dont ils sont morts. Le commandant Morand fut frappé dans les rues de Lagouath; il avait pris un clairon, et sonnait lui-même la charge aux zouaves, que sa bravoure entraînait. Il était enseveli déjà. Le capitaine de Staël était encore sur son lit de douleur. Sa blessure, à lui, rappelait d'autres souvenirs que ceux de l'assaut. Il avait eu l'épaule brisée dans une des brillantes actions de cavalerie que dirigea le général Yusuf quelques jours avant le siége. C'était un de ces soldats qui pratiquent la religion du devoir avec une rigoureuse exactitude et une enthousiaste ferveur. Une maladie, dont l'air natal aurait seul pu le guérir, l'avait atteint depuis quelques mois, quand survint l'expédition de Lagouath. Il venait d'obtenir un congé, lorsque son escadron se mit en marche. On le pressa en vain de partir pour la France. Il était de ceux qui refusent à la vie le nécessaire pour accorder le luxe à l'honneur. Il se mit en route pour Lagouath; au premier combat que livra le général Yusuf, il fut atteint d'un coup de feu en chargeant à la tête de cet escadron qu'il n'avait point voulu quitter. Toute blessure devait être mortelle pour un corps affaibli comme le sien. Aussi vit-il tout de suite l'issue de la lutte qu'il avait à soutenir contre la douleur. La mort du capitaine de Staël a eu un caractère doublement religieux; c'est en même temps la mort du champ de bataille et cet autre trépas si commun en Afrique, qui, au lieu d'être radieux comme la gloire, est humble comme le dévouement et ignoré comme la vertu.

Je me couchai, l'âme toute remplie des héroïques récits que j'avais recueillis d'une bouche complaisante. Ce qui devait me parler le lendemain, c'était le sol, c'étaient les pierres, c'était la chair encore vivante où la mort allait pénétrer.

II.

Ce fut par une admirable journée de novembre, vers deux heures, que je pénétrai pour la première fois dans l'enceinte même de La-

gouath. Le général Pélissier était monté à cheval pour aller visiter les ambulances, et il m'avait permis de me joindre à son cortége. Je passai devant le marabout qui dominait la colline où l'action s'était si vivement engagée. Je regardai avec une curiosité pieuse ces murailles qui me semblaient devoir frémir encore de la vie passionnée que la guerre avait déchaînée autour d'elles. Un lourd soleil tombait sur ces pierres qui n'avaient gardé que l'inerte empreinte des balles. Parfois, à certaines heures, des objets inanimés se dressent impassibles dans le tourbillon des existences humaines, et prennent alors une sorte de mystérieuse grandeur. Un officier m'a raconté une profonde et bien naturelle émotion qu'il avait eue dans ce marabout, devenu, en un instant, le théâtre de scènes dont on garde à jamais le souvenir. Ses yeux avaient rencontré, sur un de ces murs auxquels s'est adossé plus d'un mourant, une inscription musulmane rappelant aux hommes la vanité de leurs efforts et la brièveté de leurs jours. J'ai lu moi-même cette inscription, que je regrette de ne pouvoir transcrire; elle s'est effacée de mon esprit comme bien d'autres leçons du destin.

Devant le marabout s'étendait la brèche, vaste plaie encore béante, voie où l'on avait effacé le sang, mais qui avait gardé l'empreinte de la mort. Au milieu de ces débris faits par le canon se montrait une ouverture fermée par une grosse pierre, où tombait une lumière ardente. Dans ce trou étaient ensevelis quatre de nos morts. L'armée avait assisté toute entière à l'héroïque sépulture pratiquée sur cette route lugubre et triomphale. Jamais tombe ne m'a plus ému que ce sépulcre guerrier perdu sous le ciel du désert. J'ai presque envié ceux qui gisaient dans cette fosse si humble et si glorieuse, si touchante et si grossière. J'ai souvent revu, dans ma pensée, ce tombeau de la brèche, toujours en joignant son image à des idées de calme intrépide et de paix bienheureuse.

Mais bientôt la brèche est franchie, nous voici dans la ville même. Nous pénétrons dans des rues étroites, bordées de maisons qui ont toutes souffert. Parfois, sur des seuils dévastés, nous apercevons de vrais fantômes. Ce sont des femmes, qui lancent sur nous, de leurs yeux où l'épouvante a tari les larmes, des regards maintenant sans espoir comme sans terreur; ce sont quelques enfans étonnés qui se croient peut-être les jouets de songes funestes; ce sont des vieillards qui, suivant l'expression judaïque, ont l'air de chercher leurs tombes; ce sont enfin, çà et là, quelques hommes accroupis, couverts de sordides haillons, qui paraissent avoir abdiqué en même temps leur raison et leur énergie. C'est bien là un peuple vaincu aux premiers jours de sa défaite. On sent des gens que vient de frapper le glaive des colères divines. Ils n'appartiennent plus à cette terre d'où

la moitié de leurs frères a disparu, où leurs foyers se sont écroulés, où la place manquera peut-être pour leurs os : ils appartiennent déjà au monde où nous devons tous entrer. Là, comme dans ces étranges régions où Goethe a promené son Faust, les vivans se mêlent aux morts. A travers ces ombres apparaissent, dans leur gaîté inaltérable et dans leur perpétuelle activité, toutes les variétés du soldat français. Chasseurs, zouaves, voltigeurs, grenadiers, se coudoient, se reconnaissent, s'interpellent. Nous apercevons un endroit surtout où la foule des uniformes est pressée : c'est l'espace étroit où s'élève la demeure naguère habitée par les anciens chefs de Lagouath; cette demeure est devenue un hôpital.

C'est une de ces maisons arabes dont on retrouve le modèle sur presque tous les points de l'Afrique. Autour d'une cour claustrale s'étendent de longues galeries d'où l'on pénètre dans des chambres étroites et sombres. Ces chambres sont encombrées de blessés. On s'avance avec précaution à travers des salles pleines d'ombre où l'on sent que la douleur réside; on craint de heurter un membre saignant, de frôler la plaie d'un amputé. Côte à côte gisent des hommes dont les traits expriment tous la souffrance, mais une souffrance qui se révèle, chez chacun, par différentes expressions d'énergie. Quelques têtes jeunes appartiennent à la région de l'idéal: çà et là une bouche, un front, un regard, expriment les tristesses immortelles, les hautes et mystérieuses mélancolies. Nombre de visages portent l'empreinte d'une réalité qui en ce moment et en ce lieu a aussi son côté touchant. Ainsi un vieux zouave aspire encore d'une bouche mourante les dernières bouffées d'une pipe que serrent ses dents crispées. Cette pipe courte, usée, noircie, qui a quelque chose de guerrier et de populaire, qui fait songer du cabaret et du camp, de la bouteille et du tambour, me cause un genre singulier d'émotion. Près de ce fumeur agonisant, un tirailleur indigène montre des dents blanches qui rappellent les dents de la panthère, et nous regarde avec des yeux où l'on sent le silencieux courage de la bête mortellement frappée. Du reste, on comprend que l'on est bien au milieu de soldats : point de cris, point de soupirs. La mort commencera son appel quand elle voudra dans ce lugubre dortoir; tous lui répondront avec le même calme. Aussi cette ambulance ne m'a-t-elle pas inspiré les pensées qu'une gémissante philosophie exprime souvent à propos des champs de bataille. Je n'ai vu là qu'un grand spectacle après tout, celui d'âmes fort tranquillement assises sur les débris de leurs corps.

Je devais voir un spectacle encore plus grand. En sortant de cet hospice improvisé, je montai sur une terrasse qui conduisait à des chambres où pénétrait un peu de l'air et de la lumière du désert. Une de ces chambres était occupée par le général Bouscaren. C'é-

tait, comme tous les appartemens mauresques, une pièce étroite et longue. Un rideau la séparait en deux parties. Derrière ce rideau, entr'ouvert au moment où j'entrai, était un lit large et carré, recouvert de tapis orientaux, qui ressemblait aux lits du moyen âge. Sur cette couche se tenait, tel que l'avaient fait déjà les approches de la mort, celui que j'allais visiter. Le général Bouscaren était enveloppé dans un caban rouge, à broderies d'or, souvenir de l'époque où il commandait ce régiment qu'il aimait comme le prince de Ligne aimait ses trabans, — le 3e spahis. Ses lèvres pressaient le bout d'une pipe turque, qui l'avait accompagné dans bien des expéditions. Son regard, qui était fixé droit devant lui, comme s'il eût aperçu déjà le but inconnu vers lequel allait se diriger son âme intrépide, s'anima d'un éclair de joie, lorsque je parus. Tous ceux que nous voyons arriver tout à coup à des heures suprêmes semblent avoir reçu une mission particulière de la Providence auprès de nous. « Soyez le bienvenu, » me dit-il en me tendant la main, et je m'assis au pied de son lit. Je craignais la fatigue que causent aux blessés tous les épanchemens du cœur, et je désirais pourtant l'entendre parler. Je le laissai me raconter lui-même ce qu'on m'avait raconté la veille, la manière dont il avait été frappé, ses héroïques regrets en tombant au début de l'assaut, l'élan de religieux enthousiasme qui avait saisi la troupe à l'aspect de sa civière, le cri qui l'avait salué et la parole toute rayonnante d'un patriotisme ardent comme la poudre, sacré comme la mort et le sang, que cette acclamation lui avait arrachée. Il repassa dans sa mémoire tous les hommages qui depuis quelques jours s'adressaient à son lit de douleur comme à un trône, toutes les marques de chaude et vraie sympathie que chacun donnait à une carrière où la vertu militaire avait eu constamment un de ses plus purs, un de ses plus éclatans foyers; puis d'une voix émue : « Je paierai bien peu, me dit-il, de pareilles joies en les payant de ma vie. »

Il avait parlé longtemps, il s'arrêta. Sa pipe était éteinte, il en demanda une autre et voulut me faire fumer aussi. Quand nous fûmes enveloppés tous deux dans la tiède fumée des chibouques, il se rappela son salon de Constantine, où souvent j'étais allé deviser avec lui. Il reprit en souriant quelques-uns des propos qui nous étaient le plus familiers; il me nomma des gens que nous aimions et des lieux qui nous étaient chers. Il me fit un éloge passionné de cette Afrique où il allait mourir. Cette terre, où il avait toujours suivi le drapeau de la France, était devenue pour lui une véritable patrie. Il l'aimait de toute la chaleur du sang qu'il y avait versé. « Si je dois rester en ce monde, » dit-il, — c'est le seul mouvement d'espoir que j'aie entrevu dans son esprit, — « je veux revoir les eaux de Mamescoutin. » Puis, comme s'il eût regretté ce fugitif élan de désir terrestre,

après un instant de silence, il reprit d'une voix ferme : « Mais ma vie a été tout ce qu'elle devait être, et je suis prêt à mourir ici. »

Au bout de sa chambre était pratiquée une fenêtre d'où l'œil découvrait un paysage qui est lié pour moi intimement aux derniers souvenirs de cette vie. Je me rappelle surtout un palmier qui se dessinait sur le ciel, mystérieux, solitaire, semblable à un arbre sauvé de la ruine du paradis terrestre. L'horizon de l'étrange tableau que cette étroite fenêtre encadrait m'apparaissait dans un lointain infini; il se perdait dans cette partie du désert qui à certaines heures prend l'aspect d'une mer aux ondes dorées. Depuis quelques instans, pendant que le général me parlait, mes regards étaient attirés par ces éblouissantes images, et j'étais saisi d'une émotion que je n'ai pas l'espoir d'exprimer, mais que je suis sûr de faire comprendre. Je cherchais à recueillir pour toujours dans ma pensée tous les détails de cette scène, cette chambre bizarre ayant à ses deux extrémités les deux plus grands spectacles du monde : ce lit où mourait un héros, et cette fenêtre où se montrait l'apparition lumineuse d'une nature inconnue. Jamais je n'avais senti plus vivement, à une même heure, la double présence sur cette terre de l'âme divine et de l'âme humaine. Je quittai le général Bouscaren avec un sentiment de tristesse profonde, mais mêlée cependant de consolation puissante et sereine. Ce mystère de la mort, que si souvent j'ai vu environné d'ombres sinistres, me paraissait transparent cette fois comme le ciel sous lequel il s'accomplissait.

Je revins seul au camp, et je m'engageai, en sortant de Lagouath, dans les jardins qui environnent la ville. On sentait que la guerre avait passé dans ces verdoyantes enceintes. De temps en temps, mon cheval était obligé de franchir le tronc d'un palmier gisant sur le sol comme la colonne d'un temple abattu. Cependant ces lieux avaient gardé quelque chose de frais, de doux, de paré, une secrète magie d'oasis qui se mêlait étrangement au deuil dont ils étaient voilés. Quelques cadavres qui n'avaient point pu être ensevelis encore reposaient sur une herbe brillante, parmi des plantes en fleurs. Parfois, dans ces instans où l'on demande à son âme un redoublement d'attention, à ses sens un redoublement d'énergie, comme si l'on espérait percevoir quelque forme ou quelque son du monde invisible, j'entendais dans un coin obscur le monotone murmure d'une source. Jamais je n'ai connu de jardins plus propices à la rêverie que les jardins de Lagouath, surtout au moment où je les ai visités. J'aurais voulu y rester de longues heures, car il me semblait toujours que j'allais y apprendre quelque secret. Tant de puissances étaient réunies là : les enchantemens de la nature, les formidables souvenirs de la guerre, l'attrait du gazon et des arbres, la pensée des morts. Près

de cette solitude si peuplée, une autre solitude allait m'apporter une nouvelle sorte d'émotions.

Les jardins de Lagouath étaient séparés de notre camp par les sables du désert. En les quittant, on pouvait, grâce aux inégalités du sol, pour peu qu'on s'écartât de sa route, se placer de manière à ce que nos tentes disparussent derrière des mamelons. C'est ce que je me complus à faire. Après quelques instans de galop, je me trouvai en pleine aridité, en plein silence, seul entre un ciel et une terre qui luttaient de morne étendue. Je sentis au cœur des frémissemens de joie, car évidemment cette terre est une geôle, nous sommes les fils des libres espaces, et les océans d'eau ou de sable nous attendrissent, parce qu'ils nous rappellent notre patrie.

Quelques jours après cette visite aux blessés de Lagouath, j'étais de nouveau en route. Un matin, avant la première halte, au moment où, le corps affaissé sur son cheval, on poursuit les songes de la nuit, un courrier vint à nous et tira un billet de son bernous. On nous apprenait que le général Bouscaren était mort. Pendant une opération chirurgicale, son âme avait quitté l'asile de douleur où Dieu ne voulait plus la faire vivre. Notre route fut interrompue, et puis silencieusement reprise. Je repassais dans ma mémoire les paroles que j'ai répétées, bien d'autres qui resteront enfouies au fond de moi, et tant de choses qui n'appartiennent qu'à la pensée, qui défient le plus subtil langage, un regard, un son de voix, ces jeux de la lumière spirituelle sur nos traits qu'on appelle les expressions du visage. Je me disais en contemplant avec un esprit en même temps ému et apaisé les magnificences dont j'étais alors environné : « Il voit celui dont il nous est permis uniquement en ce monde de baiser le glorieux manteau. »

L'épisode le plus intéressant de notre retour fut notre visite à Aïn-Maidi. A sept ou huit lieues de Lagouath, en s'enfonçant dans le désert, vers l'ouest, on rencontre une ville entourée d'une muraille dentelée comme les murailles du moyen âge : c'est Aïn-Maidi. Aucun jardin n'environne cet amas de maisons. Sous ces pierres sont blottis des hommes qui vivent comme des lézards, sans végétation, sans eau, se baignant dans l'éternelle lumière du soleil. Il pouvait être onze heures quand la petite colonne dont je faisais partie arriva aux portes de cette étrange cité. Nous n'étions pas encore descendus de cheval, qu'une longue procession de personnages en bernous blanc accourait à notre rencontre. C'étaient les notables du lieu qui venaient nous saluer, ayant à leur tête leur chef, le marabout Tagini. Aujourd'hui Tagini est mort; le tribunal mystérieux de l'autre monde avait porté contre lui un décret qui a eu son exécution. C'était alors un être plein de vie. Je ne saurais mieux le comparer qu'à un de ces moines

qui allumèrent les implacables colères des réformateurs du XVIe siècle. Seulement c'était un moine comme ceux dont parle Mme de Sévigné, qui pouvaient se passer de soutane pour dire la messe. Il était à peu près nègre. Du reste, il ne lui manquait aucun des traits que Walter Scott a illustrés dans sa création de frère Tuck. Il avait le ventre rebondi, les lèvres sensuelles; il semblait ne connaître qu'un seul souci, celui des joies terrestres. Tagini était cependant un homme renommé par sa piété. Ses richesses, que maintenant des héritiers se sont partagées, étaient dues aux continuelles offrandes qu'il recevait de tous les croyans du désert. Je ne sais trop par quel moyen il était parvenu à maintenir sa productive popularité. Ce n'était point à coup sûr par des prédications belliqueuses. Il ne jugeait point la guerre comme Mahomet : il la considérait comme un jeu dangereux, dont on ne saurait trop s'abstenir. Les cris d'enthousiasme et de désespoir poussés récemment encore si près de lui n'avaient éveillé dans son âme aucun écho. C'était le sourire sur les lèvres qu'il s'offrait aux vainqueurs de Lagouath. Il avait seul profité de sa prudence. Son peuple était dans le plus misérable état; sa maison élégante et spacieuse dominait des huttes délabrées où notre intelligence se refusait à placer des existences humaines. Chacun de nous eut la même impression. A coup sûr, il y avait là quelque secret d'iniquité. Je dois rendre cependant cette justice à Tagini, qu'il nous donna le plus succulent des déjeuners.

J'étais resté un peu en arrière pour m'occuper de mes chevaux; le général que j'accompagnais et tout son état-major étaient entrés déjà dans Aïn-Maidi. Je pénètre à mon tour dans la ville, et l'on m'indique la demeure du marabout. Je m'engage dans des escaliers obscurs, aux lignes abruptes, et tout à coup je débouche dans une pièce qui était faite pour frapper la plus insensible des imaginations. C'était une sorte de galerie dont les ornemens rappelaient tous les âges, tous les goûts et tous les pays. Quelques grandes armoires coloriées, ressemblant à des meubles du temps de Louis XV, garnissaient un côté de la pièce. De l'autre côté, c'était une pendule gigantesque qui me fit songer, par ses formes primitives, au présent que Charlemagne reçut d'Aroun-al-Raschid. Des armes curieuses, de volumineux manuscrits, se montraient çà et là; enfin, dans un coin de cette chambre, près d'un rideau à demi soulevé qui laissait entrevoir un immense lit, se dressait un petit meuble d'un exécrable style, appartenant aux créations les plus modernes et les plus vulgaires de l'ébénisterie parisienne. Cette réunion d'objets disparates était éclairée par une fenêtre donnant sur le désert. Jamais la vie ne m'avait semblé affecter davantage l'aspect des songes.

Le logis renfermait des hôtes tout à fait en accord avec ses meu-

bles. Sur un tapis paré de ces éclatantes couleurs qu'on ne trouve qu'au pays de la lumière, le général Rivet était couché à côté de Tagini. Tout autour de l'appartement se tenaient assis ou accroupis, pour mieux dire, des officiers français à qui des serviteurs arabes offraient d'innombrables tasses de thé et de café. C'est du thé surtout que j'ai conservé la mémoire. Une sorte d'échanson coiffé d'un turban blanc et vêtu d'une tunique rouge-pâle me présentait à chaque instant une nouvelle coupe de ce breuvage, et semblait éprouver une indignation mêlée de tristesse, si je me refusais à vider son calice. Je me résignais, et je crois pourtant qu'il me faisait avaler un philtre diabolique, car je n'ai jamais bu un thé qui m'ait paru d'une fabrication plus compliquée; des plantes de toute nature confondaient leurs aromes dans cette bizarre décoction. Mais on devait bientôt nous servir une série de plats propres à faire disparaître de nos gosiers la plus violente espèce de goûts. La cuisine indienne ne peut pas renfermer plus d'élémens incendiaires que n'en avait entassés dans ses mets le maître d'hôtel du marabout. L'eau qu'on nous présentait dans des tasses d'argent à fleurs ciselées, ou dans des carafes de cristal au col élancé et délicat, ne suffisait pas à éteindre la soif inextinguible dont nous étions dévorés, et cependant nous ne pouvions nous rassasier de ces brûlans ragoûts. On aura beau faire, *Manon Lescaut* nous plaira toujours mille fois plus que *Paul et Virginie*. Il y a dans les choses ardentes une attraction qu'il faut se résigner à subir. Il n'est pas un de nous que n'ait séduit la cuisine passionnée de Tagini.

Quand le repas fut fini, notre hôte se leva et se fit apporter de merveilleux tissus qu'il déroula complaisamment devant nous : c'étaient des tapis qu'il offrait au général Rivet. Il accompagna son présent de ces paroles où se déploie dans toute sa grâce la politesse arabe. Il parla de sa tendresse pour ses hôtes, de son amour pour la France, de son désir d'avoir encore un jour le bonheur de nous posséder dans son logis. Nous ne reverrons plus maintenant cette créature humaine avec qui nous avons échangé d'affectueux sourires, et je dois dire que cette pensée ne m'inspire pas une bien profonde mélancolie. J'aime assez à voir procéder la vie comme les drames de Shakspeare. A côté de ces personnages dont le rôle, si long qu'il soit, ne me lassera jamais, je ne hais point ces personnages épisodiques qui disent quelques mots et se retirent. Je suis fort content d'avoir vu et très résigné à ne plus revoir le marabout d'Aïn-Maidi.

Malgré le soleil, qui dardait sur nos cervelles ses traits les plus enflammés, je voulus, avant de me mettre en route, visiter la ville où le hasard des voyages m'avait conduit. Je me promenai dans des rues désertes bordées de maisons presque aussi ruinées que celles

de Lagouath. Aïn-Maidi a été prise autrefois par Abd-el-Kader, et ne s'est pas relevée des coups que l'émir lui a portés. Cependant des hommes naissent et meurent dans ces trous embrasés où le ciel n'envoie pas assez d'air pour faire vivre un liseron ou une marguerite. A certaine heure, des fusils pourraient encore sortir de ces décombres; il y a des gens pour qui cet îlot de pierres blanches perdu dans un océan de sables est une patrie.

Douze jours après notre pèlerinage d'Aïn-Maidi, nous rentrions dans le Tell. Nous retrouvions les rivières, les ombrages, le pays qu'habitent les esprits de la terre. Nos dernières journées de désert furent consacrées à la chasse aux gazelles. C'est un grand plaisir de lancer les chevaux dans des courses éperdues, à la poursuite de ces êtres aériens qui semblent possédés par des âmes de fée. La chair des gazelles est excellente, et les Arabes prétendent qu'elle fait rêver. Peut-être ont-ils raison; ces charmantes bêtes ont des yeux pleins de mystères comme les songes. Il est fâcheux qu'elles éveillent dans les cœurs le démon de la chasse, car il y a quelque chose qui s'afflige en nous quand ces tendres regards s'éteignent, quand le sang coule de ces corps gracieux et légers.

Dans le Tell, plus de gazelles, plus de chameaux, plus d'espaces démesurés et de courses sans frein; on rentre dans le domaine ordinaire de la vie. Cependant, même après les enchantemens du désert, je vis avec bonheur les attraits de certains paysages. Cette forêt de cèdres qui entoure Teniet-el-Had était parée, au moment où je la traversai, d'un charme incroyable de printemps. Nous étions aux derniers jours de décembre, et un ciel bleu, illuminé d'un sourire clément, se montrait à travers la chevelure des arbres. Je me rappelle l'ombre de mon cheval se projetant sur un sentier couvert d'un voluptueux gazon; je songeais à ces scènes moscovites de notre campagne à son début, à cette neige meurtrière comme du plomb, à ces nuages lugubres comme des suaires, à ces vents furieux, à cette terre glacée, et je me sentais pénétré de reconnaissance pour celui qui nous avait rendu cette lumière, cette fraîcheur, toutes les douces merveilles de cet Éden.

Le 1er janvier commença pour nous au camp. Ce fut au bivouac que notre petite troupe fêta les premières heures de la nouvelle année. Le soir, après une longue journée de marche, nous sentions la brise de la mer et nous apercevions une ville, une vraie ville, d'où sortait un bruit de voitures, où rayonnaient des lumières, où circulait la vie européenne : nous voyions apparaître Alger. Peut-être aurais-je mieux aimé une autre apparition en revenant de Lagouath; mais il ne faut pas médire d'Alger dans l'armée d'Afrique, car ces lieux, où plusieurs générations françaises se sont déjà suc-

cédé, renferment pour nombre de gens aujourd'hui les souvenirs, les illusions, les tendresses, tout ce qui compose enfin le vrai trésor des grandes cités.

III.

Je devais du reste revoir la France. Je retrouvai Paris dans sa floraison de tous les hivers. Je découvris à cette passion de ma jeunesse, à cette reine de mes souvenirs mille charmes secrets et nouveaux : rien d'étonnant à cela. René lui-même eût déposé dans cette ville, qu'il a si durement traitée, l'éternel fardeau de son ennui, si, au lieu de ces courses désordonnées à travers ce monde, il eût fait quelques campagnes régulières dans les rangs d'un honnête régiment. Toutefois, après quelques semaines données au foyer, je repris d'un cœur résigné le chemin de l'Afrique. Si Paris est le pays de l'hiver, l'Afrique est le pays du printemps. La guerre y renaît avec la verdure. «La riante aurore est déjà debout sur la cime des montagnes, » dit Shakspeare dans son *Roméo*. Mettez la guerre à la place de l'aurore, et vous aurez une phrase que tous les printemps on peut répéter en Algérie. C'était bien dans les montagnes que nos armes devaient se porter; seulement, au lieu de nous diriger vers ce qu'on appelle la Grande-Kabylie, nous allions chez des tribus qui pour la plupart n'avaient pas encore aperçu l'uniforme français. Peu m'importe, je l'avoue, l'endroit où l'on me conduit. Je me mis en route avec bonheur, persuadé qu'on ne peut faire qu'un noble et profitable voyage, quand on marche en compagnie de notre drapeau.

Ce fut le 1er mai que je m'acheminai vers Sétif, où le gouverneur avait fixé la réunion des troupes expéditionnaires. Le général Randon et une partie de son état-major devaient s'embarquer et gagner Sétif par Bougie. Quelques officiers, entre lesquels j'étais, avaient reçu l'ordre de prendre la route de terre avec les chevaux et les bagages. Je ne hais point ces sortes de corvées. Au début des expéditions surtout, il n'est pas de route qui ne soit joyeuse. Je partis donc, aussi content à peu près qu'on puisse l'être en ce monde. J'avais d'aimables compagnons et un ciel propice, mes chevaux étaient en bonne santé. J'étais pénétré de cette pensée, que je savourais une heure agréable de ma vie. Dès le soir, nous couchions sous la tente. Quant on se met en route, il faut dire adieu aux toits le plus tôt possible; c'est, du reste, ce que l'on a hâte de faire. La tente est certainement un des asiles les plus commodes et les plus naturels de l'homme; elle n'insulte point par sa durée à la brièveté de nos jours; elle est en harmonie avec ce que nos destins ont d'errant et de passager; elle ne nous prêche pas, comme les lourdes demeures bâties

à chaux et à mortier, une morale sédentaire. Libre, voyageuse, guerrière, elle vous dit : « Pars, je te suis. »

Notre premier bivouac fut à Larba, qui est un riant village européen construit au pied de hautes et graves montagnes. L'emplacement où s'élevèrent nos tentes est une sorte de prairie que parfumaient çà et là quelques bouquets de fleurs printanières. Le 1er mai était un dimanche. Des colons vêtus de leurs plus beaux habits passaient à quelques pas de nous sur la route. Des cris d'enfans et des chants de buveurs arrivaient à nos oreilles. Une journée qui avait été brûlante touchait à son terme. J'écoutais ces bruits tout en regardant un soleil qui se retirait pour laisser régner à sa place une charmante nuit que, depuis la prairie jusqu'aux montagnes, toute la nature semblait saluer comme une aimable souveraine. Peut-être une légère mélancolie m'aurait-elle envahi sans l'heure du dîner qui réunit autour d'une table d'auberge une des meilleures compagnies où je me sois jamais trouvé. Quelques-uns de ces officiers étrangers, qui viennent tous les ans nous demander l'hospitalité du bivouac, s'étaient joints à nous et mêlaient à notre gaieté l'enjouement plus contenu de leur pays. Notre repas se prolongea sans que l'ennui vînt un seul instant effaroucher les légères pensées qui voltigeaient à travers la fumée de nos pipes. Vers dix heures, nous rentrions sous la tente, et le lendemain, aux premières lueurs du jour, nous poursuivions notre route.

Jusqu'à Aumale, ce fut une série de gracieux paysages. Nous cheminions sur des crêtes d'où par momens nous apercevions Alger, qui semblait nous poursuivre de sa blanche apparition. A Aumale, nos plaisirs devaient changer de nature. La campagne dépouillée qui entoure cette ville aux maisons uniformes et correctement alignées rappelle certaines parties fort durement qualifiées de la Champagne bien plutôt que les merveilles du Sahara. Elle ne dit rien à l'imagination; mais là où se taisait le langage qui jusqu'alors nous avait charmés, nous allions entendre de nouveaux accens. Nous devions rencontrer à Aumale un de ces régimens que nous avions hâte de joindre. Depuis deux jours, le 11e léger, commandé par le colonel Thomas, était campé dans ces lieux, où notre course allait prendre avec l'allure de l'expédition son véritable caractère.

Je ne puis pas dire avec quel plaisir j'entendis la marche du 11e léger le jour où je quittai Aumale. On avait abattu les tentes à trois heures et demie du matin; on se mettait en route avant même que l'aurore eût achevé sa riante toilette. Un air un peu vif, un vent presque piquant aiguillonnaient dans notre cervelle la troupe allègre des pensées matinales. Rien ne pouvait mieux répondre aux mouvemens joyeux de nos cœurs que le bruit de fanfares et de tambours

qui accompagnait notre départ. Puis je me sentais avec bonheur repris par le charme, je pourrais presque dire par l'empire de la musique militaire : ces instrumens de cuivre et de peau, qui nous font éprouver en tout temps des frémissemens si étranges, deviennent en campagne les régulateurs et comme les maîtres de notre vie. Le matin, c'est la diane qui fait entendre le déluge de ses sons précipités; le soir, c'est la retraite qui nous annonce un repos dont la vigilance ne doit pas être bannie, par une cadence adoucie, mais toujours animée et fière. Ces voix semblent celles des génies mâles et bienfaisans du bivouac; elles ont des consolations toutes puissantes sans pernicieux attendrissemens; elles nous disposent aux devoirs qu'elles nous dictent; elles rendent attrayantes toutes les routes où elles nous poussent. Je saluai donc d'une âme affectueuse ces accens bien connus auxquels j'ai promis une obéissance qui, je l'espère, ne me coûtera jamais.

Notre marche se passa sans incidens; nous traversions un pays que nos colonnes avaient souvent sillonné. J'eus le regret d'apercevoir dans le lointain seulement le formidable passage des Portes-de-Fer. J'aurais aimé m'engager dans ces défilés où notre armée se jeta hardiment aux premières années de notre conquête. Je m'arrêtai un instant sur une hauteur pour les contempler. Je me consolai en pensant que nous aussi nous allions, comme nos devanciers, parcourir des montagnes inconnues. Je songeais que j'étais encore entre les privilégiés, car dans peu il n'y aura plus d'espace blanc sur les cartes que nous traçons chaque année de nos possessions africaines. L'Algérie nous aura dit tous ses secrets. Malgré mon horreur pour les itinéraires en pays connus, je ne veux point cependant passer sous silence, avant notre arrivée à Bordj-Bou-Areridj, notre bivouac de Mansoura.

Je crois d'ailleurs que Mansoura peut avoir encore, pour nombre de gens, le mérite de la nouveauté. Il y a dans ce site un grand charme de fraîcheur et de verdure. L'emplacement de nos tentes était un véritable jardin qui semblait disposé pour une fête champêtre. Aussi le colonel du 11e léger eut-il la pensée toute française de donner dans ces lieux une soirée que peu de *raouts* militaires surpasseront certainement en piquante originalité. Des lanternes en papier de couleur, qui rappelaient les illuminations parisiennes, avaient été suspendues à des branches d'arbres dans une vaste clairière où des bols de punch flamboyaient au milieu d'un cercle d'officiers. Je crois qu'Hoffmann lui-même eût préféré notre punch à celui qu'il prenait tous les soirs en compagnie des frères Sérapion. Je ne veux médire de rien cependant, car c'est bien au domaine de la poésie qu'on peut appliquer les paroles du Christ à propos d'un autre

domaine : « Il y a plus d'une demeure dans la maison de mon père. » A coup sûr, toutefois, cette grande chambre que j'ai bien souvent entrevue dans ma pensée, où le violon de maître Kreissler était suspendu entre une chauve-souris et une pipe, où dans un coin obscur quelque clavecin effleuré par des doigts distraits résonnait d'une mélodie de Palestrina, la chambre de *Don Juan*, du *Petit Zacharie* et du *Chat Murr*, n'était pas un meilleur théâtre pour les songeries que ce bosquet éclairé par les étoiles d'un ciel africain, où des hommes séparés de leur patrie buvaient aux belliqueuses aventures.

Un personnage, entre autres, donnait au punch de Mansoura un caractère tout particulier : c'était un caïd du voisinage que le colonel Thomas avait convié. Peu à peu ce magistrat kabyle s'était engagé dans les régions de l'ivresse. Il avait oublié le prophète d'abord en vidant un premier verre de punch, puis toute la race des croyans en remplissant son verre de nouveau pour le vider encore. Il ne voyait plus que des Français dans l'univers; il l'affirmait à un capitaine de voltigeurs en mettant sa main sur sa poitrine. Cette bizarre figure me rappela je ne sais quel opéra bouffe dont les notes moqueuses et touchantes pourtant se mirent à voltiger, pour moi, entre les branches des arbres, sur le vent de la nuit.

Ce vent, je ne veux pas l'oublier du reste, puisqu'il vient de revenir à ma pensée. Des souffles qui d'abord avaient été caressans devinrent violens et oppresseurs. Quand, la soirée finie, chacun se fut retiré sous sa tente, notre camp fut assailli par une vraie tempête. Les frêles abris dont je faisais tout à l'heure l'éloge furent renversés. Ma demeure, à laquelle je sus gré de ne pas être en pierre, s'abattit une des premières, et, pour me servir d'une bien simple expression qui m'a toujours semblé charmante, je me trouvai à la belle étoile. Ce fut le regard fixé sur cette belle étoile que je m'endormis, après avoir mis sous ma tête l'oreiller de Jacob, c'est-à-dire un énorme caillou. Je crois cet oreiller béni, car mon sommeil ne se dissipa qu'aux accens de la diane. Je me séparai de mon honnête couche avec une certaine mélancolie; je souhaite à d'autres d'y trouver la paix que Dieu m'y a accordée cette nuit-là.

En quittant Mansoura, nous nous engageons dans la Medjana, immense plaine que sillonnaient autrefois des partis nombreux de cavaliers. Un soir, vers trois heures, nous arrivons à Bordj-bou-Areridj. Là s'élèvent quelques maisons isolées qu'entourent de vastes horizons. Une sorte de forteresse rappelle les châteaux du moyen âge; c'est la demeure du colonel D'Argent. Voilà je ne sais combien d'années que cet intelligent et intrépide officier est confiné dans cette solitude. Il ne connaît pas l'ennui. Le mot de César aurait fait fortune dans l'armée d'Afrique. On y aime avant tout le commande-

ment, puis on y est subjugué, sans même s'en apercevoir, par le charme d'une vie mêlée d'un repos infini et d'une ardente activité. Dans une de ses poétiques comédies, Alfred de Musset parle d'une coupe avide que l'homme tend sans cesse à la nature, et que la nature, dit-il, ne parvient pas à remplir. Le ciel d'Afrique verse dans cette coupe le plus précieux des philtres, il y fait couler l'oubli. D'abord dans ces lumineux lointains qui charment et fatiguent la vue, on cherche l'image de la patrie, on croit voir des formes connues, des fantômes adorés; peu à peu on n'y voit plus rien que ces vagues attraits dont se revêt pour nous à certaines heures le ciel de tous les pays. On s'abandonne à une existence pleine en même temps de monotonie et d'imprévu. Quand tout à coup des cheveux blancs et des rides vous avertissent que dans ces lieux où vous ne vous êtes pas senti vivre, vous avez laissé nombre de vos jours, vous croyez avoir dormi d'un sommeil magique. Bordj-bou-Areridj a été un de ces points du sol africain d'où il m'a semblé que ma tente se détachait avec le plus de peine. J'ai été heureux cependant quand j'ai aperçu les murs de Sétif.

Toutes les troupes expéditionnaires y étaient rassemblées. L'armée devait se diviser en deux corps conduits, sous les ordres du gouverneur, l'un par le général Bosquet, l'autre par le général Mac-Mahon. Ces deux corps étaient réunis devant Sétif; ils occupaient un camp rempli d'espace, où les bataillons pouvaient manœuvrer, et où les chevaux pouvaient fournir de longues courses. A une des extrémités de notre horizon, nous apercevions les montagnes que nous devions parcourir, ces sommets abrupts des Babors, qui semblaient des régions inhumaines où les aigles, les vents et les nuages, pouvaient seuls errer. Sétif, qui longeait une des faces de notre camp, est une ville d'une construction toute moderne et toute française, mais où s'élèvent quelques ruines romaines d'une incontestable grandeur. Ainsi, près d'une porte, on aperçoit une de ces tours carrées qui font rêver des siéges antiques, des machines de guerre, des échelles pliant sous les soldats, de ces combats où les âmes et les corps faisaient, avant l'invention de la poudre, des efforts si désespérés. Un jardin situé à l'entrée de la ville est devenu un véritable musée. On a disposé entre des arbres tous les objets que d'habitude nous voyons dans d'obscures galeries, ces pierres, ces bas-reliefs, ces colonnes dont les antiquaires se servent pour reconstruire, en leurs savantes rêveries, les mondes disparus. Je n'ai aperçu du reste ce musée que de loin; je ne l'ai pas visité, quoique son aspect pittoresque, sa physionomie pensive m'eussent prévenu en sa faveur; mais je ne sais pourquoi la science me glace. Dès que je découvre quelque part ses traces, je m'enfuis. Une étiquette me gâte la plus odorante et la plus

éclatante des fleurs. Je ne défends pas cet instinct; je me contente de m'y livrer.

Je ne crois pas que Sétif soit d'habitude le séjour de la gaieté; mais le camp y faisait circuler une vie dont toutes ses rues, toutes ses maisons étaient animées. Les cabarets y regorgeaient de buveurs; les marchandes de tabac y débitaient derrière leurs comptoirs toutes leurs provisions d'œillades et de cigares. Les plus chétifs restaurans renfermaient autant de tables que Véfour ou le Café de Paris. Au milieu de cette joyeuse agitation, de cette foule, de ce bruit, flottait je ne sais quoi qui sentait la guerre. Des soldats du train passaient escortant des caisses à cartouches, des Arabes chevauchaient en attirail d'expédition, leurs fusils en travers de leurs selles. Il y eut une heure surtout où ce sentiment de la lutte prochaine me monta au cœur comme un parfum de printemps. Je songeai à d'autres combats que je ne pourrai jamais me résoudre à haïr, malgré ce qu'ils avaient de douloureux et de sinistre, parce qu'ils resteront mêlés en définitive aux plus vifs souvenirs de ma jeunesse. J'ai respiré dans les rues de Paris, j'ai senti sur la dalle des quais, entre les arbres des boulevards, cette sorte d'émanation belliqueuse qui s'échappe des lieux où vont se déchaîner les énergiques instincts des âmes humaines. Je retrouvais cette odeur avec joie.

On s'amusait à Sétif comme s'amuse une armée qui entre en campagne. On n'y traitait avec superbe aucun plaisir, on y fêtait tout ce qui hâte la marche des heures. Outre les cigares, le vin et l'absinthe, Sétif nous offrit un théâtre, où, pour ma part, j'ai passé de gais et rapides momens. Les acteurs de ce théâtre étaient des *zéphyrs*. Je n'ai pas besoin, j'espère, de décrire l'espèce de gens que ce nom désigne. Je crois que les zéphyrs sont connus depuis longtemps en France. Ce sont des soldats dont on a peut-être un peu trop exalté l'humeur excentrique et les allures bohémiennes. Ces hommes, que la loi militaire a l'intention de punir, trouvent le moyen de transformer une vie d'expiation en vie d'une folle insouciance. On les appelle indifféremment les *zéphyrs* ou les *joyeux*. Ce dernier nom est même celui qui maintenant sert le plus souvent à les désigner. En dépit d'une série tout entière de vieilles et banales maximes, qui attribuent une particulière énergie aux cœurs où le vice prend ses ébats, je préférerai toujours aux zéphyrs, quand il s'agira d'aller au feu, ceux de nos soldats que l'honneur n'a jamais rayés de sa noblesse; mais je ne puis nier qu'ils n'aient parfois une verve amusante et que leur entrain même ne rende des services, car, ainsi que je l'ai entendu répéter souvent à un des généraux les plus expérimentés de l'armée d'Afrique, la gaieté est un élément essentiel de l'existence militaire.

Quoi qu'il en soit, les zéphyrs nous donnaient la comédie à Sétif. Le théâtre n'avait pas trop un air de grange. C'était une pièce assez vaste, avec un parterre, une galerie et deux loges d'avant-scène. Toutes ces places étaient occupées d'habitude par des soldats et des officiers, excepté les loges, où je me rappelle avoir vu un soir deux femmes en toilette parisienne, qui un instant emportèrent ma pensée dans de bien lointains pays. Les pièces qu'on nous donna appartenaient pour la plupart au répertoire du Palais-Royal. Elles étaient vraiment jouées avec beaucoup d'entrain, de bonne humeur et de malicieux esprit. Le jeune premier, qui s'occupait, je crois, d'art culinaire pendant le jour, avait de la sensibilité, de la grâce, et portait fort bien la perruque poudrée. Les comiques avaient toutes sortes d'expressions imprévues, de grimaces triomphantes, qui auraient été de l'effet le plus divertissant sur nos meilleures scènes. Les femmes n'étaient pas nombreuses. C'étaient deux aimables personnes fort connues de l'armée d'Afrique, qu'elles avaient visitée dans ses postes les plus isolés. Une de ces méritantes *gitanas* avait de jolis yeux, une voix agréable, et, en dépit de l'ardente contrée où s'était promenée sa jeunesse, une apparence de fraîcheur. Toute cette troupe déployait un zèle dont il aurait été bien injuste de ne pas lui savoir gré. Puis, ce qui devait nous rendre avant tout indulgens pour ce théâtre, c'est qu'il nous rappelait la patrie. Ces airs de vaudeville étaient écoutés par le public de Sétif avec le cœur bien plus qu'avec les oreilles. De là le plaisir qu'ils m'ont causé, de là le souvenir que je leur consacrerais même dans des pages qui n'auraient pas la familiarité de ce récit; car, suivant moi, tout ce que n'a point dédaigné le cœur a le droit de dire à la pensée : « Cherche à me sauver de l'oubli. »

Il y avait huit jours à peine que le camp de Sétif était formé quand le gouverneur vint prendre le commandement des troupes. Le général Randon arriva par une radieuse matinée, et je crois vraiment pouvoir dire, sans tomber dans un style officiel qui ne serait guère à sa place ici, que soldats et colons lui firent un accueil dont il dut être profondément touché. Il y a des popularités semblables au trésor que Dieu permet quelquefois à l'honnête homme d'amasser: elles ont été lentes à se construire, mais il arrive une heure où elles se montrent dans un éclat qui est salué de tous, parce que chacun sait de quels élémens elles sont composées. Le général Randon jouit en Afrique d'une popularité de cette nature. Le hasard n'a point dirigé l'affection qui s'est attachée à lui. Le pays qu'il gouverne maintenant l'a vu suivre une loi invariable dans des situations qui ont changé. Cette vie consacrée au devoir a éveillé dans l'âme des populations de l'Algérie un sentiment de sérieuse sympathie dont le

gouverneur trouvait l'expression sur tous les visages qu'il rencontrait.

Avant son entrée à Sétif, sa venue avait été célébrée par une des plus éclatantes *fantasias* que j'aie encore vues. J'ai assisté à un bien grand nombre de ces fêtes sans en être fatigué, car on ne se fatigue pas de la poudre et des chevaux, mais je puis dire que j'ai perdu depuis longtemps l'habitude d'en être ému : eh bien! je me sentis remué par la *fantasia* de Sétif. Tout ce que la province de Constantine renferme de plus hardis et de plus brillans cavaliers était là. Cette race guerrière des Mokrani, à qui les traditions assignent une héroïque et romanesque origine, avait voulu se produire dans toute sa magnificence. On voyait, comme aux courses d'Alger, les selles étincelantes, les caparaçons aux riches couleurs, les splendides costumes faisant des apparitions subites sous les bernous qu'agite le vent; seulement, par un effet de l'imagination peut-être, tout cela avait, sur le plateau de Sétif, un aspect plus imposant que sur le terrain de Mustapha. On sentait un autre appareil que celui des carrousels; puis le théâtre de ces pompes n'était plus le même : il n'y avait là ni arène ni spectateurs, mais un pays sur lequel planait la guerre, et des hommes prêts au combat.

Le gouverneur employa les rapides journées qu'il passa sous les murs de Sétif à préparer ses opérations militaires et à inspecter ses troupes. On peut dire que le camp offrait une admirable réunion de toutes les armes. Les trois régimens de zouaves avaient là leurs colonels et leurs drapeaux. A cette vaillante infanterie, où sont en vigueur toutes les traditions de la guerre africaine, se joignaient des régimens de ligne éprouvés déjà par plus d'un combat, par de rudes travaux, par de longues marches, et un bataillon de tirailleurs indigènes, le bataillon de Constantine, où l'on retrouvait, sous des traits étrangers d'une originalité piquante et vive, le courage, l'entrain, la discipline de nos soldats. La cavalerie, moins nombreuse que les autres corps, parce que l'expédition devait se passer tout entière dans les montagnes, était représentée par deux escadrons de chasseurs d'Afrique et un escadron de spahis, sous les ordres du prince de la Moskowa. Le génie, appelé à jouer un rôle important dans un pays difficile, inconnu, où l'on allait marcher avec la sape et la mine, avait fourni un nombreux état-major que dirigeait le général de Chabaud-Latour. Rien n'avait été négligé de ce qui peut rendre d'avance une armée maîtresse de son champ de bataille et de ses ennemis.

Le gouverneur, avant de quitter Sétif, adressa aux troupes un ordre du jour qui traduisait les pensées dont tous étaient animés. Il montrait aux soldats ces montagnes qui se dressaient à l'horizon de notre camp; il leur disait que bientôt leurs cris de victoire retenti-

raient sur ces cimes sombres et muettes. Dans ce langage qui ne peut, je crois, s'adresser qu'à une armée française, il s'écriait : « Je ne vous retiens plus. » Le 17 mai, cet ordre du jour était lu dans chaque corps; le 18, le camp était levé.

A trois heures et demie, le canon, les tambours et les clairons sonnaient le réveil; à quatre heures, toutes les tentes étaient abattues. Cette ville de toile avait quitté le sol et s'en allait sur le dos des mulets. Avant cinq heures, toutes les troupes étaient en mouvement. L'armée expéditionnaire se divisait en deux colonnes qui se séparaient immédiatement pour se rejoindre dans un prochain avenir, après avoir toutes deux combattu. Le gouverneur voulut voir défiler devant lui tout entière la colonne du général Mac-Mahon. Les officiers qui se quittaient se saluaient du sourire et du sabre; on entendait les mêmes mots de tous les côtés : « Adieu et bonne chance ! » C'était un de ces momens, comme en présente si souvent la vie militaire, où une petite pointe de mélancolie qui se produit presque insensiblement sous des pensées résolues, souriantes et calmes, procure à l'esprit un état des plus agréables. Quand les derniers bataillons du général Mac-Mahon se furent éloignés de nous, le gouverneur, par un temps de galop, rejoignit la tête de la colonne avec laquelle il marchait, et nous voilà en route à notre tour. Chacun allume son cigare, s'abandonne au mouvement de son cheval et s'établit dans ses songeries.

Le soir, nous bivouaquions devant les montagnes où nous devions pénétrer le lendemain. Les cimes des Babors sont tellement abruptes, qu'on arrive à leur pied sans que rien s'évanouisse de leur grandeur. Elles s'élevaient devant nous dans un ciel pur, parées de mystère, attrayantes de péril. L'une d'elles surtout me plaisait dans sa formidable apparence : c'était une hauteur droite et sombre, découpée en trois grandes dents, qui avait vraiment quelque chose de cabalistique. Ainsi pouvait être la montagne où Faust et son infernal compagnon assistaient aux fêtes des ombres. — Vous n'avez plus qu'un jour, pensais-je en apostrophant au fond de moi-même ces sommets superbes et rêveurs, à garder le secret de vos arrogantes solitudes; demain, nos chevaux et nos mulets passeront dans vos sentiers. Vos échos seront forcés de répéter le bruit de nos coups de fusil et de nos clairons. Les hommes que vous protégez, parce que leur esprit comme le vôtre est silencieux et farouche, vous demanderont vainement secours. Nos balles les atteindront sur les plus inaccessibles de vos pentes. Les aigles même et les vautours vous maudiront pour ne leur avoir pas donné un sûr abri. Il n'est pas de lieu en ce monde où la France ne puisse pénétrer, et ce n'est pas la nuit qu'elle choisit pour accomplir ses entreprises : l'heure où elle est

dans toute sa puissance est celle où le soleil est dans tout son éclat. Demain, au grand jour, nos soldats fouleront vos bruyères et pendront à vos flancs leurs tentes: vous ne serez plus le royaume de l'inconnu, vous serez une partie du domaine de la France.

Le 19 mai, nous entrions dans ce pays que nos regards cherchaient à pénétrer la veille. J'étais à l'arrière-garde ; j'avais sous les yeux le spectacle de cette énergie quotidienne que déploie notre infanterie. Dès huit heures du matin, le ciel devint un brasier ; quelques brises soufflaient sur les cimes, mais un air lourd et enflammé remplissait les ravins. Nos soldats poursuivaient gaiement leur âpre chemin ; ils semblaient porter sans y songer le sac, le fusil, le bâton de tente, le bidon, la gamelle, tout le fardeau que les expéditions leur imposent. A chaque halte, on entendait de joyeux propos. Certainement je sais qu'on est disposé à une particulière indulgence pour la plaisanterie qui sort de la martiale et honnête bouche du troupier; toutefois je me rappelle bien des mots que n'auraient pas dédaignés les gens qu'on est convenu d'appeler les gens d'esprit. Voltigeurs, sapeurs, grenadiers, dans ces attitudes que nos peintres militaires ont rendues célèbres, lâchaient des lazzis consolateurs entre deux bouffées de pipe. Il y avait un contraste singulier entre la gaieté de nos hommes et la solennité des pays qu'ils parcouraient. Ainsi je me souviens d'une profonde vallée où un ruisseau courait sur des pierres sombres, entre deux montagnes austères qui semblaient tout indignées de ce qu'on violait leurs secrets. Quelques-uns de ces chiens qui suivent les régimens, partageant le pain, la fatigue et le danger du soldat, se mirent à hurler en s'engageant dans ces lieux lugubres. — « Eh bien! *cadet*, dit un sapeur à son caniche, il paraît que le pays ne te convient pas ! » Pour moi, j'avoue que le pays me convenait. Ces sites à la Salvator Rosa, où toutes les montagnes semblaient faites pour cacher des nids de brigands, où tous les arbres affectaient, les uns une majesté de druide, les autres une superbe de gladiateur, cette campagne à la fois passionnée et grave me remplissait le cœur de joie. L'étape me parut courte. Quand l'arrière-garde arriva, le camp était déjà établi. Il s'élevait au milieu de champs assez vastes, dont la surface verte et unie interrompait les accidens de ce sol tourmenté. Il pouvait être deux heures quand je gagnai ma tente. On m'apprit qu'à trois heures le gouverneur montait à cheval pour faire une pointe en territoire ennemi.

A trois heures, tambours et clairons sonnent l'assemblée. Toutes les troupes destinées à sortir se réunissent. L'infanterie est fraîche et alerte. Les hommes ont laissé leurs sacs; ils n'ont que leurs cartouches et leurs fusils. Les cavaliers se mettent en selle. L'aumônier arrive sur sa mule. Le train amène ces fauteuils de cuir et de bois, si

souvent ensanglantés, qui rappellent l'agonie de plus d'un brave, les cacollets. La guerre se montre dans son sérieux appareil, escortée par ses saintes et glorieuses souffrances, qui, au lieu de voiler son attrait, ne font que le rehausser. La colonne se forme sur une des faces du camp. C'est là que les bataillons sont massés. On ordonne à la troupe de charger les armes. Un petit bruit, clair, net, distinct, qui court dans chaque rang, annonce qu'on flambe les fusils. En ce moment, un de ces brillans et aimables officiers dont la race ne se perdra jamais en France me jette un regard d'une amicale gaieté : « Voici, comme dit le *Cantique des Cantiques*, l'instant où va venir la fiancée. »

Enfin le signal est donné; les fanfares résonnent, la troupe est en marche. Autour de nous voltigent des cavaliers arabes, tenant leurs fusils comme des lances : ce sont les cavaliers du *goum*. A leurs *haïcks* sont attachés des rameaux qui annoncent une journée de fête guerrière. On entend cette musique indigène, composée de flûtes et de tambours, dont les sons, tantôt aigus comme le sifflement des balles, tantôt pleins comme l'explosion de la poudre, s'allient si bien au bruit des combats. A l'instant où notre marche commence, il est près de trois heures et demie; c'est une heure que j'aime partout, mais qui prend pour moi, en Afrique, un charme particulier. La chaleur du matin est tombée, l'air n'a plus rién d'oppresseur; la vie de l'âme peut librement y circuler. La lourde et uniforme lumière du jour fait place aux clartés légères et bigarrées du soir. Le pays que nous traversons est inconnu; nous ne savons pas quel accueil nous y est réservé : chaque rocher peut cacher des fusils. Nous apercevons çà et là, au flanc des hauteurs, quelques villages entourés d'arbres qui semblent plongés dans une paix champêtre; des coups de feu vont peut-être en partir. On attend.

D'abord nous croyons que nos espérances vont être trompées. Des premiers *gourbis* que nous rencontrons, sortent des hommes et des femmes qui s'avancent jusqu'au cheval du gouverneur. Ce sont des supplians : ils ont mis leurs habits de fête. Les femmes poussent ce long cri dont elles saluent ceux qu'elles veulent réjouir et honorer. Une d'elles, qui est d'une singulière beauté, tient à la main une branche fleurie. Dans la Kabylie, heureusement l'harmonie n'a jamais régné. Auprès d'une tribu qui veut la paix vit une tribu qui veut la guerre. Un pâtre kabyle regarde brûler, en faisant paître son troupeau, le champ et la maison de son voisin. A quelques pas de ces populations empressées, nous entrons dans un pays morne et désert; en face de nous, entre des rochers, nous apercevons des villages muets, d'où personne ne vient à notre rencontre. La colonne s'arrête; un coup va être frappé. On voit soudain les *goums* qui s'élancent; puis

on entend, dans l'air sonore, le bruit attendu si impatiemment par toutes les oreilles. La fusillade a commencé.

Nos *goums* sont établis sur une hauteur; de là, ils dominent ces villages silencieux tout à l'heure, où maintenant retentissent les coups de feu. Ils ont mis pied à terre. Tandis que leurs chevaux broutent paisiblement, ils chargent et déchargent leurs armes; on voit se dessiner sur le ciel leurs silhouettes et celles de leurs fusils. Le gouverneur s'élance au galop jusqu'au lieu de l'action. Quand il est près des villages où l'on se bat, il fait avancer deux bataillons de zouaves et un bataillon du 20e de ligne. Nos fantassins se jouent de tous les obstacles du terrain; ils disparaissent dans un ravin profond et reparaissent sur une pente rapide qu'ils gravissent au milieu des balles et des pierres. Bientôt une épaisse fumée, suivie d'une lueur ardente, annonce le châtiment de nos ennemis. Pendant quelques heures, la fusillade continue. On entend le duo du fusil français et du fusil kabyle. L'un rend un bruit sec et vif, l'autre un son lourd et prolongé. Peu à peu le fusil kabyle parle moins souvent. Enfin le combat cesse tout à fait; le clairon sonne le ralliement des tirailleurs. Tandis que la colonne se reforme pour rentrer au camp, je promène mes regards sur le paysage où le hasard des guerres m'a conduit. C'est un lieu charmant, qui se laisse gracieusement envahir par la paix voluptueuse du soir. Un chêne est auprès de moi, qui étend sur un gazon dont mon cheval me semble tendrement épris, une ombre protectrice du repos et amie de la rêverie. Un caprice de ma pensée me rappelle une célèbre élégie de M. de Lamartine en sa jeunesse, et j'adresse mentalement sur un champ de bataille à l'auteur du *Soir* ces vers que d'un autre endroit Alfred de Musset adressait à l'auteur du *Lac :*

C'est là, le croirais-tu? chaste et noble poète,
Que de tes chants divins je me suis souvenu.

Je crois qu'on peut toujours s'abandonner consciencieusement, en tout temps, en tout lieu, aux jouissances que veulent bien nous donner soit les génies impérieux de l'inspiration, soit les douces fées de la mémoire. L'action ne s'indigne pas de ces plaisirs qui ne la rendent ni moins obéie, ni moins aimée de ceux dont elle dirige la vie : si j'avais eu des doutes à ce sujet, notre armée me les aurait enlevés.

Dans l'état-major qui entourait le gouverneur, à cette journée du 19 mai, était le colonel de La Tour du Pin, venu tout exprès en Afrique, où le ramène régulièrement la saison des coups de fusil, pour occuper un esprit qu'envierait le plus goûté des écrivains et complaire à un cœur qui se fait aimer du plus obscur de nos soldats. M. le marquis de La Tour du Pin dira un jour, je l'espère, et dira mieux

que moi quelle union la vie pratique et une autre vie peuvent contracter dans une existence militaire; mais je reviens à mon récit.

Voici donc la colonne qui se dispose à regagner le camp. Cette fois tous nos cacollets ne sont plus vides. Quelques mulets portent des fardeaux sanglans. Un de nos blessés a voulu rester à cheval : c'est Wagner, un maréchal des logis de spahis, dont l'épaule vient d'être brisée par une balle. Il a le regard rempli de douceur et de calme. Dieu nous permet quelquefois d'acheter avec un peu de sang des instans d'une paix inconnue à ceux dont les veines ne se sont jamais ouvertes. Depuis que la croix s'est levée sur le monde, tout être qui souffre, s'il supporte avec résignation sa douleur, sent qu'il marche dans une voie bénie. Il éprouve dans toute son âme un apaisement subit, un bien-être secret et profond. Je crois qu'il reçoit la visite de celui qui n'a oublié aucune des angoisses de la chair.

Notre retour nous fait traverser des sentiers que nous n'avions point parcourus ou que je n'avais pas remarqués. Un chemin où nos chevaux bondissent serpente entre des haies fleuries et de rians arbustes, comme une allée de parc anglais. C'est un de ces chemins que les Kabyles pratiquent dans leurs villages. Sur le seuil des *gourbis* à demi cachés par la verdure, quelques femmes nous regardent passer. La musique des *goums* fait retentir dans l'air du soir ses notes les plus vibrantes. Bientôt nos fanfares éclatent aussi; nous rentrons au camp. Les soldats qui n'ont point pris part à la sortie sont rangés sur les pas du gouverneur; ils saluent leurs camarades d'un cordial sourire; demain ils auront leur tour. On descend de cheval, on dîne, puis chacun va chercher sous sa tente un repos qui ne lui manquera pas. Si j'avais la folie de croire au bonheur, comme dit René, je le chercherais dans une vie où se succéderaient des journées semblables à celle-là.

IV.

Le 20 mai, nous restons chez les Djermouna; ainsi s'appelaient les gens que nous avions châtiés la veille. Le général Bosquet dirige une sortie sur les villages,que les approches de la nuit n'ont pas permis aux *goums* de visiter. Le 21, nous poursuivons notre route. Nous n'avions pas foulé encore un sol aussi accidenté. C'était une succession perpétuelle de ravins et de montagnes. A chaque instant, des arbres déracinés, des eaux torrentueuses, des blocs de granit, arrêtaient la marche de la colonne. Il fallait avoir recours au génie; sur-le-champ les sapeurs se mettaient à l'œuvre, et les obstacles disparaissaient sous leurs vigoureux efforts. On jetait aux torrens des pelletées de terre et des branches d'arbres; on brisait les angles des rochers.

Chacun de nos pas était une conquête; mais rien de plus charmant que la nature qui nous obligeait à ces luttes. Je vois encore certains sites d'une fraîcheur que ne surpasse point à coup sûr le pays même où Obermann promena ses rêveries.

Ainsi, à notre gauche, au pied d'une montagne, un petit village était blotti entre des ruisseaux et des arbres, qui appelait à lui, du fond de notre âme, ces essaims de pensées que la verdure attire comme des bandes d'oiseaux. Les habitans de cette retraite avaient prudemment suspendu à leurs maisons des drapeaux et des branches garnies de feuillage, pour témoigner de leurs sentimens pacifiques. Le gouverneur craignit que ces signes ne fussent un langage méconnu des zouaves; il mit ces aimables lieux sous la protection de son porte-fanon. Je me suis arrêté là un instant, pendant que la sape et la pioche étaient aux prises avec les difficultés de la route. La demeure devant laquelle était planté le fanon du gouverneur ressemblait plutôt à une maison mauresque qu'à un *gourbi*. C'était une habitation blanche, recouverte en tuiles luisantes et soigneusement façonnées. Un mur qui offrait quelques vestiges de dessins coloriés semblait recevoir avec plaisir l'amoureuse caresse d'un rayon de soleil. Toute une famille était devant la porte. Un grand garçon de dix-huit ans cherchait à se faire comprendre de nos soldats auxquels il offrait du lait; un vieillard attachait sur nous un regard qui n'était ni étonné, ni triste, mais résigné et bienveillant; une femme tenait un enfant sur son sein. Ce coin du monde renfermait tout ce qui redouble l'indignation de certaines âmes contre la guerre et ce qu'on nomme ses fléaux : pour moi, j'y voyais un tableau qui ne me troublait point dans l'ordre habituel de mes sentimens et de mes idées. Ces objets gracieux, ces êtres tranquilles ne me rendaient que plus chère la région ardente où j'allais vivre dans quelques instans. Le Tasse a saisi une des lois les plus impérieuses de l'art en jetant au milieu de ses récits guerriers son épisode des pasteurs. Je sais toujours gré à la vie de ressembler aux œuvres des grands poètes.

C'est au milieu de ces pensées que vinrent me surprendre quelques coups de fusil tirés à l'avant-garde. Un combat commençait. L'ennemi nous avait attendus à un col que l'on appelle Tisi-Sekkat. Un passage étroit conduit à un plateau entouré de cimes escarpées où le gouverneur avait résolu d'établir son camp. Les Kabyles étaient décidés à défendre ce passage; ils s'étaient postés sur les hauteurs qui dominaient l'entrée et déterminaient l'enceinte de notre futur bivouac. La place qu'on m'avait assignée ce jour-là dans la marche m'éloignait du lieu où s'engageait l'action; toutefois, malgré les difficultés du terrain et la longueur de la colonne, je pus, en éperonnant mon cheval, gagner rapidement l'endroit où retentissait la

fusillade, et j'arrivai à temps pour jouir d'un admirable spectacle. Nos ennemis abandonnaient les montagnes qu'escaladait notre infanterie. Un bataillon du 2me zouaves, commandé par le colonel Vinoy, avait enlevé la plus haute des cimes qui entouraient notre camp. Le colonel La Tour du Pin avait suivi ces intrépides fantassins dans cette ascension guerrière. La résistance vaincue sur les montagnes se réfugiait dans les ravins. A l'entrée du camp s'ouvrait une vallée profonde où retentissaient des coups de feu que multipliaient à l'infini des échos d'une prodigieuse sonorité. Une fumée épaisse flottait dans cette vallée, laissant voir nos soldats aux prises avec des tirailleurs abrités par des arbres et des pierres. Cette sorte de gouffre, rempli de fracas et d'obscurité, où se passaient les péripéties d'un combat, offrait un aspect d'un farouche attrait. Tout à coup j'aperçus le gouverneur, qui, accompagné d'un seul officier, mon ami Fernand de Lagny, entrait dans cette gorge bruyante. Un temps de galop me porte auprès de lui, et me voici engagé sur ses traces dans des chemins où ma pensée avait devancé mes pas.

J'ai vu dans nos guerres civiles de longues rues au pavé désert qu'éclairait un soleil sinistre. Le souvenir de ces voies parisiennes m'est revenu au moment où je pénétrais dans le ravin kabyle, et j'ai remercié Dieu d'avoir conduit ma vie dans des routes si dissemblables, où cependant j'ai senti passer les mêmes souffles. A l'entrée de la vallée était couché un spahi qui venait d'être traversé par une balle. Son corps avait, sous les plis du bernous rouge, une de ces attitudes dont Géricault a dérobé à la mort elle-même la formidable grandeur. Près de ce spectacle, qui avait quelque chose d'héroïque, une image d'une nature plus simplement, plus doucement triste s'offrit à nos yeux. On asseyait sur un cacollet un chasseur à pied qui venait d'être frappé mortellement par une balle. Ce blessé était un de ces jeunes soldats qui paient avec probité leur dette à la patrie, qui *vont au feu comme les camarades*, suivant une touchante expression des camps. Il mourait honnêtement sans faire entendre une plainte; il avait enfoncé son képi sur ses yeux pour empêcher peut-être qu'on ne lût dans son regard une trop vive expression de souffrance. Le sang coulait sur son pantalon de couleur sombre, inondait ses guêtres, marquait au flanc le mulet qui le portait, et tombait enfin sur l'herbe que foulait le pas de nos chevaux. D'autres blessés étaient auprès de nous; mais, je ne sais pourquoi, celui-là attira particulièrement ma vue. Il y avait quelque chose d'une singulière mélancolie dans ce sang qui venait se perdre au sein du gazon, en laissant une trace le long de ces pauvres habits. Le gouverneur dit quelques mots à ce brave homme, et cette figure, qui semblait ne devoir plus exprimer

que les douleurs suprêmes de l'agonie, essaya encore de trouver une expression de reconnaissance.

Cependant la fusillade continuait, et notre course continuait aussi. La vallée nous découvrait à chaque instant de nouveaux trésors pour l'imagination et pour le regard. C'était une scène à mille jeux dramatiques et à mille effets pittoresques. Ainsi, au détour d'un âpre sentier, un torrent jaillissait d'une roche sombre et droite, pareille à ces fantômes alpestres qu'interrogeait l'âme désespérée de Manfred. Une onde sauvage, que semblaient faire bouillonner les génies de la violence et de l'inquiétude, venait couler à nos pieds et se mêler à l'écume qui baignait le poitrail de nos chevaux. Le gouverneur avançait toujours, suivi par des zouaves et par des voltigeurs du 68e qui avaient pris le pas de course. Il s'arrêta sur un petit plateau qui dominait une vallée nouvelle, mais une vallée verdoyante et fleurie, où étaient répandus des villages kabyles. Là, je compris ce qui se passait : une compagnie, entraînée par cet irrésistible élan que le péril inspire à nos troupes, s'était jetée sous cette feuillée tout imprégnée de poudre et retentissante de coups de fusil. Il s'agissait de rallier nos hommes pour empêcher un de ces désastres isolés qui attristent trop souvent nos victoires africaines. Le gouverneur n'avait voulu confier ce soin à personne. Il venait remplir lui-même les fonctions d'un capitaine, mettant en pratique cette belle maxime du maréchal Marmont, que, dans toute campagne, un général doit donner une heure de sa vie au péril du simple soldat. Un de ses officiers, le capitaine Galinier, qui l'avait aperçu du haut d'un rocher, le rejoignit là tout haletant d'une longue course pédestre. Au camp, on ne savait même point que le général en chef était dans le coin d'une vallée, s'acquittant sans appareil, sans faste, pour obéir à une loi de sa conscience militaire, d'un devoir obscur et sacré.

Le gouverneur appela un clairon : il n'y avait pas de clairon auprès de lui; il fit signe alors à un tambour appartenant à une des compagnies du 68e, que dirigeait le commandant Archinard, de se mettre auprès de son cheval. Là, le tambour battit le ralliement des tirailleurs. Bientôt un son partit de la vallée en réponse à cette batterie. Le clairon de la compagnie qui s'était aventurée nous avait entendus. Au bout de quelques instans, les nôtres reviennent le visage animé, les fusils fumans, les cartouchières épuisées. Un soldat raconta au gouverneur qu'il avait failli tomber dans un groupe de Kabyles; une excavation du sol lui avait servi d'abri; il avait entendu les ennemis parler et charger leurs armes au-dessus de sa tête. Un sergent-major, qui avait une belle et martiale figure, offrit au général Randon un *flitta*, c'est-à-dire un long coutelas qu'il venait de

prendre à l'instant. « Je viens, dit-il, de l'arracher à un sauvage qui avait la vie dure; il a fallu deux coups de fusil pour tuer ce gredin-là. »

Quelques heures après cet épisode, le gouverneur était au camp, et nous déjeunions sous la tente. Après le repas, j'allai parcourir du regard les lieux que j'avais entrevus à travers les bruits et la fumée du combat. Un soleil de midi éclairait de son implacable lumière toutes les anfractuosités des montagnes, toutes les profondeurs des vallées, tous les replis du sol, que le mystère et le danger animaient le matin. Le paysage muet semblait avoir subi une funeste métamorphose. Je me rappelai ces salles de fête que leurs hôtes viennent de quitter : l'orchestre a disparu, les danseuses se sont envolées, la solitude a envahi l'espace où couraient les sons des instrumens, le babil des lèvres souriantes, les rêveries légères et les tendres pensées; les lustres seuls sont restés et versent une lumière devenue lugubre sur les banquettes inoccupées que recouvraient les robes de gaze. Toutefois ce site, dépouillé du charme que son premier aspect m'avait offert, me plaisait encore : j'y retrouvais plus d'un souvenir qui, malgré son aride éclat, ne l'avait pas abandonné. Je sentais d'ailleurs que Tisi-Sekkat est un de ces lieux à la physionomie changeante comme celle des êtres humains, qu'il ne faut point juger en une heure.

A cette mobilité de tous les sites africains, où les jeux du soleil multiplient les phases les plus diverses, cette région de montagnes joint une mobilité particulière. Pendant les huit jours que j'y ai passés, j'y ai vu se succéder constamment une clarté offensante qui effarouchait les fantômes du cœur, et une lumière voilée qui ramenait la bande des rêves. Quelquefois les nuages s'amoncelaient sur ce plateau et semblaient en déborder comme d'une coupe. Jamais contrée n'a été hantée par de plus romantiques orages; le tonnerre, répété par d'innombrables échos, portait aux oreilles un bruit prolongé et mystérieux comme celui de quelque chute surhumaine d'un dieu précipité du ciel et roulant d'abîme en abîme jusqu'au fond de la terre. Les éclairs, en déchirant les nuées, découvraient d'incroyables spectacles. Ce chaos de montagnes, un moment caché à notre vue, se remontrait au milieu de la pompe des tempêtes, dans une éclatante horreur, et la nuit, quand par un ciel transparent la lune se levait sur cet amas de cimes désordonnées qui semblaient s'élancer vers elle, de quelle vie étrange et inconnue on sentait toute cette nature remplie! C'est sous de pareils cieux qu'on ne peut pas s'écrier : « Le monde est vide! » J'ai vu une fois à minuit entre des rochers, près d'une fontaine, mon cheval, qui avait senti la présence d'un lion, s'arrêter et me dire par tout le tremblement de son corps : « Il est là. » Ainsi fait notre âme à certaines heures, devant certains

aspects; elle aussi suspend tout mouvement, et s'arrête haletante, éperdue. Ne lui dites point : « Il n'est pas là; » elle vous répondra en aspirant le redoutable souffle de l'existence qu'elle vient de sentir.

Quoique à Tisi-Sekkat je me sois complu dans bien des rêveries, je n'ai pas assurément consacré tout le temps que j'ai passé en ce lieu à la vie contemplative. Ainsi le 22 mai fut encore une journée de poudre. Le gouverneur me permit d'accompagner le général Bosquet, qui allait achever la soumission d'une grande tribu, les Beni-Tisi, et me voilà pénétrant de nouveau dans la gorge où le jour de notre arrivée s'étaient lancés nos tirailleurs. Il s'agissait cette fois d'opérer méthodiquement dans le pays que nos soldats avaient envahi du premier coup. Le général Bosquet avait divisé ses troupes en deux colonnes, qui devaient, après avoir longé deux lignes parallèles de crêtes, se rejoindre à l'extrémité de la vallée, où les Beni-Tisi avaient la plus grande partie de leurs oliviers et de leurs maisons. A l'heure dite et au point désigné, les deux colonnes firent leur jonction. Cette journée m'a montré à quel degré de perfection des officiers intelligens peuvent amener une guerre qu'ils pratiquent depuis longtemps. Nos ennemis, toujours dominés, essayèrent en vain de se défendre. Nos balles les atteignaient de tous les côtés; s'ils essayaient de se porter en avant, leurs *gourbis* brûlaient derrière eux. Les accidens de leur terrain, éclairés par nos tirailleurs, ne leur offraient que des asiles funestes. Soixante Kabyles, embusqués dans un ravin, furent tués par les zouaves du colonel Vinoy. Les troupes étaient sorties du camp à midi; à cinq heures, le mouvement de retraite commença. Les sentiers que nous avions parcourus dans la matinée offraient le soir des traces irrécusables de notre passage. Aussi le lendemain les soumissions arrivaient au camp, empressées et nombreuses. Les peuples primitifs disent à ceux qui veulent les soumettre : « Montrez-nous qui vous êtes. » Ils se prosternent avec une sorte de sentiment religieux devant la force qui s'est manifestée à eux par des signes certains. Je crois qu'en cela du reste ils ressemblent à la race humaine tout entière. Un Dieu seul peut fonder sa domination en refusant à ceux qui veulent le tenter toute marque visible de sa grandeur. Cette hauteur divine n'est point permise à la puissance terrestre.

Le 30 au matin, j'eus un des plaisirs les plus rares de ce monde, c'est-à-dire un réveil plein de charme. Nous étions arrivés la veille dans un lieu où l'on devait faire séjour. Aussi j'avais laissé passer au-dessus de mon sommeil les allègres accens de la diane. Vers sept heures, mon spahi soulève un des pans de ma tente, et je vois, en ouvrant mes yeux au jour, un paysage paré d'un attrait de soudaineté, d'un éclat imprévu, comme la décoration que découvre brus-

quement le rideau d'un théâtre. Semblable au dormeur éveillé, je me trouve, sans quitter mon lit, sur une scène pleine de mouvement et de lumière : autour de moi, toute la vie du camp, — les cavaliers qui conversent avec leurs chevaux en les étrillant, les fantassins qui s'en vont, le bâton à la main, fureter partout où l'on peut s'avancer sous la protection des grand'gardes, les officiers qui fument sur le seuil de leur logis, enfin l'activité et les loisirs d'une armée en campagne; à l'horizon, des montagnes qui portent encore les couleurs galantes de l'aurore, qui sont nuancées de rose, de lilas et de vert tendre. Je me rappelle, je ne sais trop pourquoi, Xavier de Maistre, car mon voyage ne ressemble guère au *Voyage autour de ma chambre;* mais j'éprouve une sorte de rêverie béate, et, avec une compassion mêlée d'une joie un peu égoïste, je plains tous ceux qui n'ont pas approché leurs lèvres de la coupe où je bois à longs traits.

Le pays où je suis, qui se nomme, je crois, Bou-Leaf, est rempli de discrets agrémens. Il n'a pas la sombre majesté de Tisi-Sekkat. Ce n'est pas une salle mystérieuse pour le sabbat des vents, de la foudre et des nuages; c'est une contrée humaine. On y voit çà et là quelques arbres d'une taille gracieuse et d'un feuillage arrondi qui lui donnent une fraîcheur normande, et, tout en retrouvant une lointaine image de la patrie, on peut se dire avec une volupté secrète qu'on est perdu au sein d'une solitude profonde. On sait que l'on n'entendra point parler de tout ce qui donne au cœur des émotions presque douloureuses, et à l'esprit d'indicibles irritations. Dans la vie des courses au grand air, à travers les régions inconnues, l'intelligence se reprend aux choses simples. On s'entretient de la chasse, des chevaux, du temps que l'on désire ou que l'on redoute : quand par hasard la pensée veut s'élever de terre, elle gagne tout naturellement des régions hautes et sereines, où elle plane sans effort et d'où elle retombe sans douleur.

J'ai fait, aux environs de Bou-Leaf, une promenade dont je veux dire quelques mots. Il s'agissait d'aller reconnaître la route que nous devions parcourir le lendemain. Vers trois heures, nous montons à cheval et nous nous engageons dans une vallée d'un aspect plus sauvage que notre bivouac, mais où est répandu partout cependant un air de tristesse et de douceur. Une senteur enivrante nous arrive : c'est le parfum d'un bois d'orangers que l'on ne voit pas, et dont pourtant on ne peut nier la présence. Il semble que la nature, dont nous trahissons les secrets, dont nous violons l'asile, s'enfuit en nous jetant son bouquet. Un de mes compagnons me montre des rochers où Gelimer, dit-il, a cherché un refuge, après avoir été battu par les Romains. « C'est du reste, ajoute-t-il, un fait que tous les savans n'admettent pas. » Je sais à peine ce qu'était Gelimer; je

sais seulement que le pays qui est sous mes yeux serait une merveilleuse retraite pour une irréparable infortune, et qu'il s'accommode on ne peut mieux d'un mélancolique souvenir. Si on ne m'avait point parlé de Gelimer, j'aurais songé au roi Lear. C'est bien en de semblables lieux qu'ont dû être versées ces larmes dont Shakspeare a fait des joyaux immortels. On dirait que là un cœur s'est brisé comme un vase d'encens, laissant à tout un paysage le parfum d'une impérissable douleur.

Le 31 mai, nous quittons Bou-Leaf. A l'entrée de la route que nous devions suivre s'élevait une montagne qu'il était impossible de tourner. Depuis vingt-quatre heures, le génie pratiquait un chemin qu'aucun effort humain ne pouvait empêcher d'être âpre, étroit et suspendu sur des abîmes. C'est ce sentier que prend notre armée. Le général Bosquet s'était établi au passage le plus difficile. Debout sur un quartier de rocher, il dirigeait le convoi, dont le défilé dura presque autant que le jour. « Va, Marie, s'écriait le soir un homme du train en s'adressant à sa mule, tu peux dire qu'il y a eu un bon Dieu pour toi aujourd'hui. » Il y a deux noms que portent invariablement toutes les mules, ce sont les noms de Marie et de Jeanne. Les soldats semblent prendre plaisir à prononcer ces mots qui leur rappellent sans doute la terre natale et les tendresses du village. Le fait est que la Marie dont il était question avait couru de grands dangers : elle avait roulé quelques instans sur le flanc de la montagne; je ne sais quel accident de terrain l'avait retenue et lui avait permis de se relever. Elle avait repris sa marche adroite et patiente avec ce doux regard que j'ai rencontré chez toutes les mules africaines. Je ne vois point pourquoi la Providence ne se serait pas intéressée à cette humble et utile créature. Oui, Marie, je crois qu'il y a un bon Dieu pour toi : si tu te mettais à parler comme l'ânesse de la Bible, tu pourrais le dire suivant l'expression de ton guide, de ton guide qui te doit une profonde reconnaissance; car tu as mieux fait que de porter son bidon et sa gamelle, tu lui as inspiré une parole touchante et une bonne pensée.

Après cette difficile ascension, nous descendons une rampe boisée, qui côtoie des précipices verdoyans d'où s'échappe par instans un murmure de ruisseau. Tout à coup, à travers les arbres, nous sentons une brise singulière qui nous porte une fraîcheur dont nous sommes étonnés et ravis. J'entends à quelques pas de moi une voix qui crie : « C'est la mer! » et bientôt j'aperçois de grands espaces d'un bleu changeant. La Méditerranée est devant nous. Je ne sais pas si la France elle-même, s'offrant à moi tout à coup, m'aurait plus charmé que cette apparition. La mer est, comme le ciel, une patrie universelle où toutes les âmes aspirent des souffles qu'elles connais-

sent, où toutes les rêveries retrouvent des chemins qu'elles ont par courus. Puis, au sortir des montagnes kabyles, cette région aimée des poètes semble nous rendre la grâce attique; elle nous rappelle mille tendres souvenirs, elle nous dit mille noms chéris. Notre bivouac est près de la plage; il s'appelle *Sidi-Rhean*, ce qui veut dire, je crois, « le seigneur des myrtes. » Ainsi s'appelait un marabout qui a son tombeau entre les montagnes et les vagues. Ce lieu est peuplé de myrtes en effet, qui se mêlent à des lauriers-roses, à des orangers et à des grenadiers. Des eaux vives sillonnent cette terre ombragée. Quoique la nuit soit encore loin de nous, le ciel est voilé. Le paysage me semble gagner à la lumière attendrie où se noient tous ses contours; il a quelque chose en même temps de païen et de mystique. Presque toujours les lieux évoquent pour moi un souvenir humain. C'est à Fénelon que me fait songer cette belle et rêveuse campagne. — Ainsi se confondent les grâces de deux mondes dans les pages où ce divin esprit a laissé sa plus vive empreinte. Je croyais avoir trouvé à Sidi-Rhean le pays que tous les voyageurs attendent, et attendent en vain bien souvent, pour dire : « Voilà ce que je cherchais! » Mais je devais voir l'Oued-Agrioun.

L'Oued-Agrioun est une sorte de fleuve qui se jette dans la Méditerranée. C'est sur ses rives que nous allons camper au sortir de Sidi-Rhean. On peut dire que notre nouveau bivouac nous offre tout ce que peuvent souhaiter les yeux. D'un côté la mer nous apparaît entre deux collines, de l'autre s'étend devant nous une vallée qui est une véritable Tempé. C'est bien un de ces paysages qu'évoquait Poussin dans les grandioses rêveries de son pinceau. A travers des prairies d'un vert sombre coule une onde que bordent des touffes de laurier-rose, et qu'ombragent çà et là quelques bouquets d'arbres à l'opaque feuillée. Le sol présente partout des effets semblables à ceux que l'art produit à grand' peine dans nos parcs. Des rochers couverts d'une végétation épaisse forment des grottes où l'imagination place des scènes tendres et merveilleuses. Des orangers, des citronniers et des myrtes composent des bosquets où l'Albane pourrait loger tous ses Amours. De distance en distance, des chênes déploient la pompe de leur grande taille et de leur opulente chevelure. Parfois quelques trembles, qui ressemblent à d'ascétiques rêveurs égarés dans des régions voluptueuses, élèvent au-dessus des plantes odorantes leur front pâle et élancé. Le regard va se perdre à l'horizon sur une chaîne de hauteurs boisées qui ont une douceur de colline et une majesté de montagne. Je ne sais pas comment est la véritable Grèce; mais ce pays-là est à coup sûr la Grèce de nos esprits, la Grèce des poètes. De pareils lieux inspirent, suivant moi, comme toutes les apparitions dans

notre vie de la félicité humaine, une sorte de tristesse qui est bien loin d'être amère toutefois. S'ils ne ressemblent pas à la couche des déesses antiques, s'ils ne rendent pas immortel celui qui les a aimés, — qu'ils ont aimé, on pourrait presque le dire, tant ils exhalent de vivante tendresse, — ils lui permettent du moins de laisser à sa tombe cette épitaphe où les regrets terrestres ont trouvé la plus touchante de leurs expressions : « Et moi aussi, j'ai vécu en Arcadie. »

C'est au camp de l'Oued-Agrioun que nous rejoignirent deux visiteurs qui furent les bienvenus : le prieur de la Trappe, le révérend père Régis, et le peintre ordinaire de l'armée française, Horace Vernet. Le moine et l'artiste arrivaient de compagnie, couchant sous la même tente, ayant une mule et un cheval à eux deux. Je vis avec plaisir ces hôtes nouveaux de notre bivouac. Le père Régis me rappelait ce couvent de Staouéli que j'ai voulu visiter aux premiers jours de mon arrivée en Afrique, ce mystérieux réservoir de pieuses tristesses dont je désirais sonder les profondeurs. Horace Vernet évoquait pour moi un ordre de souvenirs bien différens, mais qui me remuaient aussi : je songeais, en le voyant, qu'à cette heure même où nous cheminions dans la Kabylie, Paris goûtait ses jouissances intellectuelles de tous les ans, regardait, jugeait, louait, blâmait et oubliait les pensées humaines, devenues dessin et couleur, que lui offraient des artistes tremblans. Puis, qu'il vienne de Paris ou de Pékin, Horace Vernet est un hôte que je serai toujours heureux d'accueillir, surtout sous la tente où depuis longtemps sa place est marquée. Lui aussi, il a fait de la peinture sacrée, car le souffle du drapeau a passé devant sa face. S'il n'a pas été soulevé du sol par la prière, il a été enlevé de terre plus d'une fois par la trompette et par le tambour. Il a peint des batteries prises, des villes forcées, des tirailleurs sabrés. Il a saisi la furie française et l'a jetée sur la toile. Ses tableaux attestent que de notre temps il existe, tout comme avant nous, une espèce de soldats leste, hardie, résolue, qui accomplit en se jouant les plus austères devoirs du patriotisme et de l'honneur.

Vernet arriva au moment même où s'opérait un mouvement qui fut pour chacun de nous une vraie fête : la jonction des deux corps d'armée qui s'étaient séparés aux débuts de l'expédition. Un soir, nous apprenons que le général Mac-Mahon est campé à quelques lieues de nous. Le gouverneur fait tirer un coup de canon, et nous entendons, à travers les montagnes, un canon ami qui nous répond. Le lendemain, c'était le 4 juin, le camp de Sétif était reformé sur l'Oued-Agrioun. Les troupes du général Mac-Mahon avaient, comme les nôtres, triomphé de tous les obstacles qu'elles avaient rencontrés; elles avaient eu de vifs engagemens et de pénibles marches. Officiers

et soldats disaient qu'ils n'avaient jamais parcouru sentiers plus âpres, plus étroits, plus brisés par toutes les natures d'accidens. On peut s'imaginer l'effet que produisaient l'Oued-Agrioun et ses rives parfumées sur des gens qui sortaient de ce labyrinthe insensé de montagnes. Pendant quelques heures, ce ne fut au camp que réjouissances. Chaque soldat de notre colonne cherchait dans la colonne qui arrivait un hôte qu'il festoyait de son mieux. Un ravitaillement récent avait permis aux cantines de se garnir. Aussi aurait-on pu craindre un moment que Bacchus ne se déchaînât dans ce beau paysage arcadien; mais nous étions heureusement dans une nature en état de siége. La discipline, qui ne perd jamais ses droits là où nos soldats sont rassemblés, fit régner l'ordre sous l'ombrage des myrtes et des lauriers-roses. Le soir, après la retraite, aucun écho ne répétait les accens d'une voix avinée.

Le 5 juin, le gouverneur voulut que ce camp, où se trouvait réunie l'armée expéditionnaire, fût le théâtre d'une solennité qui devait terminer une partie de la campagne. Il fit venir devant sa tente les chefs de toutes les tribus des Babors; là, après leur avoir adressé des paroles dignes, énergiques et simples, il leur donna le bernous d'investiture. Cette cérémonie eut un caractère d'une incontestable grandeur. Je ne suis certes pas porté à m'exagérer l'éclat des fêtes, je crois que les hommes, lorsqu'ils veulent, par des cérémonies extérieures, glorifier eux-mêmes leurs œuvres, les fins humaines de leur vie, se trouvent réduits d'ordinaire à une visible impuissance, qui est le châtiment de leur orgueil; mais cette fois maintes circonstances se réunissaient pour empêcher cet effet habituel de se produire. Un pays d'un aspect nouveau et d'une beauté incomparable, un ciel lumineux et doux, des hommes aux poses et aux costumes exempts de toute apparence vulgaire, voilà ce qu'offrait le camp de l'Oued-Agrioun. Les chefs kabyles formaient un grand cercle autour du gouverneur, entre deux haies de soldats sous les armes. Chacun d'eux était appelé tour à tour et recevait le bernous, double signe de son autorité et de sa soumission. Il jurait fidélité à la France, puis retournait à sa place, paré de son manteau écarlate, avec cette dignité des sauvages que rien n'embarrasse, rien n'étonne, qui prennent tous les accidens de leur existence comme nous prenons les caprices du sommeil. Ces gens-là, je le veux bien, sont inférieurs aux habitans des villes; mais on ne peut nier qu'ils ne participent à cette splendeur mystérieuse que Dieu donne aux arbres, aux plantes, à tout ce qui vit sous le regard du ciel.

Le 5 juin était un dimanche. Quand l'investiture fut terminée, le gouverneur, après avoir congédié les Arabes, se dirigea vers un en-

droit du camp où l'on avait élevé un autel. On célébra le sacrifice de la messe. Le père Régis officiait. Il avait placé derrière le tabernacle une croix dont toutes les imaginations furent frappées. C'étaient deux branches d'arbre à peine dépouillées de leurs feuilles, et noueuses, tordues, sauvages. Cette croix rappelait la Trappe, ses agrestes solitudes et son âpre piété. Il y avait, dans ce bois étrangement contourné qui se détachait sur un ciel d'un bleu ardent, une sorte de violence mystique comme celle d'une âme qui se tord dans le brasier de la prière. Je ne suis pas très partisan des messes en plein air, d'abord parce que cela me fait involontairement penser à de fades descriptions dont mon enfance a été ennuyée, puis parce que j'ai en horreur cette opinion philosophique, que la nature est le seul temple qui convienne à l'Être suprême. Jamais la religion ne murmure à mes oreilles de plus frémissantes paroles que sous la voûte des églises; le souffle divin, quand il s'enferme dans une habitation terrestre, y produit une atmosphère où les âmes se sentent soulevées. Toutefois j'assistai avec joie à la messe du père Régis; j'étais heureux que la prière eût sa place dans une journée qui, sans elle, n'aurait était consacrée qu'à la gloire humaine; car « la gloire humaine, dit un saint livre, est toujours accompagnée de tristesse. »

Au sortir de l'Oued-Agrioun, nous allâmes passer huit jours dans un lieu qu'on appelle Ziama. C'est une région montagneuse qui s'étend au bord de la mer. Dans la partie la plus voisine de la grève, on retrouve les ruines fort apparentes d'une ville romaine. Si l'un des groupes de maisons que nous répandons à travers l'Afrique venait à être détruit maintenant par quelque action violente soit de la nature, soit des hommes, il n'en resterait dans bien peu d'années que d'informes décombres, des tuiles, du bois, des plâtres; le souffle d'un seul siècle suffirait pour balayer cette poussière. Les Romains semblaient songer à autre chose qu'à se construire des abris. Comme toutes les nations antiques, ils voulaient laisser après eux sur cette terre, l'unique domaine de leur vie, des fantômes de pierre et de marbre. La cité dont j'ai visité les débris était assurément une ville bien obscure, où ne vivaient que des Romains ignorés de Rome; eh bien! son existence est attestée par des portiques qui ont de la grâce et de la majesté. La nature en a pour longtemps encore avant de dévorer ces ruines avec lesquelles aujourd'hui elle semble prendre plaisir à se jouer. Des liserons s'enroulent autour de sombres arcades, et de pâles bluets se serrent contre des colonnes brisées. Je me suis arrêté près d'un sépulcre rempli d'une eau où des oiseaux se désaltéraient. J'ai retrouvé sur cette tombe des sculptures qui continuent, malgré les altérations qu'elles ont subies, à rendre la pensée qu'on

leur a confiée autrefois : elles représentent un lit nuptial que la mort a rendu solitaire. D'un côté de cette couche est un groupe de pleureuses, de l'autre une figure qui doit être celle d'un funèbre génie tenant un flambeau renversé. Pendant une bien longue suite d'années, ce langage séculaire d'une joie et d'une douleur d'un jour n'a été recueilli par personne. Je crois que les Kabyles ont peu de souci des ruines; toutefois ils ne les persécutent point : comme les liserons, ils se suspendent à leurs faîtes. J'ai vu accroupis sur une sorte d'aqueduc des pâtres long-vêtus qui tantôt abaissaient leurs yeux vers leurs troupeaux, tantôt dirigeaient devant eux à travers l'espace leur regard aux muettes et insondables profondeurs.

Le ciel, qui, au camp de l'Oued-Agrioun, avait un moment revêtu sa plus éclatante parure, se couvrit à Ziama d'une effroyable obscurité, et une de ces pluies africaines dont j'ai parlé déjà nous emprisonna dans nos tentes. Je me rappelle sans déplaisir ces instans de captivité. Tandis que les eaux du ciel martelaient la toile qui me servait d'abri, je m'abandonnais à ces complets loisirs, malheureusement trop rares dans notre vie, où se trouvent réunis tous les repos. Je vis presque avec chagrin la renaissance du beau temps; je me trouvais bien dans ma tombe; j'aurais dit volontiers avec un personnage de Shakspeare : « Par pitié, ne m'étendez pas de nouveau sur la roue de la vie. »

Pourtant notre départ de Ziama fut marqué, pour moi, par un spectacle d'une vive et originale beauté : ce fut un lever du soleil au bord de la mer, dans les plus étranges conditions. Tandis que la nature de droite était toute chrétienne, celle de gauche était toute païenne. A droite, ce sont des montagnes ascétiques, des profils de granit effilés, des élévations solitaires qui semblent attendre des demeures d'anachorète. Au-dessus d'une de ces hauteurs s'élevait en ligne directe, d'une correction inflexible, une étoile isolée qui rappelait l'hostie soulevée par un miracle au-dessus du calice. A gauche, c'est la Méditerranée qui regarde l'aurore de l'ancien monde, prête à jeter son sourire aux humains. On sent que l'aimable déesse est à demi sortie de la couche où dort son vieil époux. Comme des draperies qu'elle n'a pas fixées encore sur ses membres charmans, des voiles teints de roses, de safran et de pourpre flottent à l'horizon. Tout à fait au-dessus des flots, dans une région qu'envahit déjà la lumière, tremblent des étoiles prêtes à s'évanouir, qui ressemblent à des danseuses surprises dans une salle de fête par la clarté du jour. D'un côté je lis l'Évangile, et de l'autre je lis Homère.

Du reste, l'Afrique nous offre les beautés de toutes les contrées et de tous les livres. Ainsi le 11 juin nous traversons une forêt où au-

raient pu se perdre Chactas et Atala. J'aperçois ces lianes mystérieuses qui éveillent, en se pendant aux rameaux vigoureux des chênes dont elles semblent aspirer la vie, des idées d'impérieuses et sensuelles amours. Nous pénétrons dans un vrai chaos de verdure. Tout à coup le sol se rétrécit sous nos pieds; peu à peu il devient un sentier qui, d'un côté, est dominé par des rochers couverts d'une inextricable végétation, et qui, de l'autre, domine un ravin où les eaux d'un torrent coulent entre des troncs d'arbres et des bruyères.

C'est à travers ces aspects changeans que nous arrivons aux lieux où l'expédition doit finir, dans le pays des deux tribus qui ne sont point venues se soumettre encore, les Beni-Affeur et les Beni-Zdeur. Nous avions rêvé dans ces contrées des combats que nous ne trouvons point. La décision de notre marche, la promptitude de nos succès, ont jeté le découragement chez les Kabyles. Beni-Affeur et Beni-Zdeur accourent à notre camp; tous ont compris qu'il n'y avait pas à lutter contre des gens qui tombaient sur eux des sommets mêmes de leurs montagnes. On reçoit leurs moutons, leurs bœufs, leurs poules, et on leur accorde l'*aman;* mais on veut que leur pays conserve une trace ineffaçable de notre passage. Sur un ordre du gouverneur, nos bataillons quittent le fusil, prennent la pioche, et entreprennent avec un incroyable élan une œuvre immense qui est accomplie en quelques jours. A travers une véritable confusion de bois, de rochers et de montagnes, ils pratiquent une route où des voitures pourraient s'engager. Je n'oublierai jamais ce qu'ont été nos soldats dans cette tâche, qui exigeait d'eux la plus difficile espèce de dévouement. Je ne veux insulter à aucun temps, à aucune pensée, à aucun homme, car je désire qu'on respire dans ces pages une seule passion; mais je n'ai pu m'empêcher pourtant, à l'aspect de ces travailleurs, de songer aux travailleurs d'une si différente espèce que j'ai vus à une époque récente. Ce travail qui mérite vraiment d'être glorifié, ce travail que depuis bien longtemps la religion elle-même a élevé à la dignité de la prière, je l'avais enfin sous les yeux : il m'apparaissait avec ses purifiantes ardeurs, avec son courage sacré, avec sa patience bénie.

Le jour où la route qui relie maintenant Constantine à Djigelli fut praticable, le gouverneur voulut juger par lui-même de cette voie presque en même temps ébauchée et finie. Zouaves, chasseurs à pied, soldats de tous les régimens, se tenaient sur son passage, la pioche à la main, la tête découverte, offrant avec insouciance au soleil leurs fronts où ruisselait la sueur. Sur cette longue ligne où résonnait l'accent du clairon, on rencontrait un même entrain, une même gaieté, un même sourire. Pas un visage où ne fût empreinte

une joyeuse résignation. Il y avait dans cette singulière revue d'une armée victorieuse du sol, tenant à ses pieds, sous les instrumens de son travail, son ennemi dompté et transfiguré, un entraînement qu'il était impossible de ne pas subir. A l'entrée d'un pont élégant et hardi qui faisait passer la route au-dessus d'un torrent, le gouverneur tendit tout à coup la main aux deux officiers du génie qui avaient eu dans ces travaux la plus grande part. Toute une chaîne humaine sentit l'émotion électrique de ce mouvement.

Quelques jours après cet épisode, nous nous embarquions à Djigelli. Le 1er juillet, nous entrions dans le port d'Alger. Heureusement nous n'avons pas dit de longs adieux aux bois, aux rochers, aux montagnes, au sommeil de la tente, au réveil des clairons, à la recherche des coups de fusil. Quand on a connu la vie de l'expédition, c'est avec une étrange tristesse qu'on la quitte. On se demande comment on pourra remplacer tant de biens dont on aurait cru la réunion impossible : — une activité sans inquiétude, une oisiveté sans remords, des élans passionnés, des espérances placides, de pieux souvenirs et de philosophiques oublis. On rentre avec angoisse dans un monde qu'on n'était pas sûr de n'avoir point abandonné pour toujours. N'exagérons rien cependant, car si la vérité doit être quelque part, c'est ici. Il y a des jouissances qu'au sortir de toute campagne on retrouve avec une profonde émotion. La tente ne fait pas oublier le foyer, la nature ne fait pas oublier la patrie, et tous les cœurs où se glisse encore, suivant l'expression d'un grand poète, *le seul rayon dont s'illumine la vie* savent ce que ne fait pas oublier le danger.

PAUL DE MOLÈNES.

LA POÉSIE

EN 1853.

La passion des poètes pour le moyen âge paraît s'attiédir. Quelques disciples attardés des doctrines prêchées sous la restauration poursuivent encore la rénovation de l'art gothique; mais leurs œuvres, si tant est qu'elles méritent ce nom, ne valent pas la peine d'être mentionnées. La croisade entreprise pour la forme réduite à elle-même, vivant par elle-même, se suffisant à elle-même, semble aujourd'hui terminée; le bon sens public a fait justice des folles espérances proclamées à son de trompe. Chacun comprend aujourd'hui que la forme sans idée n'est qu'un passe-temps puéril, un hochet, et rien de plus. Le moyen âge, comme tous les âges de l'histoire, avait et garde encore son droit de cité en poésie; mais pour réhabiliter poétiquement le moyen âge selon le programme de la restauration, il fallait quelque chose de plus que l'imitation matérielle des ballades chantées en-deçà et au-delà de la Loire du XIIe au XVe siècle. Réduire la réhabilitation poétique du moyen âge à la peinture de la vie extérieure et négliger la partie humaine, c'est-à-dire la substance éternelle de toute poésie, c'était se condamner d'avance et marcher audevant d'un échec. Que reste-t-il aujourd'hui de l'école gothique? Quelques préfaces ingénieuses, quelques pièces lyriques, où la richesse de la rime dissimule aux yeux de la foule l'absence de la pensée. Quand je parle de l'absence de la pensée, je me place au point de vue des esprits vulgaires qui ne sont pas initiés aux secrets de l'école gothique. Je me souviens en effet d'avoir recueilli avec éton-

nement, il y a quelques années, l'explication et la défense des ballades enfantines applaudies dans les salons de la restauration. Un disciple fervent et convaincu de l'école gothique me disait très sérieusement: Que nous reprochez-vous? De négliger le sentiment et la pensée? C'est une étrange accusation. L'art, tel que nous le comprenons, est par lui-même une chose si parfaite, qu'il se passe tout à son aise du sentiment et de la pensée. L'émotion et la réflexion sont la substance ordinaire de la poésie, je ne le nie pas; mais un art qui n'appelle pas à son secours ces deux élémens appartient à un ordre bien plus élevé. A l'aide du sentiment et de la pensée, le premier venu, habile ou inhabile, peut émouvoir et intéresser; nous autres partisans de l'art pour l'art, nous procédons autrement. Nous abandonnons le sentiment à la foule, la pensée au solitaire, et nous voulons, par la combinaison des images, par la variété du rhythme, par la richesse de la rime, remplacer le sentiment et la pensée. — Je prenais d'abord cette définition de l'école gothique pour une ingénieuse ironie; mais la suite de l'entretien me prouva que je m'étais trompé, et en effet toutes les œuvres de l'école gothique s'expliquent par la domination de la forme sur la pensée, ou plutôt par l'effacement de la pensée devant la forme. Le disciple indiscret et imprudent m'avait livré tout entier le secret de ses maîtres.

La cause de l'art gothique est aujourd'hui perdue. Entendons-nous pourtant: je ne veux pas dire que le moyen âge soit interdit sans retour à la poésie. Voici à quels termes se réduit ma pensée. Le moyen âge, comme toutes les époques de l'histoire humaine, est soumis aux conditions qui dominent toute poésie. La forme sans l'idée se traduira toujours en œuvres puériles. Aujourd'hui les poètes abandonnent le moyen âge et se retournent vers l'antiquité. La solitude qui s'est faite autour de l'art gothique, le silence dédaigneux et légitime qui accueille les derniers échos de cette école, ont suggéré à quelques esprits amoureux de la renommée le désir de sonder la Grèce antique, et de chercher dans cette mine féconde quelques filons oubliés. Malgré l'anathème lancé par Berchoux contre les Grecs et les Romains, cette tentative mérite d'être prise en sérieuse considération. Reste à savoir si cette pensée, très acceptable en elle-même, sera poursuivie avec persévérance, si les poètes de notre temps étudieront l'antiquité plus sincèrement et plus profondément qu'ils n'ont étudié le moyen âge. Si nous devons avoir la chlamyde et le *peplum* au lieu du surcot et du tabard, ce n'était vraiment pas la peine de changer de thème. Si le chapiteau roman et l'ogive gothique doivent céder la place au chapiteau dorique ou corinthien, sans que la nature humaine tienne plus de place dans cette rénovation que dans la précédente, la tentative d'aujourd'hui ne vaut pas mieux que la tentative d'hier. Exa-

minons pourtant les pièces du procès et ne prononçons pas légèrement. Voici MM. Ponsard et Leconte de Lisle qui prétendent, chacun à sa manière, réveiller en nous le sentiment et l'intelligence de l'antiquité. Qu'ils soient les bienvenus, s'ils ont compris la supériorité de la pensée sur la forme, s'ils n'ont pas confondu l'écorce avec l'aubier.

Les mystères de la religion chrétienne, déclarés à tout jamais rebelles à la poésie par un esprit ingénieux, dont les arrêts étaient acceptés par les contemporains de Racine et de Molière comme des vérités à l'abri de toute discussion, ont tenté parmi nous plus d'une âme fervente, où la religion se concilie avec le culte de l'art. Les dangers signalés se sont évanouis devant le désir de rallier la foule à la foi par le charme de l'imagination. M. Victor de Laprade est entré dans cette voie nouvelle, et ses efforts ont droit à toute notre attention. Il essaie dans le domaine poétique pour la tradition chrétienne ce que MM. Ponsard et Leconte de Lisle ont essayé pour la tradition païenne. Pour juger avec impartialité cette périlleuse entreprise, il convient, je crois, de l'envisager sous l'aspect purement littéraire. Si nous abordions l'autre côté de la question, l'impartialité serait trop difficile. Nous risquerions de mécontenter, d'irriter peut-être les esprits chez qui la foi domine tous les problèmes philosophiques et littéraires, et de paraître injuste à ceux qui, tout en acceptant la tradition chrétienne, n'ont pas renoncé à l'exercice de la raison et du goût. J'essaierai donc de parler librement de M. Victor de Laprade.

Enfin la poésie personnelle, qui a tenu sous la restauration une si large place dans notre littérature, se métamorphose aujourd'hui. Au lieu de nous entretenir sans relâche de l'isolement des âmes d'élite, du néant des affections humaines, de la nature sourde à nos plaintes et à nos questions, elle consent à célébrer les joies de la famille, le calme du foyer domestique, la sérénité de la vie champêtre, les consolations de l'amitié. Nous saluons avec bonheur cette transformation. Sans prétendre au don de prophétie, nous avions prévu depuis longtemps que la poésie personnelle épuiserait bientôt le thème qu'elle avait choisi, et s'il nous est permis de citer une preuve à l'appui de notre affirmation, nous rappellerons que nous avions deviné le caractère poétique de *Jocelyn* avant d'en avoir lu le premier vers, avant même que le premier vers fût imprimé. Pour prévoir la signification de ce poème, il ne fallait pas une grande pénétration; aussi croyons-nous pouvoir invoquer ce souvenir sans manquer aux lois de la modestie : il suffisait, pour me servir d'une expression vulgaire, d'avoir tâté le pouls de l'opinion publique. La foule témoignait chaque jour une indifférence de plus en plus marquée pour la poé-

sie égoïste, pour l'analyse et la peinture des souffrances enfantées par la solitude et que la solitude ne peut consoler. Pressentir que la foule passerait bientôt de l'indifférence au dégoût, du dégoût à l'aversion, était chose trop facile; la connaissance du présent révélait l'avenir à tous les esprits attentifs, et l'attention n'est pas un mérite dont on puisse se vanter : c'est un devoir, et rien de plus.

La transformation de la poésie personnelle n'est pas moins importante à nos yeux que le retour vers l'antiquité, vers la tradition chrétienne. Quoique cette transformation n'ait pas encore porté tous ses fruits, je m'efforcerai d'en parler avec indulgence. Je ne demanderai pas à l'idée naissante les œuvres qui n'appartiennent qu'à l'idée mûrie par une longue réflexion. Je tâcherai d'apprécier les faits accomplis, non pas en eux-mêmes, mais d'après l'intention dont ils relèvent. Si je me trompe, j'espère au moins ne pas pécher par excès de sévérité. Je sens et je professe une vive sympathie pour tous les esprits qui comprennent la nécessité des affections et ne cherchent pas dans la passion pour la solitude un signe de royauté intellectuelle. J'accepte sans réserve ce verset de l'*Ecclésiaste :* « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. »

Avant d'examiner les *Études antiques* de M. Ponsard, je dois parler de la préface. M. Ponsard n'entend pas raillerie sur la critique. J'avais cru pouvoir lui dire qu'il se méprenait sur le caractère des bacchantes, et je m'étais modestement abrité derrière Virgile et Euripide. L'auteur d'*Ulysse* s'est bien gardé de répondre directement à mon objection, et en effet la tâche eût été plus que difficile. De quelque manière qu'on envisage la tragédie des *Bacchantes*, il est impossible d'y découvrir l'apologie de M. Ponsard. Aussi le poète, indigné du reproche que je lui adressais, n'a rien trouvé de mieux que de me comparer à Tityre, en parodiant les deux premiers vers de la première églogue pour me prouver qu'il sait Virgile par cœur. J'admire avec tout le monde, comme je le dois, l'exquise finesse de cette ingénieuse plaisanterie; je reconnais, sans me faire prier, que j'écris avec une plume de mince valeur. Malheureusement pour M. Ponsard, ma plume valût-elle cent fois moins encore, la tragédie d'Euripide, la vingt-sixième idylle de Théocrite et le troisième livre des *Métamorphoses* d'Ovide seraient encore là pour me donner raison : le poète athénien, le poète sicilien et le poète romain racontent de la même manière la mort de Penthée. Je ne croyais pas devoir répondre à ces aimables gausseries. Ceux qui connaissent l'antiquité partagent mon avis, je devais naturellement me contenter de leurs suffrages : quant à ceux qui ne la connaissent pas, je n'ai pas à m'inquiéter de leur opinion; mais on m'assure que les gens du monde, brouillés depuis longtemps avec les études de leur jeunesse, donnent

raison à M. Ponsard, parce qu'il a parlé le dernier. Je suis donc forcé de rompre le silence et de rétablir en quelques mots les vrais termes de la question. Que M. Ponsard ait traduit pour sa tragédie d'*Ulysse* plusieurs chœurs d'Euripide, c'est ce qui importe peu; il s'agit de savoir si un poète grec s'est jamais permis de comparer aux bacchantes les filles folles de leur corps; tant que M. Ponsard n'aura pas établi l'affirmative, les traits les plus acérés de sa puissante ironie viendront s'émousser contre l'évidence. Il est très vrai, et je n'ai jamais songé à le contester, que deux siècles avant l'ère chrétienne le sénat romain fut obligé de rendre un décret contre la licence des bacchanales, où les hommes s'étaient introduits; mais quoi! dans la tragédie d'*Ulysse* il s'agit des bacchantes de la Grèce héroïque. Or, d'après les marbres de Paros, le siége de Troie remonte à douze siècles avant l'ère chrétienne; Homère écrivait trois siècles après le siége de Troie : un enfant tirerait la conclusion. M. Ponsard, qui croit posséder une pleine connaissance de l'antiquité, parce qu'il a mis au théâtre avec succès quelques pages de Tite-Live, a commis tout simplement une erreur de mille années. Vouloir assimiler les bacchantes de la Grèce héroïque aux bacchanales romaines — deux siècles avant l'ère chrétienne — est une prétention plus qu'étrange : autant vaudrait, à mon avis, chercher dans l'Évangile l'apologie de l'inquisition. Les bûchers allumés en Europe au nom de la foi catholique ne rendent pas l'Évangile responsable d'un tel crime; les dogmes prêchés par les apôtres n'ont rien à voir dans la Saint-Barthélemy. Les bacchantes de la Grèce héroïque n'ont rien à démêler non plus avec la licence des bacchanales romaines. J'espère que M. Ponsard se contentera de ma réponse, et n'obligera pas une plume de si mince valeur à soutenir plus longtemps une si terrible discussion. Si mon adversaire ne joignait pas la clémence au génie, je me verrais forcé d'abandonner la partie, car je ne suis pas en mesure de lui rendre flèche pour flèche, et j'aurais beau relire Virgile : inhabile à le parodier, je serais accablé.

Après avoir défendu assez maladroitement sa tragédie, M. Ponsard entreprend de démontrer que la France a perdu l'intelligence et le sentiment de l'antiquité. André Chénier lui-même ne trouve pas grâce devant ce juge impitoyable. André Chénier, qui depuis trente ans passait pour avoir retrouvé la grâce et la simplicité du génie attique, n'est, aux yeux de M. Ponsard, qu'un poète tout au plus virgilien. Quant au génie grec, il n'en faut pas parler après avoir lu *l'Aveugle* et *la Jeune Captive*. Tout au plus virgilien! l'expression est dure, et pourtant M. Ponsard semble vouloir user d'indulgence envers ce pauvre Chénier. Voyez pourtant où peut nous conduire l'ignorance. Toute la France lettrée croyait en paix, depuis trente ans, que Chénier avait

compris la Grèce; toute la France s'était trompée. M. Ponsard, qui possède l'intelligence de Tite-Live, ne devine pas moins sûrement le vrai sens d'Homère par droit de parenté. Nourri du miel de l'Hymète, il parle sans effort la langue de Patrocle et d'Agamemnon. Aussi généreux que savant, il n'a pas voulu garder pour lui seul un si précieux secret; il nous associe à son opulence avec une libéralité que je ne saurais trop louer. Pour nous montrer comment il faut s'y prendre pour peindre l'antiquité, il vient de traduire à sa manière un chant de l'*Odyssée*, la rencontre d'Ulysse et de Nausicaa, et de l'encadrer dans un récit de son invention; mais avant d'apprécier cette hardie tentative, il nous faut parler en quelques mots des principes exposés par M. Ponsard. S'il se fût contenté de dédaigner André Chénier, nous ne connaîtrions pas à fond ses doctrines littéraires; il a bien voulu nous les révéler, et cet enseignement a été accueilli partout avec une reconnaissance unanime. Nous savons maintenant, à n'en pouvoir douter, qu'il procède à la fois de Corneille, de Racine et de Molière; avec de tels aïeux, on peut à bon droit défier toutes les atteintes de la critique. Il est vrai que ses trois illustres ancêtres ont chacun un style qui leur appartient et qui ne peut être confondu avec le style des deux autres; il est vrai que *le Cid*, *Athalie* et *le Misanthrope*, bien qu'écrits dans le même siècle, ne sont pas écrits dans la même langue; il est vrai que la simplicité familière de Molière n'a pas grand' chose à démêler avec la période nombreuse de Racine ou la phrase énergique de Corneille; mais leurs disciples et leurs descendans ne s'arrêtent pas à de pareilles vétilles. De toutes parts, on demandait à l'auteur d'*Ulysse* quels étaient ses principes, il fallait bien répondre à la curiosité universelle. Dieu merci, notre attente n'a pas été trompée; nous connaissons maintenant la généalogie littéraire de M. Ponsard. A la rigueur, il aurait pu se dispenser de nous exposer ses opinions, il suffisait de nommer ses aïeux. Sachons-lui gré pourtant de ne s'être pas tenu dans une réserve majestueuse; il a poussé la condescendance jusqu'à nous expliquer par quels liens mystérieux il se rattache aux chefs de sa famille. Le génie seul possède le secret de ces merveilleuses causeries.

Voyons maintenant le vrai sens d'*Homère*. Un poète moins hardi que M. Ponsard eût hésité peut-être à mettre Homère en scène. Au premier aspect en effet, une telle entreprise a quelque chose de dangereux; mais une victoire sans péril ne saurait tenter que les âmes vulgaires. Quand on a cueilli le laurier-rose sur les bords de l'Eurotas, on trouve sans peine sur ses lèvres des paroles dignes d'Homère. La fable inventée par M. Ponsard est d'une naïveté charmante, et prouvera aux plus incrédules que l'auteur d'*Ulysse* entend l'antiquité bien autrement qu'André Chénier. Voyez plutôt. Homère, re-

cueilli par un armurier de Cumes, le charme et l'intéresse par l'éclat et la variété de ses récits. Malgré les instances de son hôte, il ne veut pas s'asseoir à sa table sans payer son écot. Il espère que les notables de la ville, après avoir entendu un chant de l'*Odyssée*, n'hésiteront pas à lui assigner une pension sur le trésor public. Vaine espérance! les notables de Cumes écoutent sans émotion l'entretien d'Ulysse et de Nausicaa. Ignorans, égoïstes, sourds aux accens du génie, ils demandent à quoi sert la poésie. Un bourgeois du Marais ne parlerait pas autrement. Après une délibération de quelques instans, les notables de Cumes décident à l'unanimité qu'ils ne prendront pas à leur charge l'aveugle mendiant. Il paraît que dans cette ville maudite, au dire du moins de M. Ponsard, l'avarice et l'ignorance ne régnaient pas seules; il y avait parmi ces boutiquiers sans entrailles, sans lettres et sans goût, des critiques envieux, comme dans notre malheureux pays, qui se plaisaient à dénigrer le génie. En traçant le portrait de ces critiques de Cumes, l'héritier de Corneille, de Molière et de Racine s'en est donné à cœur-joie. En lisant cette page écrite sur l'airain avec un stylet d'acier, tout homme habitué à dire son avis sur les poètes de son temps sent ses cheveux se dresser sur sa tête, un frisson d'épouvante glace le sang dans ses veines. En présence de son image, il reconnaît toute son indignité, et comprend, mais trop tard, hélas! que les poètes sont infaillibles, et que la discussion la plus modeste est une atteinte portée à leur inviolabilité.

Il faut pourtant bien parler du chant de l'*Odyssée* traduit par M. Ponsard. Je n'aborde qu'en tremblant cette tâche difficile. Quand l'auteur d'*Ulysse* parle en son nom, quand il nous raconte l'entretien d'Homère et de Tychius l'armurier, il parle une langue qui n'est pas celle d'André Chénier, je le reconnais volontiers. Les images ne sont pas toujours bien choisies; parfois la rime amène des idées quelque peu puériles, dont la vile prose ne s'accommoderait pas. L'imitation de la période homérique, toujours évidente, est bien rarement heureuse. Lorsque Homère parle à son tour par la bouche de M. Ponsard, hélas! nous avons grand' peine à le reconnaître. André Chénier, ce poète si maladroit, tout au plus virgilien, ne trouvant pas dans notre langue l'équivalent précis de l'expression homérique, s'est laissé plus d'une fois séduire par le charme d'une périphrase élégante; ce n'est pas moi qui entreprendrai de le défendre. Il rappelle, sans les égaler, la finesse attique, la mollesse ionienne. M. Ponsard dédaigne résolument la périphrase; par malheur, il confond la trivialité avec la simplicité. Au risque de me voir confondu avec les critiques de Cumes, j'oserai dire que je préfère le style à peine virgilien d'André Chénier au style homérique de M. Ponsard. Je n'aime pas la périphrase, et j'aime encore moins les expressions crues et tri-

viales. Ulysse et Nausicaa parlent dans le poème de M. Ponsard, je veux dire dans le chant de l'*Odyssée* qu'il a traduit, un langage sans grâce et sans élévation. C'est une manière toute nouvelle de comprendre l'antiquité, très nouvelle assurément, qui ne séduira pas les gens du monde guidés par les seules lumières du goût, et qui étonnera fort les érudits, car les passages les plus familiers, les plus naïfs de l'*Odyssée* n'ont jamais rien de trivial. Les choses sont appelées par leur nom; mais la précision des termes n'exclut ni l'énergie, ni l'élévation. Il y a d'ailleurs dans le style d'Homère une qualité précieuse et constante que M. Ponsard oublie complétement, je veux dire l'unité. Les expressions les plus franches n'ont jamais rien d'inattendu, parce qu'elles sont préparées par le ton général de la pensée. Dans la traduction de M. Ponsard, les couleurs les plus vraies prennent un accent criard et discordant. Pourquoi? C'est qu'il n'a pas tenu compte de l'unité; dans son horreur pour la périphrase, que je suis loin de lui reprocher, il ne garde aucune mesure. Pour mieux prouver qu'il tient à nommer les choses par leur nom, ayant à choisir entre deux termes, il choisit presque toujours le plus vulgaire et le plus bas. C'est là ce qu'il appelle retrouver la simplicité homérique. Cette prétendue fidélité n'est, aux yeux des hellénistes, qu'une infidélité flagrante. Cette interprétation, qui se donne pour littérale, défigure Homère qu'elle prétend copier.

Qu'ai-je dit, mon Dieu? M. Ponsard va me trouver bien hardi, bien téméraire. Après avoir mis en question la vérité de son *Ulysse,* j'ose révoquer en doute l'exactitude de sa traduction. Je n'ignore pas les périls de ma franchise : la rude leçon qu'il m'a donnée dans sa préface aurait dû me rendre plus prudent et plus modeste. Cependant une pensée me rassure. Après m'avoir comparé à Tityre, quel plus terrible anathème M. Ponsard peut-il lancer contre moi? Le pire qui puisse m'arriver, c'est d'être baptisé du nom de Zoïle, et je m'en consolerai facilement en pensant que M. Ponsard n'avait pas d'autre moyen de se mettre sur la même ligne qu'Homère. Les poètes de nos jours ont l'humeur quinteuse et s'appliquent à justifier de plus en plus l'opinion exprimée par l'ami de Virgile et de Mécène. Ils forment une race plus que jamais irritable. Discuter leur savoir, refuser de croire qu'ils ont tout deviné, qu'ils n'ont besoin de rien apprendre, c'est leur manquer de respect. Vouloir les soumettre aux conditions vulgaires de l'étude et de la réflexion, c'est nier l'auréole lumineuse suspendue au-dessus de leurs têtes. Quelque durs que soient de tels reproches, il faut bien les subir avec résignation. J'ai le malheur de penser, malgré ma profonde sympathie pour l'imagination, que l'étude n'a jamais rien gâté, que les plus heureux dons du génie ne sauraient suppléer la connaissance de l'histoire. Les poètes sont à

mes yeux des êtres supérieurs, privilégiés, mais ils ne cessent pourtant pas d'être hommes. Corneille, un des aïeux de M. Ponsard, a consumé sa vie dans l'étude, et son génie ne s'en est pas mal trouvé. Dante, Goethe et Milton savaient toute la science de leur temps, et je ne vois pas que cette science laborieusement amassée ait attiédi l'ardeur de leur imagination. Aujourd'hui, les choses sont bien changées. La plupart des hommes qui inventent se croient dispensés d'étudier. La poésie est une création, donc elle est divine, donc elle n'a rien à démêler avec les procédés vulgaires de l'intelligence. Étudier, fi donc! cela est bon tout au plus pour les petits esprits. Les esprits de haut lignage, les inventeurs, les poètes, ne sont pas soumis à cette cruelle nécessité. Que poésie et création soient synonymes, je le veux bien; mais je renvoie les poètes aux premiers versets de la Genèse. Moïse ne dit pas que Dieu ait tiré le monde du néant; la volonté divine a mis l'ordre dans le chaos, c'est une part assez belle, ce me semble, et dont les poètes devraient se contenter. Qu'ils traitent comme une fange immonde, comme une argile impure, toutes les connaissances amassées lentement dans la mémoire des hommes, ce dédain puéril n'excitera pas ma colère; mais qu'ils descendent au moins jusqu'à feuilleter l'histoire, s'ils veulent en parler. M. Ponsard, qui a prouvé son amour pour l'antiquité, n'a pas établi aussi victorieusement ses droits au titre d'érudit. Les applaudissemens très légitimes prodigués à *Lucrèce* ne détruisent pas la différence qui sépare la Rome des Tarquins de la Rome républicaine et de la Rome impériale. Or, dans cette tragédie, émouvante assurément, moins émouvante pourtant que le récit de l'historien romain, plus d'une fois les mœurs de ces trois époques si diverses sont mêlées et confondues. C'en est assez pour montrer que le savoir de M. Ponsard n'est pas à l'abri de toute objection. Assurément la pleine connaissance des détails recueillis par l'érudition sur la Grèce et l'Italie antiques n'est pas indispensable aux poètes, mais il faut au moins confesser qu'elle leur rendrait plus d'un service. M. Ponsard n'est pas de cet avis : il trouve très mal avisés tous ceux qui se permettent de relever ses bévues. Les faits les plus constans, les mieux avérés, lorsqu'il les a oubliés ou qu'il les ignore, sont à ses yeux comme non avenus, et si la critique, dans les termes les plus modestes, sans afficher l'érudition, prend la peine de les rappeler, il s'étonne et s'indigne. Il ferait beaucoup mieux de suivre l'exemple de son aïeul Corneille, et de corriger sans dépit les erreurs qu'on veut bien lui signaler.

Les *Poèmes antiques* de M. Leconte de Lisle méritent une attention sérieuse. Il y a dans ce livre un ensemble de pensées constamment élevées. Je regrette que l'auteur, au lieu de présenter son œuvre seule et nue, ait cru devoir lui donner pour cuirasse une préface très

malencontreuse. Les poètes qui entrent dans la carrière ont toujours mauvaise grâce à traiter de haut en bas ceux qui les ont précédés. M. Leconte de Lisle ne paraît pas même avoir entrevu cette vérité si vulgaire. Il parle avec un dédain superlatif de tous les hommes qui depuis cinquante ans, soit en France, soit dans le reste de l'Europe, ont mis leur parole au service de leur fantaisie. Il exagère jusqu'au ridicule une pensée très vraie dans son principe, à savoir que la poésie purement personnelle de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre a obscurci et presque effacé l'intelligence du passé. Il est hors de doute que la poésie lyrique des cinquante dernières années n'a rien à démêler avec le savoir historique, ce n'est pas une raison pour la maudire; c'est une forme nouvelle de l'imagination, que l'antiquité n'a pas connue, qui relève directement du développement religieux des nations modernes, et qu'un esprit attentif ne traitera jamais avec indifférence. Byron et Lamartine, poètes très personnels, sont pour nous et seront pour la postérité, je le crois, des hommes de premier ordre. La peinture de leurs sentimens nous offre un intérêt aussi puissant que le tableau du passé. Je n'ignore pas, et j'ai signalé plus d'une fois les dangers que présente cette poésie égoïste; je sais tout ce qu'il y a d'énervant dans cette analyse de la souffrance : cependant, quoi que puissent penser les moralistes, il faut bien reconnaître que Lamartine et Byron sont au premier rang parmi les poètes de la génération présente. La préface de M. Leconte de Lisle prouve jusqu'à la dernière évidence que le maniement de la mesure et de la rime n'enseigne pas les lois les plus élémentaires de la prose. Les idées les plus justes ont besoin d'être présentées sous une forme claire et précise; or M. Leconte de Lisle paraît dédaigner résolument la précision et la clarté. Ses idées ne s'enchaînent pas, et s'offrent à nous sous une forme vague et confuse. Habitué à parler la langue des dieux, il bégaie la langue des hommes, et nous sommes réduits à deviner sa pensée. Oublions donc cette préface malencontreuse, et parlons des *Poèmes antiques*.

Il y a dans le recueil de M. Leconte de Lisle un sentiment très vrai de l'antiquité que je me plais à louer sans réserve; par malheur ce sentiment, qui promettait les plus beaux fruits, est contrarié par des velléités d'érudition. *Hélène, le Centaure* et *Niobé* révèlent chez l'auteur l'intelligence intime de la Grèce antique. Personne depuis André Chénier n'avait sondé le passé avec autant d'attention et de vigilance, et certes ce n'est pas un mince éloge. Pourquoi faut-il que l'auteur, oubliant l'arrêt prononcé par Boileau sur Ronsard, ait voulu parler grec en français? Je reconnais volontiers que la mythologie païenne, en passant de la Grèce à l'Italie, a subi des altérations nombreuses; l'altération des noms n'est pas la moins importante :

cependant, comme il s'agit avant tout de se faire comprendre, il est très dangereux de substituer les dénominations grecques aux dénominations latines qui sont entrées dans notre langue. L'érudition peut réclamer tout à son aise; mais à moins d'écrire pour les érudits dans la langue d'Homère, il faut accepter les dénominations latines. Jupiter et Junon sont deux noms que tout le monde comprend, *Zeus* et *Héré* sont deux énigmes pour la plupart des lecteurs. La poésie n'a rien à gagner à ces restitutions purement philologiques; j'ajouterai que ces restitutions, énigmatiques pour la foule, sont trop souvent insuffisantes pour les érudits. Ainsi, par exemple, Junon, que M. Leconte de Lisle baptise du nom d'*Héré*, ne s'est jamais appelée de ce nom, ni parmi les contemporains de Périclès, ni parmi les contemporains de Canaris. Il suffit d'ouvrir Homère pour voir qu'*Héré* est une pure invention, et que Junon chez les Grecs s'appelait *Hêré*. La confusion de l'*epsilon* et de l'*éta* est une étourderie difficile à concevoir chez un poète qui se donne comme érudit et reproche aux hommes de son temps d'ignorer l'antiquité. Je suis forcé d'en dire autant d'*Athéné* substituée à Minerve; les écoliers de douze ans, assis sur les bancs de nos colléges, savent très bien que Minerve, dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, s'appelle *Athênê*, et non pas *Athéné*. Cette remarque toute philologique pourra sembler puérile aux esprits frivoles, je crois cependant qu'elle n'est pas sans importance. Lorsqu'il s'agit, en effet, d'un poète modeste qui produit sa pensée sans afficher l'érudition, il est permis de lui témoigner de l'indulgence; mais lorsque le poète jette à la face de son temps le reproche d'ignorance, la sévérité devient un droit et un devoir. *Hélios* n'est pas une monstruosité moins étrange qu'*Athéné* et *Héré*. Tous les écoliers savent que le soleil s'appelle, dans la langue d'Homère, *Hêlios* et non pas *Hélios*. Ce n'est pas d'ailleurs la seule bévue commise par M. Leconte de Lisle, car il dit à plusieurs reprises « le jeune Hélios : » or, dans la langue d'Homère, on peut dire « le jeune, le blond *Phoibos;* » quant au *jeune Hêlios,* c'est une locution parfaitement inconnue. *Hêlios* est la dénomination d'une chose; *Phoibos* est la dénomination d'un dieu. Plût à Dieu que cette erreur si évidente fût la seule à relever, car il ne s'agirait après tout que de la confusion d'une brève avec une longue, bévue prosodique sans excuse aux yeux des hellénistes, mais facilement pardonnée par ceux qui n'ont pas vécu dans le commerce familier de Sophocle et de Démosthènes. Les erreurs de M. Leconte de Lisle vont beaucoup plus loin; il confond parfois les substantifs avec les adjectifs. Je prévois le sourire des gens du monde, mais je n'en veux tenir aucun compte, car il s'agit d'une vérité élémentaire bonne à rappeler. Homère appelle les Grecs en maint endroit, soit dans l'*Iliade*, soit dans l'*Odyssée*,

Eüknémides, et le tréma n'est mis là que pour avoir un pied de plus, car, sans les exigences de la versification, les Grecs s'appelleraient *Euknémides*. M. Leconte de Lisle, dans un accès d'étourderie que j'ai peine à concevoir, confond les *knémides*, c'est-à-dire les hommes chaussés, avec les *knèmes*, c'est-à-dire les chaussures. Une pareille bévue suffit pour ruiner l'édifice entier de son érudition. Après une telle méprise, il n'est plus permis de reprocher aux poètes de notre nation de substituer Jupiter à Zeus, sous peine de se voir appliquer la parabole de l'Évangile sur la poutre et le fêtu. L'érudition est chose fort salutaire, mais à la condition d'être complète. Toute érudition superficielle est plutôt un danger qu'un secours. Les poèmes de M. Leconte de Lisle, trop souvent énigmatiques pour les gens du monde, étonnent et blessent les érudits, et quand je m'exprime ainsi, je ne veux pas parler seulement de la philologie, j'entends parler aussi des sciences naturelles. Les citations botaniques portent malheur au poète aussi bien que les citations helléniques. Il lui arrive de confondre le calice avec la corolle; comme rien ne l'obligeait à employer cette dénomination purement scientifique, il fallait au moins l'employer à propos.

Mes réserves une fois faites contre l'érudition très incomplète de M. Leconte de Lisle, je me plais à reconnaître qu'il y a dans son recueil plusieurs pièces très dignes d'attention. *Helène, Niobé, le Centaure*, révèlent chez l'auteur une connaissance approfondie, sinon de la langue, au moins de la tradition grecque. Son vers n'est pas toujours d'une irréprochable correction. Parfois, pour obéir à la rime, il donne plus d'une entorse à notre idiome; mais, à tout prendre, sa pensée ne manque ni de grandeur ni de sérénité. C'est une âme vraiment poétique, capable de comprendre et d'exprimer le sens intime de toute chose; mais cette âme si intelligente ne tient compte ni des temps ni des lieux. *Hélène, le Centaure* et *Niobé*, interprétés par M. Leconte de Lisle, seraient pour Eschyle et Sophocle de véritables énigmes, car le poète français, au lieu de s'en tenir à la tradition grecque, encadre cette tradition dans sa pensée personnelle et lui prête un sens qu'elle n'a jamais eu pour les païens. Je ne dis pas que la philosophie répudie le sens qu'il prête à cette tradition; mais j'affirme que la poésie ne peut s'en accommoder. Il nous dit qu'il raconte l'enlèvement d'Hélène d'après une tradition dorienne, je le veux bien; mais jamais aucune tradition hellénique n'a fait jouer au Destin un rôle aussi important dans la chute d'Hélène. Pour les Grecs comme pour nous, Ménélas est un mari trompé, Pâris un amant hardi et entreprenant. Le Destin n'a rien à voir dans la mésaventure de Ménélas. *Le Centaure* et *Niobé* donnent lieu à des remarques du même genre. *Le Centaure*, dans le recueil de

M. Leconte de Lisle, parle comme un homme qui aurait lu Herder et Spinoza. Il est permis aux générations modernes d'interpréter les traditions grecques, mais il est défendu aux poètes de prêter aux personnages de ces traditions les pensées qu'une longue série de siècles a pu seule développer. Niobé vantant sa fécondité, excitant la jalousie de Latone et voyant périr toute sa famille sous les flèches d'Apollon, est assurément un sujet très pathétique. M. Leconte de Lisle ne s'est pas contenté de la donnée fournie par la mythologie, il a prêté à Niobé des sentimens que la Grèce n'a jamais connus. S'il faut dire en un mot toute ma pensée, il défigure l'antiquité, quoiqu'il la connaisse. Il a le sentiment du passé, et cependant les poèmes qu'il vient de publier sont entachés d'un perpétuel anachronisme. Il met sous des noms grecs des pensées qui n'ont pu éclore que parmi nous, sous le ciel brumeux qui nous abrite.

Parlerai-je du *Baghavat?* C'est une tentative que le goût français ne peut accepter. L'épopée indienne, où les plus hautes questions métaphysiques se mêlent au récit des combats et à la poésie descriptive, ne sera jamais pour nous qu'un sujet d'étude. Vouloir l'imiter, c'est méconnaître le génie de notre nation. Il y a certainement dans le *Baghavat* de M. Leconte de Lisle des parties très dignes d'éloges, empreintes d'une véritable élévation; par malheur cette qualité, si recommandable d'ailleurs, ne saurait racheter tout ce qu'il y a d'énigmatique et de confus dans le récit. Tous ceux qui, sans avoir étudié le sanscrit, ont pu lire le *Ramayana* dans la traduction anglaise de Marshman accueilleront avec un sourire d'étonnement le récit inventé par M. Leconte de Lisle. L'épopée indienne, qu'il croit avoir naturalisée parmi nous, ne procède pas par des moyens aussi puérils. Elle nous étonne par l'image de l'infini; mais en face de cette terrible image elle ne place jamais des chagrins vulgaires. Les poètes français peuvent et doivent consulter l'Orient; seulement, toutes les fois qu'ils entreprendront de le calquer, ils peuvent être sûrs de rencontrer l'indifférence ou la surprise. Le génie de l'Inde et le génie de la France ne sont pas faits pour se concilier. L'Inde chérit le mystère; la France aime la clarté. Kalidasi et Valmiki ne seront jamais lus avec une sympathie empressée dans la patrie de Molière et de Voltaire. Le *Baghavat* de M. Leconte de Lisle, objet de curiosité pour les érudits, ne sera pour la foule qu'une énigme impénétrable, une sorte de défi porté à l'esprit de notre nation. Il y a pourtant dans le recueil de M. Leconte de Lisle un sentiment poétique très vrai, très élevé, que je ne veux pas méconnaître. En renonçant à l'érudition qui lui porte malheur, il pourra, je n'en doute pas, révéler toute la puissance de ses facultés.

J'aime à reconnaître dans M. Victor de Laprade un poète sincère

et convaincu. Il y a dans ses *Poèmes évangéliques* plus d'une page qui serait avouée par les esprits les plus élevés de notre temps. L'art n'est pas pour lui un pur délassement, mais un besoin impérieux. Le dirai-je cependant? M. de Laprade ne me paraît pas comprendre assez nettement l'intervalle qui sépare la poésie de la philosophie. Animé de sentimens généreux, ému comme toutes les âmes délicates en présence de la nature, initié à toutes les grandes pensées que la philosophie a mises en circulation depuis cinquante ans, il confond trop souvent l'enseignement avec l'inspiration. Je proclamerai en toute occasion les relations étroites du beau et du vrai, mais je n'affirmerai jamais avec un accent moins résolu la distinction profonde de la philosophie et de la poésie. La poésie la plus haute ne doit renfermer qu'un enseignement implicite. Dégagez la vérité, présentez-la sous une forme explicite, et vous détournez la poésie de sa vraie mission. La leçon, une fois offerte au lecteur dans toute sa nudité, appartient à la philosophie. Voilà précisément ce que M. de Laprade me paraît ignorer, ou du moins avoir oublié. Voué à l'expression du sentiment religieux, acceptant sans réserve tous les dogmes chrétiens, il les métamorphose à son insu, en les interprétant, pour les appliquer comme un baume salutaire aux plaies de notre âge. L'intention est excellente, mais l'Évangile soumis à cette épreuve perd bientôt son caractère primitif. Le poète a beau croire de toutes les forces de son âme aux vérités révélées, il en altère la simplicité par le travail de la réflexion.

Je ne m'arrêterai pas à discuter si le Nouveau Testament est une matière poétique; l'arrêt prononcé en France au XVIIe siècle a été réfuté victorieusement par Klopstock. Ce qu'il m'importe de signaler dans les *Poèmes évangéliques* de M. Victor de Laprade, c'est le caractère didactique. *Le Précurseur* et *la Tentation* sont à coup sûr l'œuvre d'une imagination très heureusement inspirée; mais ces deux poèmes, dont je me plais d'ailleurs à louer l'élégance et l'austérité, agiraient plus sûrement sur la foule, si l'intention de l'auteur était indiquée, au lieu d'être formulée. La confusion de la poésie et de la philosophie, que la raison ne saurait accepter, amène dans la trame du style une diversité de couleurs que le goût ne peut avouer. Tour à tour poétique et philosophique, le langage de M. de Laprade ne contente que d'une manière incomplète les philosophes et les poètes. Oui, je crois que le Nouveau Testament est une mine féconde pour les âmes initiées à la foi chrétienne et soumises sans réserve aux prescriptions de la loi nouvelle; mais à quelle condition cette mine peut-elle être exploitée? Il me semble qu'à cet égard les avis ne sauraient être divisés. Il suffit de lire l'Évangile pour comprendre que les récits de saint Luc et de saint Matthieu, de saint

Marc et de saint Jean ne peuvent, sans se dénaturer, servir à l'exposition des idées modernes. Je ne dis pas que la philosophie contredise ou même contrarie seulement la doctrine évangélique, telle n'est pas ma pensée. Quand l'Évangile n'enseignerait que la charité, il faudrait le considérer comme un des livres les plus précieux offerts à l'intelligence humaine. Ce que je tiens à établir, ce que personne, je crois, ne voudra contester, c'est que la doctrine prêchée en Judée il y a dix-huit siècles offre un caractère constamment poétique, et que ce caractère ne peut être méconnu, oublié un seul instant sans que l'Évangile ne soit aussitôt dénaturé. Le Christ, dans les leçons qu'il donne à la foule, ne procède ni par syllogismes, ni par enthymêmes, ni par sôrites, et pourtant bien avant que le précepteur d'Alexandre eût défini et classé ces instrumens dialectiques, les hommes les plus illettrés les possédaient et les maniaient à leur insu. Le Christ procédait par paraboles, M. Victor de Laprade ne l'ignore pas, et il encadre habilement dans ses récits les paraboles du Christ; mais, au lieu de les accepter dans toute leur simplicité, il cède au besoin de les commenter, et cette tentative, très légitime dans le domaine philosophique, ralentit singulièrement la marche de la narration. C'est pourquoi je conseille à M. de Laprade de surveiller sévèrement, avec une vigilance assidue, le développement de sa pensée; il faut qu'il choisisse sans plus tarder entre la philosophie et la poésie. Qu'il émeuve ou qu'il enseigne, qu'il charme ou qu'il instruise; mais qu'il n'espère pas identifier l'émotion et l'enseignement, qu'il n'essaie pas de concilier ces deux tâches si diverses et de les accomplir toutes deux en même temps. Il me répondra peut-être, ou ses amis me répondront pour lui, qu'il cède à sa double nature et qu'il trouve en lui-même l'instinct du poète et l'instinct du moraliste. Lors même qu'il sentirait au fond de sa conscience une propension égale pour l'enseignement et pour l'invention, il ne serait pas dispensé de faire un choix. Qu'il prenne garde, malgré ses facultés éminentes, de manquer le but qu'il veut atteindre. La double tendance que je signale se retrouve dans les pièces purement lyriques, et même dans la *Dédicace* et la *Consécration* adressées par l'auteur à sa mère. J'admire dans ces deux morceaux l'expression de la piété filiale, l'accent d'une âme profondément attendrie par le spectacle de la souffrance et le souvenir d'une mort résignée; mais dans la révélation même de ces sentimens tout personnels, M. Victor de Laprade manifeste encore sa double nature : parfois trop prosaïque pour les poètes, parfois aussi trop poétique pour les philosophes, il ne satisfait pleinement ni la réflexion ni l'imagination.

Je ne voudrais pas laisser croire que M. Victor de Laprade n'est à mes yeux qu'une intelligence fourvoyée cheminant à tâtons sur une

route inconnue; loin de là, ses œuvres m'inspirent une vive sympathie : seulement, je voudrais le voir marcher d'un pas plus résolu vers un but mieux défini. Il possède le sentiment du paysage. Depuis le chuchotement des ruisseaux jusqu'au murmure des chênes séculaires, il n'y a pas un accent de la nature qui le trouve inattentif. Souvent il exprime son émotion sous une forme éloquente, mais je voudrais qu'il tînt compte des temps et des lieux et ne prêtât pas au Christ et aux apôtres des pensées dont le germe est sans doute contenu dans l'Évangile, mais dont l'entière éclosion ne s'est accomplie que sous nos yeux. Cet oubli du temps s'explique par la confusion que je signalais tout à l'heure entre la philosophie et la poésie. Si l'auteur, en effet, ne se fût proposé que l'émotion, au lieu de se proposer en même temps l'enseignement, il n'eût pas mis dans la bouche des apôtres des vérités qui par le fond ne contredisent pas la doctrine chrétienne, mais dont la forme est toute moderne.

Si M. de Laprade était à mes yeux un esprit secondaire, je me garderais bien de discuter les procédés de son intelligence. C'est précisément parce que j'attribue à ses œuvres une véritable importance que je crois devoir les juger avec une sévérité qui pourra paraître excessive. Les objections que je lui soumets ne m'appartiennent pas tout entières. Plus d'une fois j'ai entendu exprimer l'opinion que j'exprime aujourd'hui, plus d'une fois j'ai vu les plus belles pièces signées de son nom émouvoir au début, et ne laisser pourtant dans la mémoire des lecteurs éclairés qu'une trace bientôt effacée. J'ai voulu savoir la cause de cette mésaventure, et j'ai reconnu qu'elle se trouvait dans la confusion à peu près constante de la philosophie et de la poésie. En nous racontant la fable de Psyché, M. Victor de Laprade avait déjà succombé à la tentation que j'ai tâché de caractériser. Au lieu de rester païen dans un sujet païen, il avait interprété cette tradition ingénieuse à l'aide des idées de notre temps. En nous racontant les travaux et la mort de saint Jean-Baptiste, il n'a pas su demeurer purement chrétien. C'est donc chez lui une habitude invétérée d'outrepasser les limites de son sujet. Tous ceux qui aiment la poésie vraiment élevée, qui en suivent les développemens avec une attention sympathique, doivent souhaiter que M. de Laprade combatte énergiquement ses instincts philosophiques. La tâche du poète est assez belle, assez grande pour qu'un esprit élevé s'en contente. Païen ou chrétien, le sujet une fois choisi, il faut le traiter selon sa nature, et ne pas le détourner du sens légitime qu'il présente. La vérité poétique est à ce prix.

J'arrive à M. Charles Reynaud, que la mort vient d'enlever. C'était un des heureux de ce monde; tout lui souriait : loisir, affections de famille, amitiés sincères, rien ne lui manquait. Après avoir voyagé

librement pendant quelques années, il revenait en France et publiait dans un style simple et familier le récit de ses impressions, et c'est au moment où il se préparait à recueillir le fruit de son travail que la mort est venue le frapper. Doué d'un caractère bienveillant, il n'a pas eu un seul jour d'amertume et de dégoût. Tous ceux qui l'ont connu le regrettent, car il s'intéressait aux succès de ses amis beaucoup plus vivement qu'à lui-même. Il ne se contentait pas de les applaudir; il recrutait pour eux des applaudissemens. Au théâtre, quand il voyait la soirée compromise, il réchauffait les tièdes, soutenait les pusillanimes, et, la bataille gagnée, se sentait plus heureux que le vainqueur. Cette nature généreuse se réfléchit tout entière dans les deux livres qu'il a laissés. Dans son voyage d'*Athènes à Baalbek* comme dans son volume de poésies, le souvenir de ses amis occupe toujours la première place. Son talent n'avait pas encore atteint une maturité complète; il y a pourtant dans ses épîtres familières plus d'une page qui mérite d'être citée. La meilleure, à mon avis, de toutes ces épîtres s'adresse à un compagnon de voyage dont M. Charles Reynaud ne dit pas le nom. C'est avec ce compagnon, ce camarade de jeunesse, qu'il a visité l'Orient. Il y a dans cette pièce un sentiment très vrai de la nature et de la vie nomade qui se traduit en vers simples et ingénieux; mais le poète ne s'en tient pas là. Après avoir rappelé les émotions du voyage, les rêves de ses nuits passées à la belle étoile, il fait un retour sur lui-même et songe à la fuite des années; puis, comparant ses visions de vingt ans et la réalité qui s'offre à lui dix ans plus tard, au lieu de gémir sur les illusions qui s'envolent, il se console du présent en ressuscitant le passé. Le temps n'est plus où, couché sur l'herbe, enveloppé dans son bernous, entre le chameau accroupi et les chevaux entravés, il voyait passer dans son imagination ardente des femmes demi-voilées qui s'offraient à ses caresses. L'ébène de ses cheveux est déjà semé de fils d'argent; la raison succède à la rêverie. Le poète, au lieu de s'affliger, prend bravement son parti; il possède dans ses souvenirs un trésor que personne ne saurait lui disputer. Accoudé sur le bras de son fauteuil, tête-à-tête avec un ami, en face d'un feu de genêts, il se met à revivre les jours évanouis et nargue joyeusement la fuite des années. Les amis de M. Charles Reynaud ont cité avec raison *la Ferme à midi*. Il y a en effet dans cette petite pièce si courte plusieurs traits d'une vérité précieuse; c'est la vie des champs finement observée, rendue avec un rare bonheur. Je regrette seulement que l'auteur, au lieu de s'en tenir à la peinture de ses impressions personnelles, ait mêlé à ce tableau si frais, d'un effet si salutaire, la pensée de nos discordes civiles. Les chevaux dételés, les bergers endormis près des laboureurs, la chèvre broutant

le cytise et le thym, et la poule, perchée sur le toit, chantant comme au lever du soleil, suffisaient à composer un poème dans le goût de Ruysdael ou de Teniers. A quoi bon mêler à ces épisodes de la vie champêtre le bruit du canon qui gronde dans les rues de Paris? Le souvenir du sang versé n'est que trop vivant dans toutes les mémoires. L'intention de M. Charles Reynaud était excellente, j'en suis convaincu : il voulait opposer le calme des champs aux agitations de la ville; peut-être eût-il agi plus sûrement en nous offrant le tableau fidèle de ce qu'il avait vu. L'esprit du lecteur eût tiré sans effort la moralité de cette peinture.

Les pièces adressées à M. Ponsard, à M. Émile Augier, à M. Meissonnier, écrites dans une langue limpide, nous offrent l'expression d'une amitié sincère. Heureux, trois fois heureux ceux qui ont inspiré et savent garder une telle amitié! La pièce adressée à M. Émile Augier se distingue par un accent particulier. M. Charles Reynaud remercie son ami de lui avoir enseigné l'art des vers. Je ne m'étonne pas qu'il juge son maître avec une extrême indulgence, qu'il le félicite d'avoir associé dans une harmonieuse unité la franchise de Regnier à l'élégance d'André Chénier. Si tel est le but que se propose M. Émile Augier, et je le crois volontiers, ses amis doivent lui dire qu'il ne l'a pas encore touché. Et d'ailleurs, en supposant même qu'il eût résolu ce problème difficile, il resterait à savoir si la solution de ce problème importe vraiment à la comédie. Pour ma part, je me permets d'en douter. Certes, et Molière nous en offre des preuves nombreuses, dans l'action comique engagée de la manière la plus vive, il y a des momens où les personnages sont amenés à expliquer leur pensée intime sans avoir devant eux aucun interlocuteur : c'est ce qu'on appelle penser tout haut; mais dans ces momens mêmes il n'est pas bon, à mon avis du moins, que ce personnage parle comme un poète de profession. Molière a fait plus d'un emprunt à Regnier, et je crois qu'il a très sagement agi; quant à Chénier, je ne pense pas qu'il ait droit de bourgeoisie dans le style comique. Lors même qu'il s'agit de l'expression de la passion, il n'est pas sage d'emprunter le langage des poètes lyriques, et chacun sait que la passion n'occupe jamais qu'un rang secondaire dans une action destinée à la peinture du ridicule; mais c'est insister trop longtemps sur une erreur de goût excusée par l'amitié.

Ce que je voudrais pouvoir caractériser, c'est le sentiment de bienveillance universelle qui respire dans le dernier volume de M. Charles Reynaud. Il saisit le meilleur côté de tout homme et de toute chose. Il n'a pas pu parvenir à l'âge de trente-cinq ans sans subir plus d'un mécompte, sans voir s'attiédir bien des amitiés qui promettaient de demeurer ferventes et fidèles; mais il garde pour lui seul les mé-

comptes et les trahisons. Il célèbre avec bonheur les amitiés demeurées fidèles, il pardonne sans effort aux amitiés défaillantes, et ne songe pas même à les rappeler. C'est pourquoi je ne crains pas de dire que M. Charles Reynaud, envisagé sous l'aspect moral, nous offre une nature d'élite. Mêlé depuis longtemps à la vie littéraire par ses relations de chaque jour, il avait su se défendre contre la contagion. Son âme calme et sereine n'a jamais connu la vanité jalouse. Il s'efforçait de bien faire, et, tout en faisant de son mieux, ne courait pas après les louanges. Il voyait dans les œuvres applaudies un sujet d'émulation, et ne reprochait à personne de lui avoir pris sa place au soleil. MM. Ponsard et Augier n'ont pas oublié et n'oublieront sans doute jamais avec quelle ardeur il a combattu pour eux. Il s'associait à toutes les souffrances avec une tendre sympathie. Je trouve dans son dernier volume une pièce qui suffirait seule à établir toute l'excellence de sa nature : *la Mort de Juliette*. L'histoire de cette pauvre fille enivrée d'applaudissemens, entourée d'hommages et de flatteries, aimée pendant quelques mois, crédule un jour et bientôt abandonnée, élevant avec amour le fruit de sa faiblesse et se réfugiant dans la mort comme dans un dernier asile, est à coup sûr un des récits les plus touchans qui puissent être offerts à l'esprit blasé de notre temps. M. Charles Reynaud a recueilli avec un soin pieux tous les épisodes de cette tragique histoire, et les cœurs les plus endurcis ne pourront la lire sans attendrissement. Pour peindre en traits si poignans l'abandon et le désespoir, il faut posséder une sensibilité profonde et en même temps une grande simplicité de langage, car *la Mort de Juliette* offrait un écueil dangereux. Le mélange des émotions vraies et des émotions factices exposait le poète à plus d'un faux pas. Les comédiennes, lors même qu'elles pleurent des larmes sincères, gardent trop souvent dans leur désespoir le souvenir de leur profession. M. Charles Reynaud a compris le danger, et son récit n'a rien de théâtral. Juliette, couchée dans son tombeau, oublie en face de Roméo la douleur feinte que son rôle lui commande pour sa douleur réelle, sa douleur de chaque jour, et se dérobe à ses angoisses par une mort volontaire.

J'aurais à noter bien d'autres pièces qui attestent chez l'auteur un goût délicat, un sentiment exquis de la forme; mais je croirais manquer à mon devoir, si je ne mettais pas ses qualités morales bien au-dessus de ses qualités littéraires. *La Fleur du blé, la Haie,* sont des modèles de naïveté qui réuniront tous les suffrages. Ce qui domine pour moi dans le recueil de M. Charles Reynaud, c'est la bienveillance, la générosité. Je ne pousserai pas l'ingénuité jusqu'à le louer du bonheur qu'il ressentait; je ne dirai pas, comme un ami imprudent et maladroit, qu'ayant à choisir entre l'affliction et le contentement,

entre l'affliction qui est à la mode et le contentement qui est à peu près hors d'usage, il avait choisi le contentement. Ce sont là des flatteries qui ne sortiront jamais de ma bouche. J'ai rencontré plus d'une fois M. Charles Reynaud, j'ai pu l'étudier tout à mon aise, et je dois dire que son bonheur n'était pas un masque officiel, un parti pris. Il était heureux par nature; les souffrances qu'il avait éprouvées, comme toutes les âmes généreuses, il les cachait avec soin, dans la crainte d'affliger ses amis. Il s'efforçait de répandre autour de lui le contentement intérieur qui formait le fond de sa vie. D'après les pages qu'il a laissées, il n'est pas permis d'affirmer qu'il possédât des facultés éminentes, je ne crois pas qu'il fût destiné à conquérir une éclatante renommée; mais je pense qu'un rang très honoré lui était promis dans notre littérature, et quoique la mort l'ait enlevé à trente-cinq ans, il a donné des gages assez nombreux pour que la durée de son nom ne soit pas menacée. Le recueil de ses poésies contraste en effet d'une manière trop frappante avec les recueils publiés chaque jour pour qu'on ne lui assigne pas une place à part. La plupart des poètes qui ont élevé la voix depuis trente ans n'entretiennent la foule que de leurs souffrances, et se prennent trop volontiers pour le centre du monde. M. Charles Reynaud, guidé par la générosité de ses instincts, s'efface toujours devant ses amis. Il croit au bonheur, à la sincérité des affections, et nous entretient de ses espérances. Lors même que son talent aurait moins de finesse, son langage moins d'élégance et de clarté, il serait encore assuré de laisser une trace durable dans les esprits sérieux. La bienveillance, dans une âme façonnée à la pénétration par ses facultés natives et par la pratique de la vie, a quelque chose de touchant qui excite et enchaîne la sympathie. M. Charles Reynaud ne croyait pas à la bonté universelle, mais il voyait dans le nombre des âmes fausses et perverses une raison de plus pour aimer les âmes sincères. Que fût-il devenu si le temps ne lui eût pas manqué pour réaliser ses rêves? Je n'ai pas la prétention de le deviner; mais, avec le loisir qu'il tenait de sa naissance, il est probable qu'il eût trouvé moyen de produire des œuvres, sinon puissantes, au moins délicates et pures. La nature de son talent ne semblait l'appeler ni au roman ni au théâtre. La poésie lyrique allait mieux à ses facultés, bien qu'il n'eût pas à sa disposition une grande richesse, une grande variété d'images. L'épître familière convenait merveilleusement à son caractère et à son esprit, c'est dans ce champ si aride en apparence qu'il se déployait en toute liberté. Il savait le féconder par les souvenirs de sa jeunesse; il associait avec bonheur à l'expression de ses sentimens personnels le tableau de la nature qu'il avait sous les yeux. En parlant de son verger, de ses champs et de ses bois, il trouvait des accens d'une vérité pénétrante. Il disait

ce qu'il avait senti mieux encore que ce qu'il avait rêvé. Son émotion n'avait rien de factice. Chez lui, la rime n'appelait jamais la pensée rebelle ou absente. Sans attacher une grande importance aux doctrines littéraires, il avait choisi presque à son insu la meilleure et la plus sûre de toutes les doctrines : il ne cherchait dans la parole que l'écho de ses sentimens.

C'est pourquoi nous devons le regretter, car les âmes de cette trempe ne sont pas nombreuses de nos jours. Les talens ne manquent pas; toutes les formes de la pensée trouvent parmi nous d'habiles interprètes; ce qui fait trop souvent défaut, c'est la sincérité de l'émotion : le maniement du langage s'est tellement perfectionné, que l'homme disparaît sous l'ouvrier. Les ruses inventées pour tromper la foule sont tellement savantes, tellement multipliées, qu'il faut une rare pénétration pour distinguer le mensonge de la vérité. En lisant les vers de M. Charles Reynaud, l'hésitation n'est pas permise; si le poète ne possède pas encore une habileté consommée, nous sommes du moins en présence d'un homme sincère. Il y a dans sa voix un accent qui ne saurait tromper. Les sentimens qu'il exprime ne sont pas nés de la combinaison des mots. Il s'adresse au cœur, et le cœur lui répond. Le temps et le travail auraient pu lui révéler bien des secrets qu'il ignorait encore; mais il possédait un trésor que le travail le plus persévérant ne suffira jamais à conquérir. Il avait en lui-même une mine féconde dont l'art eût dégagé peu à peu tous les filons. Ne parlant qu'à son heure, il n'était pas exposé à balbutier des paroles sonores et vides. Aussi le recueil de ses poésies, quoique imparfait dans la forme, mérite par son caractère substantiel notre attention et notre sympathie. Bien des poèmes écrits dans une langue plus pure et plus harmonieuse, enrichis d'images plus éclatantes et plus variées, ne laisseront dans la mémoire qu'une trace passagère. M. Charles Reynaud, chez qui le cœur dominait l'esprit, gardera longtemps la faveur qu'il avait conquise en quelques mois, parce que cette faveur ne dépend pas des caprices de la mode.

La tâche de l'analyse est maintenant achevée; il s'agit de formuler les conclusions auxquelles l'analyse nous a conduit. Et d'abord parlons de l'antiquité. La tentative de M. Ponsard ne mérite pas une attention sérieuse, car elle se réduit au pastiche, au pastiche maladroit et infidèle. Mettre en vers la traduction de Mme Dacier et substituer au mot naïf le mot vulgaire, ce n'est pas, quoi qu'on puisse dire, réhabiliter poétiquement l'antiquité, c'est un caprice, et rien de plus. De pareilles tentatives peuvent se multiplier pendant plusieurs années sans rien changer à l'état de notre poésie. Les érudits n'ont rien à y voir, car ils n'y trouveraient pas le souvenir de leurs études; quant aux gens du monde, ils n'ont aucun profit à en tirer, car ils

n'y apprendraient pas ce qu'ils se vantent d'avoir oublié pour se dispenser d'avouer qu'ils ne l'ont jamais su. Avec la meilleure volonté du monde, il me paraît difficile de découvrir dans les *Études antiques* de M. Ponsard quelque chose qui ressemble à une pensée personnelle, éclose de nos jours, ayant une date certaine. Les amis du poète auront beau répéter qu'il a retrouvé la naïveté homérique, c'est une flatterie qui ne mérite pas d'être discutée. Non-seulement en effet M. Ponsard, — malgré le secours de Mme Dacier, qu'il vante à bon droit, puisqu'elle rappelle souvent Homère plus heureusement que Dugas-Montbel, — interprète infidèlement les sentimens et les pensées de l'*Odyssée*, mais encore il resterait à établir la naïveté homérique, dont on fait tant de bruit. Si on entend par naïveté vérité, simplicité, Homère est à coup sûr un poète très naïf; mais si l'on entend par naïveté rudesse primitive, l'erreur est manifeste et démontrée depuis longtemps. Quelle que soit l'opinion que l'on adopte sur l'origine des poèmes homériques, qu'on y voie, comme Wolf, un recueil de chants populaires réunis par une main habile sous la domination de Pisistrate, écrits par des auteurs inconnus, comme les romances espagnoles ou les ballades écossaises, ou qu'on y cherche l'œuvre puissante d'un esprit unique, peu importe. Ce qu'il y a de certain, c'est que les poèmes homériques appartiennent à une civilisation très avancée et ne portent pas l'empreinte des générations primitives. Mais passons, car cette distinction nous entraînerait trop loin. Les *homéristes* et les *polyhoméristes* accueilleront avec un égal étonnement les *Études antiques* de M. Ponsard. Je regrette, pour ma part, que l'auteur de *Lucrèce* et de *Charlotte Corday*, après avoir obtenu des applaudissemens très légitimes, ait compromis par cette tentative imprudente la réputation d'érudit que ses amis avaient bien voulu lui faire.

Les *Poèmes antiques* de M. Leconte de Lisle ont sans doute une autre importance; mais toutes les âmes qui ne demandent à la poésie que l'émotion ne peuvent manquer d'accueillir avec défiance cet essai purement archéologique. J'ai démontré surabondamment que M. Leconte de Lisle n'a pas contenté les archéologues; ses erreurs philologiques sur plusieurs points très élémentaires prouvent tout ce qu'il y a d'incomplet dans ses investigations. Quant à l'esprit même qui anime ses poèmes, je l'ai caractérisé assez nettement. Qu'il s'agisse d'Hélène ou de Niobé, du Centaure ou de Baghavat, il oublie constamment la date des personnages qu'il met en scène; il met dans leur bouche des pensées toutes modernes, ou qui du moins ne sont que l'interprétation moderne des pensées antiques. Ce perpétuel anachronisme, trop facile à démontrer, diminue singuliè-

rement la valeur de ces poèmes. Parfois le paysage rappelle la couleur de l'antiquité, l'esprit s'attend à retrouver dans ce paysage un héros de la même date que le cadre où il figure : illusion passagère, espérance bientôt déçue! Sous les chênes fatidiques de Dodone, dans les montagnes de la Thrace, nous trouvons des personnages animés des sentimens qui dirigent notre vie de chaque jour. S'il me fallait caractériser en quelques mots la pensée qui a dicté ces *Poèmes antiques,* je n'hésiterais pas à dire qu'ils expriment tout simplement un dégoût profond pour la place faite au poète dans la civilisation moderne. Et qu'on ne m'accuse pas d'injustice envers un esprit laborieux que je suis bien loin de vouloir décourager. Je sens aussi bien que personne tout ce qu'il y a d'élevé dans les *Poèmes antiques* de M. Leconte de Lisle, et je me plais à le reconnaître, mais je ne puis renoncer à signaler la pensée qui domine toutes les pages de son livre : or cette pensée, interprétée avec soin, signifie bien plutôt le dégoût de la vie moderne que l'intelligence de la vie antique. C'est avec tristesse que je constate cette vérité trop évidente : je ne puis trouver un autre sens à la pièce intitulée *Dies iræ.* Si les poètes ne sont pas aujourd'hui bannis par la volonté du législateur, comme dans la république de Platon, il est trop certain que la poésie, aujourd'hui comme au temps de Périclès, n'est pas une profession. Les charpentiers et les tisserands sont assurés de vivre, pourvu qu'ils soient vigoureux et que la santé ne leur manque pas. Les poètes vivent au hasard, car l'imagination défie tous les calculs; c'est un malheur sans doute, un malheur dont tous les esprits généreux doivent s'affliger, et je crains bien que ce ne soit un malheur sans remède. Toute l'histoire littéraire est là pour montrer que l'imagination qui enchante la foule, qui l'enlève au sentiment de ses misères, ne peut jamais compter sur un salaire assuré. Soyez poète, peintre ou statuaire : si le succès vient couronner vos efforts, si la popularité accepte ou exagère la valeur de vos œuvres, vous serez riche, applaudi, honoré, envié; mais si vous n'avez pour vous que votre seul mérite, vos études, votre savoir, votre persévérance, si les prôneurs vous manquent, votre vie sera toujours plus incertaine et plus menacée que celle du tisserand et du laboureur, car le besoin que vous contentez n'est qu'un besoin que les hommes de loisir appellent un besoin de luxe, bien qu'il soit aussi incontestable que les besoins de la vie matérielle. L'Évangile a dit : « L'homme ne vit pas seulement de pain, » et l'Évangile a eu raison, car l'intelligence n'est pas moins avide que le corps. Si le cœur a besoin de croire, l'imagination a besoin d'être charmée; mais la foule n'a pas le temps de songer aux plaisirs de l'imagination, ou, lorsqu'elle s'y livre, c'est d'une manière

toute passagère. C'est pourquoi les poètes qui rêvent la gloire et qui la méritent doivent accepter leur isolement, comme la condition même de leur supériorité.

Je n'ai pas à résumer ce que j'ai dit de MM. Victor de Laprade et Charles Reynaud : je crois n'avoir laissé aucun doute sur le fond de ma pensée. M. Victor de Laprade a traité la tradition chrétienne avec le zèle d'un disciple fervent, seulement il a dépassé plus d'une fois le but qu'il se proposait. Quant à M. Charles Reynaud, s'il n'a pas réalisé complétement sa pensée, il y a certainement dans les essais qu'il nous a laissés plus d'une page très digne de louange. Aussi je suis loin de m'associer aux plaintes que j'entends répéter chaque jour : malgré les paroles attristées que j'ai prononcées tout à l'heure, je ne crois pas que la poésie soit destinée parmi nous à périr d'une mort prochaine. Applaudie ou négligée, encouragée par des esprits pénétrans et généreux ou affligée par l'indifférence de la foule, sa vie n'est pas moins certaine que la vie de l'industrie. Il n'est pas au pouvoir du veau d'or, qui menace de devenir le seul dieu des sociétés modernes, de supprimer une de nos facultés. La richesse, qui nous donne le bien-être, ne suffit pas à contenter tous nos besoins. La poésie vivra aussi longtemps que l'humanité; elle compte encore parmi nous des apôtres dont la ferveur égale l'éloquence. Les aberrations que j'ai signalées n'attiédissent pas ma sympathie pour les hommes qui se vouent à l'étude et à l'expression de la beauté. A l'heure où je parle, nous attendons encore un génie nouveau, qui se révèle par une œuvre puissante et nous commande une admiration sans réserve. Est-ce à dire que nous ayons le droit de nous plaindre et de nous étonner? Si le talent est la monnaie du génie, Dieu merci le talent ne manque pas, et nous sommes encore loin de la pauvreté. Acceptons sans dédain et sans dépit le lot qui nous est échu, et attendons sans impatience un génie nouveau. Notre siècle, malgré ses agitations, occupera certainement un rang élevé dans l'histoire littéraire, car s'il manque de discipline, il ne manque pas d'énergie, et je nourris la ferme confiance que l'imagination poursuivra son œuvre aussi activement, aussi glorieusement que l'industrie.

GUSTAVE PLANCHE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 septembre 1853.

Faut-il croire que la crise d'Orient est arrivée à son terme, ainsi qu'on le disait il y a quelques jours encore? Doit-on penser plutôt qu'elle n'est rien moins que terminée, qu'elle ne fait au contraire qu'entrer dans une phase nouvelle et prendre un tour plus décisif en changeant d'aspect? Elle serait terminée, si on consultait les penchans de l'opinion, les vœux des gouvernemens, une sorte d'impatience universelle d'en finir avec cette éternelle question, posée devant l'Europe comme une énigme périlleuse et irritante. Elle n'est point au bout des surprises qu'elle nous réserve, si on observe les faits. D'un côté, les efforts continuent pour favoriser un accommodement, les cabinets agissent, la diplomatie redouble de zèle et de persistance dans la recherche d'une issue pacifique; de l'autre, les incidens se succèdent chaque jour et échappent à toutes les prévisions. On n'a point oublié où en étaient assez récemment les affaires d'Orient. La conférence de Vienne avait mis toute son habileté dans la rédaction d'une note destinée à tout concilier, — l'indépendance de l'empire ottoman, les griefs de la Russie et l'intérêt européen engagé dans ce conflit. On sait aussi que cette note, après avoir obtenu l'adhésion du tsar, allait à Constantinople, où le divan ne l'acceptait pas sans lui faire subir quelques modifications. Au premier abord, ces modifications n'étaient rien, disait-on; bientôt on y apercevait quelque importance, et aujourd'hui enfin l'acceptation par l'empereur Nicolas de la note modifiée est devenue plus que douteuse. S'il en était ainsi, le but de la conférence de Vienne se trouverait manqué, et ce qu'il y a de plus grave, c'est qu'il serait manqué non par le fait de la Russie, mais par le fait de la Turquie. Expliquons-nous rapidement sur cette situation nouvelle, qui peut encore se dénouer heureusement par l'acquiescement du cabinet russe aux modifications proposées, mais qui peut devenir aussi, dans le cas d'un refus, le point de départ de complications d'un autre genre.

Quel était le but de la note préparée par la conférence de Vienne pour ser-

vir de moyen d'arrangement entre l'empire ottoman et la Russie? C'était de maintenir autant que possible l'état actuel des choses. Le divan se déclarait prêt à observer dans leur esprit et dans leur lettre les traités de Kaïnardgi et d'Andrinople; il assurait aux Grecs la participation dans une mesure équitable, aux avantages dont jouissent les autres chrétiens; il parlait avec déférence de la sollicitude de la Russie pour l'église grecque, sans rien spécifier d'où on pût inférer un droit formel de protectorat. La première condition de succès pour la note de Vienne, il faut le dire, c'était qu'on n'insistât pas trop sur ses termes, et que de part et d'autre on ne cherchât pas trop à en accuser le sens. Il est parfaitement clair que du moment où chacun prétendrait mettre sous les paroles de cette déclaration un sens entièrement conforme à sa propre politique, il n'y avait plus d'accord possible. C'est l'habileté de la Russie de n'avoir rien discuté dans la note de Vienne, d'avoir tout accepté, soit qu'elle se tînt pour satisfaite des assurances nouvelles qui lui étaient offertes, soit que, dans sa situation actuelle en Europe, elle ne se crût point en mesure de pousser plus loin l'accomplissement de ses desseins sur l'Orient. La Turquie en a jugé autrement; elle a cru de son honneur de faire des modifications qui sont aujourd'hui connues par la publication de la note de Vienne elle-même et du mémorandum de Rechid-Pacha qui accompagne et explique les changemens opérés par le divan. Ces changemens, on le sait, tendent à préciser la portée réelle des traités de Kaïnardgi et d'Andrinople; ils font la distinction entre les chrétiens relevant des gouvernemens étrangers, en vertu de dispositions particulières, et les chrétiens grecs sujets ottomans; quant à ceux-ci, la sollicitude de la Russie est écartée pour ne laisser debout que la sollicitude et la protection des sultans. Avec toute la bonne volonté possible, ces modifications ne sauraient être considérées comme absolument dénuées de signification. Elles sont même si essentielles, qu'elles déplacent la question telle qu'elle avait été posée à la conférence de Vienne, ou plutôt qu'elles la replacent, après trois mois de négociations et d'efforts, dans les termes où elle se trouvait au moment où le prince Menchikof quittait Constantinople. Il y a seulement une différence considérable. A l'origine de cette triste querelle, la Porte ottomane avait pour elle les puissances de l'Occident, l'appui de leur diplomatie, de leurs conseils et de leurs flottes. Depuis, ces puissances ont interposé leur médiation et négocié un arrangement. Or, en présence des modifications introduites par la Turquie dans cet arrangement, que pourraient-elles répondre à la Russie, si celle-ci venait dire aux cabinets : — Vous avez proposé un moyen de pacification, vous avez rédigé une note, j'ai accepté cette note sans y changer un mot; c'est la Turquie qui refuse de souscrire à l'œuvre de votre médiation. Maintenant c'est à vous de faire accepter par la Porte ce que vous avez proposé, ou laissez-moi vider seule ma querelle! — Sans doute le meilleur moyen serait que la Russie acceptât la note de Vienne, même avec les modifications du divan; sans doute aussi l'intérêt européen reste le même, et n'en est pas moins opposé aux tendances de la politique russe; il est vrai encore qu'en tout ceci l'attitude de la Turquie n'est point sans dignité. Cela veut dire seulement que la situation n'est devenue facile pour personne. Il y a un autre inconvénient à signaler.

Lorsque la question d'Orient a éclaté, la politique de l'Europe, de la Franc et de l'Angleterre en particulier semblait s'identifier avec celle de l'empire ottoman. Cette identité n'était point réelle au fond évidemment, ou du moins elle n'était que transitoire; mais enfin les circonstances l'avaient créée, les circonstances avaient un moment confondu les deux intérêts, celui de l'Europe et celui de la Turquie. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui; il est évident qu'il y a un intérêt européen qui parle à Vienne et un intérêt turc qui parle à Constantinople. L'intérêt turc a ses réserves et ses susceptibilités; il stipule pour lui-même, pour l'honneur musulman, pour son présent et pour son avenir. L'Europe n'est point aussi ambitieuse peut-être ou aussi soigneuse de l'avenir de la domination musulmane. Elle défend l'indépendance et l'intégrité de l'empire ottoman, moins pour le bien de la Turquie elle-même que parce que cette intégrité et cette indépendance sont aujourd'hui un des élémens de l'équilibre continental. Ce n'est pas le pouvoir musulman qu'elle soutient, c'est le gouvernement neutre qui occupe Constantinople. Enfin l'intérêt européen, c'est surtout la paix, même au prix de quelques sacrifices. N'eût-il pas été plus sage pour la Turquie de ne point laisser éclater ces différences, et de remettre le soin d'interpréter la note de Vienne aux puissances qui l'avaient préparée, et qui ne cessaient de conserver un intérêt opposé aux progrès de la Russie en Orient? Oui, il faut l'avouer, c'est une faute de la part du divan, et elle est d'autant plus grave, que deux fois en peu de temps la Turquie a eu l'occasion d'identifier sa politique avec celle de l'Europe, et deux fois elle l'a manquée. La première occasion a été l'affaire de l'emprunt turc. Certes rien n'était plus propre à créer une puissante solidarité d'intérêts entre la Porte et les états européens. La Turquie a cédé à d'étroits et aveugles préjugés. La seconde occasion, c'est la conférence même de Vienne, par où l'empire ottoman pouvait entrer dans le concert européen et arriver à voir son indépendance de nouveau garantie par les cabinets. Ici surviennent encore des difficultés nouvelles tendant à créer une sorte de séparation avec l'Europe. Mais si la Turquie nous semble avoir mal calculé ses résolutions et ses intérêts, cela veut-il dire que la Russie, malgré les apparences, soit fondée à repousser absolument les modifications proposées? L'empereur Nicolas aurait, ce nous semble, un rôle beaucoup plus élevé et plus généreux à remplir : ce serait de faire cesser l'état violent qui dure depuis six mois, en acceptant la note de Vienne telle qu'elle est revenue de Constantinople, ce qui aurait en outre l'avantage d'effacer les impressions pénibles qu'a dû susciter l'attitude de la Russie dans les commencemens de cette crise. Malheureusement il n'est point certain qu'une pensée de ce genre domine en ce moment le gouvernement russe. Quant à l'Europe, lors même que le cabinet de Saint-Pétersbourg n'accepterait pas les modifications proposées par le divan, il n'est point dit certainement qu'elle dût renoncer à l'emploi de tout moyen diplomatique, ou qu'elle pût laisser longtemps se poursuivre une guerre inégale entre la Russie et la Turquie, si elle venait à éclater définitivement. L'Europe, après tout, aurait toujours à sauvegarder l'intérêt de l'Occident; mais pour cela, qu'on nous permette de le dire, il faudrait une unité d'efforts qui n'est point aussi réelle au fond peut-être qu'il l'a paru jusqu'ici. Il est possible que la situation actuelle eût été évitée, si

l'Angleterre n'eût refusé pour sa part de laisser s'accomplir, il y a quelque temps, le passage projeté des Dardanelles par les flottes combinées, — passage que le cabinet de Saint-Pétersbourg, au reste, a cru un moment réalisé. Cela indique assez toutes les transformations, toutes les crises par lesquelles peut avoir encore à passer cette éternelle et énigmatique question d'Orient.

Si les difficultés s'élèvent aujourd'hui en Europe, ce n'est point certes qu'on les appelle et qu'on se plaise à les rechercher : elles naissent souvent de causes plus fortes que les volontés; elles sont le produit du choc inévitable des intérêts et des tendances nationales, et c'est ce qui crée parfois un si singulier contraste entre le mouvement des choses extérieures et l'existence intérieure de chaque pays. Ici, après l'excès des agitations passées, tout est redevenu calme. La lassitude et le déplacement de toutes les conditions politiques ont amené cet état si difficile à décrire, et qui ne s'explique que par le besoin du repos. Qu'on observe la France : quelques élections de membres du corps législatif viennent de se faire, et c'est à peine si on y a songé. Du reste, les candidats du gouvernement étaient à peu près sans concurrens. Autrefois une élection devenait facilement un champ de bataille : c'était tout simple, il s'agissait de soutenir ou d'attaquer une politique, d'envoyer un auxiliaire ou un antagoniste à un ministère; aujourd'hui ce n'est point un député, on le sait, qui peut changer une politique ni même un cabinet. Les conseils généraux viennent aussi d'avoir leur session annuelle, et le bruit de leurs travaux n'a guère dépassé l'enceinte locale. L'un d'eux, celui de l'Hérault, a renouvelé son vote habituel en faveur de la liberté commerciale, et il y a joint cette année un vœu pour l'abolition de l'échelle mobile qui règle le commerce des céréales : vœu de circonstance, car en définitive, au milieu de la stagnation politique, dans l'absence d'événemens intérieurs propres à émouvoir fortement l'attention, quel est le fait plus capable d'exciter un intérêt réel et sérieux que cette question des subsistances qui s'est réveillée récemment?

Ce n'est point d'aujourd'hui qu'on s'est inquiété de l'insuffisance des dernières récoltes en France; voici quelque temps que l'incertitude se prolonge. Dans ces derniers jours, la préoccupation a redoublé, et il n'est point même impossible que, l'exagération s'en mêlant, les calculs du déficit probable dans la production des céréales n'aient dépassé la réalité. Toujours est-il que le pays s'est senti menacé, que le prix des grains a haussé partout, et que la sollicitude du gouvernement a dû naturellement se porter sur une telle situation. Le gouvernement a fait la seule chose qu'il pût faire : il a rendu divers décrets abolissant certaines prohibitions, réduisant les droits d'entrée, provoquant l'abaissement du prix de transport des grains, farines et légumes sur les chemins de fer, affranchissant de tout droit de navigation intérieure sur les rivières et sur les canaux les bateaux chargés de ces mêmes produits. On sait bien qu'en tout le reste il serait trop périlleux pour un gouvernement de se substituer à l'action libre du commerce, — et des déclarations officielles réitérées n'ont fait que confirmer cette vérité. Le gouvernement en effet a cru devoir démentir des bruits qui avaient pu se propager sur des achats de grains faits par lui au dehors; il s'est borné à demander à l'étranger les approvisionnemens pour l'armée et pour la marine. On peut rechercher

et imaginer bien des procédés pour suffire à ces crises alimentaires ou pour les prévenir; le plus simple et le plus efficace encore aujourd'hui, c'est la liberté de l'industrie privée et du commerce : il n'en est point qui remplace celui-là. Tout autre moyen qui tendrait à transformer l'état en pourvoyeur général, outre qu'il aurait l'inconvénient d'être entaché d'un esprit peu en faveur auprès du pays, aurait pour effet de suspendre et de paralyser toutes les transactions. Quant à la mesure prise pour maintenir à Paris le prix du pain à un taux inférieur aux indications des mercuriales, ce qu'on en peut dire, c'est que ce n'est là qu'une mesure spéciale à Paris. Il n'est point probable que le gouvernement, au moment où il déclarait vouloir laisser toute liberté au commerce sous une de ses formes, eût la pensée de le gêner sous une autre forme.

Il y a quelques mois déjà, il paraissait un *Mémoire*, qui n'est point sans intérêt, sur ces périodes de disette en France. En décomposant les chiffres des importations et des exportations de grains, l'auteur, M. A. Hugo, est arrivé à découvrir que la disette et l'abondance alternaient par périodes de cinq ou six années : c'est l'éternelle histoire des sept vaches grasses et des sept vaches maigres. Il en est ainsi en France depuis 1816. Sept périodes alternatives se sont succédé. Nous touchons à la huitième marquée pour la disette. Seulement, en comparant dans ces trente-six dernières années le chiffre général des importations et des exportations, il se trouve qu'il y a pour la France un déficit en froment de plus de vingt et un millions d'hectolitres : d'où il résulterait que l'abondance ne compense pas la disette, et qu'en établissant une moyenne de production, la France ne se suffit pas à elle-même. S'il en est ainsi, n'est-ce point à l'état d'infériorité où est l'agriculture française qu'il faut l'attribuer? Quant à l'influence que la disette peut exercer sur les grands événemens publics, l'auteur du *Mémoire* en cite un exemple curieux : il rappelle que la campagne de Russie ne manqua peut-être en 1812 que par suite de la disette de cette époque, la nécessité d'assurer l'approvisionnement de Paris ayant retenu l'empereur du 10 mars au 9 mai. Il se peut qu'il en soit ainsi. Convenons cependant qu'il y a d'autres explications plus élevées, et que cela prouve seulement combien les causes secondes viennent concourir parfois aux grands résultats de l'histoire.

Un des caractères de la crise qui nous menace, c'est de se produire au milieu d'un mouvement immense d'industrie et de travaux qui peuvent être certainement une source de richesse, mais qui pour l'instant malheureusement absorbent les capitaux et les détournent du commerce ordinaire. Partout en effet les plus vastes entreprises se poursuivent et sont en voie d'exécution. La ville de Paris elle-même, au premier rang, a assumé la charge de se transformer matériellement. On a chaque jour le témoignage de ce qui peut s'accomplir en quelque sorte à vue d'œil. Ce n'est pas seulement le Louvre qui s'élève, — ce Louvre qu'on avait eu la si étrange idée de baptiser le palais du peuple; — des voies nouvelles sont percées sur tous les points, des boulevards s'ouvrent presque à l'improviste, la grande artère de la rue de Rivoli traverse déjà Paris, des quartiers entiers disparaissent pour faire place à des quartiers nouveaux. Sait-on combien de maisons sont tombées sous le marteau dans ces derniers temps? M. le préfet de la Seine, dans un mémoire récent, en donnait le chiffre,

qui est de 637, — 637 maisons occupant une surface de 76,841 mètres. L'expropriation de ces 637 maisons a été nécessaire pour la création des halles et de la rue de Rivoli seulement. Ces dépenses, qui forment un budget à part pour la ville de Paris, sont couvertes à l'aide d'un emprunt qui a produit un peu plus de 61 millions. Cependant, en supposant même que les dépenses réelles ne dépassent pas les prévisions, il restera un déficit de 5 millions; mais ce déficit devra être imputé par année sur le budget municipal ordinaire à dater de 1855, époque probable de l'achèvement des halles. Ce n'est pas par un stérile besoin de supputer des chiffres, des maisons abattues, des quartiers qui disparaissent, des constructions qui s'élèvent, que nous constatons les travaux qui s'accomplissent dans Paris et en changent presque entièrement la face, — c'est parce qu'ils ont leur place dans le mouvement actuel, et ensuite parce qu'il y a quelque chose de curieux dans ce labeur d'une ville occupée à briser sa vieille enveloppe pour paraître sous une forme nouvelle. Dans ces maisons qui croulent de vétusté avant que le marteau vienne les achever, c'est un passé qui s'en va. On assainit la ville, un air plus salubre pénètre là où on ne respirait pas, les architectes tracent des voies droites, régulières et élégantes, on s'entend merveilleusement à tout ce qui constitue la vie extérieure; en même temps aussi il y a un sens moral des choses anciennes qui s'évanouit, il y a un caractère qui s'efface dans les monumens restés debout, isolés et dépaysés en quelque sorte au milieu des splendeurs des voies et des constructions modernes. On en a un exemple par cette tour Saint-Jacques-la-Boucherie, demeurée intacte dans la rue de Rivoli, et qui doit, à ce qu'il paraît, être entourée d'une balustrade, d'une plantation d'ormes et d'acacias. Le monument n'a pas changé, c'est sa destination qui n'existe plus. Autrefois il avait un sens historique, aujourd'hui il n'est plus qu'une curiosité d'art appelée à figurer au milieu d'un square. Il en sera de même de l'Hôtel-Dieu, qui doit, dit-on, être déplacé et reconstruit. On bâtira un plus bel hospice; ce ne sera plus la maison hospitalière adossée à l'église, mettant les pauvres à côté du temple et résumant la vieille idée religieuse dans ce qu'elle avait à la fois de plus élevé et de plus touchant. C'est ainsi que, dans les transformations matérielles d'une ville, on peut voir partout les signes multipliés des transformations qui s'accomplissent dans le monde moral et dans le monde intellectuel.

Ces transformations du monde intellectuel, il serait facile aussi d'aller les rechercher directement dans les œuvres de l'esprit. Là les signes n'abonderaient pas moins; on pourrait voir comment les goûts varient, comment les tendances se succèdent et se renouvellent, comment les mots eux-mêmes changent de sens fréquemment : ce serait une étude comparative à faire de l'esprit et des procédés intellectuels des divers siècles de notre littérature, et, après tout, notre temps ne serait point sans avoir encore dans ce large tableau une part suffisante à côté des tristes et violens excès qui ont pris trop souvent le nom d'inspiration. Pour aujourd'hui malheureusement, il n'y a pas beaucoup d'œuvres tout à fait actuelles qui pussent rentrer dans ce tableau, et en supposant que l'école réaliste y eût sa place, — une place toujours fort restreinte, — ce ne serait point par les *Contes d'été*, que M. Champfleury vient de publier. Ce n'est pas que M. Champfleury n'ait

à certains points de vue un talent remarquable; mais, — l'auteur lui-même l'avoue et ses ouvrages le disent assez, — c'est un réaliste, et ce qu'il est véritablement, il affecte encore plus de l'être en poussant jusqu'à l'abus la minutieuse anatomie des choses qu'il entreprend de peindre et de décrire. Nous ne parlons pas des étranges licences d'expressions qui représentent peut-être aux yeux de l'auteur le plus beau triomphe du réalisme. Que disent donc ces *Souffrances de M. le professeur Delteil* et ce *Trio des Chenizelles,* qui sont les principaux morceaux des *Contes d'été?* Le pauvre professeur Delteil est une victime de l'amour du grec; il travaille à un dictionnaire depuis sa jeunesse, et il vit de rien pour pouvoir le faire imprimer. Il transporte son œuvre de collége en collége, et il tombe au lycée de Laon, où il est en butte à toute sorte de méfaits d'écoliers sans pitié qui le torturent et passent leur temps à élever des vers à soie. Le malheureux Delteil a un autre amour cependant que celui du grec : il est amoureux d'une modiste chez laquelle il loge, et qui a eu des infortunes dans sa jeunesse; mais il ne s'en aperçoit que quand la modiste va se marier avec un gros docteur apoplectique, — et alors, chassé de son collége pour n'avoir pas su réprimer l'indiscipline de ses écoliers, il n'a d'autre ressource que d'entrer dans le nouveau ménage comme précepteur de l'enfant que la modiste a eu dans ses malheurs de jeunesse. — Quant au *Trio des Chenizelles,* il serait encore plus difficile de donner une idée de cette aventure singulière, où le principal rôle appartient à un pauvre diable de musicien amoureux d'une jeune femme, laquelle finit par se donner quelque peu à lui pour punir son mari de sa tyrannie et de ses injustes soupçons.

Ces histoires ne sont rien en elles-mêmes : le sujet n'existe pas; ce qui est quelque chose, c'est le talent d'observation de l'auteur, qui peint certaines souffrances obscures, certains côtés vulgaires de la vie provinciale avec une sagacité singulière parfois; seulement l'auteur est atteint d'une maladie très difficile à guérir, parce qu'elle est le résultat d'un système. Il croit qu'il suffit d'observer, quelle que soit la chose qu'on observe, pourvu qu'elle ait un caractère réel. L'art cependant ne consiste pas exclusivement à observer, il consiste à observer des choses qui intéressent; il consiste à choisir, à combiner, et à faire d'une fiction l'image idéale de la réalité. M. Champfleury croit que l'intérêt d'un roman ou d'un conte réside dans la reproduction minutieuse des vulgarités les plus crues, et voici l'auteur inconnu d'un recueil publié sous le titre de *Six Nouvelles contemporaines,* qui trace d'une main rapide quelques esquisses d'une vie plus relevée. Le livre vient de Genève, et c'est sans doute une plume mondaine qui l'a écrit. Là peut-être est le trait le plus distinctif de ces récits sans prétention, qui ne manquent parfois ni de facilité ni d'élégance. L'auteur peint un peu les mœurs sociales contemporaines; il mêle même à quelques-unes des aventures qu'il raconte nos soldats de Rome et d'Afrique. *Valentine de Trèves* et *Louise* sont les meilleures de ces nouvelles; mais quoi! n'y a-t-il point quelque monotonie dans l'invention? Ici, dans le premier de ces contes, c'est un mari embarrassant qui meurt fort à point pour permettre à sa femme de voler à un second mariage; là, dans *Louise,* c'est une femme qui disparaît à propos pour permettre à son mari de se rapprocher d'une jeune fille du peuple qu'il a aimée, et qui avait eu la

fortune d'épouser un amiral anglais. Heureusement un certain voile de distinction recouvre ces ressorts assez pauvres, et on lit les *Nouvelles contemporaines* sans ennui, comme aussi sans y attacher un trop grand intérêt littéraire, et sans se demander ce qu'elles prouvent. C'est au contraire le caractère d'un des premiers romanciers de la Suisse contemporaine, de Jeremias Gotthelf, de laisser une profonde empreinte morale dans chacun de ses récits. On n'a point oublié certainement *Ulrich le valet de ferme*, ce simple et saisissant tableau de la vie bernoise.

Politiquement aussi bien que littérairement, la France en est donc à traverser une période peu féconde en œuvres et en événemens de premier ordre. La saison vient contribuer à une stagnation qui s'explique aussi par la nature des temps; les seuls faits significatifs sont ceux par lesquels le mouvement politique de la France se rattache à la situation générale de l'Europe. Or, en observant cette situation dans son ensemble, qu'aperçoit-on? quels symptômes se manifestent? quelles affaires se poursuivent? Il y a d'abord sans doute la crise orientale, la première de toutes les préoccupations dans ces derniers mois, la première de toutes les affaires pour la France comme pour l'Autriche, pour la Prusse comme pour l'Angleterre, sans compter même les deux puissances le plus directement en lutte, la Russie et la Turquie? N'y a-t-il point en outre cependant un certain nombre de questions faites pour ramener l'Europe au sentiment de sa situation intérieure, ou qui peuvent, dans un temps donné et dans une mesure différente, exercer leur influence sur la politique générale? Il ne serait peut-être point impossible qu'après s'être beaucoup occupée de l'Orient, la diplomatie n'eût profité de ses réunions récentes pour s'occuper un peu de l'Occident et de quelques-unes de ces questions dont nous parlons, — du travail des sectes révolutionnaires, des relations très refroidies de l'Autriche et du Piémont, des difficultés survenues à Smyrne entre l'Autriche et les États-Unis au sujet d'un réfugié hongrois. L'état de l'Europe est resté tel après les dernières commotions, qu'il suffit de la moindre crise pour réveiller les espérances de tous les agitateurs révolutionnaires; aussitôt les congrès occultes sont convoqués, les tronçons dispersés des sociétés secrètes cherchent à se rejoindre, l'effervescence se ranime au premier bruit de guerre qui éclate sur un point quelconque. On vient d'en avoir un exemple par une réunion dont on parlait récemment, et qui a eu lieu, dit-on, en Suisse : c'était, à ce qu'il paraît, *la Jeune Allemagne* qui cherchait à se réorganiser sur le modèle de *la Jeune Italie*. La création primitive de *la Jeune Allemagne* est déjà ancienne, elle est antérieure à 1848; mais ces derniers temps ne lui avaient point été favorables : il lui a toujours un peu manqué ce que *la Jeune Italie* sait si bien trouver, — les ressources financières. Ce ne sont pas les adhérens qui font défaut, seulement à l'article de la contribution pécuniaire l'enthousiasme perd visiblement de son intensité; il n'en reste pas moins un contingent suffisant et fanatisé que les chefs de *la Jeune Allemagne* semblent se proposer d'organiser et d'accroître pour être en mesure d'agir à l'heure voulue. En dehors même des répugnances qu'inspirent les idées et les pratiques révolutionnaires à un point de vue général, n'est-ce point une chose étrange que ce travail occulte d'hommes à qui la grande et vraie société ne suffit pas pour vivre, pour agir, pour produire

leurs pensées, — qui ont besoin de l'ombre des conciliabules, du mystère des organisations ténébreuses, et qui passent leur temps à créer une autre société invisible et souterraine entièrement fondée sur l'esprit de destruction? Que les gouvernemens cherchent à se préserver de ces armées secrètes, formidables en certains momens par leur organisation même, qu'y a-t-il de surprenant? C'est là au surplus un fait général tenant aux conditions politiques dans lesquelles se trouvent placés tous les pays secoués par les révolutions des dernières années.

Mais à côté, comme nous l'indiquons, il est des questions internationales qui ne sont pas moins graves pour l'Europe. Nous passons le différend austro-suisse, bien qu'il ne soit point terminé, et qu'il semble même faire peu de chemin vers une solution. Il reste toujours le démêlé qui est venu, il y a quelques mois, réveiller les difficultés les plus épineuses entre l'Autriche et le Piémont. On sait quelle a été l'origine de ce démêlé; c'est le décret de séquestre rendu par le gouvernement autrichien sur les biens des émigrés de la Lombardie. Un certain nombre de ces réfugiés étant devenus sujets piémontais, le gouvernement sarde s'est vu dans l'obligation de réclamer d'abord, de protester ensuite et enfin de rappeler son ministre à Vienne, M. de Revel, en déguisant ce rappel sous la forme d'un congé. Le représentant de l'Autriche dans le Piémont, M. le comte Appony, n'avait point cependant jusqu'ici quitté Turin; les relations officielles des deux pays restaient donc dans des conditions à demi régulières, des négociations étaient possibles encore, lorsqu'une circonstance particulière est venue jeter un élément nouveau de froideur dans des rapports devenus déjà assez difficiles. L'Autriche avait demandé l'extradition d'un sujet lombard qui avait assassiné le docteur Vandoni à Milan. Le gouvernement piémontais mettait-il tout le zèle possible à accueillir la réclamation de l'Autriche? Est-il vrai au contraire, comme on l'a dit, qu'il ait favorisé le départ du coupable revendiqué par le ministre autrichien? Quoi qu'il en soit, la demande d'extradition n'a point eu de suites, et il en résulte aujourd'hui que M. le comte Appony quitte Turin à son tour par voie de congé. Quant à l'époque du retour du représentant de l'Autriche, elle est d'autant plus incertaine, que M. le comte Appony est, dit-on, désigné pour le poste de ministre à Rome. Ainsi, bien loin de marcher vers un arrangement, les difficultés entre l'Autriche et le Piémont n'ont fait que s'envenimer, au point de devenir une rupture à peine déguisée, qui peut laisser place aux plus sérieuses complications.

Ces faits prennent un caractère plus grave encore quand on considère l'état général de la péninsule italienne, le malaise profond de ce pays si cruellement éprouvé, les symptômes presque permanens d'agitation, le travail obstiné des propagandes révolutionnaires, auquel viennent répondre périodiquement les répressions des gouvernemens. En ce moment même, à Milan, soixante-quatre condamnations viennent d'être prononcées par les commissions militaires pour des faits relatifs à la tentative insurrectionnelle du 6 février dernier. Dans les états pontificaux, à Rome, à Bologne, les arrestations continuent à la suite du complot récemment découvert, et prennent chaque jour des proportions plus considérables. Enfin, à Naples, le dernier procès sur l'insurrection du 15 mai 1848 vient de se dé-

nouer par vingt sentences de mort, quinze condamnations aux fers et trois au bannissement perpétuel. Parmi les condamnés à mort se trouvent d'anciens ministres, d'anciens députés, des prêtres, des écrivains, le duc Cirelli, le baron de Dominicis, M. La Cecilia, M. Salicetti, M. Paolo Ruggiero. On a certainement quelque droit de croire que le roi de Naples ne laissera pas s'exécuter ces sentences terribles. Ce qui fait, disons-nous, que la situation du Piémont est d'autant plus grave dans ces conditions difficiles où se trouve l'Italie, c'est que le sol piémontais sert d'asile à beaucoup de ces réfugiés atteints par les autres gouvernemens, par l'Autriche en particulier. Le Piémont doit aux émigrés italiens la sécurité de l'asile qu'il leur offre, et il doit aussi à son propre intérêt, à la sûreté de ses institutions, de vivre le plus possible en bonne intelligence avec les autres gouvernemens de la péninsule. Si le prestige du droit a fait sa force au commencement de son démêlé avec l'Autriche, c'est sa modération et sa prudence qui doivent maintenir ces avantages.

Une autre question assurément aussi délicate et qui se rattache à un ordre de conflits politiques dont l'importance doit inévitablement s'accroître dans un avenir plus ou moins lointain, c'est un incident survenu dans le port de Smyrne et qui a mis en présence l'Autriche et les États-Unis. De quoi s'agissait-il? Un réfugié hongrois du nom de Martin Costa se trouvait à Smyrne. Le consul d'Autriche a eu la malheureuse pensée de vouloir s'emparer de ce réfugié; il l'a fait enlever, à l'aide de quelques hommes armés, dans un café turc, et il l'a remis au brick autrichien *le Hussard*. Aussitôt le capitaine américain Ingraham, commandant le vaisseau *le Saint-Louis*, a préparé ses batteries et a menacé d'ouvrir le feu sur le navire autrichien, si on ne lui livrait le réfugié prisonnier, en se fondant sur ce que Costa avait fait aux États-Unis les démarches nécessaires pour devenir citoyen américain, et avait acquis ainsi des droits à la protection du pavillon de l'Union. Heureusement le conflit matériel s'est arrêté là, et le réfugié Costa a été en fin de compte remis à la garde du consul de France, qui ne doit le livrer que sur la demande collective des consuls d'Autriche et des États-Unis. Quand cette demande viendra-t-elle? Elle ne peut évidemment se produire que quand la question sera diplomatiquement vidée entre les deux pays. Or cette question ne se présente pas dans des conditions très propres à favoriser un prompt et surtout un amiable dénoûment. Le gouvernement autrichien, pour sa part, a récompensé le commandant du brick *le Hussard* et son consul à Smyrne pour leur conduite énergique; il a adressé au cabinet de Washington et aux autres gouvernemens un *memorandum* où, d'après le droit des gens, il repousse les prétentions des États-Unis et appelle la condamnation sur la conduite du capitaine Ingraham. De son côté, le cabinet de Washington paraît approuver entièrement l'acte du commandant du *Saint-Louis*. Dans les villes américaines, le nom du capitaine Ingraham est salué par des applaudissemens enthousiastes Si on se souvient qu'il y a deux ans les ovations décernées à M. Kossuth amenaient une sorte de rupture entre l'Autriche et les États-Unis, on comprendra que des incidens comme celui de Smyrne soient assez propres à réchauffer ce vieux levain. Le malheur est que, des deux côtés, il y a eu des actes également injustifiables. Il est évident que le consul d'Autriche ne pou-

vait sérieusement se prévaloir d'aucun privilége pour mettre la main de sa propre autorité sur un homme résidant en pays neutre : en usant de violence, il s'exposait à provoquer l'emploi d'un moyen semblable; mais en même temps comment admettre que, sans déclaration de guerre, le commandant d'un vaisseau puisse ouvrir le feu sur un autre navire dans un port neutre? Et en outre, le réfugié Costa eût-il fait les démarches préliminaires pour acquérir le titre de citoyen américain, il n'avait pas encore ce titre, d'après la législation américaine elle-même. Il y a donc eu des deux côtés excès de prétentions et abus de la force. Ce qui est le plus caractéristique et le plus grave dans ce fait, c'est la tendance qu'il révèle, c'est la politique qu'il annonce une fois de plus de la part des États-Unis vis-à-vis de l'Europe. On a vu récemment les protestations de M. Soulé en faveur de tous les opprimés, selon son langage; l'acte du capitaine Ingraham est la mise en pratique des paroles du ministre de l'Union à Madrid, c'est la protection des États-Unis étendue et assurée à tous ceux qui sont en lutte avec leur gouvernement. Et dans ces termes, on en conviendra, il est difficile que l'Europe reconnaisse ce droit singulier d'intervention en faveur de tous les révolutionnaires à qui il peut plaire d'invoquer le nom américain. Aussi ne serait-il pas surprenant que les gouvernemens européens se concertassent pour repousser ces prétentions. Déjà, dit-on, les cabinets s'en sont occupés En attendant, le fait de Smyrne subsiste avec les conséquences qu'il peut avoir, et le réfugié Costa nous semble fort devoir prolonger son séjour au consulat de France, s'il faut, pour le rendre complétement à la liberté, une demande collective de l'Autriche et des États-Unis.

A ces incidens divers, dont l'ensemble forme la situation actuelle de l'Europe dans ce qu'elle a de plus de saillant, se rattachent, on le voit, bien des questions délicates et graves touchant à la sécurité générale du continent, aux relations internationales, aux rapports qui tendent sans cesse à s'accroître en se compliquant entre l'ancien monde et l'audacieuse race américaine. Il y a aussi les faits purement domestiques pour chaque pays. Sans doute, même dans un événement comme celui qui vient de s'accomplir en Belgique, — le mariage du prince royal avec une archiduchesse d'Autriche, — même dans les efforts que ne cesse de faire l'Espagne pour savoir dans quel sens elle doit marcher, à quelle influence elle doit obéir, — sans doute dans ces faits il y a un intérêt général; mais ici les considérations intérieures prédominent. Dans cet ordre de faits suffisamment graves, mais qui ne perdent pas entièrement le caractère domestique, la Hollande a sa part comme les autres pays. Les questions religieuses suscitées il y a quelques mois viennent de trouver leur solution. La loi proposée par le cabinet hollandais pour régler la surveillance de l'état sur les communions religieuses a reçu aujourd'hui la sanction des deux chambres de La Haye.

C'est après quinze jours de débats remarquables que ces difficultés ont été tranchées par le vote des états-généraux. Dans cette lutte parlementaire, le gouvernement était appuyé par le parti réformé historique, par la fraction modérée du parti libéral qui s'est rattachée au nouveau ministère; de l'autre côté étaient naturellement au premier rang les catholiques et les libéraux plus avancés qui avaient soutenu l'ancien cabinet, dirigé par M. Thorbecke.

Or que résulte-t-il des débats qui viennent d'avoir lieu à La Haye? Sans parler des points secondaires ou spéciaux de cette discussion consistant à savoir si la loi française de germinal an X conservait sa force en Hollande et dans quelle mesure elle était appliquée, si le concordat de 1827 existait légalement ou s'il n'était qu'une lettre morte, le projet du gouvernement hollandais soulevait plusieurs questions des plus sérieuses qui peuvent se résumer en ceci : — La loi était-elle constitutionnelle d'abord? Secondement, était-elle nécessaire? Quant au caractère constitutionnel de la loi, le gouvernement et ses partisans ne le mettaient point en doute; ils maintenaient le droit inhérent à l'autorité publique d'intervenir par sa surveillance dans l'organisation et dans l'exercice des divers cultes. Ce droit, les adversaires du projet ne l'eussent point nié peut-être absolument en principe; mais, à leurs yeux, ce qui était dans la loi fondamentale, c'était le droit d'intervention de l'état par voie répressive, et non par voie de prévention, comme l'établissait la législation nouvelle. Prétendre s'immiscer à un titre quelconque dans l'organisation des divers cultes en présence de la constitution, qui proclame la liberté religieuse, c'était se mettre en contradiction avec le droit public inauguré en 1848. C'est toujours, comme on voit, l'éternel et insoluble problème de la réglementation de la liberté, — problème insoluble, disons-nous, tant qu'on se débat avec des théories, et qui n'est susceptible de solutions pratiques que dans les faits, à la lumière de l'expérience. Quant à la nécessité et à l'opportunité de la loi, c'était peut-être le point le plus grave.

Le gouvernement, pour sa part, n'hésitait pas à considérer cette nécessité comme pleinement démontrée par les faits mêmes qui s'étaient produits, par l'agitation qui s'était propagée soudainement en Hollande à la suite de l'organisation du culte catholique. Seulement ici encore les partisans et les adversaires de la loi ne pouvaient pas s'accorder davantage. Là où les premiers avaient vu une agitation sérieuse et profonde, les seconds voyaient une émotion réelle sans doute, mais singulièrement exagérée dans un intérêt politique, afin d'arriver à un changement dans la direction des affaires générales du pays, ce qui s'était réalisé en effet par l'avénement d'un nouveau ministère. La loi nouvelle était donc une loi de tendance, de parti; pour un avantage douteux, pour donner satisfaction aux susceptibilités d'une fraction de l'opinion, elle risquait de froisser une autre fraction considérable de la population, et de plus la mesure prise aujourd'hui en vue des catholiques se retournerait demain infailliblement contre toutes les communions. C'était justement ce caractère de loi de tendance que repoussait le gouvernement, en ajoutant qu'il n'avait fait que s'interposer dans la crise religieuse en conciliateur, afin de prévenir le retour d'agitations de ce genre. Il faut dire du reste que, sans abandonner le principe de la loi, le gouvernement s'appliquait à en atténuer la portée dans l'application, en désavouant toute pensée d'immixtion dans l'organisation intérieure des cultes. Ce sont là quelques-uns des traits principaux de cette grande discussion, qui tenait en suspens de si sérieux intérêts, et à laquelle prenaient part, — d'un côté, le ministre des affaires étrangères, M. van Hall, le ministre de la justice, M. Donker Curtius, MM. Groen, van Lynden, Mackay, — de l'autre, les anciens ministres, MM. Thorbecke, van Bosse, Strens, et les députés catholiques, MM. Luyben, van Nyspen, Meeussen.

Le même caractère se retrouvait à peu près dans les débats plus récens de la première chambre, sauf les explications particulières de M. de Lightenvelt, ministre des affaires catholiques dans le cabinet de La Haye. M. de Lightenvelt avait à éclaircir une situation personnelle assez délicate, puisqu'on l'avait dit opposé à la présentation de la loi, et que depuis il avait fait un voyage à Rome qui avait été l'objet de plus d'un commentaire dans la seconde chambre des états-généraux. La vérité est que le ministre des affaires catholiques était opposé à la loi, et qu'il n'a point cru pour cela devoir déposer son portefeuille, sacrifiant son goût à un intérêt plus élevé et pensant mieux servir son culte religieux par sa présence dans le conseil que par sa retraite. Ce qu'il y a à remarquer au reste, et ce qui se rattache essentiellement à la mission de M. de Lightenvelt à Rome, c'est qu'au milieu des vives inquiétudes nées de la dernière crise, — inquiétudes qui se sont traduites et se traduisent encore en pétitions de tout genre,—l'esprit de conciliation tend évidemment à dominer tous les conseils et à mettre fin au différend survenu entre le gouvernement néerlandais et la cour de Rome. Quel autre sens pourraient avoir quelques-uns des derniers actes du saint-siége vis-à-vis de la Hollande? Non-seulement le souverain pontife a consenti à ne point laisser l'archevêque d'Utrecht et l'évêque de Harlem s'établir dans ces deux villes, où le gouvernement de La Haye considérait leur présence comme pouvant offrir quelques inconvéniens, mais encore il accédait récemment à des modifications dans la formule du serment canonique par une addition qui réserve la fidélité au roi et à ses successeurs. En outre, les sermens déjà prêtés par les évêques néerlandais doivent être interprétés dans le sens de l'addition récente. Enfin les évêques sont autorisés par le pape à prêter le serment civil de fidélité aux lois du royaume. La mission de M. de Lightenvelt n'est point indubitablement étrangère à ces résultats, qui témoignent des dispositions du saint-siége à faire tout ce qui est en son pouvoir pour désarmer les susceptibilités hollandaises.

C'est donc sous le bénéfice de ces rapprochemens et de ces tendances conciliantes que la loi destinée à régler la surveillance de l'état sur les cultes vient d'être votée, — dans la seconde chambre des états-généraux, par 41 voix contre 27, — dans la première chambre, par 21 voix contre 16. Le chiffre même de la majorité indique assez les divisions profondes de l'opinion publique. Maintenant le gouvernement a dans la main l'arme qu'il demandait; c'est à lui d'en user dans des vues libérales et tolérantes, de corriger en quelque sorte le principe par l'application. De quelque manière qu'on juge sous d'autres rapports la loi nouvelle, il est bien clair que ce n'est point la liberté religieuse, au moins complète et telle qu'elle semblait exister; il est bien évident qu'il peut surgir des difficultés imprévues. Ces difficultés, il est au pouvoir du gouvernement néerlandais de les rendre moins possibles et moins graves, en ne laissant place à aucune considération étroite et exclusive dans l'organisation des cultes qui devra suivre probablement la promulgation de la législation nouvelle. Ce n'est pas seulement l'intérêt des communions religieuses, c'est l'intérêt de la Hollande, qui s'est souvent fait un juste titre de son renom de tolérance.

La crise que traverse l'empire ottoman continue d'être l'objet, au sein des

diverses populations chrétiennes de la Turquie, de publications nombreuses; il est curieux d'y rechercher l'effet produit sur les chrétiens d'Orient par l'attitude du gouvernement russe. En définitive, la stabilité du pays dépend de l'obéissance de ces populations. Le jour où elles auraient pris le parti de repousser la domination turque les armes à la main, la tâche à laquelle on soupçonne la Russie de viser serait singulièrement simplifiée. La Turquie d'Europe, on le sait, est habitée presque exclusivement par des chrétiens; les musulmans ne sont que dans la proportion de 1 contre 6; dans quelques provinces même, comme la Serbie, ils sont presque imperceptibles, et en Moldavie ainsi qu'en Valachie l'on n'en rencontre pas un seul. Une insurrection des chrétiens sur un point quelconque de la Turquie d'Europe causerait donc aux Osmanlis de terribles embarras, et si une pareille tentative se généralisait, elle mettrait leur existence politique en péril. S'ils n'ont pas jusqu'à ce jour couru de plus grands dangers, c'est qu'à aucune époque les chrétiens n'ont su agir de concert dans leurs insurrections, et qu'au lieu de s'entr'aider dans ces momens de crise, ils ne songeaient qu'à se contrecarrer. C'est ainsi, pour ne rappeler qu'un seul exemple, que les Serbes sont restés absolument indifférens pour le soulèvement de la Grèce en 1821, et que les Valaques l'ont combattu de toutes leurs forces à l'heure même où Ypsilanti essayait de se former une armée sur leur territoire. Les dispositions des chrétiens sont-elles aujourd'hui ce qu'elles étaient alors? Comment envisagent-ils les événemens qui depuis six mois se passent sous leurs yeux, et dont ils sont le prétexte? Sont-ils animés d'un vif désir de rompre tout lien avec la Turquie, et sont-ils aussi jaloux de leurs priviléges et de leurs immunités religieuses qu'une grande puissance voisine affecte de l'être pour eux?

Nous n'hésiterons pas à répondre négativement. A plusieurs reprises, nous avons montré, par des écrits publiés en Orient que les chrétiens ne songent pas à la destruction de l'empire ottoman, parce qu'ils comprennent admirablement que, si une pareille catastrophe arrivait aujourd'hui, ils pourraient bien en être les premières victimes. Les Serbes, les Bosniaques, les Albanais, les Bulgares eux-mêmes, quoiqu'ils aient plus à se plaindre que les autres de l'administration ottomane, trop peu intelligente à leur égard, pensent comme que les Grecs sur les conséquences éventuelles d'une chute précipitée de l'empire turc. Les Moldo-Valaques seraient-ils plus désireux de s'affranchir de la domination ottomane? Plus rapprochés de la Russie, auraient-ils plus de penchant à seconder ses vues? Ce serait une erreur de le penser. Bien qu'il y ait dans les principautés quelques familles puissantes, les phanariotes en particulier, pour qui l'annexion à la Russie est un but depuis longtemps poursuivi, la masse des boyards, du clergé, de la bourgeoisie et du peuple redoute une pareille éventualité. C'est ce sentiment qui perce dans un écrit publié récemment sous le titre de *Dernière Occupation des principautés danubiennes par la Russie*, et qui sort évidemment d'une plume valaque. Cet écrit renferme des considérations pleines d'intérêt sur la situation des principautés et sur leur attitude vis-à-vis du protectorat que la Russie présente aux autres populations chrétiennes comme le bonheur qu'elle a rêvé et préparé pour elles. L'écrivain valaque prouve sans peine que le droit peut fournir des argumens irréfragables à ses concitoyens contre toute prétention

au protectorat; malheureusement il oublie que la question de droit disparaît ici devant la question de force, et que l'on aura vainement démontré que la justice est du côté des Valaques, si en même temps ils n'ont pour eux le nombre des baïonnettes. Ce qu'il y a d'important à relever dans ce travail, c'est le sentiment qui l'inspire plutôt encore que la conclusion à laquelle il arrive; c'est le désir qu'il révèle du maintien de la suzeraineté ottomane et de l'intégrité de l'empire. Si, parmi les populations de cet empire, il en est une pourtant qui semble avoir, par l'état avancé de ses mœurs et de ses lois civiles, des raisons de cesser de faire partie d'une société où la religion et les usages sont si éloignés de ceux de l'Occident, ce sont les Moldo-Valaques. Que l'on juge par là des tendances des Slaves, qui, sous l'influence du génie de l'Orient, ont pris la plupart des habitudes des Ottomans et ne sont séparés d'eux que par la religion.

CH. DE MAZADE.

LA BOURSE ET LA BANQUE D'ANGLETERRE.

Il y a de l'inquiétude et du malaise à la Bourse. Depuis une quinzaine de jours, le fonds régulateur, le 3 pour 100, a rétrogadé par petites secousses, de 80 fr. à 77 francs. Peu de valeurs ont résisté à ce mouvement restrictif. Le bénéfice produit par les espérances de pacification se trouve à moitié dévoré. On ne saurait dire précisément à quoi tient cette défaveur. Parmi les spéculateurs au jour le jour, qui veulent savoir chaque soir le motif de la hausse ou de la baisse, on échange des conjectures plus ou moins sombres sur la querelle turco-russe ou sur l'insuffisance des céréales; mais des faits positifs, des appréhensions suffisamment justifiées, on n'en articule point. Il y a même des optimistes qui expliquent la pesanteur des fonds et l'inertie des affaires, par l'absence des princes de la finance, et qui affirment que le retour des vacances sera le signal d'une brillante reprise. L'explication la plus naturelle à nos yeux est l'état de la place de Londres, où se manifestent, en pleine prospérité, les symptômes précurseurs d'une crise monétaire. Londres étant aujourd'hui ce qu'était Amsterdam au siècle dernier, le grand marché des espèces métalliques, les influences que subit sur cette place le commerce de l'or et de l'argent sont ressenties dans le monde entier, et à cet égard les mesures récemment prises par la Banque d'Angleterre méritent d'être étudiées avec la plus vigilante attention.

Représentons-nous d'abord le mécanisme interne d'une banque privilégiée, afin de nous rendre compte de ces alternatives d'abondance et de pénurie monétaires qu'on appelle en termes du métier *expansion* et *contraction*.

Nous supposons, par exemple, une banque possédant à son point de départ un fonds de 100 millions en valeurs métalliques. La portée naturelle de ses affaires autorise une émission de 200 millions en papier. En même temps, des capitalistes détenteurs d'une somme de 200 millions dont ils n'ont pas l'emploi immédiat la confient provisoirement à la banque à titre de *dépôt* gratuit. Voilà donc l'établissement privilégié en possession d'un encaisse de

300 millions. Résistera-t-il à la tentation de le faire valoir? Non, sans doute: il pourra sans inconvéniens élever la somme des avances qu'il fait au commerce; il sera modéré s'il ne la porte qu'à 600 millions. Ce n'est pas tout : les 200 millions déposés dans les coffres de la banque ne servent pas moins aux transactions; ils y sont représentés par des *mandats* que les propriétaires tirent sur la banque, mandats transmissibles de mains en mains et payables à vue, comme les billets au porteur. Ainsi, dans l'hypothèse où nous nous plaçons, la *circulation*, c'est-à-dire l'ensemble des facilités offertes au commerce, comprend d'une part 600 millions en billets de banque et d'autre part 200 millions en mandats ou récépissés fonctionnant comme des billets; total : 800 millions. En pareil cas, l'argent surabonde. On surexcite l'industrie en la commanditant, le commerce en abaissant le taux des escomptes, les affaires de bourse en prêtant sur nantissemens de valeurs; en un mot, il y a *expansion*. Mais survient une circonstance telle que les capitalistes ont intérêt à reprendre les fonds déposés gratuitement, soit en vue d'un placement lucratif à l'intérieur, soit pour les faire valoir à l'étranger. 100 millions en espèces sont ainsi retirés et exportés. La banque, dont l'encaisse disponible se trouve réduit à 200 millions, est obligée de restreindre proportionnellement les émissions de son papier : elle les abaisse à 400 millions. Ainsi les moyens de crédit, amoindris par le retranchement de 200 millions en billets et 100 millions en mandats, tombent tout à coup de 800 millions à 500. Alors il faut élever le taux des escomptes afin de les restreindre : il faut même parfois créer des embarras au commerce, afin de modérer cet essor qui l'emporte à l'étranger avec les capitaux d'emprunt : il y a *contraction;* quand la contraction est trop brusque et trop violente, elle dégénère aisément en crise commerciale.

La théorie que nous venons de résumer va nous faire comprendre ce qui se passe en Angleterre, et comment l'état du *money-market* réagit actuellement sur la place de Paris.

Au commencement de l'année dernière, l'or arrivait abondamment de l'Australie et de la Californie, au moment même où l'appréhension d'une guerre générale suspendait en Europe les opérations à longs termes. Inactif et craintif, il alla comme d'habitude se réfugier provisoirement dans les coffres de la Banque d'Angleterre. Du mois de mars au mois d'août 1852, les dépôts, tant publics que particuliers, s'élevèrent communément à 460 millions de francs. En même temps, la somme des billets émis par la banque était rarement inférieure à 750 millions. Les réservoirs du crédit étaient donc riches à plus de 1,200 millions, ressources bien supérieures aux besoins réels du moment. Il y eut engorgement de capitaux : l'argent fut offert à bon marché. Provoquée par la concurrence que lui faisaient les autres capitalistes, la banque fut forcée d'abaisser à 2 pour 100 le taux de ses avances. Cette libéralité, coïncidant avec les assurances solennelles données en France pour le maintien de la paix, surexcita au plus haut degré le génie entreprenant de nos voisins. La spéculation britannique ne se contenta pas d'accélérer le mouvement industriel à l'intérieur; elle déborda de toutes parts; elle communiqua sa propre fièvre à d'autres nations fort disposées d'ailleurs à la contracter. Jalouse des résultats obtenus par les Américains en Californie,

elle se précipita sur l'Australie, non pas seulement pour y déterrer de l'or, mais avec la généreuse impatience d'y improviser un monde nouveau. Sur le continent européen, elle entra dans la plupart des grandes affaires, mais de manière à y fomenter cet agiotage qui sévit contagieusement depuis une année. Le concours des *capitaux anglais* n'est-il pas devenu en France une phrase banale de prospectus?

A force de se disséminer au loin, les capitaux disponibles se raréfièrent sur le grand marché. La Banque d'Angleterre jugea prudent de comprimer cet essor désordonné de la spéculation, en restreignant peu à peu les facilités offertes au commerce. Par une décision du 6 janvier dernier, elle éleva le taux de l'escompte à 2 1/2 pour 100. Quinze jours après, elle se mit au niveau de la Banque de France, en portant l'intérêt à 3 pour 100. Au commencement de juin, il fallut monter jusqu'à 3 1/2. On augmentait peu à peu la dose du calmant dans l'espoir de couper la fièvre : on n'y réussit pas.

A partir du mois de juin, des besoins d'argent plus multipliés, plus impérieux que jamais se manifestèrent. L'orage qui se formait du côté de l'Orient obligea l'état à des armemens dispendieux. Prévoyant l'insuffisance des récoltes, les négocians anglais, qui ont sur les nôtres l'avantage de la liberté commerciale, prirent l'avance pour faire au loin de grands achats de blés payables en argent. L'impulsion donnée aux manufactures coïncidant avec une émigration nombreuse, et le droit de se concerter étant acquis aux ouvriers anglais, il en est résulté une hausse notable dans les salaires, de sorte qu'il faut envoyer dans les comtés industriels beaucoup plus de monnaie pour le service quotidien. Un singulier engouement pour l'Australie s'est déclaré depuis six mois, de façon que ce pays, où tout est à faire, absorbe actuellement plus d'or monnayé qu'il n'en renvoie à sa métropole sous forme de lingots. Un autre genre de spéculation, fort lucratif sans doute, trouble momentanément le marché monétaire. On envoie sur le continent de l'or pour y acheter de l'argent (1), qui est relativement plus cher, et cet argent ne rentre probablement en Angleterre que sous forme de denrées ou de marchandises. Pour nombre de spéculateurs qui sont entrés comme actionnaires ou commanditaires dans les grandes compagnies, surtout en France et en Espagne, l'instant est venu de répondre aux appels de fonds qui sont faits. Enfin une telle rage d'affaires s'est développée en Amérique, qu'on y emprunte à tous prix pour se jeter dans toutes sortes d'aventures industrielles, et qu'en ce moment, sur la place de New-York, on peut faire des placemens suffisamment garantis à 12 pour 100 d'intérêt : c'est une tentation à laquelle succombent beaucoup de capitalistes anglais.

Voici donc l'argent sollicité de dix côtés en même temps, sollicité surtout pour l'exportation. La possibilité d'utiliser très avantageusement des fonds auxquels la banque n'accorde aucun intérêt produit son effet ordinaire, le retrait des dépôts. Dans la première quinzaine du mois de juillet, les *dépôts*

(1) Par exemple, la loi française déclare qu'un poids d'or vaut quinze fois et demi un poids égal d'argent. Si, par suite des trouvailles faites en Californie et en Australie, l'or perdait dans le commerce de sa valeur relative, c'est-à-dire, si au lieu de quinze fois et demi, il ne valait plus sur le marché que quinze fois son poids d'argent, il y aurait un bénéfice évident à échanger l'or anglais contre l'argent français.

particuliers dépassaient encore la somme de 335 millions de francs (1). Depuis cette époque, ils ont subi de semaine en semaine une décroissance qu'on va apprécier :

Diminution des dépôts particuliers pendant la semaine finissant le 16 juillet 1853.			915,475 fr.
—	23	id.	6,054,150
—	30	id.	10,620,000
—	6 août	id.	6,987,750
—	13	id.	7,137,700
—	20	id.	14,160,925
—	27	id.	12,255,675
—	3 sept.	id. (2).	2,901,075
Total des retraits en huit semaines.			61,042,750 fr.

Le mouvement du marché monétaire démontre en même temps que les retraits de dépôts sont occasionnés en grande partie par des exportations d'espèces métalliques. Par exemple, pendant la semaine finissant le 27 août, il est arrivé de l'Amérique et de Hambourg une somme de 13,510,000 francs en argent, plus 400,000 francs en or venant de l'Australie et du Portugal. Pendant la même période hebdomadaire, il a été expédié 25,750,000 francs en or, somme sur laquelle la Russie a reçu 3,750,000 francs, et la France 17,500,000 francs. Hier encore, nous lisions dans des journaux postérieurs aux derniers bilans : « Des sommes considérables en or viennent d'être retirées de la banque, à destination de la Russie. Les envois d'or en France continuent également. »

C'est pour opposer un frein à cette tendance que la Banque d'Angleterre a élevé tout récemment son escompte à 4 pour 100; mais on ne s'abuse pas à Londres sur l'efficacité de cette mesure. Les besoins sont trop grands et trop urgens pour qu'elle suspende le retrait des dépôts et l'exportation des métaux précieux. Aussi s'attend-on généralement, dans le monde commercial, à un nouveau mouvement de contraction, c'est-à-dire à un resserrement des escomptes et à une élévation de l'intérêt au-dessus de 4 pour 100. La bourse de Londres a baissé avant-hier sur cette nouvelle. A Paris, une rumeur annonçant que l'escompte allait être élevé à 4 1/2 et même à 5 pour 100 n'a pas été sans influence sur la baisse des derniers jours.

A ne considérer que l'état actuel de la Banque d'Angleterre, les alarmes qui se répandent seraient bien prématurées. Le dernier bilan qui nous soit parvenu, en date du 3 septembre, accuse encore une situation normale et tout à fait rassurante. La dette instantanément exigible approche d'un milliard de francs, somme qui se décompose ainsi :

Billets au porteur, ou à moins de sept jours.	597,875,100 fr.
Dépôts publics (fonds du trésor, caisses d'épargne, etc.).	117,539,950
Dépôts particuliers (comptes courans)	275,932,825
Total du passif exigible.	991,347,875 fr.

(1) Nous traduisons les chiffres au change de 25 francs la livre sterling.
(2) Après la dernière élévation de l'escompte.

Pour faire face à ces engagemens, il y a un encaisse métallique de 412,501,700 francs, plus un portefeuille commercial d'environ 364 millions. Le reste de la garantie consiste dans la créance non remboursable de la banque sur le gouvernement britannique.

Si les choses se maintenaient dans cet état, les inquiétudes qui existent dans les hautes régions de la finance européenne ne tarderaient pas à se dissiper, et la spéculation retrouverait cet entrain communicatif qui depuis un an a fait la fortune de tant d'entreprises. Mais si, comme beaucoup de gens le craignent, les dernières mesures sont insuffisantes; si, pour rappeler l'argent sur le marché de Londres, la Banque d'Angleterre est obligée d'opérer une nouvelle contraction, les financiers influens, les grands industriels, craindront que la crise monétaire ne dégénère, comme en 1839, en crise commerciale : on se tiendra sur la réserve; on hésitera à s'engager dans des opérations nouvelles, et les valeurs anciennes, faiblement soutenues, auront à traverser une phase de décroissance.

Les personnes qui n'ont pas coutume d'envisager par ce côté les affaires de bourse penseront sans doute que nous attribuons une importance exagérée aux embarras de la place de Londres. Ne l'oublions pas : si les grands résultats arrivent par de petites causes, c'est surtout en matière de banque et de crédit. Que font les banques pour rappeler les espèces quand l'exportation des métaux précieux tend à rompre l'équilibre nécessaire entre la monnaie métallique et la somme des engagemens? Les directeurs de la Banque d'Angleterre l'ont dit eux-mêmes dans un mémoire présenté en 1832 à la chambre des communes : « L'or ne peut être ramené de l'étranger que par l'abaissement du prix de toutes les marchandises. » Voici comment ce remède héroïque est pratiqué. On limite les crédits qui alimentaient les spéculations, et on élève le taux de l'intérêt. Les négocians et les entrepreneurs, privés tout à coup des ressources sur lesquelles ils comptaient, en arrivent bientôt aux expédiens pour réaliser les fonds dont ils ont le plus urgent besoin : ils offrent au rabais les marchandises et les titres qu'ils possèdent. Une baisse générale, se déclarant sur toutes les valeurs, offre matière à un nouveau genre de spéculation. Il devient plus avantageux et plus sûr d'acheter à l'intérieur des marchandises au-dessous du cours que de risquer son argent dans des opérations lointaines et chanceuses. Les capitalistes se hâtent donc de retirer les fonds qu'ils ont engagés à l'étranger. En même temps les négocians importateurs, qui avaient donné des ordres en temps de hausse, craignent d'acheter au-dessus des nouveaux cours, et se hâtent d'envoyer contre-ordre à leurs agens. Au lieu de se couvrir des marchandises exportées par des achats de matières exotiques, on fait les retours en métaux précieux. Par l'effet de ces manœuvres, l'or et l'argent disséminés au loin rentrent de toutes parts. La circulation monétaire redevient surabondante, la banque reçoit des dépôts comme par le passé, relève son encaisse à un chiffre normal, et reprend majestueusement le cours de ses opérations; mais le commerce et l'industrie ont subi des pertes écrasantes.

Ce n'est pas de la théorie pure que nous faisons ici. Nous racontons l'histoire de la crise qui a désolé l'Angleterre de 1837 à 1839, crise dont la chambre de commerce de Manchester a consacré le souvenir dans un document des

plus instructifs. En possession d'une grande quantité d'or appartenant à la Compagnie des Indes, la Banque d'Angleterre avait surexcité la spéculation en lui offrant des facilités trop étendues : elle avait abaissé le taux des escomptes au-dessous de 3 pour 100. « Dès le commencement de l'année 1836, disent dans leur manifeste les membres de la chambre du commerce de Manchester, la fureur des spéculations sur les valeurs industrielles, et la formation d'innombrables sociétés par actions avertirent ceux qui avaient conservé le souvenir de 1825 que le monde commercial marchait rapidement à des scènes analogues à celles qui avaient caractérisé cette fatale année. » Pour mettre un terme au retrait des espèces et à la tendance qu'avaient les capitaux à s'engager au loin, les directeurs de la banque élevèrent successivement le taux des escomptes de 4 à 4 1/2 et enfin à 5 pour 100. « Tout le corps du commerce, disent les négocians de Manchester, sur lequel le moindre mouvement restrictif de la banque d'Angleterre agit avec une rapidité électrique, prit l'alarme : chacun s'empressa de réaliser ses valeurs, afin de se garantir autant que possible de l'imminente baisse des prix. Ainsi le but que se proposait la banque se trouva atteint. Pendant le printemps et l'été de 1837, le prix de toutes les marchandises qui avaient particulièrement servi de matière aux spéculations tombèrent à des prix inférieurs à ceux où on les avait vus descendre depuis un grand nombre d'années. » L'effet désiré fut obtenu. L'argent rentra en Angleterre. La banque refit largement sa réserve métallique. L'année suivante, reprise des escomptes à bon marché, nouvelle expansion des affaires. Au commencement de 1839, les capitalistes se trouvaient encore une fois engagés pour des sommes considérables dans les spéculations extérieures. Une mauvaise récolte nécessitait des achats de blés au comptant. Recourant au remède ordinaire, la banque releva brusquement le taux des escomptes à 5, à 5 1/2 et jusqu'à 6 pour 100; les négociations du papier de commerce devinrent tellement difficiles, que, par suite des ventes forcées, on estima à 25 pour 100, au minimum, la dépréciation de toutes les marchandises. Dans les pièces à l'appui du manifeste de Manchester se trouvent les factures d'un négociant importateur qui, sur un ensemble d'articles achetés par lui 2,854,900 fr., a perdu, en raison de la baisse foudroyante, 1,068,975, c'est-à-dire 37 1/2 pour 100.

Il n'est pas étonnant que le commerce anglais, où les souvenirs de 1839 sont encore cuisans, suive avec anxiété les opérations de sa banque. Au point de vue spécial de la Bourse de Paris, ces oscillations du marché monétaire sont également dignes d'intérêt. Il est évident que si les capitaux anglais engagés au loin étaient rappelés à Londres par les manœuvres que nous venons de décrire, il y aurait une tendance irrésistible à la baisse sur le continent

Le bruit s'était répandu la semaine dernière que la Banque de France allait aussi relever le taux de ses escomptes. Une pareille mesure n'aurait pas chez nous la même gravité qu'en Angleterre. Ces contractions violentes qui jugulent impitoyablement le commerce ne sont pas dans les traditions des régens de notre banque, c'est justice à leur rendre. Loin de tourmenter la circulation, ils la modèrent avec une prudence qu'on leur a souvent reprochée comme excessive, mais dont on sent le prix dans des circonstances comme celles où nous touchons. S'ils étaient obligés de modifier les conditions actuelles du

crédit, loin de spéculer sur ces rudes secousses qui ébranlent les intérêts commerciaux, ils s'appliqueraient au contraire à en adoucir les effets.

La question importante pour les spéculateurs n'est pas l'élévation possible du taux des escomptes; c'est de savoir jusqu'à quel point la Banque de France, exposée aussi à des retraits de dépôts et à des remboursemens multipliés pour solder les blés de Russie et d'Amérique, pourra continuer les avances qu'elle fait actuellement sur les titres négociables à la Bourse. Examinons à ce point de vue le dernier bilan publié, en date du 8 septembre :

Billets au porteur en circulation	661,015,375 fr.
Billets à ordre payables à court terme	5,228,148
Récépissés payables à vue	15,577,789
Dépôts du trésor	69,801,784
Dépôts particuliers et comptes courans	158,748,174
Total des dettes immédiatement exigibles	910,371,270 fr.

Les ressources provenant de l'encaisse et des valeurs de portefeuille échelonnées suivant la prévision des besoins sont les suivantes :

Monnaies et lingots pour la réserve de Paris et le service des succursales	452,932,370 fr.
Portefeuille : effets de commerce	294,102,841
Avances sur lingots et monnaies	1,875,693
— titres de rentes françaises	46,050,986
— titres de chemins de fer	86,048,996
Total des ressources immédiatement ou prochainement disponibles	881,010,886 fr.

Pour apprécier cette situation au point de vue de la Bourse, il faudrait savoir avec exactitude quelle est l'importance du déficit des récoltes, quelle somme a déjà été exportée pour les achats au comptant, quelle dépense il reste à faire pour compléter les approvisionnemens, et enfin dans quelle mesure les étrangers vendeurs de grains voudront bien se payer en nos propres marchandises. A défaut de renseignemens précis, chacun reste livré à ses propres évaluations. Il est prudent toutefois de se rappeler les faits suivans.

Pendant les derniers mois de 1846, dès que l'insuffisance des récoltes eut été constatée, la Banque de France eut à fournir 172 millions en espèces, destinés aux achats de blés à l'étranger. Les demandes d'argent pour l'exportation continuèrent pendant l'année 1847. La Banque refit péniblement son encaisse en achetant des lingots à très haut prix en Angleterre, et en livrant au gouvernement russe des titres de rentes françaises pour un capital d'environ 50 millions. Elle réussit, malgré l'affaiblissement de ses propres réserves, à aider largement le commerce au moyen des dépôts du trésor, qui furent abondans; mais les dépôts particuliers tombèrent au plus bas. On peut se demander aujourd'hui ce qui arriverait, si l'insuffisance des récoltes nécessitait une aussi large exportation de numéraire qu'en 1847. La Banque trouverait-elle à acheter des lingots en Angleterre, où la pénurie des espèces métalliques se fait sentir beaucoup plus que chez nous? Les négocians russes accepteraient-ils de nou-

veau des rentes françaises en compensation? Les fonds du trésor seraient-ils aussi abondans qu'ils l'étaient en 1847, à la suite d'un gros emprunt en partie encaissé? Et, à défaut de ces ressources, la Banque ne serait-elle pas obligée de limiter sa circulation, et par conséquent de réduire le crédit de 133 millions ouvert actuellement aux spéculateurs sur nantissement de titres de rentes et d'actions de chemins de fer?

Ces incertitudes contribuent, selon nous, d'une manière beaucoup plus immédiate que le différend turco-russe, sur lequel l'opinion est blasée, à suspendre l'essor des valeurs françaises. Les gens bien avisés enraient jusqu'à ce que la perspective soit éclaircie. Ils veulent savoir si la crise monétaire de Londres sera conjurée par les récentes mesures de la Banque d'Angleterre, ou bien si une contraction plus rigoureuse encore, devenue indispensable pour retenir l'argent qui fuit, ne déterminera pas dans le monde britannique une crise commerciale dont le contre-coup nous atteindrait. En ce qui concerne nos propres affaires, il est prudent d'attendre le moment où on sera suffisamment renseigné sur l'étendue des exportations métalliques. Gardons-nous jusque-là de la confiance irréfléchie, comme d'un découragement sans cause réelle. Avec son encaisse actuel de 453 millions, notre Banque peut encore fournir beaucoup de lingots sans être obligée de réduire sa circulation fiduciaire; puis, qui sait si les étrangers vendeurs de grains ne se couvriront pas en achetant de nos produits?

En attendant que la situation se dessine, les esprits spéculatifs sont plus que jamais en effervescence, et comme ils vivent dans la douce persuasion que le capital ne fait jamais défaut au génie, nombre d'affaires dans lesquelles on remue les millions par dizaines sont en voie d'élaboration. On annonce déjà, comme devant figurer prochainement à l'ordre du jour de la Bourse, l'emprunt pour la conversion des dettes communales, l'entreprise de la distribution des eaux dans les grandes villes, l'organisation des docks, la reconstitution de la société des mines de cuivre des Mouzaïas, une entreprise de navigation transatlantique basée sur un nouveau système d'impulsion, diverses compagnies de commerce maritime, d'éclairage, de charriage, etc. Nous parlerons de ces affaires à mesure qu'elles se produiront, si toutefois nous pouvons obtenir des renseignemens réellement instructifs.

André Cochut.

REVUE LITTÉRAIRE.

DU CANGE, ET SES BIOGRAPHES.

I. *Étude sur la vie et les ouvrages de Du Cange*, par M. Léon Feugère; Paris, 1852, in-8°. — II. *Glossaire de la basse latinité*, cinquième édition, augmentée par MM. Henschel et Adelung; Paris, Didot, 7 vol. in-4°. — III. *Les Principautés d'outre-mer, histoire de Chypre sous les princes de la maison de Lusignan*, par M. de Mas-Latrie; Paris, 1853, tome I, in-4°.

Ce qui distingue particulièrement en France le XVIIe siècle, c'est le caractère initiateur des hommes qui l'ont illustré. Louis XIV fonde le gouvernement,

Colbert l'administration, Turenne et Condé la grande guerre, Molière la comédie, Corneille l'épopée dramatique, Pascal la prose éloquente et simple, Boileau la critique littéraire, Descartes la science d'apprendre et de raisonner. Puis à côté de ces hommes que leur génie a popularisés en les immortalisant se placent des savans ou des écrivains plus spéciaux, et par cela même moins en vue, mais qui, par la nouveauté et l'importance de leurs travaux, sont dignes d'une égale admiration. Au premier rang de ces *vieux illustres,* il faut nommer Du Cange, le créateur de la science du moyen âge, ou pour mieux dire, le père de notre histoire nationale. Consulté sans cesse comme un guide infaillible par tous ceux qui depuis tantôt deux siècles étudient le passé, ce savant que l'Europe nous envie sans lui trouver de rival, et qui a élevé à l'érudition le plus grand monument de l'antiquité et des temps modernes, n'a point eu à attendre de la postérité une réhabilitation tardive. Sans soupçonner lui-même la portée et l'étendue de son œuvre, il a joui vivant de la considération qui s'attachait à sa personne et à ses travaux, et le XVIIe siècle, comme le XVIIIe, lui a rendu pleine justice. « Si l'on veut des recherches historiques, a dit Voltaire, trouvera-t-on quelque chose de plus sagace et de plus profond que celles de Du Cange? De tels hommes méritent notre éternelle reconnaissance. » La reconnaissance n'a point fait défaut; mais aussi longtemps que la science historique est restée concentrée aux mains du clergé, des ordres religieux et de quelques membres des universités et des académies, la renommée de l'auteur du *Glossaire,* toute grande qu'elle fût, dut nécessairement se trouver renfermée dans un cercle assez étroit. Il n'en est plus de même aujourd'hui. La science s'est morcelée comme la propriété féodale, et si les véritables savans sont aussi rares que par le passé, ceux qui s'efforcent de le devenir sont du moins beaucoup plus nombreux. De là la popularité toujours croissante du nom de Du Cange, qui semble, comme ses contemporains du grand siècle, grandir par la distance et surtout par la comparaison.

En 1764, l'académie d'Amiens mit au concours l'éloge du savant que cette vieille capitale de la Picardie s'honore de compter au premier rang de ses illustrations, et quatre-vingts ans après ce premier hommage, la Société des antiquaires de la même ville ouvrait une souscription pour élever une statue à l'auteur du *Glossaire.* La statue, œuvre remarquable d'un Amiénois, M. de Forceville, fut inaugurée le 20 août 1849. Cette circonstance, qui sans doute n'ajoutait rien à la gloire de Du Cange, rappela cependant sur sa personne l'attention publique. Au milieu des graves préoccupations qui en ce moment absorbaient tous les esprits, ce fut comme une surprise de voir l'une de nos villes les plus importantes faire trêve à la politique, et se recueillir au milieu de l'agitation générale, pour rendre hommage à l'homme dont la vie tout entière avait été consacrée à l'étude d'un passé dont l'esprit même de la révolution qui venait de s'accomplir semblait nous avoir éloignés brusquement de plusieurs siècles en un jour. Les discours académiques et les médailles sont venus interpréter la statue. M. de Falloux, alors ministre de l'instruction publique, décida que les œuvres de Du Cange les plus importantes, qui étaient restées inédites, seraient publiées aux frais de l'état. Et tout récemment a paru, sous ce titre : *Étude sur la vie et les ouvrages de Du Cange,* une appréciation intéressante, dans laquelle on s'attache à faire connaître à la fois

l'homme et l'érudit : l'homme avec ses goûts simples et modestes, ses vertus de famille, son attachement inviolable aux devoirs qui font le bonheur et la dignité de la vie; l'érudit avec l'immensité de ses travaux, l'universalité de sa science, et cette sagacité divinatrice qui révéla un monde dont personne encore n'avait fait parler les ruines. Déjà l'auteur de cette étude, M. Feugère, avait publié de curieux travaux sur la littérature du XVIe et du XVIIe siècles, entre autres des *Études sur la vie et les ouvrages d'Étienne de La Boëtie*, sur *Étienne Pasquier*, sur *Mlle de Gournay*, ainsi que des éditions annotées de la *Précellence du langage français* et de *sa conformité avec le grec*, de Henri Estienne. C'était là, pour étudier Du Cange, une excellente préparation; mais il est à regretter que M. Feugère, au lieu de mêler l'histoire et l'analyse des ouvrages du savant amiénois à la biographie, n'ait pas fait deux parts distinctes, et surtout qu'il n'ait point rangé en ordre méthodique les écrits de ce savant illustre. Cette simple division eût donné sans aucun doute plus de relief à chaque chose, elle eût fait mieux comprendre en même temps la grandeur de l'ensemble. Il est à regretter aussi qu'au lieu de disséminer çà et là dans son volume, les indications biographiques, il n'ait point dressé le catalogue complet, non-seulement des imprimés, mais encore des manuscrits, en ajoutant à ces derniers les numéros qu'ils portent dans les bibliothèques publiques. Il eût, nous le savons, plus que doublé son travail; mais quand il s'agit du père de notre histoire, rien n'est à négliger, et le formalisme de l'érudition même la plus minutieuse est en quelque sorte obligatoire.

La famille de Du Cange, originaire de Calais, avait pris une part glorieuse à la défense de cette ville contre le roi d'Angleterre Édouard III en 1347. Expulsée par le vainqueur après s'être vue dépouillée de tous ses biens, elle vint se fixer en Picardie, où elle occupa dès le XVe siècle diverses charges de judicature. A la fin du siècle suivant, le père de notre érudit remplissait dans cette même province les fonctions de prévôt et de juge royal, comme le père de Corneille remplissait en Normandie les fonctions d'avocat du roi à la table de marbre; nous ne ferions pas ici ce rapprochement, assez insignifiant en lui-même, si la vie et le caractère de Corneille et de Du Cange n'offraient encore sur d'autres points une conformité singulière. Malgré la sévérité de sa charge et l'aridité de ses études officielles, le père de Du Cange était un homme aimable, instruit, sans pédantisme, chose rare dans tous les temps, qui faisait agréablement des vers, et savait les langues grecque et latine comme on ne les sait plus aujourd'hui lors même qu'on les enseigne, c'est-à-dire assez pour les bien écrire et les bien parler. Du Cange, qui naquit le 18 décembre 1610, se trouva donc placé tout enfant dans un milieu qui dut nécessairement influer sur sa vocation. Par l'ancienneté et les souvenirs de sa famille, il se trouvait personnellement intéressé à l'histoire. La science de son père devait l'initier sans effort à l'antiquité classique, et les fonctions auxquelles il était destiné rendaient pour lui la connaissance de la législation obligatoire. Tout jeune encore, il fit marcher de front l'étude du droit, de l'antiquité classique et de l'histoire. A treize ans, il savait le grec; à dix-huit, il terminait son cours de droit à l'université d'Orléans, et à vingt et un ans, le 11 août 1631, il prêtait devant le parlement de Paris le serment d'avocat, comme Corneille, cinq ans auparavant, en 1627, au même âge et à la faveur

de la même dispense, avait prêté le même serment devant la table de marbre de Rouen. Le savant fit d'ailleurs comme le poète, il oublia de plaider, et tandis que Corneille à Rouen s'occupait de *Mélite*, Du Cange à Amiens s'occupait de chartes, de chronologie, de linguistique et de législation. Isolé dans sa ville natale au milieu des livres et des manuscrits, et fortifié dans le travail par le recueillement de la vie de famille, il avait concentré sur son père, son premier maître et son guide, ses affections les plus vives. Il le perdit en 1638, et pour combler le vide que cette mort avait fait dans son cœur, il épousa la fille d'un trésorier des finances de la ville d'Amiens, Catherine Du Bos, femme aimable et douce, qui sut, ainsi que le dit M. Feugère, se prêter avec autant de grâce que de raison aux habitudes sérieuses de son mari. Plusieurs enfans étant nés de cette union, Du Cange, à qui l'érudition ne faisait point oublier ses devoirs de père, jugea que l'accroissement de sa famille lui imposait des obligations nouvelles, et en 1645 il acheta une charge de général des finances ou trésorier de France dans la généralité d'Amiens. Les soins de cette charge qu'il remplit toujours avec la plus grande exactitude, l'éducation de ses enfans qu'il fit lui-même, et l'étude du moyen âge partagèrent sa vie durant de longues années, sans qu'aucun incident en troublât la grave et calme uniformité, ce qui faisait dire à un savant du XVIII[e] siècle, Duval, bibliothécaire de l'empereur d'Autriche, François I[er] : — Comment peut-on avoir tant lu, tant pensé, tant écrit, et avoir été cinquante ans marié, et père de dix enfans? — La plupart de ces enfans étant morts, Du Cange, dont les goûts étaient très simples, jugea que son patrimoine serait désormais suffisant, et contrairement à ce qui se passe de notre temps, où tant de gens ne travaillent que pour avoir une place, Du Cange quitta sa place pour travailler. Libre désormais de toute préoccupation étrangère à ses goûts, il vint se fixer à Paris, où des documens beaucoup plus abondans et plus variés donnèrent à son esprit un nouvel essor.

Modeste parce que sa science lui avait appris à douter de lui-même, il ne se préoccupait nullement de la gloire et du bruit de ses œuvres. Il étudiait, parce qu'il voulait savoir, et quand on le pressait de faire part au public du fruit de ses recherches et de ses méditations, il répondait par ce mot de l'antiquité: *Mihi cano et musis*. Tel était même son peu d'empressement à se produire, et sa patience à thésauriser son savoir, que ce fut seulement en 1657, c'est-à-dire à l'âge de quarante-sept ans, qu'il publia son premier ouvrage : *Histoire de Constantinople sous les empereurs français*. Malgré le succès de ce livre, huit ans s'écoulèrent encore avant qu'il fît paraître un nouveau travail; mais bientôt la source jaillit avec une abondance intarissable, et le recueil des immenses matériaux qu'il avait amassés fut pour lui comme cette bourse inépuisable de Fortunatus d'où Pierre Schlemihl retirait sa main toujours pleine. Les publications se succédèrent aussi rapidement que pouvaient le permettre non-seulement l'importance et la nouveauté des sujets, — car il cherchait de préférence ce qui était obscur ou ignoré, — mais même l'importance matérielle des volumes, qui, dans ces temps d'infatigable labeur, se produisaient presque toujours sous la forme d'in-folios compactes. Du Cange, toujours calme, toujours occupé, arriva de la sorte à l'âge de soixante-dix-sept ans, sans avoir amais éprouvé la moindre fatigue d'esprit ou la moindre indisposition, fai-

sant quotidiennement sa promenade à pied, jouant volontiers au jeu de balle, et ne laissant jamais deviner qu'il fût savant quand il se rencontrait avec des gens du monde, lorsque, au mois de juin 1688, une strangurie se déclara tout à coup, et il fut forcé de s'aliter. Au bout de quinze jours environ, il se trouva beaucoup mieux, et se rendit, pour visiter les bénédictins ses amis, à l'abbaye de Saint-Germain des Prés, qui était pour Paris et la France au XVIIe siècle ce que l'abbaye de Saint-Victor avait été dans le moyen âge, l'asile inviolable de l'étude et de la piété. L'amélioration qui avait permis cette visite ne fut pas de longue durée. La maladie se ranima bientôt avec une vivacité nouvelle; de graves accidens se déclarèrent dans les premiers jours de septembre, et Du Cange sentit qu'il fallait mourir. Chrétien comme Mabillon et résigné comme lui au milieu des plus vives souffrances, il mourut avec le même calme et la même piété, consolant ceux qui l'entouraient, exhortant sa famille à vivre avec honneur et à rester unie, et gardant jusqu'au moment suprême un calme et une présence d'esprit inaltérables. Baluze, qui fut son disciple et son ami, a raconté ses derniers instans comme dom Thierry Ruinart a raconté ceux de Mabillon, avec un sentiment profond d'attendrissement et de regrets. On sent, à la sincérité de sa douleur, tout ce que valait Du Cange comme ami et comme homme privé, et en comparant les deux récits on ne peut se défendre d'une sympathie mêlée de respect pour ces hommes simples et forts, si savans et si modestes, que la foi consolait de la mort, comme le travail et l'étude les avaient consolés de la vie.

Le 25 février 1688, Du Cange fut inhumé dans l'église Saint-Gervais au milieu d'un immense concours de savans et de gens de lettres. Sa tombe, ornée d'une épitaphe latine qui rappelait ses travaux et ses vertus, était placée entre deux chapelles auprès de la sacristie. Elle a disparu depuis longtemps, et parmi tous ceux qui fouillent des ruines, personne ne sait aujourd'hui sous quel pavé de la vieille église repose cet homme qui nous a révélé le passé.

M. Feugère, en racontant la vie de Du Cange, est resté fidèle à la méthode suivie par les biographes du XVIIe siècle, c'est-à-dire qu'il a réuni une foule de petits faits qui, pour être parfois un peu minutieux, n'en sont pas moins caractéristiques. Cette manière, qui sent son vieux temps, nous paraît, nous l'avouerons, bien préférable dans sa simplicité à ces considérations prétentieuses dont on surcharge trop souvent aujourd'hui les biographies des hommes célèbres. Les anecdotes, quand l'authenticité n'en est point suspecte, sont une source toujours féconde d'intérêt, et celles qui sont relatives à notre érudit ont l'avantage de le faire connaître et de le faire aimer. Suivant la juste remarque de M. Feugère, Du Cange se rattache à la fois, par ses côtés les plus saillans, au XVIe et au XVIIe siècle : il a l'esprit tenace et investigateur des savans de la renaissance, leur opiniâtreté au travail, leur infatigable curiosité; mais il n'a rien de leur pédantisme, rien de leurs passions politiques et religieuses, et par le calme de son esprit, l'exquise politesse des manières, l'aménité des relations et surtout le bon sens pratique, il appartient tout entier à l'époque de Louis XIV, moins le jansénisme et les souvenirs de la fronde. Sans ambition, sans prétention, étranger, comme le dit Morin, à cette maladie du bel esprit qui fait qu'on se montre partout, il ne cherchait dans l'étude « qu'un passe-temps honnête et agréable, » et il répétait sou-

vent : « Si je travaille, c'est pour le plaisir du travail, et non pour faire peine à personne, non plus qu'à moi-même; » car il savait que la science porte des fruits amers lorsqu'elle absorbe comme une passion toutes les facultés de l'âme, et que par ambition immodérée de la gloire et du bruit elle développe dans l'homme des sentimens jaloux et la douloureuse susceptibilité de l'amour-propre littéraire. Satisfait de sa fortune, toute modeste qu'elle fût, il trouvait qu'un homme d'étude est toujours assez riche, quand, assuré contre les besoins de la vie matérielle, il trouve encore dans ses épargnes le moyen d'acheter des livres. Obligeant autant que désintéressé, il pouvait dire comme La Bruyère : « Je ne suis point farouche, encore moins inaccessible; si vous avez à me parler, venez en assurance, je quitterai volontiers la plume pour vous écouter. » Non-seulement Du Cange quittait la plume, mais il tenait à la disposition de tous ses conseils et ses travaux. C'est ainsi qu'il fit l'abandon à Baluze de notes importantes, et qu'il remit une autre fois à un savant qui le consultait sur un projet d'ouvrage tous les matériaux qu'il avait réunis sur le même sujet. Il répondit à ceux qui s'étonnaient de cette générosité excessive : « Je serai ravi que ce savant profite de mon travail; il m'a paru avoir de bonnes idées, et c'est un point sur lequel je ne reviendrai plus. » Sa modestie égalait son obligeance. Un jour un étranger vient le consulter comme l'homme qui connaissait le mieux l'histoire : « Adressez-vous, lui dit-il, à dom Mabillon. » L'étranger va trouver le bénédictin. « On vous a trompé, dit celui-ci, en me désignant à vous comme pouvant vous donner les renseignemens les plus exacts; allez trouver M. Du Cange. — Mais, dit le visiteur, c'est de sa part que je viens. — Il est mon maître, répondit Mabillon. Toutefois, je n'en suis pas moins prêt à vous communiquer ce que je sais. » Après avoir raconté ces anecdotes et d'autres du même genre, le biographe de Du Cange dit qu'il y a là un salutaire exemple pour notre temps et un grand contraste. La remarque est juste, et si l'exemple est généralement peu suivi, le contraste est trop marqué aux yeux de ceux qui vivent dans ce que l'on appelle le monde savant pour qu'il soit besoin d'y insister.

De même que, pour bien saisir tout ce qu'il y a de puissant et d'initiateur dans le génie de Corneille, il faut lire les écrivains dramatiques auxquels il succède, de même, pour bien comprendre les immenses services rendus par Du Cange aux études historiques et saisir la grandeur de son esprit, il faut se reporter à tout ce qui s'était fait avant lui et au moment de ses débuts, puis à tout ce qui se faisait autour de lui. Nous regrettons que M. Feugère n'ait pas mis en relief ce côté important qui rehausse si bien la gloire de l'homme illustre dont il a heureusement, en d'autres points, fait ressortir l'étonnant mérite. Par cela même qu'elle était une réaction violente contre le moyen âge, la renaissance ne pouvait songer à l'étudier. Éblouie par les splendeurs de la civilisation païenne, elle ne voyait dans l'histoire qu'Athènes et Rome. La réforme elle-même avait contribué à fausser la notion du moyen âge. Les institutions du monde féodal, si profondément modifiées par Louis XI et par Richelieu, étaient restées inexpliquées dans leur origine et incomprises dans leur esprit. A côté de la langue latine profondément altérée et tombée pour ainsi dire à l'état de patois, il s'était formé une langue nouvelle, voisine de son apogée au temps de Du Cange, sans que personne eût

songé jusqu'alors à étudier et à expliquer ces deux idiomes, l'un dans sa décadence, l'autre dans sa formation. Un grand nombre de leurs mots étaient mêmes oubliés, et en cessant de les parler, on avait cessé de les comprendre. La chronologie, la numismatique, l'archéologie, la paléographie, la géographie du moyen âge, n'existaient pas et n'étaient même pas soupçonnées. On avait des mémoires, des chroniques; mais aucun travail de généralisation n'avait été entrepris, et les documens dont l'histoire positive pouvait s'autoriser se trouvaient perdus au milieu des fables. Les légendes frappaient de suspicion les écrits de la plupart des écrivains; en un mot, tout était à créer, les recherches, la mise en œuvre, la critique et la philosophie. Par une de ces illuminations qui n'appartiennent qu'aux hommes vraiment supérieurs, Du Cange, sans se rendre exactement compte de la portée de ses intentions, conçut le projet de chercher pour l'histoire du moyen âge cette méthode, ce *nouvel instrument* que Bacon et Descartes cherchaient pour les sciences et la philosophie. Il les trouva dans l'analyse, comme ces grands penseurs les avaient trouvés dans l'observation, et, comprenant dès l'abord que tout se touche et s'enchaîne dans la vie des peuples, il aborda l'étude du moyen âge dans son ensemble, par les faits, la langue, les lois, les mœurs, les monumens, les croyances, la littérature. Quand on sait par expérience ce qu'il en coûte de temps et d'efforts pour élucider la question la plus simple en apparence, quand on sait combien sont grandes souvent en présence des vieux textes les difficultés de la lecture, et quand on songe au nombre infini de documens que Du Cange a consultés, qu'il a soumis le premier aux vérifications de la critique, on est effrayé de la grandeur d'un tel projet, et l'on a peine à comprendre que la vie d'un seul homme, quelque longue qu'elle soit, ait pu suffire aux détails matériels de cette œuvre immense et à plus forte raison à sa synthèse philosophique.

Les travaux de Du Cange, imprimés ou inédits, peuvent se ranger en quatre classes distinctes : 1° histoire universelle du moyen âge en Europe; 2° histoire générale et particulière de la France; 3° histoire byzantine; 4° miscellanées érudites. La première de ses nombreuses publications fut, en 1657, celle de l'*Histoire de l'empire français de Constantinople*, qui marque le point de départ de ses études sur l'Europe orientale et la Terre-Sainte, études qui se complétèrent successivement par des éditions annotées de divers écrivains byzantins, les *Familles bysantines*, *Constantinople chrétienne*, les *Principautés d'outre-mer*. Ce dernier ouvrage comprend l'histoire des trois royaumes latins de Jérusalem, d'Arménie et de Chypre. C'est cette dernière histoire dont la rédaction définitive et la continuation ont été confiées à M. de Mas-Latrie, et qui se réimprime en ce moment à la Bibliothèque impériale. Le *Glossaire grec* du moyen âge complète cette vaste série de travaux. Tout en se faisant l'éditeur des écrivains originaux, Du Cange supplée comme toujours à leur silence; il les commente, les rectifie, les complète, et, sous les titres les plus modestes, il reconstitue l'histoire des croisades, du royaume de Jérusalem et de ses quatre baronnies, Jérusalem, Tripoli, Édesse, Antioche, — du royaume de Chypre et d'Arménie et de la Syrie sainte. Par le *Familles normandes*, il retrace la conquête de la Pouille, de la Calabre et de la Sicile. Par le *Glossaire*, il reconstitue la langue, les usages, la chrono-

logie, la législation, l'archéologie du bas-empire, et, suivant la juste expression de M. Quicherat, la Grèce lui doit la résurrection des siècles qui rattachent son présent à son immortelle antiquité. Enfin, par *Constantinople chrétienne,* il rebâtit la Byzance des empereurs telle qu'elle était sous les Constantin, les Commène et les Paléologue, avec ses murailles, ses rues innombrables, ses palais, ses ports, ses cinq cents églises. Ce livre, véritable guide du voyageur ou plutôt véritable panorama vivant, peut être considéré comme l'une des reconstructions archéologiques les plus étonnantes qui aient été faites, car l'auteur n'avait point eu, comme tant d'autres l'ont eu pour Rome, le secours des ruines, la ville antique qu'il décrit ayant disparu tout entière sous le niveau de la conquête musulmane. Ce fut par la seule étude des textes qu'il parvint à la rebâtir ainsi, en complétant comme toujours l'histoire des monumens par celle des mœurs et des institutions.

Les études de Du Cange sur notre histoire nationale ne sont ni moins variées ni moins profondes. En abordant cette histoire, il fait table rase des opinions qui avaient cours avant lui, il va droit aux sources directes, et il embrasse, en encyclopédiste, le passé tout entier. Par la *Description de la Gaule* et la *Géographie de la France,* il donne une connaissance parfaite du sol en lui-même depuis les premiers temps connus, et dans ce travail immense, inachevé en quelques points, et par malheur encore inédit et décomplété, on trouve en germe la plupart des notions géographiques qui depuis ont défrayé l'érudition moderne. Cependant ce n'était là que la préface d'un ouvrage bien autrement considérable, et qui devait présenter, divisé en sept époques, le tableau complet de l'organisation sociale et politique de la monarchie française jusqu'à saint Louis. L'origine des Gaulois, leurs migrations, leurs croyances, leurs mœurs, l'ordre nouveau établi par la conquête romaine, le gouvernement des villes, les colonies, les municipes, puis sous la conquête franque l'administration des nouveaux maîtres, les origines et le développement de la féodalité, le servage, la noblesse, la chevalerie, l'état des personnes et des terres, en un mot tout ce qui constitua l'ancienne société dans ses transformations successives jusqu'au XIIIe siècle devait se dérouler dans une longue suite de dissertations. Quelques-unes sont complétement terminées; les autres, en plus grand nombre, ne sont qu'indiquées, mais dans les seules notes qui avaient été réunies pour la rédaction définitive, on trouve encore les renseignemens les plus précieux, et nous connaissons des érudits qui de notre temps même se sont fait un nom en se bornant à mettre en œuvre ces riches matériaux, sans jamais les citer. Le *Nobiliaire,* le *Traité des Armoiries,* l'*Histoire des grandes et des moyennes Dignités,* et dans la belle édition de Joinville les dissertations sur les guerres privées, les comtes palatins, l'oriflamme, la justice rendue par les rois, etc., justifient complétement ce que disait Perrault : « La postérité aura peine à croire qu'un seul homme ait possédé tant de science, et que sa vie ait suffi à tous les travaux qu'il a laissés. » Et pourtant, dans l'œuvre immense de cet homme, ce ne sont là que des morceaux pour ainsi dire accessoires. Esprit profondément analytique, Du Cange sentit la nécessité, pour faire comprendre et populariser cette science du moyen âge qu'il avait découverte, de la résumer dans une *somme,* comme saint Thomas avait résumé la théologie, et de la donner toute faite à ceux qui

viendraient après lui : nous avons nommé le *Glossaire grec* et le *Glossaire latin*. Conçus sur le même plan, exécutés avec la même sagacité divinatrice, ces deux ouvrages, qui n'avaient point de modèles et qui sans doute ne seront jamais surpassés, résument à la fois toute la science de Du Cange et tout le moyen âge. Leur mérite est égal; mais, par sa parenté plus intime avec notre race néo-latine, le *Glossaire latin* devait être et a été en effet plus usuel et plus populaire. Ce glossaire s'ouvre par une préface dans laquelle l'auteur trace à grands traits l'histoire de la langue latine dans sa décadence, tout en côtoyant celle de la langue française dans sa formation. Du Cange, suivant sa méthode habituelle, épuise le sujet, et, s'il laisse quelques recoins obscurs, c'est qu'il est impossible de les éclairer. Les philologues modernes n'ont rien ajouté à cette œuvre, unique et définitive à la fois, et tout ce que l'on a dit depuis sur l'universalité de la langue française et son ascendant en Europe se trouve exprimé là avec une clarté et une abondance de preuves vraiment extraordinaires.

Un catalogue biographique et bibliographique de cinq mille auteurs de la basse latinité s'ajoute à la préface, et enfin dans le glossaire se trouvent réunies cent quarante mille explications diverses de mots pris chacun dans leurs acceptions les plus variées. Au seul point de vue lexicographique, un semblable travail suffirait à la gloire d'un homme, puisqu'il offre la reconstitution d'une langue que sa décadence a pour ainsi dire complétement renouvelée, et sur laquelle aucun travail analogue n'avait été entrepris jusqu'alors; mais ce n'est encore là que le moindre mérite du glossaire, car ce livre ne donne pas seulement le sens des mots, il donne aussi le sens intime des choses. C'est une véritable encyclopédie où l'auteur recueille sur tous les points importans, et toujours en s'appuyant sur l'autorité des documens contemporains eux-mêmes, tous les éclaircissemens désirables. Substituez à l'ordre alphabétique, que l'auteur du reste ne paraît avoir adopté que pour rendre l'usage de son livre plus commode et plus prompt, l'ordre logique des matières, et vous vous trouverez tout à coup posséder sur ce sujet une série de dissertations dont la plupart resteront le dernier mot de la science historique, comme elles en sont aussi la première révélation. Montesquieu disait de Tacite qu'il abrégeait tout, parce qu'il voyait tout. On pourrait dire avec autant de raison de Du Cange qu'il savait tout, parce qu'il avait tout lu, historiens, romanciers, poètes, historiographes, livres liturgiques, lois, coutumes, les textes imprimés comme les textes inédits. Le premier, il fait servir à l'histoire des mœurs et des arts ces registres de comptes dont on a tant usé depuis; le premier, il tire des archives des villes le droit municipal, le droit féodal des alleux et des terriers, le costume des miniatures et des médailles. Au mot *communia*, vous trouverez, avec les noms des villes affranchies dans le grand mouvement d'émancipation du XIIe siècle, la complète exposition de notre ancienne organisation communale. Les mots *fiefs, servage*, suffiront à vous initier à tous les secrets de la féodalité; il en sera de même des mots *monnaie, duel, jugement de Dieu*, etc. Du Cange a tracé toutes les grandes lignes. Il a moissonné; nous glanons, et quand nous avons, sur ses vastes domaines, recueilli notre gerbe, nous oublions trop souvent que c'est à lui que nous la devons. L'industrie, le commerce, l'art militaire, la chevalerie, le costume, les mœurs,

les croyances, les lois, l'agriculture, les hommes, la terre, les monumens, les hérésies, les sciences occultes, la liturgie, les choses matérielles et les choses abstraites, il a tout recueilli, tout exposé. Ce livre immense, comme l'appellent les bénédictins, qui traite de tout et qui est ouvert à tous, *librum amplissimum, omnibus apertum*, avait cependant été fait sans préméditation, pour ainsi dire, sans fatigue et surtout sans vanité. L'auteur ne s'était pas même donné la peine de mettre au net son manuscrit, et ce fut seulement pour céder aux instances de quelques savans, auxquels il avait par hasard parlé de son travail, qu'il se décida enfin à le livrer à l'impression. « Ayant un jour fait venir quelques libraires dans son cabinet, dit un de ses biographes (1), Du Cange leur montra un vieux coffre placé dans un coin, en leur disant qu'ils y pouvaient trouver de quoi faire un livre, et que s'ils voulaient s'en charger, il était prêt à en traiter avec eux. Ils acceptèrent l'offre avec joie; mais, à la place du manuscrit qu'ils cherchaient, ils ne trouvèrent qu'un tas de petits morceaux de papiers, qui semblaient la plupart déchirés et hors d'usage. Du Cange sourit de leur embarras, et les assura de nouveau que le manuscrit était dans le coffre; l'un d'eux jeta pour la seconde fois les yeux sur ces lambeaux, et les trouva chargés de remarques savantes d'autant plus faciles à mettre en ordre que chaque papier contenait le mot particulier dont l'auteur entreprenait de donner l'explication. D'après cette découverte, jointe à la connaissance qu'ils avaient du talent de l'auteur, le marché fut bientôt conclu. » Telle est, dit-on, l'origine du premier glossaire. Malgré l'élévation de son prix, ce glossaire, seul peut-être entre tous les grands recueils d'érudition, a été réimprimé plusieurs fois. Les bénédictins au XVIII[e] siècle en ont fait, avec d'importantes additions et un supplément, une fort belle édition en dix volumes in-folio, et de notre temps même MM. Firmin Didot, fidèles aux traditions savantes de l'ancienne librairie française, en ont donné une cinquième édition, dans laquelle MM. Henschel et Adelung ont fait des additions importantes.

Nous n'insisterons pas plus longtemps sur ce livre, car tout ce ce que nous pourrions dire n'en donnerait qu'une idée incomplète à ceux qui ne l'ont point pratiqué, et aux yeux de ceux qui le connaissent, l'éloge resterait toujours au-dessous de son mérite. Ce que nous avons voulu avant tout montrer à l'occasion du travail de M. Feugère, c'est que la gloire intellectuelle du XVII[e] siècle n'est pas seulement dans ses œuvres littéraires, et que l'époque qui nous a donné le *Discours de la méthode*, les *Provinciales, Cinna, Tartufe, Athalie* et *le Lutrin*, a donné également par Du Cange la grande critique et la science du moyen âge non pas seulement à la France, mais à l'Europe entière. Ce que les Érasme, les Budé, les Estienne, les Scaliger, les Juste Lipse ont fait dans leurs efforts collectifs pour les dix siècles de l'antiquité grecque et romaine, Du Cange l'a fait à lui seul pour les quinze siècles de la barbarie gréco-latine. Il l'a fait sans effort, sans ambition, sans vanité, simplement, comme les grands hommes font les grandes choses. Nous félicitons vivement M. Feugère d'avoir choisi pour sujet d'étude ce savant si modeste, qui n'a pas moins honoré son pays par sa moralité sévère et ses

(1) Le père Daire, *Histoire littéraire d'Amiens*, p. 583.

vertus privées que par son infatigable labeur. En intéressant à ses travaux, par leur universalité même, tous les peuples dont la civilisation est née du christianisme et de la tradition grecque et latine, Du Cange s'est fait dans l'Europe savante une sorte de royauté solitaire, exceptionnelle, que personne ne conteste, à laquelle on n'oppose aucun prétendant. L'Allemagne elle-même, si fière de sa patience et de son génie polyglotte et critique, reconnaît que sur ce point elle a été devancée; l'Angleterre, à son tour, reconnaît qu'elle a été vaincue, en s'étonnant toutefois « qu'une nation aussi légère que la nôtre ait produit un esprit aussi grave et aussi pénétrant que Du Cange. »

CHARLES LOUANDRE.

La Néerlande et Venise (Nederland en Venetie), par M. de Jonge, archiviste du royaume (1). — La Hollande offre de nombreux traits de ressemblance avec l'ancienne république de l'Adriatique; Amsterdam s'enorgueillit du nom de *Venise du Nord* que les touristes et les poètes lui ont décerné. A Amsterdam, comme à Venise, le touriste est frappé par la quantité et l'étendue des canaux, par la splendeur de ces palais qu'une bourgeoisie opulente a élevés et qui cachent les trésors de plusieurs siècles. Cependant la ressemblance n'est pas purement extérieure. Sorties de la mer, les deux villes y ont grandi et ont tenu pendant quelque temps le sceptre de l'océan. Leur règne à la vérité ne fut pas long. L'ancienne énergie qui avait assuré leur indépendance s'était perdue avec l'éloignement du danger. Oubliant leur élément natal, de puissances maritimes elles s'étaient transformées en puissances territoriales, et s'engagèrent dans les questions qui agitaient le continent. L'esprit étroit et exclusif de l'oligarchie, qui dominait la noblesse vénitienne comme la bourgeoisie hollandaise, provoqua de fréquentes discordes civiles, et, affaiblies au dedans comme au dehors, les deux anciennes républiques furent la proie facile de la république française.

Le tableau des rapports politiques, commerciaux et littéraires de Venise et d'Amsterdam, tel que le retrace M. de Jonge, contient des détails d'un intérêt général. Il y a un moment dans l'histoire de Venise où l'esprit de révolte contre l'autorité papale, qui avait éclaté dans le monde catholique, fut sur le point de prendre possession de cette ville. Le feu mal éteint de révolte qui s'y était manifesté dès le commencement du XVIe siècle, s'y était rallumé avec une nouvelle force en 1606, lors de la mise en interdit prononcée par Paul V contre le pays et ses habitans. Tout le monde y lisait alors avec ardeur la Bible et les écrits des réformés. L'historien Paolo Sarpi atteste que des milliers de familles furent sur le point d'embrasser le protestantisme. Une vaste conspiration s'était organisée qui étendait ses ramifications sur le nord entier de l'Italie, et qui avait pour but l'introduction du culte réformé comme culte de l'état. M. de Jonge ne nous explique point par quelle voie le saint siége prévint ce nouveau danger et conserva la république dans la soumission; mais il nous montre avec quel empressement les états-généraux saisirent cette occasion pour se rapprocher de Venise et lui offrir leur assistance. Les documens tirés des archives d'Oldenbarnevelt, qu'il publie à ce sujet, jettent une vive

(1) Un vol. in-8°; La Haye, Belinfante frères, 1852.

lumière sur les desseins du roi Henri IV pour réunir, dans une ligue contre la puissance de l'Espagne, les états protestans avec le nord de l'Italie, et sur la protection presque paternelle dont il entoura la république naissante des Pays-Bas. Philippe de Mornay joue un rôle important dans les négociations qui ont pour but de resserrer les liens entre les deux pays. Accueillies d'abord par le sénat de Venise avec sa réserve et sa circonspection ordinaires, elles aboutissent, à la fin de 1619, à un traité d'alliance conclu pour quinze ans, par lequel les deux républiques se promettent mutuellement un subside annuel en cas de guerre : le sénat de Venise commençait alors à s'alarmer des armemens du gouverneur de Naples, le duc d'Ossune; mais lorsque plus tard les états-généraux exigèrent le paiement des subsides stipulés, le sénat y mettait d'abord de longs retards, puis le suspendait entièrement.

La conjuration de Venise de 1618 forme un épisode de l'histoire des négociations dont nous venons de parler. M. de Jonge rectifie l'opinion erronée que le comte Daru avait fait prévaloir sur cette conspiration. M. Daru, on le sait, accuse le gouvernement vénitien d'avoir été de connivence dans les projets du duc d'Ossune sur le trône de Naples. Pour dissimuler sa connivence au roi d'Espagne, ce gouvernement n'aurait pas hésité à faire le sacrifice gratuit de quelques centaines de victimes. On le voit au contraire conclure un traité d'alliance avec les Pays-Bas, dont une clause prévoit expressément le cas où quelques galères ou navires de guerre étrangers entreront dans l'Adriatique ou dans le golfe de Venise, et dont il va éluder les dispositions dès que le danger sera passé. Il prend à son service un grand nombre de navires et deux corps néerlandais commandés par les comtes de Nassau et de Leuwensteyn. Déjà les recherches de M. Ranke (1) avaient établi cet important résultat. L'historien allemand soutient que le gouvernement vénitien ignorait entièrement les projets du duc d'Ossune sur le trône de Naples, et traite le récit du comte Daru de fiction romanesque, ce que confirment également les rapports faits par le consul néerlandais aux états-généraux sur la découverte de la conspiration.

La politique commerciale de Venise s'appuyait sur le monopole. La république admettait seulement ses propres navires et ses propres marins. Les marchandises importées sur des navires étrangers étaient d'abord frappées de droits élevés et ensuite entièrement prohibées. Les commerçans étrangers étaient soumis à des vexations de toute espèce. L'histoire de Venise ne contient pas la trace d'un seul traité de commerce conclu avec la France, l'Angleterre, l'Espagne, ni avec les Pays-Bas, dont les propositions fréquentes à ce sujet furent toujours éludées. Avec la Porte seule, Venise se trouvait liée par un traité qui lui garantissait les privilèges du trafic du Levant, le dernier refuge de son commerce. Ce ne fut qu'en 1735, quand Ancône et Trieste furent déclarées ports libres, que le sénat se décida a ouvrir le port aux navires étrangers; mais cette mesure tardive ne pouvait plus le relever de l'état de décadence où il était tombé.

Dans l'intérêt de la navigation nationale, une loi défendait aux Vénitiens l'exportation par la voie de terre tant en Allemagne que dans les contrées

(1) *Ueber die Verschwörung gegen Venedig im Jahre* 1618, pages 31-124.

plus éloignées. Les Hollandais arrivaient alors à Venise par Cologne, Augsbourg et le Tyrol, pour y acheter les produits du Midi. A cause de l'insécurité des routes, ils se réunissaient en grandes caravanes et établissaient, chemin faisant, une espèce de commerce d'escales. Ce commerce leur offrait des profits si considérables, qu'ils continuèrent à suivre la route d'Allemagne jusqu'au milieu du XVIIe siècle. Les navires vénitiens venaient, de leur côté, chercher à Bruges et à Anvers les produits des riches fabriques flamandes et les objets qu'y appportaient les armateurs anséatiques. A la suite de la prise d'Anvers par le duc de Parme, les principaux habitans émigrèrent de cette ville et s'établirent en grand nombre à Amsterdam. Ils y furent précédés par les Juifs chassés d'Espagne et du Portugal. Ce furent ces émigrés, les derniers surtout, qui, ayant gardé de nombreuses relations dans l'Orient, expédièrent les premiers armemens hollandais dans la Méditerranée et jetèrent les fondemens du commerce du Levant, devenu célèbre. Les Juifs portugais d'Amsterdam possédaient une grande partie des fonds publics de Venise et étaient les intermédiaires de toutes les opérations de change entre les deux villes. Ces rapports commerciaux prirent un grand essor depuis la victoire remportée par Heemskerk près de Gibraltar, qui avait fait respecter le pavillon néerlandais dans toute la Méditerranée. Ils atteignirent leur apogée lors du traité de paix de Munster; la guerre de trente ans, qui désolait l'Allemagne, en favorisait beaucoup le progrès. Les navires hollandais apportaient à Venise les blés, les toiles, les matériaux de constructions navales et les produits des Indes. Après avoir déchargé leurs cargaisons, ils s'y affrétaient souvent au gouvernement ou aux particuliers, et se rendaient à Alexandrie et dans d'autres ports du Levant, protégés par leur pavillon contre les attaques des corsaires turcs et barbaresques. Les navires des Vénitiens avaient cessé alors presque entièrement de franchir le détroit de Gibraltar, et leur commerce avec les Pays-Bas était devenu tout à fait passif; ils avaient peu de produits à leur offrir en échange de ceux qu'ils recevaient. Les guerres des Pays-Bas avec la France et l'Angleterre, qui livraient la Méditerranée aux incursions des pirates barbaresques, l'importation des soies de Chine, l'introduction en France de l'industrie des soies, dont Venise avait fait son principal objet, — d'autres causes enfin amenèrent successivement le déclin des relations commerciales et marimes des deux pays.

Le tableau des rapports qui, au point de vue de l'art et des lettres, existaient entre la Hollande et Venise offre plus d'un trait curieux. Une frappante analogie rapproche l'ancienne école hollandaise de l'école vénitienne. L'imitation fidèle de la nature, le goût des scènes simples et journalières de la vie, une grande vérité de coloris, les distinguent au même point. Dès que la renommée de l'école fondée par Titien, Bassano, Tintoret et Paul Véronèse pénétra en Hollande, les peintres hollandais affluèrent en masse à Venise. Titien en recueillit plusieurs chez lui, notamment Dirk Barentsz et Corneille Cort (1). On raconte que ceux-ci et deux autres jeunes peintres hollandais l'aidaient dans la composition de ses plus grandes toiles. Une autre tra-

(1) M. H. Delaborde, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er décembre 1850, fait un juste éloge de Cort comme graveur.

dition raconte que ce fut d'eux qu'il apprit l'art de peindre les paysages. Jean Schorel, « le flambeau de la Hollande, » son élève Martin Heemskerk, Henri Goltzius, plus tard les deux Jordaens, les deux Van Mieris, Karel Dujardin et bien d'autres se sont formés et ont séjourné longtemps à Venise.

Il existe un autre art dans lequel les Hollandais ont excellé longtemps, c'est l'art de l'imprimerie, inventé, suivant un récit populaire, par Coster de Harlem. Des Hollandais publièrent les premiers ouvrages imprimés à Venise et en Italie. Nicolas Pieters de Harlem publia en 1476 un livre à Padoue, et un autre à Vicence l'année suivante. Deux autres imprimeurs néerlandais, Dirk de Rynsboug et Reynold de Nimègues, firent paraître à Venise trentre-quatre ouvrages depuis 1477 jusqu'à 1491. On rencontre encore à la même époque les noms de plusieurs éditeurs hollandais qui imprimaient déjà au XVe siècle les œuvres classiques de l'antiquité : Horace, Virgile, Lucain, Perse, Pline, Josèphe, les Institutes et les Pandectes de Justinien. Les travaux de saint Thomas d'Aquin, d'Albert le Grand et de Pétrarque virent également le jour par leurs soins. Les célèbres bibliothèques de Venise attiraient l'attention des savans néerlandais; Gansfort, Agricola, Erasme, y préparaient la restauration des lettres grecques et latines. Ce fut dans la bibliothèque de Saint-Marc que le chancelier de Philippe II, Viglius ab Aytta, découvrit la paraphrase grecque des Institutes de Justinien.

Lorsque Guillaume le Taciturne, pour récompenser les bourgeois de Leyde de l'héroïque défense de leur ville, la dota d'une université, il y appela Jos. Scaliger, issu d'une des plus nobles familles vénitiennes. C'est à l'école de Padoue que se formèrent les professeurs les plus illustres de la nouvelle université. Bientôt l'éclat de l'école de Leyde se répandait au loin, et la supériorité de l'enseignement, l'affluence des étudians de tous les pays lui assuraient une place à côté de celles de Padoue et de Bologne. Enfin les poètes néerlandais ne se lassaient pas de chanter la ville des doges, ses institutions et ses faits d'armes, tant en latin que dans la langue nationale. Daniel Heinsius, dans ses *Odes latines*, l'appelle la « reine des mers, la foudre de l'Italie, les délices du monde. » Son fils, Nicolas Heinsius, célèbre en vers savans l'alliance des deux républiques; Barlaeus et Scriverius tracent le parallèle de Venise et de Amsterdam; Pierre Francius, dans la langue et le style de Virgile, chante la conquête de la Morée. Les coryphées de la poésie nationale du XVIIe siècle, Hooft, Cats, Hoogstraten et Vondel, avaient les regards fixés sur la reine de l'Adriatique. Vondel surtout, le « divin » Vondel chantait l'illustre domination des Vénitiens, leurs victoires sur les Turcs, et appelait la chrétienté au secours de Candie menacée. En traçant de nos jours le parallèle historique de Venise et d'Amsterdam, M. de Jonge n'a fait, on le voit, que rester fidèle à cette tradition nationale. Son livre est un dernier témoignage des rapports qui unirent les deux républiques, et un document curieux, à plus d'un égard, sur l'histoire générale de l'Europe aux XVIe et XVIIe siècles.

J. BERGSON.

Les Danses des Morts, par M. Kastner (1). — On est bien loin d'avoir étudié tous les aspects de l'art du moyen âge. Le propre de la pensée humaine à cette époque, c'est de se complaire en des manifestations multiples et de tirer du thème le plus simple les modulations les plus variées. On sait sous combien de formes également charmantes les *Minnesinger* du XIIIe siècle ont traduit l'idée de l'amour. Quant au nombre des monumens inspirés par l'enthousiasme religieux, il échappe à tout calcul. A mesure qu'on se rapproche du XVIe siècle cependant, on voit s'augmenter la complication, la prodigalité des traductions plastiques d'une même idée. Ce n'est plus la poésie seule, comme au XIIIe siècle, ce n'est plus la sculpture comme au XIVe, qui suffisent à ce dernier déploiement de la fantaisie des vieux âges : la peinture et la musique arrivent à leur tour. Une récente publication nous montre dans ses phases diverses et trop peu étudiées cet épanouissement graduel des formes de l'art venant se grouper successivement autour d'un motif principal. *Les Danses des Morts*, ce cycle étrange et sombre de poèmes, de chants et de peintures murales, ont fourni à l'auteur de plusieurs travaux intéressans sur l'histoire de l'art musical, M. Kastner, l'occasion d'éclairer quelques-unes des questions les moins connues parmi celles que soulève l'art du moyen âge. En cherchant dans les temps les plus reculés l'idée première de cette étrange comédie de la mort continuée à travers plusieurs siècles, l'auteur a pu indiquer de curieux rapprochemens entre le symbolisme antique et le symbolisme chrétien. C'est à partir du XVe siècle toutefois que des monumens nombreux permettent d'étudier dans ses diverses manifestations le travail de plus en plus actif de la pensée du moyen âge sur le thème funèbre qu'elle transforme en se l'appropriant. A la série d'images et de tableaux qui personnifient la lutte de la vie et de la mort correspond toute une série de poèmes qui en sont le naïf commentaire; mais ces deux formes ne suffisent pas aux imaginations populaires, et la musique, la danse même, reprennent à leur façon le motif indiqué par la peinture et la poésie. De toutes les variations de cet étrange motif, celle-ci est assurément la moins connue. Les rondes funèbres n'ont pas été seulement reproduites en effet sur les murs des couvens et des églises : elles ont été exécutées, elles ont eu leur orchestre, des monumens nombreux le prouvent, et cet orchestre même, M. Kastner en fait l'histoire, qui répand une vive lumière sur l'histoire générale de la musique. Dans l'ensemble de ces instrumens qu'il passe en revue : psaltérions, tympanons, monocordes, rebecs, claquebois, c'est déjà l'instrumentation moderne à son berceau qui se révèle. On voit ce qu'il y a d'utile pour l'histoire de l'art à suivre ainsi la filière qu'a parcourue la pensée des générations d'avant la renaissance : sculpture, peinture, poésie, musique. Tous les moules dans lesquels est venue se jeter plus tard la fantaisie moderne ont été en quelque sorte préparés et façonnés du XIIe au XVe siècle, et le cycle de la *Danse des Morts* est un des plus curieux témoignages de cette merveilleuse élaboration. L'ouvrage de M. Kastner, complété par une composition musicale qui est elle-même une savante étude sur le style mélodique du moyen âge, mérite une place distinguée parmi les récentes publications d'archéologie. V. DE MARS.

(1) Un volume in-4o, avec planches, chez Brandus, rue Richelieu.

OPÉRA-COMIQUE.

LE NABAB.

La fable imaginée par MM. Scribe et Saint-Georges est d'une ingénuité qui défie toute définition. Il est impossible en effet d'imaginer une action plus innocente, plus digne de Florian et de Berquin que l'action qu'ils ont appelée *le Nabab*. Je ne les chicanerai pas sur le titre qu'ils ont donné au héros de la pièce : ce serait me montrer trop difficile. Jusqu'à présent, nous avions cru qu'un nabab était un négociant indien enrichi par le commerce. Vous dire comment un nabab est devenu entre les mains de MM. Scribe et Saint-Georges lord Evandale serait impossible. La reine Victoria peut élever au titre de baronnet ou de lord qui bon lui semble; mais jusqu'à présent la richesse n'a pas été considérée comme un droit suffisant. Donc ce nabab, pourvu ou non du titre de lord, s'ennuie à périr et veut se tuer. Un de ses amis, médecin très intelligent, lui donne contre l'ennui et la tentation du suicide une recette excellente, le travail. Clifford, c'est le nom du médecin, ne demande à son client qu'un sursis d'une année. Si la recette ne le sauve pas, lord Evandale sera libre de se tuer. Il faut savoir que lady Evandale, connue au théâtre sous le nom de Corilla, est le type achevé du caprice et de la rébellion. Il suffit que son mari souhaite une chose pour qu'elle souhaite le contraire. Au moment où lord Evandale se prépare à se tuer, arrive une jeune personne du nom de Dora. Réduite au désespoir par le dénûment, elle vient implorer la bienfaisance de lord Evandale, qui, tout entier à ses projets de suicide, l'envoie à tous les diables. La jeune fille, épouvantée de sa brusquerie, s'évanouit. Lord Evandale, en véritable héros d'opéra-comique, profite de son évanouissement pour déposer sur son tablier un bon de mille livres sterling. Héroïque générosité qui ne restera pas sans récompense! Lord Evandale part pour l'Europe avec la ferme résolution de suivre la recette de Clifford, abandonnant lady Evandale aux soins de sir Arthur, son cousin. Arrivé en Europe, il devient ouvrier, puis contre-maître, dans une manufacture de tabac du comté de Galles. Or maître Toby, le chef de cette manufacture, est précisément l'oncle de Dora. Naturellement Dora devient amoureuse de lord Evandale, qui a déguisé son titre et son nom; plus naturellement encore, elle ignore que son bienfaiteur est marié. J'oubliais de dire que Clifford, en ami dévoué, a résolu de n'envoyer à son client que cent livres sterling par an, environ six francs par jour, et son client avait un revenu de cinquante mille livres sterling; mais il fallait exécuter la recette dans toute sa rigueur. Maître Toby, en apprenant l'amour de sa nièce pour l'ouvrier nouveau-venu, s'emporte à bon droit. Il rend pleine justice aux vertus du nabab déguisé, mais il ne consentira jamais à lui donner la main de sa nièce. Cependant Dora réussit à fléchir son oncle. Elle va épouser son bienfaiteur, lorsqu'arrive lady Evandale : péripétie émouvante qui attendrit tous les spectateurs! Les deux amans seraient condamnés à une infortune éternelle, si Clifford, ange gardien de son client, ne tranchait le nœud gordien, car cette maudite Corilla, dont la vie n'est pas bien connue, était la femme de Clif-

ford avant d'épouser lord Evandale. Allégresse générale, chœur; la toile tombe.

Que pouvait faire M. Halévy de cette donnée? Quel parti pouvait-il en tirer? Sa science n'est mise en doute par personne. Plusieurs fois même, dans *l'Éclair*, dans *le Val d'Andorre*, dans *la Fée aux Roses*, il a fait preuve d'invention; mais, en présence d'une donnée pareille, il ne pouvait que multiplier les prodiges de l'escamotage, et c'est ce qu'il a fait. N'ayant pas de situations dramatiques, il s'est évertué à dissimuler l'absence d'émotion sous l'élégance et la variété des vocalises. L'ouverture semblera peut-être un peu prolixe, étant donné le nombre des thèmes; peut-être les instrumens à anche reprennent-ils avec trop de complaisance les idées exposées par les instrumens à cordes; peut-être les cuivres abusent-ils à leur tour du plaisir de répéter ce que les instrumens à anche ont déjà redit. Cependant il y a dans cette ouverture une délicatesse de style que je ne veux pas contester. Je n'ai guère à noter dans le premier acte qu'un morceau très applaudi, qui rappelle heureusement *Ma Tante Aurore*. Je ne m'arrêterai pas à relever la richesse des rimes accouplées par MM. Scribe et Saint-Georges; *sympathie* et *envie* sont des rimes très suffisantes pour l'Opéra-Comique. Ce souvenir de Boïeldieu a mis en belle humeur tous les habitués du théâtre. Ils se croyaient revenus au temps de Martin et d'Elleviou, et leur bonheur, je le confesse, avait quelque chose d'expansif et de contagieux. A voir leur mine épanouie, je me sentais pénétré d'une douce moiteur. Au second acte, nouvelle surprise, nouveau plaisir. Sir Arthur, en pénétrant dans la manufacture de tabac, ne peut résister aux émanations sternutatoires de la maison; il ne manque pas d'éternuer, et lady Evandale à son tour, en femme qui a fréquenté avec fruit le théâtre du Palais-Royal, ne manque pas de lui répondre : « Dieu vous bénisse! » Le duo de l'éternuement a obtenu un plein succès, je me hâte de le reconnaître. C'est le morceau capital du second acte. Au troisième acte, nous sommes dans une maison de plaisance qui appartenait à lord Melvil, et que lord Evandale vient d'acheter, car lord Melvil s'est ruiné. Craignant de ne pouvoir épouser sa chère Dora, lord Evandale a voulu du moins la mettre à l'abri du besoin, et lui a donné par acte notarié, sur papier vif, le domaine de lord Melvil. Au moment où Dora supplie son oncle Toby de lui apprendre un air de chasse gallois qui jouit dans le pays d'une très grande célébrité, survient pour la seconde fois lady Evandale.

Heureusement Clifford emmène sa femme, et le nabab épouse Dora. Qu'y a-t-il, me direz-vous, dans ce troisième acte pour la musique? Votre question m'étonne, et me semble par trop ingénue. Ne prévoyez-vous pas d'abord un chœur de paysans accueillant le nouveau seigneur? M. Halévy n'a pas négligé cette condition élémentaire du sujet. Mais le morceau capital, c'est l'air de chasse gallois. Il est malheureusement trop vrai que M. Halévy n'a oublié qu'une seule chose : c'est de trouver l'air gallois, car cet air, de l'avis même de ses plus fervens admirateurs, est encore à trouver. Enhardi sans doute par le succès qu'avait obtenu aux répétitions le duo de l'éternuement, il a cru pouvoir masquer la nullité complète de la mélodie, tout à fait imaginaire, dite une première fois par l'oncle Toby et répétée par Dora, sous les jappemens du chœur. Jappemens ou aboiemens, peu importe. Cependant je dois dire que tous les auditeurs habitués aux cris de la meute en

forêt n'ont pas reconnu dans ce chœur applaudi avec tant de frénésie la couleur locale qui devait sans doute, dans la pensée de M. Halévy, assurer le succès de ce morceau auprès des vrais connaisseurs. Pour être juste, je suis forcé d'avouer que le chœur de l'air gallois, si tant est qu'il y ait un air, peut rappeler tour à tour les jappemens des carlins ou les aboiemens des boule-dogues, mais n'a rien à faire avec les cris de la meute. C'est mon avis, c'est celui des chasseurs; mais la foule ne s'est guère inquiétée de notre avis, et a battu des mains. Que reste-t-il donc à louer dans cette partition, écrite avec un incontestable talent? Mon Dieu! j'ai regret à le dire, une science infinie, une connaissance complète de toutes les ressources dont peut disposer l'orchestre, et qui pourtant ne réussit pas à masquer l'absence de pensée. M. Halévy, qui connaît à merveille tout ce que l'étude peut enseigner, n'est pas doué d'une imagination très inventive. Ses œuvres les plus applaudies sont peuplées de souvenirs. *Les Mousquetaires de la Reine* sont quelque peu parens de *Lucie*. Encouragé outre mesure par les applaudissemens qui lui ont été prodigués, il a cru que la facture suffisait. La facture est une grande chose assurément; mais, si habile qu'on soit dans l'art de la parole, il faut avoir quelque chose à dire. Le grammairien le plus savant ne fera jamais un orateur éloquent. C'est la triste condition où se trouvait placé l'auteur du *Nabab*. Les situations imaginées par MM. Scribe et Saint-Georges ne lui suggéraient aucune mélodie; il a pensé que le maniement de l'orchestre, qu'il connaît depuis longtemps, suffirait à déguiser l'indigence de son imagination. Il s'est trompé, et la froideur des loges a dû ne lui laisser aucun doute à cet égard. Les érudits de la musique reprochent à Bellini de n'avoir pas connu à fond le contre-point; c'est un reproche trop facile à justifier; mais Bellini possédait un don précieux que le contre-point ne suppléera jamais, l'invention mélodique. La *Norma*, la *Beatrice*, *la Sonnambula*, sont là pour établir son rang dans l'histoire de son art. M. Halévy sait du contre-point autant qu'homme de France; mais il lui arrive rarement d'inventer quelque chose de vraiment nouveau, et *le Nabab* est une preuve ajoutée à tant d'autres pour démontrer la vérité de ce que j'avance. Les faiseurs dans toutes les branches de l'art sont une plaie que la critique doit signaler au bon sens public. Entre une imagination ardente qui ne sait pas se révéler clairement et une science consommée associée à une imagination tantôt tiède, tantôt stérile, le choix ne me semble pas difficile. Grétry, que M. Adolphe Adam a cru devoir enrichir d'une orchestration imprévue, ne parlait jamais sans avoir quelque chose à dire. M. Halévy parle si bien, qu'il ne prend pas toujours la peine de penser. C'est un abus de la science que le goût ne saurait amnistier. Les chanteurs ont été justement applaudis. M. Couderc, dans le rôle du nabab, s'est montré bon comédien. MM. Mocker et Bussine ont fait de généreux efforts pour animer les rôles ingrats de Clifford et de Toby. Mlle Favel a bien compris et bien rendu l'impertinence de lady Evandale. Quant à Mlle Miolan, elle a réuni tous les suffrages par la grâce et la hardiesse de ses vocalises. La mise en scène fait honneur au goût de M. Perrin.

GUSTAVE PLANCHE.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES DU TROISIÈME VOLUME.

SECONDE SÉRIE DE LA NOUVELLE PÉRIODE. — JUILLET. — AOUT. — SEPTEMBRE.

FIN DE LA TABLE.

